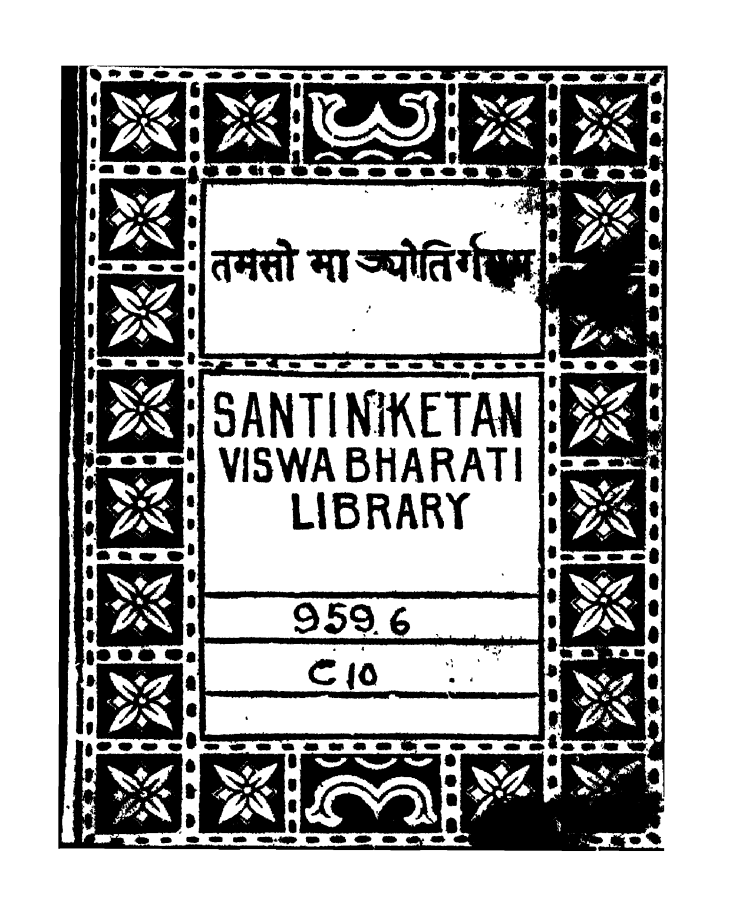

तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
959.6
C10

DOCUMENTS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES
RELATIFS A L'INDOCHINE
Publiés sous la direction de MM. HENRI CORDIER et LOUIS FINOT.

BRÈVE ET VÉRIDIQUE RELATION

DES

ÉVÉNEMENTS DU CAMBODGE

BRÈVE ET VÉRIDIQUE
RELATION
DES
ÉVÉNEMENTS DU CAMBODGE

PAR

GABRIEL QUIROGA DE SAN ANTONIO
De l'Ordre de Saint Dominique

NOUVELLE ÉDITION DU TEXTE ESPAGNOL

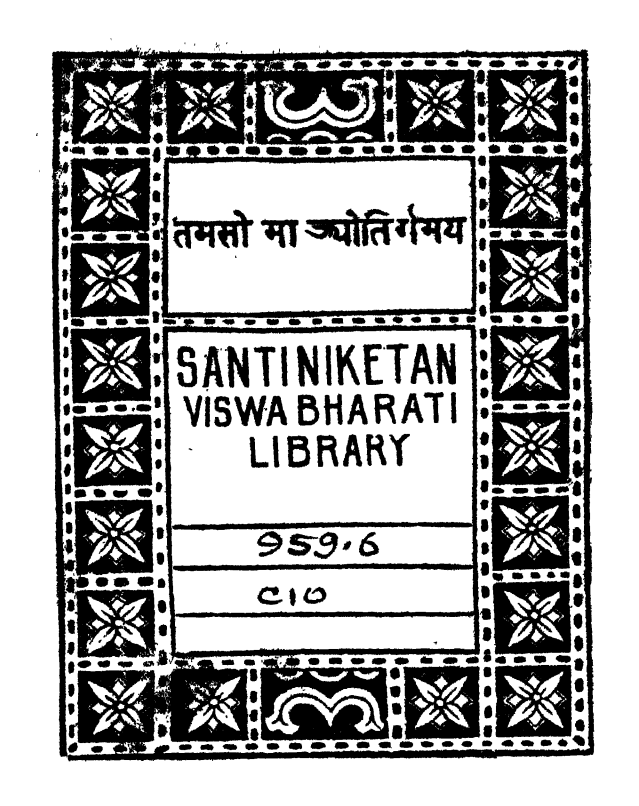
AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES

PAR

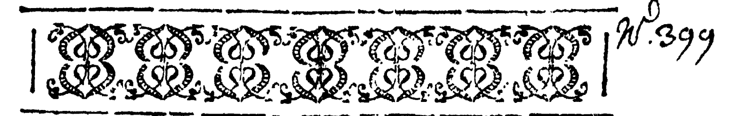
ANTOINE CABATON
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1914



N.° 399



BREVE Y VERDADERA relacion de los successos del Reyno de Camboxa.

AL REY DON PHILIPE nuestro Señor.



POR FRAY GABRIEL DE S. Antonio de la orden de S. Domingo.

EN S. PABLO DE VALLADOLID. Por Pedro Lasso. 1604

A MONSIEUR ÉMILE SENART

MEMBRE DE L'INSTITUT

HOMMAGE DE PROFOND RESPECT

ET DE TRÈS RECONNAISSANTE AFFECTION



INTRODUCTION

La *Breve y verdadera relacion de los successos del Reyno de Camboxa, por fray Gabriel de San Antonio*, dont nous offrons aujourd'hui la première traduction française, si elle n'est pas une inconnue pour les bibliographes des XVIIe et XVIIIe siècles, n'a guère retenu leur attention. Antonio de León Pinelo (1) en note très brièvement l'existence; N. Antonio dans sa *Bibliotheca Hispana nova*, vers 1680, ne lui accorde pas plus d'importance; le P. Diego Aduarte lui-même, très explicite sur la personne de l'auteur dans son *Histoire de la Province du T. S. Rosaire des Philippines*, ne souffle mot de l'œuvre.

Mais en 1719, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale qui a servi aussi de base à notre travail, Quétif

(1) *Epitome de la Biblioteca oriental i occidental, nautica y geografica*... Por el licenciado Antonio de Leon, relator del supremo i real Consejo de las Indias..., Madrid, 1629, in-8°, p. 21. — La deuxième édition de cette curieuse bibliographie porte le titre suivant : *Epitome de la Bibliotheca oriental, y occidental, nautica, y geografica* de Don Antonio de Leon Pinelo, ...añadido, y enmandado nuevamente... por mano del marques de Torre-Nueva,... Madrid, 1737, 3 vol. in-fol. — Notre volume y est mentionné t. I, p. 63.

et Échard (1) donnent à la fois une courte biographie de l'auteur et un rapide aperçu du livre. En 1840, Ternaux-Compans évoque d'un mot dans ses *Archives des voyages* la relation du P. Gabriel de S. Antonio pour affirmer l'exactitude d'un Mémoire de Christoval de Jaque dont il donne la traduction (2). Un examen plus serré des textes aurait sans doute révélé à un esprit averti et probe comme le sien que la *Brève et véridique relation des événements du Cambodge* écrite en 1603, publiée en 1604, n'avait rien pu emprunter au Mémoire de Christoval de Jaque daté de 1606. Ce dernier, paru sans indication d'origine, ni références bibliographiques ne semble être qu'une ingénieuse et brillante mosaïque pillée tant de la *Brève et véridique relation* que des *Événements des îles Philippines* d'Antonio de Morga, de l'*Histoire des îles de l'archipel et royaume de la grande Chine* de Ribadeneyra et de l'*Histoire de la conquête des isles Moluques* de Bartolomé Leonardo de Argensola; œuvre très probablement d'un compilateur sans scrupule, à la Guevara, du XVIIIe siècle ou d'un habile et peut-être besoigneux mystificateur du siècle dernier. Il nous paraît douteux qu'on puisse jamais mettre au jour l'original de cet attrayant et énigmatique Mémoire (3).

En 1871, Francis Garnier dont l'intelligence vraiment divinatrice a prévu tous les moyens d'investigation capables d'atteindre à une connaissance scientifique de l'Indochine, publiait sa *Chronique royale du Cambodge* (4), et indiquait dans une note l'intérêt du récit du P. Gabriel

(1) *Scriptores ordinis praedicatorum*, t. I, p. 353 *b*.

(2) T. I, pp. 241-350, sous le titre suivant : *Voyage aux Indes orientales et occidentales, dans lequel on raconte le voyage que les Espagnols qui résident aux îles Philippines du Ponent firent au royaume de Camboge, et ce qui leur arriva dans ce pays ainsi que dans la Cochinchine, avec une description des forteresses que les Portugais possèdent dans l'Inde, la Perse, l'Arabie et l'Éthiopie inférieure, et de tous les établissements espagnols dans les Indes occidentales*; par Christoval DE JAQUE DE LOS RIOS DE MANCANED, natif de Ciudad Rodrigo, écrit en 1606.

(3) J'ai déjà dit un mot de cette délicate question dans *Quelques doc. espagn. et portug. sur l'Indochine, aux* XVIe *et* XVIIe *s.*, J. A., sept.-oct. 1908, p. 264 et suiv.

(4) Dans le J. A., oct.-nov.-déc. 1871, pp. 336-385.

de S. Antonio que sur la foi de Ternaux-Compans il était allé parcourir à la Bibliothèque nationale.

Sur la sienne, j'ai été amené à le lire à mon tour et bientôt convaincu que, pour l'histoire des rapports de l'Europe avec l'Extrême-Orient et en particulier de notre Indochine, ce mince volume pouvait prendre place à côté des *Événements des îles Philippines* d'Antonio de Morga et qu'une traduction annotée en serait peut-être utile.

La *Brève et véridique relation des événements du Cambodge*, adressée au roi Philippe III par le P. Fr. Gabriel de S. Antonio, de l'ordre de S. Dominique, est divisée en trois parties : la première conte l'expédition du général espagnol Juan Juárez de Gallinato au Cambodge, les exploits à la fois héroïques et picaresques du Portugais Diego Belloso et de l'Espagnol Blas Ruíz de Hernan González à qui était due cette première intervention ; la deuxième comprend la tentative nouvelle faite par D. Luis Pérez Dasmariñas au Cambodge et son issue désastreuse; la troisième le voyage de l'auteur lui-même dans l'Inde, Malaca, Ceylan avant de retourner des Philippines en Espagne.

Dans une conclusion assez longuement développée, le P. Gabriel de S. Antonio sollicite du roi, pour des raisons théologiques, politiques et économiques, la conquête par l'Espagne du Cambodge et du Champa.

Il y aurait injustice à conclure du silence fait par les contemporains autour de la *Brève et véridique relation* à son insignifiance ou à son inexactitude. Si Aduarte et de Morga n'en ont pas parlé c'est ou bien qu'ils ne l'ont pas connue, ou bien, ce qui est plus probable, pour des raisons de prudence politique. L'un et l'autre connaissaient intimement leur auteur qui n'était autre que Gabriel Quiroga. Appartenait-il à un degré quelconque à l'illustre famille des Quiroga qui donna un cardinal-archevêque à Tolède? je n'ai pu l'établir. A coup sûr il était de bon lieu : une biographie dominicaine (1) nous apprend que

(1) La *Reseña biográfica* etc. du P. Santiago Paya. Voir p. xxvi

noble il était particulièrement bien vu par les nobles et valait à son ordre en maintes occasions l'appui de ceux-ci au dehors. Il est même présumable que sa naissance autant que son intelligence le désignèrent pour la rédaction de ce Mémoire sur une question du plus haut intérêt pour tous les Dominicains.

Les détails qui nous restent sur la personne et la vie du P. Fr. Gabriel de S. Antonio sont d'ailleurs assez maigres. Fils du couvent d'Ocaña, prédicateur éloquent et homme très vertueux, assure le P. Diego Aduarte, il paraît avoir été d'une activité un peu encombrante qui dut bientôt se trouver à l'étroit dans la vie uniformisée, hiérarchisée et somnolente de la métropole. Il était prédicateur ordinaire de l'église des Dominicains de Guadalajara quand le P. Miguel de Benavides, plus tard archevêque de Manille, vint en Espagne y recruter des missionnaires bien instruits et de bonne mœurs pour les Philippines ; Gabriel de S. Antonio le suivit ainsi que le P. Diego Aduarte une des lumières de l'Ordre qui devint par la suite évêque de la Nouvelle-Ségovie. Ils s'embarquèrent le 18 juillet 1594 à Séville pour atteindre Mexico en décembre de la même année. Là, mettant à profit ses dons particuliers, le P. Gabriel de S. Antonio prêcha quelques mois à la cathédrale de la ville qui, en retour, le défraya ainsi que ses compagnons jusqu'au 25 mars 1595 où la petite troupe reprit la mer à Acapulco (1) pour Manille en compagnie cette fois du D[r] Antonio de Morga qui venait d'être nommé assesseur et lieutenant-gouverneur des Philippines (2). Ils entrèrent tous à Manille au début de juin 1595, le 10 note le P. Gabriel de S. Antonio, le 15 avance le P. Aduarte à plus d'années de distance. Le P. Fr. Gabriel de S. Antonio avait été destiné par ses supérieurs au ministère des Chinois de Binondoc (faubourg de Manille), mais la langue de ses nouvelles ouailles lui offrit des difficultés si insurmontables que non sans

1. Port du Mexique, point de départ ou d'arrivée des navires qui faisaient la navette entre les Philippines et la Nouvelle-Espagne.

(2) Cf. DE MORGA, *Sucesos de las islas Filipinas*, éd. RETANA, p. 48.

dépit il dut renoncer à ce ministère. Il était au surplus déjà âgé, de faible santé, asthmatique nous dit le P. Aduarte, plus probablement cardiaque, et, par suite, sujet à des congestions pulmonaires passives à en juger par les hémoptysies dont il se plaint dans son livre à plusieurs reprises. Ses supérieurs trouvèrent sage de le retenir à Manille pour y prêcher à la cathédrale, y confesser, et administrer les Espagnols dont le lieutenant-gouverneur et force personnages de marque qui, assure le P. Gabriel de S. Antonio, le consultaient souvent sur les plus importantes affaires de la colonie. Affirmation peu étonnante d'ailleurs, si l'on songe que dès le temps des premières expéditions outre-mer, en Espagne et en Portugal, des religieux, et particulièrement des Dominicains nourris de l'enseignement cosmographique d'Albert le Grand et de S. Thomas d'Aquin, prirent toujours une part très effective sinon officielle à la conquête et à l'administration de l'Amérique et des Philippines, en qualité de conseillers et de contrôleurs moraux de ces diverses entreprises.

Il reste deux ans et demi dans ces fonctions à Manille, alors fort préoccupée des trois grands projets autour desquels pivote un quart de siècle la politique extérieure de l'Archipel philippin : la conquête des Moluques avortée misérablement en 1593 à la suite de l'assassinat du gouverneur général des Philippines D. Gómez Pérez Dasmariñas, et qui fut consommée pour une durée temporaire en 1603 sous l'un de ses successeurs, D. Pedro Bravo de Acuña; la conquête de Mindanao entamée, en 1593, à ses frais et risques par un des hommes les plus riches et les plus estimés de Manille : D. Esteban Rodríguez, marquis de Figueroa, interrompue presque aussitôt par la mort de Gómez Pérez Dasmariñas, reprise en 1596 par Figueroa qui y périt; enfin, la conquête de l'Indochine ou du moins du Cambodge dont le roi vaincu et serré de près par le Siam, sur les conseils de quelques aventuriers espagnols et portugais vivant à sa cour, réclamait le secours de l'Espagne à qui il promettait force avantages en ses États.

Ces desseins héroïques rencontraient peu d'enthou-

siasme auprès de ceux mêmes qui étaient chargés de les faire exécuter : D. Gómez Pérez Dasmariñas, et plus tard Antonio de Morga et D. Pedro Bravo de Acuña. C'est qu'on s'abstenait de leur en fournir les moyens et que, rompus au maniement des grandes affaires, prévoyants, pleins de zèle, ils sentaient la puissance coloniale prestigieuse de l'Espagne crouler de toutes parts : on parlait sans cesse de conquérir et on avait peine à conserver. En Asie, si le Portugal vassalisé et déchu ne pouvait plus être un rival dangereux, les Anglais et surtout les Hollandais avec une audace et une ténacité inquiétantes préludaient à la constitution d'un vaste domaine colonial ; l'Indochine restait belliqueuse et bien gardée par le pillard roitelet du Champa, les victorieux souverains du Siam, de l'Annam et du Tonkin ; les Japonais se montraient peu sûrs, orgueilleux, intraitables, d'une bravoure et d'une solidarité de race inquiétantes ; moins toutefois encore que les Chinois. En dépit des ordres royaux qui limitaient leur nombre à Manille, ceux-ci y affluaient par une sourde et persistante infiltration ; ils en emplissaient les faubourgs, y accaparant le commerce, y formant des petites cités fermées et mystérieuses : laborieux, économes, souples, pleins de complaisance pour les maîtres du jour, ils n'étaient pas moins empressés en dessous à exciter contre eux les indigènes traités trop souvent sans bonté et sans justice.

A tant d'ennemis connus ou possibles, les Philippines n'avaient guère à opposer que le prestige de leur lointaine métropole, quelques poignées de soldats cupides et indisciplinés, des moines de toutes robes, qu'un vif sentiment national n'empêchait pas toujours de faire passer la politique de leur ordre avant celle de leur pays.

L'Espagne ne voulait et ne pouvait rien faire pour les Philippines si éloignées et que malgré leur étendue et leur fertilité elle avait toujours considérées comme possession de second rang parce que dépourvues des mines d'or et d'argent du Pérou et du Mexique. En principe d'ailleurs, pour elle, les colonies devaient alimenter la métropole, non la métropole les colonies. L'Amérique lui fournissait tous les

ans plus d'un million huit cent mille ducats; bien en vain, puisque même avec les cinq millions de ducats de revenus ordinaires de la couronne Philippe II, engagé en de perpétuelles guerres et fastueusement triste, avouait ne pas savoir la veille comment il pourvoirait au lendemain, laissa à sa mort une dette de cent millions de ducats et le trésor vide. Son fils Philippe III ne s'avisa même pas de s'inquiéter du lendemain; il dépensait trois cent vingt-cinq mille ducats par an pour sa royale personne, en laissait prendre à sa maison, à ses favoris plus encore, de sorte que l'excès même de ces pillages devait amener un semblant de réaction au début du règne de Philippe IV.

Pas plus que l'argent, l'Espagne ne pouvait envoyer les soldats réclamés par les « Iles » : elle était pour ainsi dire vide d'hommes, tant elle en faisait depuis un siècle et demi une effroyable consommation avec ses interminables guerres continentales et ses expéditions outre-mer. Les colonies seules, en moins de deux cents ans, devaient absorber trente millions d'émigrants, en majeure partie les fils les meilleurs, les plus actifs de la métropole où il ne restait plus, outre la tourbe de cour, que des hidalgos boudeurs, enracinés à la vie locale et aux privilèges de leur province, des paysans affamés et, dans les villes dépeuplées, une plèbe fainéante, vaniteuse, vivant moitié de mendicité et moitié d'abstinence. Aux colonies déjà quantité et qualité commençaient également à faire défaut. Les chefs, les cadres restaient de belle allure ; cadets de noble famille ayant un nom et quelques traditions, ou bien pauvres hères dont l'active jeunesse avait espéré au loin une fortune illusoire, beaucoup gardaient une bravoure héroïque, une audace folle et sans scrupules; c'étaient, en des temps moins favorables, de dignes fils des premiers conquistadors que ce Belloso et plus encore ce Blas Ruíz de Hernan González qui tinrent un moment en leurs mains les destinées du Cambodge et moururent le dernier âgé de vingt-huit ans, et sans doute de très peu le plus jeune, les armes à la main, couronnant par une mort glorieuse une vie très mouve-

de renommée et de butin, déploraient hautement qu'en 1593 les ambassadeurs du souverain cambodgien le fameux aventurier portugais Diego Belloso et son non moins fameux compagnon l'Espagnol Blas Ruíz de Hernan González fussent survenus juste à l'époque où Gómez Pérez Dasmariñas s'embarquait pour les Moluques. En pareille occurence, le gouverneur avait dû se borner à accepter leurs présents et une lettre où Apram Langara, roi du Cambodge, lui demandait secours contre les agressions du Siam promettant en retour des concessions commerciales et de bien traiter les moines qui voudraient venir prêcher leur religion en ses États. Dasmariñas qui n'entendait pas, au moment de quitter Manille, s'aliéner, le Siam se contenta d'offrir à Apram Langara sa vive amitié, son arbitrage dans ses démêlés avec les Siamois et l'assurance d'une intervention armée si ces derniers refusaient de s'en remettre à son jugement.

Cette diplomatique fin de non recevoir ne pouvait contenter Belloso et ses compagnons qui savaient seuls dans quelle situation désespérée ils avaient laissé Langara : en proie dans son palais à toutes sortes de compétitions et rivalités de famille, déjà battu à deux reprises par les Siamois qui assiégeaient maintenant Lovêk sa capitale ; aussi au lieu de repartir munis de si vagues promesses, ils préférèrent attendre à Manille l'issue de l'expédition aux Moluques. Si elle réussissait, pourquoi au retour n'en détacherait-on pas un gros de soldats pour aider le Cambodge? En attendant, les rusés ambassadeurs ne cessaient de vanter la fertilité, la richesse inouïes du Cambodge, ses problématiques mines d'or, le caractère accueillant du roi qui, depuis dix ans, gardait à sa cour et en son amitié Belloso auquel il avait même marié une de ses cousines, l'estimant ainsi que les Portugais et Espagnols venus à la suite guerroyer pour lui, comme les plus fermes soutiens de son trône. Ils disaient, ce qui était possible, que le roi, acculé par les armes du Siam, était prêt à accepter le protectorat espagnol pourvu qu'on lui garantît l'intégrité de son royaume et de ses honneurs personnels; ils ajoutaient,

qu'éclairé par la grâce d'En-Haut, Apram Langara aspirait à se convertir; ce qui était beaucoup plus invraisemblable chez un prince très tolérant mais bouddhiste fervent comme tout son peuple. Aussi les Dominicains à qui devait revenir l'évangélisation du Cambodge avec toute la puissance morale et les profits matériels qui en découleraient se montraient-ils grands partisans de l'expédition du Cambodge. L'assassinat de Gómez Pérez Dasmariñas força tout au moins à l'ajourner, et Belloso et ses compagnons durent quitter Manille fin février 1594, porteurs toutefois d'une lettre très chaleureuse du jeune gouverneur intérimaire D. Luis Pérez Dasmariñas qui, peut-être moins clairvoyant que son père et ayant plus besoin de l'appui des ordres monastiques, montrait beaucoup d'enthousiasme pour le Cambodge.

Pendant que ses envoyés réclamaient en vain un prompt secours, Apram Langara voyait Lovêk sa capitale, et presque tout son royaume, tomber aux mains du Siam; il dut se réfugier à Sistor. Là il fut en butte aux rivalités d'un de ses parents, cousin ou oncle, crut sa vie en danger et s'enfuit chez son ancien ennemi le roi du Laos qui lui fit grand accueil. Diego Belloso et Blas Ruíz de Hernan González qui ignoraient la défaite de leur protégé, à peine débarqués au Cambodge furent faits prisonniers par les Siamois, les uns sur terre, les autres dans un combat naval. Le roi de Siam se trouva embarrassé de tels prisonniers : les faire mettre à mort c'était s'exposer à des représailles de l'Espagne; il trouva plus politique de bien traiter Diego Belloso dont chacun connaissait la valeur et de l'envoyer solliciter à Manille la bienveillante neutralité des Philippines pendant tous ses démêlés avec le Cambodge. Diego Belloso, ravi d'avoir recouvré la liberté, s'empressa de plaider à Manille la thèse contraire. Elle fut vivement appuyée par Blas Ruíz et ses compagnons qui, s'étant rendus maîtres de la jonque sur laquelle ils étaient captifs, après en avoir massacré les Siamois, abordèrent à leur tour avec leur butin, aux Philippines le même jour que Diego, Belloso, assurent les relations espagnoles (mi-juin 1595).

Aussitôt, le parti de la guerre recommença ses réclamations en faveur d'une expédition au Cambodge. La ferme opposition du lieutenant-gouverneur Antonio de Morga et des notables de Manille eut eu raison de leurs désirs peu sensés s'ils n'avaient été appuyés par tous les ordres et en particulier par les Dominicains, d'autant plus obstinés que la conquête du Cambodge leur ouvrirait les perspectives les plus fructueuses et qu'il s'agissait peut-être de faire sentir leur pouvoir au représentant du Roi qui le sentait déjà trop. En cette Espagne du XVI[e] siècle, née de la croisade contre Mores et Juifs, où l'unité territoriale était issue de l'unité religieuse, où le même catholicisme rigide unissait seul contre l'Infidèle des gens de races diverses, de passés différents et souvent adverses, d'habitudes particularistes, la religion était devenue la forme la plus tangible de l'esprit national; ses ministres, prêtres et moines, sous des souverains dévots qui se servaient d'eux pour établir leur autocratie et surveiller leurs fonctionnaires, n'avaient pas tardé à en tirer un pouvoir qui les constituait en un État supérieur au milieu de l'État commun. Au début du règne de Philippe III, il ne comptait pas moins de deux cent mille prêtres séculiers et sensiblement le double de clercs réguliers, et, d'un flot continu, envahissait les colonies comme la métropole pour y apporter avec de rares vertus, trop souvent les vices propres aux majorités : intolérance, profonde infatuation de sa valeur, esprit de domination et d'intrigue, âpreté au gain. C'est qu'il y avait de tout dans cette masse, de l'excellent et du détestable : des saints, de doux savants, des apôtres philanthropes dont certains noms sont restés populaires comme ceux de Jean de la Croix, Louis de Léon, Las Casas, Domingo Salazar; un certain nombre d'intelligences hardies, actives, à qui l'obscurité de leur naissance aurait interdit le maniement des grandes affaires pour lesquelles elles se sentaient nées et qui y parvenaient soit dans les hauts rangs de l'épiscopat, soit sous la bure du confesseur; des cadets de maison à pourvoir ou à ne pas laisser déchoir; force ambitieux qui y faisaient une sûre car-

rière; des âmes faibles qui cherchaient la paix derrière les murs du couvent; des paresseux qui y rêvaient une glorieuse fainéantise; des gens d'un passé douteux qui venaient s'y abriter contre la sévérité de la justice humaine ou les remords de leur conscience. On y trouvait même plus d'un vieux soldat qui après avoir traîné sa courte épée et sa rondache aux quatre coins du globe, attendait la mort dans la paix du cloître quitte parfois à retrouver tous ses instincts guerriers quand la poudre parlait trop près de lui : tel cet Antonio Flores dont d'Argensola conte avec admiration les hauts faits sous le froc. Originaire de l'Estrémadure, il fut longtemps soldat en Flandre, captif plus de vingt ans en Turquie d'où il ne se tira qu'à force d'adresse et de ruse; il avait fini par prendre l'habit de frère lai au couvent des Augustins de Manille. Le vieil homme semblait complètement éteint en lui quand éclata, en 1603, la grande révolte des Sangleyes ou Chinois de Manille. Le gouverneur « qui le connaissait » ordonna à frère Antonio de donner avec la galiote de son couvent la chasse aux sampans et aux barques des Chinois dont il coula deux cents dans la rivière de Pasig. Puis, averti par un espion, que les Sangleyes projetaient une surprise sur Manille, il alla s'embusquer sur sa galiote dans les bouquets de mangliers croissant au pied des murailles de la ville. Là, bien dissimulé, muni de bonnes gibecières pleines de balles, de plusieurs arquebuses « qu'il rafraîchissait avec du vinaigre », il tira de cinq heures du matin à six heures du soir sur les barques chargées d'ennemis qui s'avançaient sans défiance. « On sçut avec certitude que lui seul avoit tué ce jour-là plus de six cents Barbares. Après cela le Gouverneur le fit aller avec mille Indiens, à la poursuite des ennemis qui s'estoient retirez, & il en fit encore périr plus de trois mille; si-bien que les autres qui restèrent furent fort épouvantez » (1).

Une foi inégalement éclairée, mais également ardente, un esprit d'orgueilleuse solidarité unissait de façon étroite malgré les inévitables et vives rivalités des divers ordres

(1) D'ARGENSOLA, *Histoire de la conquête des isles Moluques*, t. II, pp. 273-275.

religieux entre eux, tous les membres de cette immense famille ecclésiastique, lui assurait par le nombre et l'unité de vues, une puissance redoutable dont la dévotion des rois espagnols vénérait l'origine, et que leur prudence politique ménageait tout en la contenant. Aux colonies où partaient les meilleurs et les pires d'entre eux, leur influence, comme dans la métropole, était prépondérante et les gouvernants qu'ils fussent pieux et même très zélés comme Gómez Pérez Dasmariñas, le candidat du célèbre P. Sanchez de la Compagnie de Jésus ou Antonio de Morga et Pedro Bravo de Acuña, ne cessent de se plaindre de leur empiètements, de cette politique occulte qui, de façon continue, traverse et asservit la leur. Il y avait à la fois conflit de principes et de pouvoir (1).

Aux Philippines, les moines luttaient noblement contre les théories esclavagistes, tandis que Gómez Pérez Dasmariñas à qui l'on prescrivait d'armer les galères sans lui en fournir les moyens demandait au moins autorisation d'acheter des esclaves comme rameurs; les soldats mal ou irrégulièrement payés vivaient de pillage, les Ordres les forçaient, en toute justice, à restituer leur butin à moins, faisait remarquer non sans amertume le gouverneur, qu'ils ne voulussent l'employer en œuvres pies.

En outre, l'évêque de Manille, déclare Gómez Pérez Dasmariñas, dans un rapport au Roi, prend sur lui de distribuer des salaires sur le trésor royal, met de sa propre autorité les gens en prison et aux ceps, fait appréhender ou fouetter des indigènes sans jugement des juridictions civiles, excommunie à tout propos et pour des fautes légères; les moines se livrent aux trafics les moins compatibles avec leurs vœux, sont trop souvent pleins de superbe, de cupidité, d'avarice, sans culture ni spiritualité, de mœurs déplorables. Il demandait, comme pour les soldats, qu'on envoyât des religieux de Castille, non du Mexique, distingués et exemplaires (2). En tenant compte de l'aigreur inévitable née des chocs d'autorités, ces

(1) Cf. *Breue sumario y memorial*, p. 425.
(2) Voir le *Breue sumario y memorial*, déjà cité, p. 425.

réquisitoires dont la sévérité a été dépassée seulement par les rapports de moines de haute vertu et d'esprit vraiment religieux à leurs supérieurs en vue d'une réforme des ordres, n'en constituent pas moins un acte de véritable courage professionnel chez Gómez Pérez Dasmariñas et ses successeurs. Leur efficacité restait, en effet, douteuse adressés à un Philippe III le pieux (el Piadoso) qui devait signer l'édit d'expulsion des Morisques, prince d'une piété excessive et puérile, frivole, sans volonté, dont son père Philippe II disait avec mélancolie : « Dieu, qui m'a donné de si vastes États, m'a refusé un fils capable de les gouverner », et Quevedo plus rudement : « Toujours fourré dans les couvents de femmes, il n'écoutait que les conseils des moines, ne savait qu'obéir, s'appliquer avec une docilité crédule à suivre l'impulsion des gens qui obtenaient sa confiance, à aller à la chasse, au jeu » (1). En revanche, ils avaient grande chance d'attirer à leurs auteurs la haine beaucoup plus efficace de ceux qui y étaient incriminés ou contredits ; pourtant écrits avec la plus précise et courageuse clairvoyance par des administrateurs de valeur qui sentaient amèrement l'horreur de la décadence où roulait l'Espagne, ils surent lui éviter quelques sanglantes et coûteuses équipées coloniales comme celles du Cambodge. Bien plus, cette courageuse fermeté leur acquit souvent l'appui de l'élite des ordres religieux contre les ambitions démesurées et chimériques de la plupart d'entre eux.

On ne saurait placer le P. Gabriel de S. Antonio ni dans cette élite ni dans la multitude des intrigants, toutefois plus volontiers à la tête de la seconde troupe que de la première. Il se montre à travers son livre doté de qualités dignes de haute estime, mais, il faut bien le dire aussi, de défauts assez apparents, singulièrement « représentatif », suivant la formule moderne, d'une époque et d'une race.

Amis et ennemis semblent lui accorder des convictions entières autant que sincères, un réel désintéressement, des mœurs pures, une grande affabilité extérieure, toutefois

(1) Cf. Antonio Pérez (éd. Guardia, Paris, 1867), *L'art de gouverner...*, p. LXXIII.

sa piété est volontiers intolérante, inquisitrice, méfiante; son orgueil de noble est venu renforcer sa pompeuse humilité de moine. Il se sait membre et non des moindres de la grande famille ecclésiastique et de cet ordre de Saint Dominique qu'il célèbrera dans son livre avec une emphase et une préciosité également surprenantes, pour lequel il rêve volontiers la domination universelle. Sa serviabilité se double d'une activité débordante, fertile en intrigues et ressources et toujours tendue avec opiniâtreté vers un but glorieux mais souvent chimérique.

Sa *Brève et véridique relation* qui respire un nationalisme aigu et un catholicisme très dur parfois, le montrent plus Espagnol qu'humain, plus hidalgo que moine et plus moine que chrétien. Tel, il devait forcément s'enflammer pour la conquête du Cambodge et n'y manqua point malgré l'opposition prudente d'Antonio de Morga. Le provincial des Dominicains à Manille, le vénérable Alonso Jiménez lui-même ne se montrait-il pas rempli d'enthousiasme et ne parlait-il pas d'aller en personne évangéliser Apram Langara et coloniser ces fertiles terres? Aussi malgré que la mort de D. Gómez Pérez Dasmariñas et l'expédition de Mindanao eussent laissé Manille presque vide de soldats, D. Luis Pérez Dasmariñas, gouverneur intérimaire, jeune, pieux, dépourvu de prestige personnel et qui avait grand besoin de l'appui des religieux décida une intervention au Cambodge. Le P. Fr. Gabriel de S. Antonio se chargea d'emprunter à beaux deniers à des particuliers pour le compte du gouvernement l'argent nécessaire à l'expédition. Sur deux jonques et une frégate pourvues de vivres et de munitions s'embarquèrent, le 19 janvier 1596, cent vingt « Castilas » ou vieux soldats espagnols, bien aguerris sous la conduite du général Juan Juárez de Gallinato, originaire des Canaries, avec Diego Belloso, Blas Ruíz et Gregorio de Vargas pour lieutenants. Trois dominicains dont le P. provincial Alonso Jiménez et le P. Diego Aduarte les accompagnaient et les dirigeaient moralement. Gallinato, assailli par la tempête, et, semble-t-il, assez peu pressé d'arriver au but, alla se mettre à l'abri dans l'île de Bintan tandis

que le vaisseau de Belloso s'échouait misérablement à Barara (sur la côte cambodgienne) et que Blas Ruíz péniblement remontait le Mékhong.

Diego Belloso et Blas Ruíz opérèrent leur jonction avec leurs soixante hommes et vingt Japonais chrétiens : une grosse déception les attendait à Sistor. Apram Langara, réfugié au Laos, y avait été remplacé sur le trône par son cousin Huncar Prabantul, prince énergique qui délivra Lovêk et rendait un peu d'ordre et de paix au royaume quand la turbulente entrée en scène des Espagnols remit tout en question. En un chapitre plein de mouvement et d'emphase, le P. Gabriel de S. Antonio a conté comment Blas Ruíz, trente-neuf soldats et le P. Aduarte allèrent de nuit surprendre l'usurpateur dans son propre palais à Sistor : une balle perdue l'ayant tué, ils s'attirèrent ainsi, fort mal à propos, il y parut dans la suite, la haine de tous les Cambodgiens. Le pays entier était en rumeur quand Gallinato avec sa frégate aborda à Chordemuco (Phnom-Pénh) : au lieu d'aider les vainqueurs cernés de toutes parts et affamés à la suite de leur exploit, à faire la conquête du Cambodge, il désapprouva hautement le meurtre commis, força les soldats à restituer ou à brûler le butin fait au palais et sur les Chincheos de Chordemuco, puis après une rapide reconnaissance, malgré les objurgations de Diego Belloso, de Blas Ruíz et des religieux il ne voulut rien entreprendre en ce pays troublé, cingla vers le Champa, passa au Tonkin d'où, après une halte dangereuse, il regagna Manille à la fin de 1596. Au Tonkin, il avait laissé Diego Belloso et Blas Ruíz tenter de se rendre par terre au Laos, y avertir Apram Langara de la mort de l'usurpateur. La première expédition au Cambodge avait avorté.

Blas Ruíz et les Dominicains ne manquèrent pas d'en accuser à la cour et partout Gallinato dont ils firent presque un traître, sa bravoure ne pouvant être suspectée. La fortune de Gallinato ne souffrit point par extraordinaire de ces fureurs (1) : Antonio de Morga, dans une

(1) Le P. Gabriel de S. Antonio note (v. p. 127) que Gallinato ne fut ni roi ni marié avec la fille du roi du Cambodge « comme on le raconte faus-

lettre au Roi, le couvrit complètement, lui ayant défendu, de façon formelle, dit-il, d'entamer une guerre hasardeuse au Cambodge si les affaires s'y présentaient mal. De Morga ne fit d'ailleurs jamais mystère à Philippe III que Diego Belloso et Blas Ruíz lui paraissaient, en dépit de leur courage, de peu estimables aventuriers, susceptibles de compromettre en Indochine le bon renom de l'Espagne, que d'après des rapports dignes de foi le Cambodge, très fertile, ne possédait aucune mine d'or et que les Cambodgiens, avec beaucoup de tolérance, n'entendaient nullement se convertir.

Le parti guerrier et les Dominicains qui affirmaient avec ardeur et sans doute espéraient le contraire, ne désarma pas; Diego Belloso et Blas Ruíz leur fournirent bientôt la possibilité de réclamer une nouvelle intervention au Cambodge. Avec la plus folle et heureuse audace, nos deux héros, de l'Annam étaient parvenus au Laos, à Stung Treng, y avaient trouvé Apram Langara et son fils aîné morts; le cadet avait consenti à les suivre à Sistor, où le peuple cambodgien, lassé de l'anarchie dans laquelle il se débattait depuis le meurtre de Prabantul, parut consentir à le reconnaître. Le nouveau roi Prahuncar, reconnaissant, combla de titres et de faveurs Diego Belloso et Blas Ruíz, leur accordant à chacun le gouvernement d'une province qu'ils s'empressèrent de fortifier. Néanmoins nos aventuriers avec les quelques Espagnols venus les rejoindre restaient fort inquiets près de ce roi sans autorité, au milieu de ce peuple défiant, des Malais et des Chams musulmans jadis enrôlés

sement en Castille », ce qui est la vérité. Le curieux est que Gallinato, peu enthousiaste de l'expédition au Cambodge, ait pu donner lieu à ces extraordinaires légendes. J'ai indiqué (*Rev. de l'hist. des colonies franç.*, n° 1, p. 104) qu'il avait inspiré à Andrés Claramonte y Corroy : « *El nuevo Rey Gallinato*; *y ventura por desgracia* », à d'autres dramaturges plusieurs pièces jouées avec grand succès, assure d'Argensola (*Hist. de la conquête des isles Moluques*, t. II, p. 42) ; enfin il existe un ouvrage de José Martino Ferreira, intitulé : *Relação que contem os venturosos e prodigiosos successos de João Baptista Gallinato, e como veyo a ser Rey das provincias e reynos de Camboya que esta junto com o grande e potentissimo reyno de China* (Lisbonne, 1607, in-4°), prouvant que la renommée inattendue de ce « cambodgianisant » malgré lui s'était étendue jusqu'au Portugal.

par la garde royale et qui se voyaient avec irritation supplantés par des Européens et des chrétiens près du souverain. Diego Belloso, le bon Portugais, ayant sollicité en vain l'appui de Malaca bien incapable à ce moment de défendre personne, Blas Ruíz rédigea une belle lettre (1) au nouveau gouverneur des Philippines, D. Francisco Tello de Guzmán, par laquelle Prahuncar demandait, pour s'affermir au Cambodge, des soldats et des moines de Manille, promettant en retour le meilleur traitement à tous les Espagnols qui viendraient chez lui. Les Dominicains juraient qu'il était impossible de laisser échapper une telle occasion de conquête; Antonio de Morga et les politiques continuaient à l'estimer pure folie, D. Francisco Tello de Guzmán pour ne mécontenter personne autorisa l'expédition aux frais et risques de D. Luis Pérez Dasmariñas, comme on l'avait déjà fait pour la conquête de Mindanao par le marquis de Figueroa. C'est par de telles entreprises privées que l'Espagne avait créé en partie son domaine colonial; c'est aussi par elles, s'épuisant d'hommes et d'argent à tort et à travers, qu'elle le ruina.

Les Ordres trouvèrent à nouveau aux Philippines et dans la métropole des prêteurs qui, moyennant une participation aux bénéfices, fournirent l'argent nécessaire, et, le 17 septembre 1598, trois navires sous la conduite de Luis Pérez Dasmariñas avec deux cents soldats et matelots, deux franciscains et deux dominicains, les PP. Alonso Jiménez et Diego Aduarte, quittaient Manille pour le Cambodge. A peine en mer l'amiral se perdit par suite d'une tempête qui poussa la capitane avec D. Luis vers la Chine, près de Canton, où lui et les siens séjournèrent en grandes privations dix-huit mois avant de gagner Macao et de pouvoir rentrer de là à Manille, sans avoir posé les pieds sur le sol cambodgien. Une frégate de secours et vivres qui leur avait été envoyée fut prise par les pirates chinois, une autre sous les ordres de Luis Ortiz del Castillo parvint, bien en 1599, jusqu'à Chorde-

(1) Cf. *L'Espagne en Indochine à la fin du XVIe siècle*, p. 105 et suiv.

muco mais pour y participer au désastre des Européens. Diego Belloso et Blas Ruíz, depuis plusieurs mois, guettaient vainement l'arrivée des Espagnols qui leur aurait permis de parer à l'insuffisance trop visible de Prahuncar et à l'hostilité croissante des Cambodgiens, des Malais, des Chams et des Chinois de Chordemuco qui tous haïssaient, par des raisons diverses, les nouveaux favoris : or à la place de soldats n'apparaissaient au Cambodge, par petits groupes, que les pires aventuriers européens des mers d'Extrême-Orient venus là à la curée sur le bruit de la conquête ; leur cupidité, leur insolence, leur indiscipline rendirent tous les blancs si odieux qu'à la suite d'un complot bien tramé, ceux-ci furent massacrés sur les ordres du laksamana ou amiral de la flotte cambodgienne, un Malais de Djohore, malgré la résistance héroïque de Diego Belloso et de Blas Ruíz, et les efforts impuissants du roi pour les sauver.

Le vaisseau de Luis Ortiz del Castillo parvenu à ce moment à la capitale fut pris, brûlé, son équipage exterminé. A peine échappa-t-il trois Espagnols à la tuerie dont un seul put porter la terrible nouvelle à Manille : elle y jeta une consternation égale à l'assassinat de Gómez Pérez Dasmariñas et dans ce grand deuil personne n'osa plus, un temps, reparler du Cambodge.

C'était toutefois mal connaître les chimériques et les ambitieux impénitents de la trempe du P. Gabriel de S. Antonio que de les croire capables de renoncer. Dès que les tristes souvenirs commencèrent à s'effacer, les capitaines qui avaient fait partie de la première campagne et de nouveau sans emploi, Pedro Sevil, Pablo Garrucho, Andrés Lariz Durango, reprirent l'éloge de la conquête. Le plus intransigeant parti des Dominicains faisait chorus avec eux, si la majeure partie de l'Ordre se détournait volontiers du mirage cambodgien depuis le sage avis que leur en avait envoyé le P. Maldonado échappé au massacre de Chordemuco pour mourir en Cochinchine des blessures reçues dans sa fuite. Les prêteurs qui avaient avancé l'argent se lamentaient de se voir

frustrés. Le gouvernement de Manille définitivement éclairé, se refusait à rien tenter; les partisans de l'affaire résolurent de porter la cause à Madrid même, d'y faire décider une entreprise bien plus vaste, destinée à donner à l'Espagne le Champa, le Cambodge et même le Siam.

Ce plan devait emporter l'entière adhésion du bouillant P. Gabriel de S. Antonio et d'autant mieux qu'il n'avait pu entrevoir le désastre que de loin. Vieilli et mal portant, dès février 1598, il s'était décidé à regagner l'Espagne lentement par Malaca et les Indes, envoyé, assure-t-il, par son Ordre et ses nobles pénitents le Dr Antonio de Morga et D. Francisco Tello de Guzmán, parler de toutes ces affaires à Philippe III. Il semble ici s'être quelque peu flatté puisque, au moins en ce qui regarde la conquête du Cambodge, il était d'un avis diamétralement opposé à celui que de Morga affirme avec grande netteté dans tous ses rapports. Son voyage qui nous valut une très pittoresque vision de Malaca, Ceylan et des Indes portugaises, faillit à plusieurs reprises mal tourner pour lui du fait de son zèle intempérant. A Malaca où quoiqu'il se prétendit « fort aimé des Portugais » il était aussi mal vu que tous les Espagnols, il s'avisa de prendre parti dans les querelles intestines des bourgeois, d'accuser, en outre, un noble franciscain portugais, le Fr. Bernardo de Lemos, d'hérésie et d'attirer sur lui les foudres de l'Inquisition. Il en résulta, avec la perte finale de Bernardo de Lemos, des fureurs, des intrigues sans fin dans la ville, et même, assure notre auteur, une tentative d'empoisonnement contre lui. On ne s'étonnera pas que le P. Diego Aduarte, survenu au milieu de tant d'agitations, ait « rudement réprimandé » son confrère qu'il aurait souhaité sans doute plus doux et plus prudent. Après deux ans de séjour à Malaca, le P. Gabriel de S. Antonio par Ceylan se rendit aux Indes orientales, eut à Protho la joie de ramener à l'orthodoxie les chrétiens schismatiques, et la joie non moins grande d'y faire déterrer et brûler les ossements des deux hérésiarques vénérés dans lesquels il lui plaît de voir (sans

grande conviction du reste) Nestorius et Théodore son inspirateur.

Enfin, en 1603, après un séjour à Goa, il se décide à s'embarquer pour l'Espagne peu après le P. Diego Aduarte. Dès son arrivée il se rendit avec lui à Valladolid où se trouvait la cour afin d'y traiter entre autres, il le dit expressément, avec le comte de Lemos, neveu du tout puissant favori plus tard duc de Lerme, et le Conseil des Indes des affaires du Cambodge. Ils y retrouvèrent les capitaines Pedro Sevil de Guarga, Pablo Garrucho, Juan de Esquivel qui en réclamaient avec une égale énergie la conquête. Pedro Sevil de Guarga qui paraît avoir été dans toute cette affaire le porte-parole laïque des Dominicains, dans un curieux mémoire adressé à Philippe III, que nous nous proposons de publier sous peu, conta la première expédition au Cambodge à laquelle il avait pris part, le meurtre « par la grâce et miséricorde divines » de l'usurpateur Prabantul, vantant les richesses inestimables et fort imaginaires du Cambodge, l'excellence d'une conquête, facile à son dire, et qui annexerait à l'Espagne rien moins que la Champa, le Siam, le Cambodge, la Cochinchine et peut-être même la Chine. A la place et au-dessus de D. Luis Pérez Dasmariñas qui, de Manille ne cessait au surplus d'écrire en faveur du « voyage », les Dominicains avaient trouvé un chef pour la nouvelle expédition : le comte de Bailén, de haute naissance, riche, sans enfants et très pieux. Pedro Sevil, que quatre ans de vaines sollicitations à la cour ne paraissent pas avoir lassé, se plaint que le comte de Bailén après dix mois d'attente, de démarches, de dépenses, découragé des retards qu'on apporte à ses desseins songe à rentrer chez lui ; feignant de mettre ces retards sur le compte de scrupules de conscience en Philippe III, Pedro Sevil qui les ignore lui-même, offre à Sa Majesté pour apaiser ses nobles perplexités dix-huit consultations théologiques en forme sur la parfaite légitimité de la conquête. Il est douteux qu'aux yeux de Philippe III elles n'aient point du moins trahi l'ombre du cloître où dut s'élaborer tout le mémoire. Enfin le

P. Gabriel de S. Antonio, en un dernier effort pour arracher l'adhésion du Conseil des Indes, publia en 1604 à Valladolid sa *Brève et véridique relation des événements du Cambodge.*

Il semble bien que celle-ci fut destinée à un public très restreint à en juger par le petit nombre d'exemplaires qui en restent aujourd'hui connus : celui de Londres entré au British Museum avec la riche collection de lord Grenville en 1847 (1), celui de Paris qui appartenait à la Bibliothèque nationale au moins au début du XVIII[e] siècle, puisque Quétif et Échard l'y ont examiné (2). Voici la description de cet exemplaire qui a servi de base à la présente publication : Petit in-4° (140 + 192 mm.) de 83 ff. numérotés, 27 l. à la page, le titre orné forme le f. 1 ; lettres ornées. Nombreuses fautes d'impression, dont quelques-unes corrigées à la main; plusieurs passages soulignés ou annotés en marge à l'encre. Armes ajoutées après coup, en noir, sur le titre de chaque côté du fleuron central (3). L'estampille BIBLIOTHECÆ REGIÆ, en rouge, sur le titre, a été appliquée sous Louis XV. Reliure veau plein à nerfs, fleurs de lis d'or sur les plats; filets d'encadrement gaufrés en noir; piqûres de vers. Le volume qui au temps d'Échard

(1) Coté G. 6343; il est en tout point semblable à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, mais le titre n'a été timbré d'aucun écu d'armoiries. Reliure en veau poli, ornements dorés, armes du « Right Honourable Thomas Grenville » sur les deux plats.

Mort à Londres le 17 décembre 1847, lord Grenville légua au British Museum environ 20.000 volumes d'une valeur de plus de 50.000 £. — Je dois ces renseignements à l'amicale obligeance de M. C. Otto Blagden, dont les savants travaux sur les inscriptions pégouanes et les langues malayo-polynésiennes sont bien connus.

(2) Cf. QUÉTIF ET ÉCHARD, *Scriptores ordinis praedicatorum*, t. II, p. 153 b, article F. GABRIEL A SANCTO ANTONIO : « Breve y verdadera relacion de los successos del reyno de Camboxa, Pinciae, Petri Lasso 1604 in-4° pp. 166. Extat Parisiis in Regia O 1363 ».

(3) On peut les voir, plus haut, sur notre fac-simile de ce titre. Elles donneraient peut-être une indication sur la bibliothèque ou le collectionneur auquel le livre a appartenu avant d'entrer à la Bibliothèque nationale; malheureusement je n'ai pu parvenir à les identifier. Il n'est pas impossible non plus qu'il ait été la propriété d'un des membres du Conseil des Indes pour lesquels l'ouvrage paraît avoir été uniquement écrit. Voir à ce sujet la note de la page 162.

était coté O. 1363, l'est maintenant O² f. 68. Il vient d'être placé tout récemment à la Réserve.

La *Brève et véridique relation* écrite au couvent de San Pablo dut l'être avec l'approbation des supérieurs du P. Gabriel de S. Antonio ; non sur leur conseil est-il permis de penser, à en juger par le silence absolu qu'Aduarte, assez abondant sur l'auteur, garde sur l'œuvre ; de Morga n'en dit rien non plus dans ses *Sucesos*, ce qui indiquerait bien que le mémoire ne passa point dans le public. Si bien patronné que fut à la cour et au Conseil des Indes Gabriel Quiroga, si persuasive que fut son argumentation, elle ne put déterminer une troisième intervention au Cambodge. L'argent faisait totalement défaut dans le trésor ; le nouveau gouverneur des Philippines, D. Pedro Bravo de Acuña, dans un rapport précis, affirmait de son côté qu'il n'y avait au Cambodge ni mines d'or ni âmes à conquérir, que toutes les forces et ressources disponibles devaient être consacrées à la conquête des Moluques. Ainsi fut fait.

Le P. Gabriel Quiroga de S. Antonio n'eut pas l'occasion de le déplorer longtemps. S'étant rembarqué en 1608, tourmenté de scrupules pour avoir abandonné la province du S. Rosaire, accablé par les fatigues de la traversée, il mourut avant d'aborder à Mexico et d'apprendre qu'il était élu évêque de Nueva Cáceres. Il fut très regretté de tous, assure son biographe, pour ses vertus et son agréable commerce (1).

(1) « El P. Fr. Gabriel Quiroga de San Antonio, hijo del Convento de Ocaña, gran predicador y no menos virtuoso. Aquí fué destinado al ministerio de los Chinos en Binondoc ; pero descorazonado al ver que no podía aprender su lengua, junto con algunos achaques que le sobrevinieron, regresó á España, donde era muy considerado, especialmente de los nobles, por serlo él en su linage, y por la apacibilidad de su condición y buen trato. Mas esto no obstante, atormentado de escrúpulos por haber abandonado esta Provincia, obtuvo del Rmo. P. Maestro general facultad para volver á ella y traer religiosos. Reunió efectivamente 30 misióneros ; pero agravándosele, con los trabajos de la navegación, la enfermedad de asma que padecía, murio el año de 1608, antes de llegar á Méjico ; con cuyo motivo muchos se desanimaron para proseguir el viaje á Filipinas. Venía electo Obispo de Nueva Cáceres, aunque parece que él ignoraba esta circunstancia. Era hombre muy virtuoso, pudiendo decirse de él lo que del P. Blancas queda referido, según el P. Vicario de la barcada ». *Reseña biográfica de*

Son livre lui a survécu : il le méritait par la richesse et la variété des informations de toute espèce qu'il nous donne sur le Cambodge, les Philippines, l'Archipel indien, Malaca, Ceylan et l'Inde ; par tout ce qu'il nous laisse entrevoir de la vie de l'Espagne au début du XVII[e] siècle, par ce qu'il nous révèle de l'auteur lui-même et par l'agrément de son récit.

L'activité redoutable qui rendait si batailleuse et si dominatrice la foi du P. Gabriel de S. Antonio, ici, dans le domaine intellectuel, n'est plus que curiosité intelligente et tenace, toujours à l'affût de documents ou de visions insoupçonnés. Quand il conte ce qu'il a vu lui-même à Malaca, à Ceylan, à Cochin, c'est toujours en homme qui a eu le souci de bien voir et de bien savoir. Qu'il nous décrive la splendeur d'Angkor ou les mœurs cruelles des Chams, c'est en homme qui s'est minutieusement renseigné auprès de ceux qui avaient vu. On peut lui reprocher des inexactitudes, des ignorances, quelques exagérations, mais, somme toute, il apparaît sincère et bien informé quoique aveuglé parfois par son orgueil d'Espagnol et de croyant. Il est sensible à la beauté des choses, sait la peindre, a le jugement sain et très ouvert dès que l'Espagne ou l'orthodoxie ne lui semblent pas en jeu. Il n'écrit pas en amateur ou en soldat, c'est un hidalgo qui a passé par Salamanque, y a brillé avant d'étaler dans la chaire une éloquence abondante et un peu lâche; il a une érudition bien nourrie de moine cultivé plus que de pédant de collège, émaillée toutefois d'anecdotes puériles et de racontars invraisemblables qui sentent leur époque. Il divise doctement son livre en chapitres et paragraphes, mais sans grand souci de les relier entre eux ni de suivre un plan raisonné.

Son style a les qualités et les défauts qui devaient faire le succès de sa parole : facile, onctueux, redondant, il est

los religiosos de la Provincia del Santisimo Rosario de Filipinas desde su fundacion hasta nuestros dias por uno religioso de la misma Provincia y mandada dar á luz de orden de Ntro. M. R. P. Provincial Fr. Santiago PAYÁ. *Parte primera, comprende desde 1587 á 1650.* Manila Establicimiento tipográfico del Real Colegio de Sto. Tomás, 1891, in-8°; p. 183, n° 8.

fortement entaché de préciosité et de gongorisme, soit qu'il emprunte en le déformant à sainte Thérèse, pour exprimer les pieuses et bien hypothétiques inquiétudes d'Apram Langara, son

« Vivo sin vivir en mi,
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero. »

soit qu'il se livre en célébrant son Ordre aux comparaisons les plus recherchées et les plus inattendues. La lecture de son mémoire est rendue un peu monotone et fatigante par l'habitude qu'il a, à l'exemple de plus d'un prosateur renommé de son siècle, des répétitions constantes; il ne saurait pour ainsi dire exprimer une idée sans un double vocable, il chérit les antithèses et les allitérations. A cela près le récit a de l'aisance, une vivacité pleine de bonhomie, quelque fois même de la couleur.

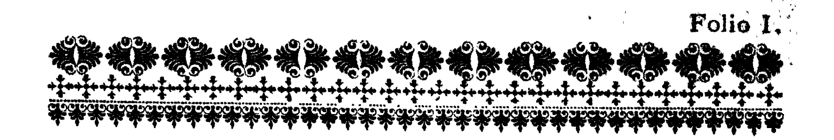
Nous avons mis tous nos soins à reproduire le texte espagnol de la *Breve y verdadera relacion de los successos del Reyno de Camboxa* avec la plus minutieuse exactitude, et, nous l'avons dit, d'après l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale. Autant que possible, la disposition typographique en a été conservée, nous interdisant même de réduire les nombreuses abréviations qui l'émaillent; si nous avons redressé en notes quelques mots défigurés, si nous avons cru pouvoir corriger sans avertissement de menues fautes d'impression telles que *prineipales* pour *principales*, *Fonfeca* pour *Fonseca*, *Flefante* pour *Elefante*, etc., l'endroit précis où commencent les pages dans l'original a été indiqué par un astérisque et le numéro du feuillet renvoyé en marge, une correspondance exacte établie entre les pages du texte et de la traduction.

Les notes paraîtront peut-être nombreuses et trop copieuses; mais cet ouvrage ne s'adresse pas aux seuls savants, aux initiés à même d'en saisir les allusions ou d'en redresser les erreurs sans guide; je souhaiterais vivement aussi, pour une plus parfaite connaissance du passé de notre Indochine, qu'il fut lu aux colonies où l'absence

de livres de références, la difficulté de s'en procurer empêche trop souvent de bons esprits de profiter d'un texte trop sec. N'est-il pas d'ailleurs trop facile de compter sur le lecteur pour résoudre une série de petites énigmes dont la solution n'est pas allée sans de longues et patientes recherches pour l'éditeur lui-même ? Outre de nombreux documents inédits en cours de publication, nous nous sommes surtout servi pour la rédaction de ces notes de divers ouvrages auxquels elles renvoient, tout particulièrement de l'admirable *Aparato bibliográfico de la historia general de Filipinas* et des *Sucesos de las islas Filipinas* du Dr Antonio de Morga, de M. W. E. Retana. Nous remercions aussi vivement M. le colonel Gerini de ses érudites et curieuses remarques sur certains usages du Siam, donc en un domaine où sa compétence est reconnue de tous : nous avons tenu à les publier intégralement dans l'Appendice.

Nous avons essayé de rendre l'agrément un peu lâche du récit du P. Gabriel de S. Antonio par une traduction qui en épouse fidèlement l'esprit et le contour, respectant non seulement l'idée mais l'allure archaïque de la phrase elle-même; quelque soin que nous y ayons apporté, nous n'oserions nous flatter d'y avoir réussi, car un bon juge l'a dit : traduire « es como quien mira los tapices flamencos por el revés, que aunque se ven las figuras, son llenas de hilos que las escurecen, y no se ven con la lisura y tez de la haz », — c'est faire justement comme celui qui regarde au rebours les tapisseries de Flandre : encore que l'on en voie les figures, elles sont pourtant remplies de filets qui les obscurcissent, de sorte que l'on ne les peut voir avec le lustre de l'endroit.





BREVE

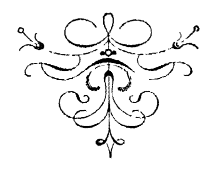
Y VERDADERA

relacion de los successos

del Reyno de Camboxa.

AL REY DON PHILIPE

nuestro Señor



POR FRAY GABRIEL DE

S. Antonio de la orden de

S. Domingo.

EN S. PABLO DE VALLADOLID

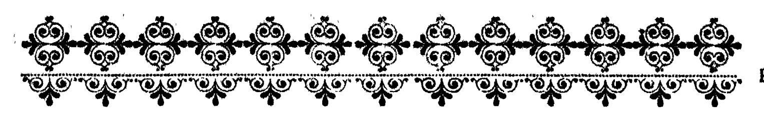
Por Pedro Lasso. 1604

SEÑOR

*TIENEN seruido a V. M. los Españoles en las Islas Philipinas, y Reynos conuezinos de Syam Cochinchina y Camboxa, como verdaderos y leales vassallos, hasta perder las proprias vidas. Mas han sido desgraciados, porque no han tenido quien refiriesse a V. M. los hechos y seruicios suyos, siendo ellos tantos y tan grandes, que justamente pudieran contarlos Homero, Ciceron, Titolibio, o Plutarco. Agora las escriuen el Doctor Antonio de Morga Alcalde de Corte en Mexico, y el Capitan Andres Lariz Durango, el primero en Prosa, y el segundo en versos Castellanos, y con razon muy grande imbidiaran ygualmente, los que leyeren estas historias, la gloria que los Españoles merecen por sus obras, y la que ganan con tales Coronistas. Entretanto que estos libros salen en publico, escriuo yo este breue memorial y relacion de los sucessos, que han tenido en Camboxa : para que haziendome V. M. merced de passar los ojos de su grandeça por el, el tiempo desocupado del peso graue del gouierno de tantos estados, a ellos se la haga, de premiar y honrar sus trabajos, y tambien, para que con el nombre de V. M. se deshagã * las nieblas y* Fol. 2 v°. *nubes de tantas fabulas y engaños (como falsamente se han publicado en Castilla de los successos de estas Islas y Reynos). Son las historias humanas, como el agua, y el ayre, que toman el sauor y calidad de la tierra por donde passan, y conforme la tierra es dulce o salobre, enferma o sana : vienen los ayres sanos o enfermos, y las aguas salobres o dulzes, y ansi muchas historias fabulosas se publican, y son estimadas por verdaderas por el mucho credito que tienen de sus authores : y alrebes, por la poca o ninguna authoridad de quien las trata, se deslustran y desacreditan muchas verdades como ha sucedido en esta materia. Suplico pues humilmente a V.M. se sirua de leer este*

memorial, para que con su authoridad se publique la verdad de este caso, y con el fauor de su grandeça queden premiados los trabajos de sus vasallos, que vn principe tan Catholico, Padre de la patria, defensor de la Fee, Patron de la Iglesia, fauoredor de sus vasallos, justo es tenga por interesse proprio la occassion de accreditar las hazañas, y premiar los seruicios de sus subditos, y mas las que han hecho en razõ de predicar la Fee y Euangelio, que tanto V. M. estima :

Cuya Catholica y Real persona guarda nuestro
Señor, y prospere por muchos y bien
auenturados años, como lo han
menester estos, y todos los
Reynos Christianos
(.?.)



Fol. 3 rº.

PRIMERA PARTE

de los sucessos del Reyno de Camboxa.

ARGUMENTO Y SUBIETO

desta relacion.

EN cinco partes cõforme a buena Hyidrog[r]aphia y Geographia (que es cuenta de mar y tierra) esta diuidido el mundo que hasta oy esta descubierto y conocido, y son Asia, Africa, Europa, America y el Archipielago de san Laçaro (No tanto de la tierra del fuego, que despues de descubierta con razon sera la sexta y mayor parte del mundo). De Asia, Africa, Europa tuuieron mucha noticia los antiguos : principalmente Tholomeo y Plinio. Americo la dio de todas las Indias occidentales (cuyas partes principales son, * Mexico, y el Piru : que Fol. 3 vº.
generalmente quedaron con el nõbre de su primero descubridor, y juntas se llaman America. Marco Polo tuuo noticia y la dio del Archipielago de San Laçaro. El primero viaje de America hizo Colon (aunque se quedo en las Islas Española Cuba y las adjacentes). Acaualo Fernando Cortes, que fue el primero q̃ entro en la tierra firme. Para el Archipielago de San Laçaro, abrio camino por el Oriente Fernando de Magallanes con la noticia que tubo de el que primero auia hecho don Basco de gama Conde de la Vidiguera y Almirante de la mar : entro por el estrecho que haze la tierra del fuego con la prouincia de los gigantes y de su nombre se llamo Magallanes : y por el Occidente el Adelãtado Miguel Lopez de Legaspi y el Padre fray Martin de Herrada religioso Agustino : los quales a las Islas de Luzon que descubrieron en este Archipielago llamaron Philippinas por el Rey don Philippe segundo nuestro Señor,

que esta en el Cielo, por cuyo orden las descubrieron, gouernando la nueva España don Luys de Velasco primero Virrey deste nombre. Estuue en estas cinco partes del mundo, vilas,
Fol. 4 r°. y conocilas, y aunque de cada vna dellas pudiera de-* zir muchas cosas, solamente referire las que fueren necessarias para informar a V. M. del Reyno de Camboxa. El ordē, distincion, y claridad, realçan la verdad de la historia, y porq̄ se vea y entienda mejor la que en esta Relacion se trata la diuidi en tres partes : las partes en capitulos y los capitulos en paragraphos con sus proprios titulos. En la primera contare el viage del General Gallinato, en la segunda el que hizo a Camboxa, don Luys Perez das Mariñas, y en la Tercera, el que yo hize por todo el mundo, desde que sali de España hasta que bolui a ella.

CAP. I. §. I.

Descripcion general de Camboxa, y de otros Reynos y Islas del Oriente.

DE Asia, que es la primera de las cinco partes del mundo, nauegando de China, o de Iapon (Islas adjacentes a ella) para Africa sale vn promontorio de tierra, en forma de braço, que comiença en veynte grados, y va corriendo de norte, a Sur, hasta grado y medio. Al principio comiença muy ancho, y viene se poco a poco estrechando, como lo haze el de Buenaesperança,
Fol. 4 v°. rança, en * Africa, y el de Tutucurin, en la India Oriental. Iuntos estos dos, hazen la ensenada o golfo de Bengala, y Rachon, y por la banda que el nuestro mira al Tutucurin, tiene a los Reynos de Pegu y de Pera (de donde viene el Calain) en la punta esta Malacha (plaça de todas las drogas que se reparten por el mundo, donde solamente se hallan los duriones, y Mangustanes, y Iābos preciosos, fruta muy regalada que fuera de aqui son adulterinas) de la parte que mira a China y Iapon, que estan al Oriente, esta el Reyno de Ior, y los Reynos de Pan, Pathania, Camboxa, Champa, Sinoa, Cachan, y Tunquin, y estos tres ultimos, Generica, y comunmente se llaman

Cochinchina, y en medio de todos el Reyno famosissimo de los Laos. A la mar estan las Islas de Iapon, Aynao, Luçon, Mindanos, Borney, y Bintan, todas a la bãda del norte. Debaxo de la linea estan las cinco Islas Maluchas, y en la banda del Sur estan las Islas, Banda, Sonda, Iaua, Solor, donde la congregaciõ de santo Domingo de la India Oriental tiene vna muy grande y concertada Christiandad, y las de Salomon, y san Christoual, que dan principio al Archipielago de san Lazaro. Todos estos Reynos, Islas y Mares con sus * alturas y puertos, son muy Fol. 5 r°. conocidos de los Portugueses, mas ha de ciento y ocho años, particularmente el Reyno de Camboxa.

§. II.

Descripcion particular, del Reyno de Camboxa.

ESta el Reyno de Camboxa en la banda del norte dentro del Tropico de Cancro, en onze y doze grados apartado de la Equinocial, es muy grande, tiene vna sola sierra, de donde baxan muchos Rios, lo demas es tierra baxa, y en razon de esto se anega grande parte suya, casi por espacio de tres meses. El rio principal es Meccon, tiene crescientes y menguantes, sube la marea mas de ciento y setenta leguas, ay muchos pescados en el, y los principales son toñinas blãcas. Los edificios comunmente son de madera, y otros de piedra. Ay en este Reyno mucho algodõ, mucha seda, mucho inciẽso, mucho menjuy, muchissimo arroz, y todo el lacre que se reparte por el mundo, y tiene este minas conocidas de plata y oro, plomo, cobre, estaño. * Ay cauallos y elefantes, y en razon de esto, ay Fol. 5 v°. mucho marfil : tiene muchas badas, (que fuera de aqui no las ay, sino en Sofala, que es parte de Africa aunque no son tan buenas como estas de Camboxa). El cuerno, el pellejo, la sangre colmillos y dientes, y la vña del pie yzquierdo deste animal son finissima contraponçoña, aprouechan para muchas enfermedades, particularmente para el mal de coraçon, ay tambien muchos bufanos, o carabaos, y con estos se labra la tierra, y sin rexa, porq̃ es muy blanda. Siruen tãbien estos animales de traer los carros (q̃ en parte son semejantes a los nuestros) y de lleuar

cargas de vna parte a otra. Las principales ciudades son Anchor, Churdumuco, y Sistor, quiere dezir pueblo grande, llamase assi por ser esta ciudad grandissima, tiene mas de cincuenta mil vezinos, es la corte del Rey, y aqui estan los consejos del Reyno, la Audiencia y Chancilleria con que se gouierna. Esta en la playa del rio Meccon, cincuenta leguas la tierra adentro.

*
* *

Fol. 6 r°

§. III.

Descripcion particular de la ciudad de Angor.

EN el año de mil y quinientos y setenta, se descubrio en este Reyno vna ciudad nunca antes vista ni conocida de los naturales : esta ciudad esta en la playa del rio Meccó, ciento y setenta leguas de la mar llegã a ella las cresciẽtes, y mareas deste rio, como a Seuilla las de Guadalquibir, es de marauillosa hechura, tiene vn muro muy fuerte de piedra, que en redondo tiene quatro leguas, quatro braças de ancho, y cinco de alto, esta lleno de almenas, y las almenas estan muy espesas, y en ellas estan pintados elefantes, onças, tigres, leones, aguilas, y perros : tiene muchos escudos y letreros que no se conocẽ ni entiẽden : las casas son de piedra muy hermosas, repartidas en calles cõ mucho ordẽ, y la labor dellas de sus portadas y patios, salas y camaras, parece Romana. Ay muchas fuentes y caños para la limpieza, y á trechos estan repartidos algunos pagodes, y plaças, sobre el rio Meccon tiene vna puente de setenta pilares,
Fol. 6 v°. *son muy altos, y la puente no es muy ancha. Remedã los pilares a los cuerpos de gigãtes, y rematanse en cabeças y manos que la sustẽtã. El antepecho tiene mas de vna vara en alto, y à trechos tiene bolas mezcladas cõ pyramides, en que se remata. Ay en esta ciudad cinco torres, y por remate de cada vna dellas esta una bola de bronze dorada, descubrierõla los Camboxas andando a caça de badas : como se descubrierõ en Castilla, en tiempo del Emperador Carlos V. las Majadas de Iurde, junto a la peña de Francia (que agora son del Duque de Alua, a quien el Emperador hizo merced dellas, por auerlas descubierto vn caçador suyo). Pusieronla per nombre Angor, que quiere dezir ciudad de cinco picos, por las cinco torres que

ella tiene. Estuuieron en alla muchos dias, el padre fray Antonio Dorta, y fray Luys de Fonseca de la Orden de S. Domingo nuestro padre, de la congregacion de la India Oriental.

§. IIII.

Costumbres de los Camboxas.

TOdo este Reyno es muy poblado de gente, y toda ella comunmẽte es de media-* na estatura, de color baço, Fol. 7 r°.
llana y senzilla, y de mejor coraçon que los naturales de los otros Reynos : gouiernanse por un solo Rey, y entre ellos ay principales y plebeyos, los titulos que remedan a nuestros Duques, Marqueses, y Condes son Chunadechu, Ocuna y Chapina. Todos tienen muchas mugeres, y mas el mas rico y principal : las principales son blancas y hermosas, y las otras de ordinario son baças, y labran la tierra mientras los maridos estan ocupados con guerras. Viuen todas ellas muy descontentas, viendo se muchas casadas con vn solo hõbre, porque de ordinario tienen poca paz, y son todas celosas : los principales visten seda y algodon finissimo : la gente comun viste algodon grossero, y bocaci, caminan los principales en palãquines, en hombros de hõbres, y los no principales en carretas, cauallos y bufanos, y todos estos a los señores principales, y al Rey pagã tributo de diez vno, de los frutos de la mar y de la tierra. Su lengua es diferẽte de todas las otras, pero muy facil de aprẽder y de hablar. Tienen letras propias, escriuen en papel de China, con pinzel, y al derecho, y no como otras naciones destos Reynos, que escriuen al reues, como Hebreos. Iuegan la chueca, * mas Fol. 7 v°.
a cauallo, y no a pie, como en Castilla, y otras vezes echan al ayre vnos papagayos, echos de papel y caña, que lleuã dentro vnas cuerdas, como de monacordio, puestas en tal disposicion, que leuantados en lo alto del ayre hazen vna musica harto graciosa. Hazẽ pelear los gallos cõ vnas nauajas en los pies, y el dueño del vencedor se lleua los vencidos (como tambien hazen los Tagalos de Manila, y los demas naturales destas Islas y Reynos). En sus enfermedades se curan con simples, y en las

muertes naturales se queman : a los condenados por la justicia, enpalã, o dessuellan, o echan a los mosquitos. Todos ellos son Gentiles (y aunque reconocen vna suprema causa, y vn solo Dios, mas poderoso que todos, que llaman Amida) : tienen justamente muchos dioses : adoran al Sol y a la Luna, y tienen particular Dios para la guerra, para la paz, para la salud, para la enfermedad, para las sementeras : y los Dioses mas principales estan labrados de oro y plata, con ojos de rubies y diamantes, y los menores de cobre y yerro colado : tienen muchos pagodes, que son como monasterios : viuen en ellos sus religiosos y sacerdotes, que llaman chucus. Estos para ser cono-
Fol. 8 r°. cidos traen el ca-* bello hecho a nauaja, a diferencia de los seglares que tienen el cabello largo (aunque no tanto como Chinas) y vna banda de algodon amarillo. Los que han de seguir este estado religioso, comiençan desde niños, y si despues quando grandes quieren perseuerar, hazen professiõn, y prometen quatro votos, cõuiene a saber no mentir, no matar, no hurtar, no fornicar con mugeres, que entre si son someticos : *quando niños* pasiuos y actiuos quando grandes. Entran siete *vezes en el choro*, y antes que comiencen sus oraciones se confiessan vnos a otros : no comen carne, sustentanse con frutas y pescados. Los seglares, y tambien los religiosos confiessan la inmortalidad del alma. Y tambien dizen que los animales, principalmente los perfetos, tienen almas inmortales, capaces de pena, o gloria, como las suyas en la otra vida, y por esto no los matan, aunque sea para comer. Este precepto guardan poco, y mal los seglares, mas los religiosos le cumplen inuiolablemente. En el principio de los caminos (como los Christianos ponemos Cruzes) ponẽ ellos vnos palos altos, y encima vna culebra dorada : adorãla todos, y a los malhechores aprouecha
Fol. 8 v°. para defensa suya, y es como lugar sa-* grado. Si entre si han reñido, y comiençan nueuas amistades se sangran, mezclan la sangre de todos, jũtãdola en vn solo vaso, y beue cada vno su trago, mojan cõ ella vn cuchillo, y leuantanle en el ayre, prometiendo cõ esta ceremonia ser vna sangre : tener vn coraçon y voluntad y amenaçan con el cuchillo, al que lo contrario hiziere. Esta ceremonia, y la costumbre de poner culebras leuantadas en palos en los caminos, y el entrar sus religiosos siete vezes en el choro, aprendierõ de vnos Iudios Romanos, que antiguamente viuieron en este Reyno. Ay muchos Iudios en el Reyno de China, y estos dexaron en Camboxa edificada la ciudad de Angor, que como referi, se descubrio en el año de 1570.

Quãdo se passaron a China, la dexarõn sola, como lo vno y lo otro me referieron a mi los Iudios de la India Oriental, quando passe por ella, tratando con ellos estas materias.

Ay en este Reyno moneda propria de oro y plata, y son las armas vn gallo, vna culebra, vn coraçon, y en medio del vna flor: a la mayor llaman Maiz, y es como Real: otra ay que tiene tanta plata, como medio real, y llaman mi pey, la tercera se llama fon, y es como vn quartillo.

§. V. Fol. 9 r°.

Apramlangara sucede en el Reyno de Camboxa, y huye para el Reyno de los Laos.

POR legitima succession heredo este Reyno, el Rey Apram y començo a gouernar desde el año de setenta. Comunmente se llamaua Langara (es termino de los Canarines de Salsete, y significa coxo) era lo este Rey, y por esso le llamauan assi. Poco antes que el naciesse nacio en este Reyno vn Elefante blanco, cosa rara muy desseada, y nunca acaecida en estas prouincias. Pidio el Rey de Siã al Rey de Camboxa Apram Langara le diesse este Elefante, junto vn exercito de treciẽtos mil hombres, y tres mil Elefantes de Guerra, y aunque el Camboxa se defendio con otro tan poderoso exercito el Siã vencio, y se lleuo el Elefante, y a vn hermano del Rey cautiuo, y con el tres mil hombres (aunque goçò poco la presa y despojos, porque vino sobre el el Pegu cõ mas de treciẽtos mil hombres y quatro mil Elefantes, y se lleuo el Elefante blanco) mas tampoco le gozò el mucho * porque luego vino sobre el el Fol. 9 v°.
Rey de Rachon, trayendo por su capitã general al Philipe de Brito Portugues, y con su ayuda el Rey de Rachon vencio al Rey de Pegu, destruyo todo el Reyno, y se lleuo el Elefante con los thesoros inestimables que tenia de pedreria, plata y oro. El Rey Apram Langara se fue al Reyno de los Laos, lleuo consigo a sus hijos, y al mayor caso con vna hija del Rey. Fueron muy celebradas las bodas, principalmente, porque con las guerras del Sian y Pegu, huyo el hermano del Rey de Cam-

boxa de Sian con los demas cautiuos que estauan con el, y se vino al Reyno de los Laos en busca suya, con la ausencia del Rey de Camboxa se leuantó con el reyno Huncar Prabantul, primo hermano de Apram Langara su rey legitimo y natural, y le tenia y gouernaua tyranicamente.

§. VI.

Apram Langara dessea ser Christiano, y embia a Manila embaxadores a pedir Religiosos.

LOS antecessores y padres de Apram Lãgara, viendo el proue-
Fol. 10 r°. cho grande y el au-* mento crecido de haziendas que los Chinos, Iapones, Maluchos, y Borneyes, tenian con el trato y comunicacion de los Portugueses. Desseosos de semejantes prouechos lleuaron de Malacha sacerdotes y religiosos Portugueses, y sustentaron a su costa en sus reynos para que a su sombra viniessen y viuiessen los Portugueses en su Corte y puertos tratando y contratando : y en razon de aquesto estuuieron en esta tierra los padres fray Siluestro, fray Luys de Fonseca, Fray Antonio Dorta, Dominicos de la congregacion de la India, y otros muchos clerigos y religiosos Franciscos administrando los sacramentos con auctoridad del Obispo de Malacha (cuya es la juridicion espiritual en este Reyno). Es nuestro Dios como el fuego que juntamente alũbra y calienta. No pretendian los Reyes de Camboxa con la comunicacion de los Portugueses, mal que el aumento temporal de sus haziendas y rentas, hizoles Dios con esto mayores mercedes, y juntamente les dio vna pijssima aficion à la fe y religion Christiana. Con esta nacio y se crio el Rey Apram Langara, y con el trato y comunicacion de los Portugueses, principalmente de los
Fol. 10 v°. religiosos, desseo mucho ser Christiano. Estaua en * este tiempo en su Corte Diego Belloso natural de Amarante, Pantaleon Carnero natural de Lisboa, y Francisco Machado y Blas Ruyz casado en Lima, natural de la Calçada, junto a ciudad Real, y antes de la guerra que con el Sian tuuo sobre el Elefante blanco comunico con ellos su desseo, que era ser Christiano el y todo su Reyno. Dioles orden para que en nombre

suyo y como sus embaxadores fuessen a Manila (que es la Corte de los gouernadores de Philipinas en la Isla Luzõ) a pedir y traer religiosos para este efecto, y soldados (si fuessen necessarios) y para obligarlos, les hizo muy grandes mercedes, particularmente a Diego Beloso, a quien caso con vna prima suya. Estando para partirse a hazer este viaje tã santo succedio la guerra del Sian, que he contado. Lleuaua captiuos por mar a Blas Ruyz, Pantaleon Carnero, y Francisco Machado. Haziales mal tratamiẽto : mas animaronse. Mataron a los Sianos, y leuantaronse con el junco. Tenia quiniẽtos arcabuzes, cien versos, cincuenta falcones, dos medias culebrinas, cien tinajas de poluora, lãças, morriones, catanas, mascaras de yerro, diez mil abrojos para sembrar por el cádo (1), y dos cuernos de bada de mucho precio. * Con esta victoria, y despojos, se vinieron a Manila. El Sian, que bien sabia los desseos del Camboxa, y lo que trataua con el gouernador de Philipinas, temeroso que en vengança, y ayuda del Camboxa, no viniessen sobre sus Reynos los Castillas, embio a ofrecer pazes al gouernados de Philipinas, y para que le fuesse mas grata la embaxada, juntamente con sus embaxadores, con ygual auctoridad embio a Diego Belloso el casado con prima del Rey de Camboxa, a quien auia lleuado captiuo por tierra, y en otro junco con la misma embaxada, en el mesmo tiempo, llego a Manila, y entro juntamente con Blas Ruyz, con Pantaleon Carnero, y Francisco Machado. Y con fauor de los religiosos de santo Domingo, particularmente con el fauor del Prouincial fray Alonso Ximenez, propusieron su embaxada a don Luys Perez das Mariñas, que entonces gouernaua por la muerte de su padre. Llegue yo en este tiempo a Philipinas, que era medio do Iunio, de nouenta y cinco : y estuue presente a dar la embaxada, fue bien recebida, y tuuo el successo que luego dire. Fol. 11 r°.

(1) Cor. campo.

Fol. 11 v°.

CAP. II. §. 1.

Descripcion de las Islas Maluchas.

DEbaxo de la linea, estan las cinco Islas Maluchas, dichas assi por Malucho Moro, q̃ las gouerno muchos años prudentemẽte, que aun entre los Moros viue el nombre de quien bien viue, y son Gilolo, Terrenate, Tidore, Motiel y Machien. Gilolo, tiene catorze, o quinze bolcanes, que exhalan fuego, copmo (1) hazia el de Tlascala en Mexico. Rompio, o rebẽto el vno, y el fuego durò quatro meses. Terrenate es Isla mõtuosa, y muy alta en la cumbre de sus cerros, ay sierpes q̃ exhalan lumbre, por ojos y boca, es con todo muy hermosa, y vistosa. Tidore, Motiel y Machien, son de la misma manera, aunque estas tres vltimas, son mas ricas, y mas pobladas. En todas cinco, y en solas ellas, se coje el clauo que es flor de vn arbol que remeda al laurel. La flor que da este arbol, es el clauo: parece mucho a la del jazmin. En su nacimiento es blanca: a pocos dias se buelue verde, despues colorada, y vltimamente,
Fol. 12 r°. negra. La cosecha perfecta es de tres a tres años, y * la demas es adulterina. Aunque son moros, los naturales que cultivan y cojen el clauó, el clauo siempre viene christiano, porque le mojan muchas vezes con agua salada. Bien es verdad, que el clauo para su conservacion, tiene necessidad que le mojen cõ el agua de la mar, y el mismo la chupa como esponja, y aunque la tenga algo apartada de si, la beue toda: mas con esta ocasion le echan tanta que viene a perder algo de su perfeto sabor, que con poca agua es regaladissimo, y cõ mucha no es tan sabroso. Entre estos arboles se cria el pajaro celeste, que no tiene mas que plumas y pico y dizen, se sustenta con el olor destos arboles. En su lengua natural, le llamã Manu codiata, que quiere dezir, pajaro de Dios: porque es tanto lindo, y hermoso, q̃ con razon merece este nombre. La Isla de Tidore tiene Rey proprio, es muy rico, y tiene vna safira como vn hueuo, y vn plato de cornerina, que fue del Rey de Cochinchina, en que se laua las manos. En ter-

(1) Cor. como.

renate, ay tambien Rey. Es riquissimo, principalmente de pedreria. Ordinariamēte, tiene enemistad cō el Tidore: mas entrambos a dos hazen amistad al capitan que V. Magestad tiene en su lugar alli puesto. A estas Islas vienen a buscar * el clauo, los Iapones, los Chinas, Cochinchinas, Sianes, Fol. 12 v°.
Cambojas, Malayos, Borneyes, Iauos, Bandeses, Persas, Arabios, Turcos, Rumes, Portugueses, y nueuamente, los de Olāda Gelanda, y Inglaterra, y hazen juntos, vna de las mayores ferias que tiene el mundo.

§. II.

Iornada del Gouernador Gomez Perez das Mariñas al Malucho, y el sucesso que tuuo.

AL Doctor Sanctiago de Vera sucedio en el gouierno de Philipinas Gomez Perez das Mariñas, del habito de Santiago, que de razon auia de ser el molde y corte de los ministros de V. Magestad, por ser como fue zelosissimo del seruicio de Dios y de V. Magestad, oluidado del bien proprio, y amigo del proucecho comun y bien publico. Desseo conquistar estas Islas, y auiēdo primero cercado la ciudad de Manila, edificado dos fuertes, labrado Baluartes, batido artilleria, reedificado la Yglesia, ordenado las Islas, atemoriçado, y espantado a los enemigos, conseruado los amigos viejos, y ganado * otros Fol. 13 r°.
muchos de nueuo, juntò vna gruessa armada, y se partio para hazer la conquista de las Maluchas. Quedaua gouernādo en su lugar, el licēciado Pedro de Rojas assessor y Teniēte suyo, y el se embarco por General en la galera Real. Leuantarō se los Chincheos, q̃ yuan forçados al remo, mataran al Gouernador, y a todos los Castillas, sin escaparle ninguno, mas que el licenciado Cuellar secretario del Gouernador muerto, vn religioso Francisco, y vn muchacho musico captiuo suyo. Huuo muchas señales de su muerte, mas entre todas es notable la que succedio en el monasterio de san Augustin de Manila. En la porteria deste conuento, esta este glorioso Doctor pintado, y a sus pies debaxo de su capa, estan pintadas las religiones que professan su regla, tienen la los caualleros del habito de Santiago,

y por esta razon estaua retratado a sus Pies el Gouernador Gomez Perez, y el dia y hora que a el le mataron hendio vn poco esta pared, y quedo partida la cabeça del Gouernador por la misma parte que a el le hizieron. Tuuose por pronostico desgraciado, y vino luego la nueua de su muerte, y del perdi-
Fol. 13 vº. miento de su galera, con que se * desbarato la armada. Publicose este suc[e]so desgraciado: vinieron a Manila muchos Chincheos, con algunos mandarines, que son de vna de las prouincias de China. Los homicidas y traydores se fueron con la galera a Cochinchina, y los de Manila quedaron con mucha tristeza y sentimiento. Fue luego don Luys Perez das Mariñas hijo del gouernador muerto, que le succedio en el gouierno, porque su padre tenia cedula Real, para poder nombrar successor en caso que muriese, y con esto quedaron los de Manila con algun consuelo y con fauor necessario.

§. III.

Iornada de Esteuan Rodriguez de Figueroa, y resolucion de la jornada de Camboxa.

LA Isla de Mindanao, por ser grande y muy rica, es muy conocida en este archipielago. La tierra adentro ay mucho oro, y en la playa de la mar se cria el pescado Biuija. Tiene el pellejo mas fuerte que ante, y la carne es medicinal. Los natu-
Fol. 14 rº. rales desta * Isla son muy grandes soldados. Las armas defensiuas llaman Tiretes, y las ofensiuas, Campilan, y son las mejores del mundo. Gouernaua esta Isla, como señor della, Silonga con su hermano Hubal. Iustificose la guerra contra esta Isla por la relacion que hizo Esteuan Rodriguez de Figueroa. Diole V. Magestad la conquista, y hizole otras muchas mercedes, y salio a hazerla con este tiempo, aunque despues se perdio, y con su viaje, y jornada, y el perdimiento passado del Gouernador, no auia tanta gente en Manila como se desseaua. Gouernando pues, don Luys Perez das Mariñas, del habito de Alcantara, con el Doctor Antonio de Morga, que succedio en su oficio al licenciado Pedro de Rojas, y agora es

Alcalde de Corte en Mexico, con meritos de otra mayor y major plaça, y gouernando la Iglesia, don Iuan Biuero Arcediano, y el Thesorero Santiago de Castro, por la ausencia de don fray Domingo de Salazar frayle Dominico, primero Obispo y Arçobispo de Philipinas, llegaron a Manila (como ya he referido) los Embaxadores del Rey de Camboxa, Diego Belloso, Blas Ruyz, Pantaleon Carnero, y Francisco Machado, y aunque por la muerte del Go-* uernador, y por la jornada de Fol. 14 vº.
Esteuan Rodriguez de Figueroa, estaua la ciudad pobre de gente, y con algun temor de los muchos Chincheos que auian venido, considerando con todo la piedad de la embaxada del Rey de Camboxa, y los grandes bienes que prometia, se resoluiò el Gouernador, en darle el fauor que pedia, y embialle los Religiosos y soldados, que para el buen successo de sus desseos eran necessarios : y en esta conformidad, me mandarō a mi q̃ buscasse prestado el dinero necessario para esta jornada prometiendo el Gouernador a las partes q̃ lo prestassen, mejorarles en satisfacion, en la carga de las naos del año siguiente. Yo lo busquè, y despues del dinero junto, eligio el Gouernador por General desta jornada, a Iuan Xuarex Gallinato, natural de la Palma, Isla de las Canarias, que entonces era capitan y Sargento mayor de Manila, y por capitanes, a Diego Belloso, Blas Ruyz, y Gregorio de Bargas natural de san Lucar de Barrameda.

§. II[II]. Fol. 15 rº.

Iornada de Gallinato para Camboxa. Tuuo tormenta, y solo Blas Ruyz llega a Camboxa.

CON la resolucion, que el Gouernador don Luys Perez das Mariñas tomò, de embiar Religiosos, y soldados, al Rey de Camboxa, aprestaron los officiales Reales dos Iuncos, y vna fragata con el matalotaje y pertrechos necessarios para la mar y tierra, y a diez y nueue de Enero, de nouenta y seys, salio de Manila en los nauios referidos, el General Iuan Xuarex Gallinato, con sus capitanes, y ciento y veynte Españoles, o Castillas, como comunmente los llaman en aquellas Islas, todos

soldados viejos, y tan esforçados, como mostraron por sus obras. Entre todos eran los mas conocidos, el capitan Iuan Mexia Salido, Diego Mexia Peralta, Iuan Bautista de Mondragon, Pablo Garrucho, Pedro Seuil, Miguel Aguado, Pedro Basurto, y el Alferez Miguel Iaque de los Rios natural de Ciudad Rodrigo, y que en prosecucion desta Iornada está presente en
Fol. 15 v°. * esta Corte, como Despues dire. Los Religiosos que para este efecto fueron entre todos escogidos, fue el padre fray Alonso Ximenez, natural de Lillo, hijo del conuento de San Esteuan de Salamanca, y actualmenme (1) era Prouincial en Philipinas: el Padre fray Diego Aduarte, natural de çaragoça que tomo el habito en Alcala, hombres de tanta prudencia, de tanta religion, y de tan gran zelo, como publicaron bien despues, los successos que tuuieron, y por compañero de entrambos, el hermano fray Iuan Deça lego, grande Barbero y cirujano, natural de Cuenca, y hijo del conuento de San Pablo de la misma ciudad. Començaron su viaje, y aunque fue breue, tuuieron trabajos notables, de fuego, y tormentas, y temblores de la mar. Al fin creciendo la tormenta a vista de tierra, el General Gallinato arribò cõ su fragata a el estrecho de Sincapura, y tomò puerto, en la Isla Bintan, para repararse. Diego Belloso, que con sigo lleuaua al padre Prouincial y sus compañeros, se perdio en Barara, costa de Camboxa, y llegaron a tanta necessidad, que comieron lagartos y monos. Blas Ruyz reconocio a
Fol. 16 r°. Champa, y al fin tomo la * barra de Camboxa, y surgio en el Rio Meccon con sus compañeros, Pedro Sebil, Pablo Garucho, Miguel Aguado, y el Alferez Miguel Iaque de los Rios, y Iuan Sedeño, y el Sargento Pedro Basurto.

§. V.

Iuntose los Capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz.

CON la guerra passada del Sian, y la ausencia del Rey Apram, estaua el Reyno de Camboxa harto afligido, y principalmente, porque le gouernaua Huncar Prabantul

(1) Cor. actualmente.

primo del Rey Apram, que con su ausencia se auia leuantado con el Reyno. Llego pues Blas Ruyz a Camboxa, y surgio en la barra del Rio Meccon, que tiene nouenta y cien braças de fondo, y mas de vna legua de ancho. Dicho Belloso llegò primero a Barara, y auiso al Rey Huncar Prabantul de la venida de Gallinato, y entrada de Blas Ruyz. Mostro holgarse y recebir conten * to con las nueuas. Mas era todo fingido, y Fol. 16 v°.
desde luego les començo a maquinar la muerte. Desseoso de perpetuarse en el Reyno : y para dissimular su mala voluntad, embio vna chapa a Diego Belloso, para gouernar en su nombre la prouincia de Barara, y otra chapa o prouision, a Blas Ruyz, para que el, o los suyos, pudiessen entrar seguramente en el reyno. Era prudente Diego Belloso, y conocia muy bien las malas entrañas de el Intruso y tyrano Hunçar Prubantul : y no fiando se de su chapa, se vino luego a juntar con el Capitan Blas Ruyz.

§. VI.

Iuntanse los Capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz, y pelean con los Chincheos.

DEspues que estuuieron juntos los Capitanes Diego Belloso, y Blas Ruyz, y los Castillas, que por entonces eran todos sesenta, y veynte Iapones, el padre Prouincial fr. Alonso Ximenez abrio vn pliego secreto q̃ traya del gouernador don Luys Perez das Mariñas en que mandaua, que en ausencia * del general, se gouernassen los demas por su orden : Fol. 17 r°.
faltaua Gallinato el general, y no tenian nueuas de lo que le auia sucedido, ni sabian donde estaua, y pareciendole al padre Prouincial, que era necessario elegir vn cabo que gouernasse la gente de comun parecer, y consentimiento de todos, fue electo el capitan Blas Ruiz, sufficiente para este oficio, y otros mayores. Estauan en este tiempo en Churdumuco, tres mil Chincheos, y emerosos de perder, con la venida de los Castillas, el interesse que esperauan sacar del Reyno. Viendo la poca, o ninguna aficiõ, q̃ Huncar, Prabantul les tenia, se atreuieron a hazerles mil descomedimientos, quando subian a Churdumuco a comprar los mantenimientos necessarios. Sufrian muy mal los Castillas estas descortesias, mas por entonçes se contentaron con

dar sus quexas a Huncar Prabantul, mas el, con el odio que tenia a los Castillas, y con la falsa relacion que le hazian los Chincheos, viendo que eran muchos los Chincheos, y los Castillas pocos : y pareciendole que por esto serian bastãtes, para echar los del Reyno : hizo de presente pazes, entre los vnos y los otros : y para lo venidero, dio igual autoridad a los Chin-
Fol. 17 v°. cheos, y Castillas, * para que cada vno vengasse los agrauios que del otro recibiesse, teniẽdo a su parecer por cierto, que los Chincheos acabarian a los Españoles, o Castillas. Los Chincheos cõtinuaron sus descomedimientos, y descortesias, y no pudiendo, ni queriendo sufrir mas los Castillas, de lo passado, juntos todos sesenta cõ los veinte Iapones encendidos en yra y colera, con la razon grande que tenian, açometieron a los tres mil Chincheos : mataron trecientos dellos, y tomaronles los Iuncos, y las haziendas, costandoles tan poco trabajo esta victoria y presa a los Castillas, como si fueran tres mil los Castillas, y sesenta los Chincheos, y no siruio mas, que de vn apetite para despertarles la gana que teniã de pelear, como despues le hizieron.

§. VII.

No quiere Huncar Prabantul recebir el presente del Gouernador. Pretende la muerte de los Castillas : sabenlo los Castillas, danle assalto en su casa, y hazen echos milagrosos.

EMbiaua el Gouernador don Luys Perez Dasmariñas, vn
Fol. 18 r°. honrado presente, en * nombre de su Magestad, a Apranlangara Rey de Camboxa, que yua diuidido en los dos juncos, y la fragata. Iunto Blas Ruiz, las pieças y joyas que entre el, y el capitan Diego Belloso lleuauan, y la demas estima, para aquellos Reynos (aunque las otras en los nuestros fueran mejores, porque eran muy ricas) era vn borrico, que por ser cosa rara y nũca vista en aquella tierra, era en ella de mucho precio, y admiranse los naturales, quando oyen dezir a los Castillas, los muchos borricos que ay en España, mas que se admiran los Castillas de las badas y elefantes, que los Camboxas tienen en su tierra. Parece que adiuinaua el borrico la estimacion grande en que era tenido por ser solo, y estimauase el en harto, mas que el borrico de Alciato, y hizo echos tan extraordina-

rios, que si le conociera Apuleyo, hallara subjecto en el verdadero, de su asno de oro fingido, y con verdad escriuiera Pero Mexia las alabanças de su asno : que escriuio por solo mostrar su ingenio. En la mar con las tormentas que tuuieron, falto el agua a los Castillas, dauan la por cuenta y medida, y tenia su racion el asno, como vno de los soldados. Era poca para el, y vino con esto a perder la voz, y no podia rebuznar, mas da- * ua vnos quexidos tan tiernos, como si fuera hombre. Dexauase Fol. 18 v°.
raspar la lengua por las mañanas, y acudia puntualmente por su racion a su hora, como si fuera vno de los soldados teniendo todo lo restante del tiempo paciēcia para sufrir la sed. Salto en tierra, hartose de agua, cobro sus fuerças y voz, y nunca se apartaua de los Castillas. A todos, y a cada vno dellos conocia, como conoce vn perro a su dueño, y se dexaua tocar dellos, mostrando gusto en consentirlo. Si algun Indio llegaua a verle, mostrauase muy graue, y si le tocaua, o hazia otro descomedimiento, dauale muchos coçes, y queria se lo comer a bocados. En presencia de los elefantes, no queria perder de su punto, y rebuznaua tan fuertemente, que los hazia yr huyendo como si el borrico fuera leon, y los Elefantes liebres. Quedaua cō esto tan vfano, que como señor del campo, se passeaua con tāta gallardia, como si fuera vn cauallo. Lleuaua silla y freno, y vn jaez muy rico : y la vez que se le ponian, esse dia tenia fiesta. Malaño para el Buçefalo de Alexandro, quādo caualgaua en el el mismo Alexandro. Eran tantas las gambetas, y corcobos que hazia, y los rebuznos q̃ daua, q̃ parece queria obligar, a q̃ todos los borricos * de España, y los elefantes de Fol. 19 r°.
Camboxa, le juraran por su Rey. Quando los Castillas tuuieron la guerra, q̃ luego contare, no le mostro menos animoso q̃ ellos, guardando a coçes y a bocados, supuesto, sin q̃ ninguno de los contrarios, ganasse con el nada. Con los muchos Indios q̃ vinieron, no pudo el borrico seguir los Castillas, ni los Castillas defenderle, y viēdo el borrico, que se quedaua en Camboxa, y que los Castillas se yuan, dio tātos rebuznos, y cō tanto sentimiento, como si conociera su captiuerio, o se despidiera de los Castillas. Y fue caso tan notable en la consideraciō de los Indios, que fue para ellos materia de grande admiraciō, y para los Castillas, materia de tristeza, porq̃ a cada vno le pesaua se quedasse, como si fuera vno dellos. Teniēdo pues jūto el capitan Blas Ruiz el presente, embio a pedir licēcia a Huncar Prabantul, para darle el presente, y embaxada : no quiso recebirle, hasta q̃ los Chincheos estuuiessen satisfechos de los daños passados, y

hasta q̃ los Castillas les restituyessen los Iuncos y haziendas, que les auiã tomado. El capitã Blas Ruiz, publico q̃ assi lo haria : mas secretamẽte mãdo a Iuan Sedeño que tenia los Iuncos en tenẽcia, que no lo hiziesse. Vino con esto licencia de Huncar
Fol. 19 v°. Pra-* bantul, para que el capitan Blas Ruiz le fuesse a dar la embaxada, y presente, fue a hazerlo assi a la ciudad de Sistor, dõde el Rey estaua, y lleuo consigo treynta y nueue Castillas, y al padre fray Diego Aduarte (que lo ordenaua Dios para lo q̃ despues sucedio). Antes de dar el presente y embaxada, tuuierõ auiso los Castillas, de q̃ el Rey los queria matar, y preuiniẽdose para los daños que esta nueva prometia, teniẽdo su muerte por muy probable, desseosos de vender bien sus vidas, auiendo primero echo lo q̃ deuian a buenos christianos, se resolvieron en dar assalto a la casa del rey. Hazian oficio de capitanes, Blas Ruys, y fray Diego Aduarte, y los demas guardando el orden q̃ teniã, con notable animo y esfuerço passarõ dos rios, y auiẽdo desbaratado las guardas, q̃ estauan en la puente de vno de los rios : llegaron al palacio a las dos de la noche, y le acometieron con tanto esfuerço, como si fueran leones. Rompieron muros, derribarõ paredes, assaltaron torres, quebrarõ puertas, mataron hombres, y andauã echos rayos del Cielo. Yuase el rey huyẽdo cõ sus mugeres. Alcançole vna bala, y quitole la vida : y trauose vna guerra, que temblaua la tierra
Fol. 20 r°. que pisauan los Castillas, espantada de lo que haziã. * Salio el Sol, vidose el daño echo, los palacios derribados, la tierra llena de muertos, las calles corriendo sangre, las mugeres dauã vozes : vnas por los maridos, otras por los hijos, otras por los hermanos, y estaua la ciudad, q̃ parecia q̃ se quemaua Roma, acabaua Troya, o destruya Cartago. No son exageraciones : verdades sõ puras y senzillas, y no es esto lo principal q̃ los quarenta y vn Castillas hizieron. Publicose la muerte del rey : haçorarõse los Indios, y fuerõ tantos losque se juntaron, que parecian nuues de langostas, y cubrian la tierra, y otra cosa no ne via en el ayre, sino arcos, flechas, y saetas, mas espessas q̃ granizos. No trahian arcabuzes, porq̃ los Castillas auiã quemado la casa de la poluora, los Castillas se yuan retirando para Churdumuco (dõde tenian en el rio Meccon sus embarcaciones). Auian por fuerça de passar vn rio : dexarõ los Indios q̃ comẽçassen a passarle a nado, y cercarõles de vna banda y otra, y començarõlos a tirar flechaços : mas los Castillas mostraron bien aqui la sangre que tenian, y les ardia en el pecho. La guerrilla q̃ tuuieron con los tres mil Chincheos, el assalto de

los palacios, y la muerte del rey, no fueron mas que ensayos, de la tragicomedia que aqui tuuieron, y noui * ciado de la Fol. 20 v°. profession que aqui hizieron, de verdaderos soldados. El agua del rio les daua a los pechos, la del Cielo (q̃ llouia) era mucha : con las rodelas cubria las caçoletas de los arcabuces, para q̃ no se mojasse la poluora, muchos dellos, yuã heridos, todos yuã cãsados, y ninguno auia comido, ni beuido, ni descãsado la noche y dia passado : al anochecer de otra, començarõ a passar el rio, y a media noche le yuã passando. Era el rio grãde y ancho. No conociã el vado los Indios Camboxas, llouiã flechas y saetas, y rõpierõ por todo los Castillas, como si fuerã impasibles, o inmortales. Teniã ya passado el rio, jugãdo siempre la arcabuceria, con mucho orden y cõcierto : fray Diego Aduarte capitaneaua. Si alguno se cãsaua, le traya acuestas, consolaua a todos, y sin ofender a ninguno de los Indios, defendiendo, y esforçãdo a los Castillas, ofendia mas q̃ todos a los Cãboxas : y los Castillas cobrando cõ los nueuos trabajos mas esfuerço, vno peleaua por diez, y diez por ciẽto, y todos quarẽta, como si fuerã quarẽta mil. A los Cãboxas gouernaua vn Indio muy brioso, traya vn braçalete doro, q̃ parecia culebra enroscada, cõ huessos de caymanes, y otros animales. Era supersticioso, y creya q̃ teniẽdo aq̃l braçalete no po-* dia morir, venia hecho Fol. 21 r°. vn Leon, mas presto le desengañaron los Castillas, porq̃ vno dellos, con vna alabarda le abrio por el medio. Quedaron con esto tan acobardados los Cãboxas, que todos ellos huyeron, y bolando como yuan, les parecia que no andauã. Los Castillas quedaron señores del campo. Llegaron a sus embarcaciones. Embarcaronse en ellas : descansarõ del trabajo passado, alegres del successo, y tristes de no auer hecho mucho mas.

§. III.

Llega el General Gallinato, y manda leuar los nauios, y corre la tierra de Camboxa.

DEscansauan los Castillas del trabajo passado, y el contento que tenian de verse libres de semejante peligro, fue mayor, porque llego en este tiempo, Gallinato su General. Informaronle de los successos que auian tenido, y Gallinato tambien les dio cuenta de los suyos, pidieronle con mucha instancia los

Castillas, y los Çamboxas leales amigos de Apram Lãgara,
Fol. 21 v°. que vista la muer * te del tyrano Huncàr Prabantul, se quedasse en la tierra ofreciendole el fauor y sustento necessario, y si lo hiziera : Camboja, y los reynos conuezinos fueran oy de V. Magestad. Pudolo hazer, y no qaiso (1) por las razones que el dara, y temeroso de que se le quedassen por fuerça, visito los nauios, mando se leuassen y hiziessen a la vela. Yuan faltos de matalotaje, y para hazer prouision de mantenimientos, arribaron a Milon prouincia de Cãboxa. Con los alborotos passados, eran huydos los Camboxas, a los mõtes, y en la varra o boca de Rio, dexaron vna estacada y castillo de madera fortissimo. Embio el General Treinta soldados, y por cabo suyo a Miguel Iaque de los Rios, (y aũque con grandissimo trabajo,) deshizierõ el castillo, y estacada. Entraron en la tierra, mas no hallaron en el pueblo mantenimientos ni gentes. No lleuauan orden para passar adelante, y boluieronse luego a los nauios, cansados y muertos de hambre, Lo mismo les succedio en Pratarpã y assi el General Gallinato, se resoluio en passar al Reyno Champa.

Fol. 22 r°.

§. III.

Descripcion del Reyno de Champà, y costumbres de sus naturales.

EL Reyno de Campà (2), esta entre Camboxa y Sinoà, prouincia de Cochinchina, en onze grados de altura) es muy alto y montuoso, tiene cinco cerros, a quien Vicente Fernandez piloto del capitan Blas Ruyz llamo las cinco llagas, quãdo los recocio (3), nauegando a Camboxa, como referi. Todo este Reyno, es vn monte de hebano, y el mejor que se conoce. Tiene oro, plata, y artilleria, aunque no es tan rico, como sus vezinos. Los naturales son de mediana estatura, y poco blancos, es gente muy maliciosa, y de malas entrañas, son Gentiles, adoran al sol, y estrellas, y a los animales de la tierra. Tienẽ muchos pagodes, y quandoles hazen fiesta, los lleuan encima de vn carro. El carro va lleno de espadas, y la gente por deuo-

(1) Cor. quiso.
(2) Cor. Champà.
(3) Cor. reconocio.

cion, se llega al carro, vnos se ponen debaxo de las ruedas, y se dexan cortar por el medio, otros ofrecen el pie, otros el braço, * otros la mano, y quedan con esto los viuos Fol. 22 v°. beatificados, y los que mueren canoniçados por santos. Despues de muertos se queman y con ellos se queman tambien sus mugeres, como referire tambien de la India Oriental en la tercera parte desta relacion. El Rey es traydor a los Castillas, y Portugueses, es pirata y fementido, adora al sol, y en ciertos dias conforme es mayor, o menor la fiesta que le haze le sacrifica muchos hombres, y ay fiesta en que ofrece seys mil. Señala a ciertos soldados que los han de matar, y estos van por las calles y casas, y sin excepcion de personas matan los primeros que encuentran, sacanles las yeles, y quando estan juntas, se laua el Rey con ellas el cuerpo y cabeça, y en lo alto de vn cerro ofrece al sol los cuerpos muertos. De pocos dias a esta parte, en odio de los Castillas, consiente que los Moros prediquẽ la ley de Mahoma, y son muchos los que de nueuo la professan. A este Reyno arribo el General Gallinato, a buscar mantenimientos. Auia estado captiuo en este Reyno, el capitan Blas Ruyz, y como pratico en la tierra, saltò en ella, no le quisieron vender mantenimientos, ni prouision mas el tomò por armas la que le fue necessaria, * y se boluio con ella Fol. 23 r°. a los nauios, y se dieron a la vela.

§. III.

Descripcion de los Reynos de Cochinchina, y delos successos que en ello tuuieron el General Gallinato y su gente.

EL Reyno de Cochinchina esta mas adelante, nauegando para la China, en diez y seys grados de altura, en todo es semejante a ella, y por estremo es muy rico, de oro, de plata, de pedreria, y de la mejor seda del mundo, y de muchos mantenimientos. La gente es blanca ingeniosa, no muy fuerte para la guerra; pero muy grandes mercaderes grandes ladrones y mas subtiles que los Gitanos, precianse de boltear, y ay muchos que hazen este oficio marauillosamente, crian el cabello largo, y tienen muchas mugeres, viuẽ ellas descontentas por la ruyn compañia que las vnas hazen a las otras, tienen embidia

a las mugeres christianas, porque vna sola se casa cõn vn hombre. Todos visté seda y son muy pocos los que visten
Fol. 23 v°. voçazi. En el trato y contrato tienen cuenta, peso y medida, y los mercaderes andan siempre con el peso en las mangas y vnas tablas de que se aprouechan para contar y medir: como nosotros contamos de vno hasta diez, de diez hasta ciento, y de ciento hasta mil, ellos cuentan de vno hasta seys, de seys hasta sesenta, y de sesenta hasta seyscientos, y sobre estos numero[s] multiplican sus cuentas. Tiene este Reyno muy ricos edificios y muchos Rios, buenos puertos, lindas barras, y vsan de galeotas con remos. En sola esta tierra se halla la madera preciosa calamba y aguila. En vno de los puertos deste Reyno (que se llama Cachan) surgio el General Gallinato, y allo en la playa barada y despalmada la galera Real en que murio el Gouernador Gomez Perez. Y tuuo noticia que el estandarte Real, la artilleria, y toda la demas riqueza que venia en la galera estaua repartida entre el Rey de Turquin (1), el de Sinoa, y el de Cachan. Proueyose el General Gallinato de mantenimientos, y mando a los capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz que fuessen por tierra al Reyno de los Laos, a dar auiso de lo succedido a Apram Langara Rey de Camboxa. Començaron a caminar, y a pocos dias de su viaje auisaron al
Fol. 24 r°. ge- neral Gallinato, que el Rey de Camboxa estaua viuo y con salud, y tenia casado su hijo mayor con hija del Rey de los Laos, y que era venido su hermano del captiuerio de Sian, y que ellos se yuan a ver con el y a acompañar le hasta ponerle en la possession de su reyno y auisarian a Manila de lo que succediesse. Iuntamente embio el general Gallinato a Gregorio de Bargas por su embaxador al Rey de Tunquin, pidiendole la galera, el estandarte, la hartilleria y homicidas del Gouernador Gomez Perez. El Rey de Tunquin no concedio ninguna destas cosas, antes quiso matar al Embaxador Gregorio de Bargas. Estauan juntamente con los Castillas en el puerto vnos nauios de Iapones, y vno de los soldados Españoles con bastante razon que tuuo para hazerlo, dio vn bofeton a vn Iapõ Gentil. Los Iapones se dieron por agrauiados, y en satisfacion pidieron al General Gallinato consintiesse que el Iapon agrauiado diesse de espaldaraços con vna catana al Castilla que le injurio (que es la costumbre con que ellos se satisfazen de semejantes agrauios) no vino el general Gallinato en este

(1) Cor. Tunquin.

cócierto, mas dio licencia para que el Castilla y Iapon peleassen mano a mano. Temieron * los Iapones el desafio, y pidieron fauor contra los Castillas a los Reyes Cachan, Sinoa y Tunquin. El general les requirio que no los fauoreciessen, y auiendo prometido de no les dar ninguna ayuda, quebraron su palabra y vinieron con muchos nauios de fuego contra los Castillas en fauor de los Iapones. Los nauios eran muchos, las inuenciones de fuego muy grande, y trayã el viento en popa, y los Castillas le tenian por proa. Este fue el mayor de sus trabajos y donde tuuieron mayor peligro, mas acudieron a todo con mayor animo con mayor esfuerço y mejor orden. Desbarataron las inuenciones de fuego y mataron a los enemigos. Estauan los Reyes de Sinoa Chacan (1) en tierra viendo lo que passaua desseosos que tuuiessen victoria los Iapones y quedassen los Castillas vencidos, mas viendo el successo contrario quedaron afrẽtados y captiuaron al prouincial fray Alonso Ximenez, y a fray Pedro Ortiz religiosò de san Francisco que estauan en tierra, y no se pudieron embarcar quando contra los Castillas vinieron estas embarcaciones de fuego. Desseo Gallinato el General rescatarlos, no quisieron los Reyes darlos, sino era dandoles en trueco vn arcabuz, pareciole al * general que esta manera de rescate, era cierto genero de vassallaje y reconocimiento, y no lo quiso dar. Los religiosos quedaron captiuos, y el general se partio para Manila.

Fol. 24 v°.
Fol. 25 r°.

§. IIII.

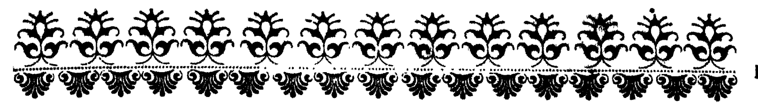
El General Gallinato se haze a la vela para Manila, y el Alferez Luys Ortiz arriba a Malaca.

LEuose Gallinato a quatro de Setiẽbre y se hizo a la vela para Manila (no Rey ni casado con hija de Rey de Camboxa, como falsamente le fingen en Castilla) aunque pudo grangear los reynos referidos para la corona de V. M. Llego a Manila, y despues de algunos meses se caso en ella, con doña Geronima de Çarate, q̃ primero fue mujer del Relator Torres, y agora vltimamente viniendo al Malucho en socorro de Andrea Furtado de Mendoça, quedo perdido en Golor (2). En lugar del capitan

(1) Cor. Cachan.
(2) Cor. Solor.

Blas Ruyz, que era ydo a los Laos con el capitan Diego Belloso, venia por cabo el Alferez Luyz Ortiz, y con el el padre fray
Fol. 25 v°. Diego Duarte, y el her * mano fray Iuan Deça, Miguel Aguado, y Miguel Iaque de los Rios, y todos los soldados de Blas Ruiz. Llegaron al estrecho de Sincapura, los seletes los regalaron con pescado, con cocos, arroz, y con agua. Auia diez y siete nauios de ladrones, Panes y Patanes, reconocieron a los Castillas, los siete Iuncos y vinieron contra ellos. Esta fue la vltima guerra que en este viaje tuuieron los Castillas, y hizieron en ella lo vltimo de su poder, y todo les fue necessario, porque el del enemigo era muy grande. Al fin los Castillas quedarõ vencedores. De los enemigos murieron ciẽto, y de los castillas tres, fray Diego Aduarte salio mal herido, y Miguel Iaque de los Rios hizo en esta ocasion como en todas las demas auia hecho, y peleo como Castellano viejo. Passaron el estrecho y hallaron las armadas del Rey de Achen o Samatra, y de el Rey de Ior, que entre si son grandes enemigos. El Rey de Achen reconocio a los Castillas, conocio su valor, ofrecioles su armada, para que la gouernassen, y ayudassen contra el Rey de Ior, prometiendoles juntamente muchos fauores. Venian los Castillas maltratados, y luego se passaron a Malacha. Llegaron
Fol. 26 r°. a diez y seys de Nouiembre, siendo Sa-* bado por su cuenta, y Domingo por la cuenta de los Portugueses, por el dia que traen de diferencia quando se juntan los vnos con los otros. Fueron bien recebidos en Malacha, y estuuieron en aquella ciudad hasta Mayo del año de nouenta y siete. Luys Ortiz, y el padre fray Diego Aduarte boluierõ a Manila en Iunio deste mismo año con todos los demas Castillas, y el Alferez Miguel de Iaque de los Rios passo a la India Oriental. Embarcose para Lisboa, y vltimamente vino a esta corte a dar cuenta a V. Magestad, de todo lo referido. Venia rico de trabajos y de seruicios y pobre de dineros, no pudo sufrir los gastos de la corte, y aunque dio memoriales a V. Magestad sobre esta materia, no pudo esperar la respuesta, embarcose para el Piru, y de torna viaje esta segunda vez en esta corte en prosecucion desta misma demanda.

(.?.)

 Fol. 27 rº.

SECVNDA PARTE

de los successos del Reyno de Camboxa, y de los que tuuo en su viaje don Luys Perez das Mariñas

CAP. I, §. I.

Estando Apram Langara en los Laos, casa su hijo con la Infanta de aquel Reyno, y recibe con mucho gusto a los capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz.

QVANDO Apram Langara fue vencido del Rey de Sian en la batalla que entrambos tuuieron sobre el Elefante blanco (como breuemente referi) en la primera parte desta *relacion, capitulo primero, §. 5. Salio huyendo de Cãboxa, Fol. 27 vº. y se fue al Reyno y corte del Rey de los Laos. Recibiole humanamente, hizole mucha amistad, y para mayor confederacion confirmaron estas partes con parẽtesco, y deudo, y se caso el hijo mayor del Rey de Camboxa con la hija mayor del Rey de los Laos. El contento de los Reyes, de los Principes, y generalmente de todo el reyno fue muy grande, principalmente porque el hermano del Rey de Camboxa que auia ydo captiuo a Sian, huyo de la prision con tres mil compañeros suyos, y llego a la corte de los Laos al tiempo q̃ se celebrauan las fiestas deste casamiento y se mostro en ellas el mas galan y mas cauallero. Pudieran estos buenos successos consolar al Rey de Camboxa, y hazer que oluidara los trabajos passados, mas aunque mostraua ale-

gria y contento en lo esterior interiormente viuia desconsoladissimo y muy triste sin tener vn solo punto de reposo. El desseo de Reynar en la tierra puede tanto con los hombres que a muchos ha hecho perder la vida y perder el cielo, y al reues en los hombres justos el desseo que tienen de reynar con Christo
Fol. 28 r°. en el cielo puede tanto y vale tanto que les fuerça * y obliga a dexar el mundo todo, y la propria vida. Infinitos exemplos ay desta verdad en las letras diuinas y humanas, aunque pocas vezes se han hallado juntos en vn sujeto. Conocia bien Apram Langara la verdad de nuestra religion christiana, erà le muy aficionado, y sabia bien que absolutamente tenia necessidad della para reynar con Christo en el cielo, y era cóveniéte para cobrar el Reyno de Camboxa, y para poder hazer esto como persona particular, y publica con bien suyo proprio, y bien de todos sus reynos desseaua boluer al reyno de Camboxa, y mientras no se le auria el camino para el cumplimiento destos desseos viuia muriendo y moria viuiédo vna muerte, o vida rabiosa. Llegaron los capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz a la corte del Rey de los Laos auiendo passado hartas dificultades, mas sabe Dios vencer las todas quando el es seruido de darse a conocer a los hombres, y como metio en el carro del Eunucho de la reyna de Candaça al Apostol san Philipe quando el yua bentilando el lugar de Ysayas, assi lleuo a los capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz al Reyno de los Laos, quando Apram Langara andaua
Fol. 28 v°. mas atormentado de sus desseos, y con su buena lle-* gada encendio mas en sus buenos propositos a aquel tizon que estaua humeando, y le abrio la puerta para reynar en Cãboxa, y reynar en el cielo. Bédito el sea q̃ assi da a cada vno lo que ha menester para saluarse.

§. II.

Apram Langara buelue a su Reyno de Camboxa, es bien recebido, y haze grandes mercedes a los capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz.

CElebradas las Bodas de los Principes de Camboxa, el Rey Apram Langara con el ayuda del Rey de los Laos se apresto para boluerse a Camboxa, y trayendo cõsigo a su hermano, a su hijo y nuera, y a los capitanes Diego Belloso y

Blas Ruyz y con el el seruicio cõueniente a la calidad de su persona entro en su reyno de Cãboxa. Era ya muerto el tyrano en el assalto q̃ le dieron los quarẽta Castillas, y como el reyno estaua solo y desseoso de gozar a su rey legitimo y natural fue bonissimamẽte recebido, hizo luego cortes, mãdo jurar los Principes, hõro mucho a su hermano y a todos hizo grandes mercedes, particularmente a los capitanes Diego * Belloso, Fol. 29 r°.
y Blas Ruiz, y al primero dio el Reyno de Bafano, y a el segundo el Reyno de Tran, dande ay muy rica especeria, para que ellos, y despues dellos, quien ellos quisiessen los uuiessen y gozassen perpetuamente con el titulo que V. M. les hiziesse merced de darles.

El Rey de Camboxa embia embaxadores al Gouernador de Philipinas, con las nueuas de sus buenos successos: y le pide ministros para hazerse Christiano.

PAra entero cumplimiento de sus buenos desseos, el Rey Apramlangara embio luego embaxadores al Gouernador de Manila, con las buenas nueuas de todo lo sucedido: y a pedirle, le embiasse luego ministros que le baptizassen a el, y a todo su Reyno, y que siendo posible fuessen religiosos de santo Domingo, por el conocimiento y aficion que desde niño les tenia, y particularmente por los trabajos grandes que auiã passado en el viaje de Gallinato. Salierõ los embaxadores de Camboxa para Manila; y para darles lo necessario y guardar las costas del rio Meccon : embio por su factor, y capitan general, a vn Indio * principal del Reyno de Ior. Despacho el fator Fol. 29 v°.
bien a los embaxadores, y guardaua con fidelidad la costa : mas ofendio mucho al Rey porque subreticiamente traxo consigo a vna hermana del Rey, y contra su voluntad estaua amancebado con ella. Dissimulo el Rey esta injuria, y passo por ella por entonçes, hasta q̃ viniessen los embaxadores de Manila, con los religiosos, y socorro necessario.

§. III.

El Gouernador de Philipinas recibe la embaxada del Rey de Camboxa, y elige por general del viage a don Luys Perez Dasmariñas.

LA nueua de todo lo referido llego a Manila, quando y a gouernaua don Francisco Tello de Guzman : y desseoso de reparar los daños del general Gallinato, y desseoso de la conuersion del Rey, y Reyno de Camboxa, con parecer y voluntad de toda la ciudad, cõcedio a los embaxadores todo lo que le pedian : y para que el viage tuuiesse buen successo, nõbro por general a don Luys Perez Dasmariñas, que desseaua
Fol. 30 r°. notablemen-* te acabar esta conuersion, que por su orden se auia començado. Nombraronse luego capitanes, alistaronse soldados, aprestaronse nauios, y todos los pertrechos necessarios, para la mar y para la tierra, y de los religiosos de mayor espiritu, y mejores letras de los q̃ auia en santo Domingo, escogierõ tres : y el principal de todos fue el padre fray Alõso Ximenez, q̃ ya auia venido de la Cochinchina, y sin estos otros dos religiosos de S Francisco, de muchas partes, de muchas letras, y de mucha virtud.

§. [IIII.]

Hazese a la vela el General don Luys Perez Dasmariñas, y pierdense la fragatas de Pedro Bastigui, y Fernando de los Rios.

EStando el viage concertado, en la forma referida : la gente se repartio en tres fragatas, y todas tres juntamente se hizieron a la vela. Fueles el tiempo contrario, antes que saliessen de entre las Islas Philipinas, y tuuieron vna tormenta terrible : la fragata de Pedro Bastigui, que era vno de
Fol. 30 v°. los capitanes, se * perdio, con toda su gente, y de toda ella no escapo sino solo el piloto Pedro Rodriguez, con sola vna tabla nado tres dias en la mar : arribo a la Isla de Haynao, y de alli passo despues a Tagayan. La segunda donde yua por capitan Fernando de los Rios, tuuo mucho trabajo, y

perdio mucha gente : mas alguna parte se saluo, y arribo a Tagayan. Era Alcalde mayor de aquella ciudad y costa, Diego Dechaues, Cañiçares, a quien auia hecho V. Magestad merced de este oficio, y de vna encomiẽda en esta Prouincia, despues de auer sido sargento mayor en Mindanao, y en Manila : Son notables los trabajos que padecio, y los seruicios grãdes que hizo a V. M. Y bien dignos de ser sabidos, y que piden particular relació : por agora baste dezir, que juntamente con ser grande capitan, era muy grande republico, y que recibio, y agassallo a los soldados qui alli llegaron perdidos, como si fuera padre de cada vno dellos.

(.?.)

§. V.

El General don Luys Perez Dasmariñas, arriba a la Prouincia de Iauquin, y el y su gente passan muchos trabajos.

EL General don Luys Perez Dasmariñas, fue corriendo con su fragata, y despues de muchos trabajos reconocio la Prouincia de Iauquin (que es tierra firme de China, y esta entre Chincheo, y Canton). Al tomar la tierra estuuieron perdidos, y al fin el alma como dizẽ en los diẽtes, y a Dios misericordia, faltos de sueño, cansados de trabajos, quebrados de hambre, y de sed, el general don Luys Perez, y su gente saltaró en tierra, sin saluar mas que las vidas, auiendo perdido la fragata, y có ella mucha riqueza. Dieron traça de acomodarse lo menos mal que pudieron, y aunque todos lo passauan mal, mucho peor que todos lo passo el general don Luys Perez Dasmariñas. Tuuieró grande hambre, y murieran della, sino arribara a la misma costa vn Iunco, que el padre fray Iorge de Mota embiaua de Sian a China. Huuo vn motin entre * los soldados : y no falto quien quisiesse inquietar el campo, y leuantarse contra su general. Tuuo auiso el general don Luys Perez Dasmariñas prendio al author de la rebelió, (y aunque contra su gusto) por el bien comũ le corto la cabeça. El Prouincial fray Alonso Ximenez, cansado de tantos trabajos, para dar algun remedio a los muchos que padecian, el general don Luys Perez Dasmariñas y su gente, fue a Macan, que es poblacion de los Portugueses, y esta cerca de Canton : era Fol. 31 r°.

viejo, sobreuinole vna enfermedad muy graue, y aunque le regalo mucho fray Antonio Caldera vicario de santo Domingo de Machan murio y no pudo fauorecer a don Luys ni a su gente, y assi las necessidades eran cada dia mayores, y sobre todo eran grādes las tiranias y engaños que les hazian los Chinos naturales de aquella tierra, y las vexaciones que les hazian los Mandarines : passo cō ellos don Luys Dasmariñas grandes trabajos, mas en todos se huuo christiana y prudentemente : cerca del alojamiento de los Castillas estaua vna fuente harto milagrosa. Es el agua de tal propiedad, que a qualquiera cosa que entra viua en ella la buelue en piedra. Vn cancrejo, que
Fol. 32 rº. por desgracia suya entro en esta * fuente, se torno luego piedra : traxole a Castilla el alferez real, Andres Larisdurango. En la consideracion desta fuente se entretenian los Castillas, y con los discursos que hazian, passauan sus necessidades, y estauan hechos muy grandes, y muy pobres Philosofos.

CAPIT. II, §. 1.

El Alcayde mayor de Tagayan da noticia, y auiso al Gouernador de Philipinas de la perdicion del general, don Luys, y de sus fragatas, y el Gouernador le embia socorro, y entra el padre fray Diego Aduarte, en la Ciudad de Canton.

DE la perdicion del general don Luys Perez Dasmariñas, y de su gente, de su arribada en China, y de los trabajos que passauā, y de los successos q̃ tuuieron las dos fragatas, que salierō con la suya : tuuo luego noticia el sargento mayor Diego de Chaues Cañiçares, Alcalde mayor de Tagayan : y auiendo remediado a los que arribaron en su jurisdicion, dio auiso de todo lo succedido al Gouernador de Philipinas don Francisco Tello de Guzman, sintio como Christiano estos tra-
Fol. 32 vº. * bajos, y como ministro de V. Magestad, y tan celoso de su real seruicio, trato luego de embiar socorro al general don Luys Perez Dasmariñas hizo aparejar vna fragata, proueyola de capitā, piloto, soldados, matalotaje, municion, y de todo lo necessario, y particularmente, mādo q̃ se embarcasse para yr cō este socorro el padre fray Diego Aduarte. Sabia muy bien el

Gouernador, y tenia mucha noticia, de quãta importãcia auia sido el padre fray Diego en el primero viaje, y pareciole necessario embiarle a que remediasse los daños del segundo : embarcose, y en pocos dias llego al alojamiento del general dō Luys Perez Dasmariñas, y de su gente. Tenian todos bien conocida la falta que les auia hecho la presencia del padre fray Diego, y assi se holgaron con ella infinito, y la celebrarō como a remedio de su males. Sabe muy bien el padre fray Diego entender y hablar la lengua de la Prouincia de Chincheo, y entēdia mucha parte de la lēgua de la Prouincia de Canton. Fue a Canton por orden de don Luys, informo a los Mandarines de la causa de su venida, y dioles a entender que no venian a hazer guerra, ni a espiar la tierra, sino q̃ auiā llegado de arribada, para proueerse de lo * necessario, y continuar su viage, y por su Fol. 33 r°. orden vinieron algunos Mandarines de paz, a visitar al general don Luys Perez das Mariñas : Regalo los muchos cō el socorro que auia tenido de Manila. Los Mandarines se lo agradecieron, y la gente se proueyo de lo necessario.

§. II.

El padre fray Diego Aduarte, en la ciudad de Canton passa muchos trabajos, y se va a la ciudad de Machan, y el General don Luys en busca suya.

ES falta muy comun de los Chinas, ser codiciosos, principalmente de sus Mandarines, y viendo de quanta importãcia era la presencia del padre fray Diego a los Castillas, desseosos de grangear por este camino algun çalapit, o plata (que assi la llaman en su lengua) començaron a dezir que los Castillas eran ladrones, y el padre fray Diego Aduarte venia a espiar la tierra, y a reconocer la ciudad y puertos de Canton, y cō esta razon le prendieron. Dieronle tormento * en los Fol. 33 v°. dedos hasta hazerle saltar la sangre entre las vñas y la carne, sentenciaronle a açotar, y estuuo ya desnudo y el verdugo aparejado, hecharonle vnas esposas a las manos, vna cadena y candado al cuello, y passearonle por Canton, como en Castilla a los que afrentan. El se supo ayudar de su mucha prudencia y valor, y de la esperiēcia grande que tenia de trabajos, y fue Dios seruido que algunos de los Sangleyes, o Chinas que le auia

conocido en Manila prometieron por su libertad mil taes, o ducados de plata. Era esto lo que desseauan los Mandarines, recibierő la plata, y dieron en fiado a los Sangleyes al padre fray Diego. Salio vna noche huyendo de Canton, y vinose a la ciudad de Machan auiso a don Luys de su libertad, y cő el auiso que tuuo, y con el socorro que el padre fray Diego Aduarte le traxo de Manila, y embio de Canton, se vino a juntar con el a Machan.

Fol. 34 r°.

§. III.

Entra en Machan il general don Luys Perez das Mariñas, y es bien recibido, arriba segunda vez a la misma ciudad, y despues de muchos trabajos se va a Manila.

ERA capitan en la ciudad de Machan dő Pablo de Portugal, y recibio muy bien a don Luys Perez das Mariñas, y a toda su gente. El General dő Luys Perez das Mariñas se proueyo de todo lo necessario, hizose a la vela y començo a nauegar para Manila. Tuuo tiempos contrarios, y fue forçoso arribar segunda vez a Machan. Inquietose el comun de los Portugueses, y pensando que el General don Luys Perez das Mariñas no boluia a la ciudad forçado de tiempos cőtrarios, sino lleuado de su codicia juzgaron mal de su venida, recibieronle muy mal, y hizierőle muy mal tratamiēto. El padre fray Diego Aduarte para repararse de los trabajos grandes que auia padecido en Canton y conualecer de vna enfermedad que tenia se auia
Fol. 34 v°. quedado en Machan, parece lo auia Dios ordenado, * assi para bien de los vnos y de los otros, el sosegò a los Portugueses, y informandoles de la verdad, consolò al General don Luys y a su gente. Proueyoles de todo lo necessario, Don Luys Perez das Mariñas se hizo luego a la vela para Manila : el padre fray Diego Aduarte se embarco para Malacha, donde ya yo estaua. Tuuo grande tormenta, y el supo tan bien animar a todos los Portugueses (que parece que le hizo Dios merced de la vida a el y a sus compañeros por su buen exēplo y mucho esfuerço, como san Lucas refiere de san Pablo). Al fin don Luys llego a Manila, y fue muy bien recebido, y el padre fray Diego Aduarte llego a Malacha, y yo le serui en todo lo que pude.

§. IIII.

El gouernador de Philipinas embia nueuo socorro a Camboxa, y los Castillas y religiosos que fueron, mueren quemados.

MIentras estas cosas succedian al General don Luys Perez das Mariñas, y al padre fray Diego Aduarte en Canton, y en Machan con los Chinas y Portugueses, el Gouernador don Francisco Tello de Mene- * ses desseoso que esta jornada tuuiesse buen successo, aparejò dos nauios con el matalotaje y pertrechos para la mar y tierra necessarios. Los capitanes eran Luys Ortiz del Castillo que auia ydo en compañia del General Gallinato el primero viaje, y el capitan Luys de Villafañe, muchos soldados, y entre ellos los de mayor importancia el Alferez Diego Garcia de Chaues natural de Yepes, sobrino del capitan Diego de Chaues Cañizares, y Pablo Antonio natural de Corcega, casado en Lima, que fue vno de los que arribaron a aquella ciudad con doña Ysabel Barreto, quãdo vino perdida de las Islas de Salomon, y tres Religiosos Dominicos, y todos ellos proueydos de lo necesario. Hizieron se a la vela y con buen tiempo en pocos dias dieron fondo y surgieron en la Barra del Rio Meccon. La malicia del capitan general que guardaua aquella costa por el Rey de Camboxa (que como dixe, era vn Indio natural de Ior, que contra la voluntad del estaua amancebado con su hermana) era grande, y desseaua tener ocasion de matar al Rey Apram Langara, y levantarse con el Reyno. Ofreciose esta y no la perdio. No dexo a los Castillas subir a Sistor donde el Rey estaua, haziales mal tra- * tamiento, y para aquesto valiose de vnos Iapones que estauã surtos en el mismo Rio. Es costumbre en estos Reynos Orientales quãdo dos personas se encuentran en vn camino apartase la menos principal para q̃ la mas principal passe libremente. Encontraronse vn Iapon, y vn Castilla, y sobre qual era mas principal y mas honrado (despues de auer tenido grandes porfias) vinieron a las manos y el Castilla dio tantas cozes y bofetones al Iapon que le dexo muy mal tratado. El se fue a sus compañeros, y supo muy bien exagerar el agrauio recebido, y todos juntos dieron cuenta de lo passado al Malayo, y se resoluieron en matar a todos los Castillas. Los Iapones eran muchos, y

estauan agrauiados, y peleauan por la calidad y credito de su nacion. El Malayo era ambicioso, desseaua leuantarse cõ Cãboxa, y beber si pudiera la sangre a los Castillas. Concertose con los Iapones, y todos juntos cõ vn increible exercito por mar y tierra acometierõ a las fragatas de los Castillas. Erã pocos y estauan descuydados los enemigos muchos, y preuenidos comẽçose vna guerra la mas cruel que se puede pensar, no fueron menos esforçados y valeroços estos Castillas que los del
Fol. 36 r°. primero viaje : pero fue- * ron mas desgraciados, pelearon como Leones, vengaron muy bien sus muertos y entre todos parecian rayos del cielo el Alferez Diego Garcia de Chaues, y Pablo Antonio. El capitan Luys de Villafañe se hecho a la mar para auisar al Rey Apram, y a los capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz, y los demas quedaron peleando. Tomaron fuego los nauios, y alli murieron los Castillas, y los tres religiosos Dominicos abrasados y no vencidos. Cõ el auiso q̃ tuuo el Rey Apram Langara, despacho luego a los capitanes Diego Belloso y Blas Ruyz, vno por mar, y otro por tierra llegaron breuemente, y aunque hizieron mucho, aprouecharon poco, el Malayo y los Iapones orgullosos y algunos de los Cãboxas que fauorecieron al primero tyrano, y temian el castigo que merecian del Rey Apram Langarà se juntaron con ellos, y todos juntos acometieron a los capitanes Diego Belloso, y Blas Ruiz, y a la gente que venia con ellos, y a todos los acabaron en vn pũto. El Rey se retiro, y el Malayo quedo señor del mar, y de la costa. Saco alguna hazienda de los nauios q̃ en la primera guerra se auiã quemado, beuia en los calices que lleuauan los
Fol. 36 v°. religiosos, vestiase los ornamentos sagra * dos, y hazia otras mil irreuerencias a estas cosas como Gentil y Pagano. Despues lo vẽdio todo a vnos Indios de Malacha, y yo le rescate y embie a Manila.

§. V.

Descripcion del Reyno de Sian, y la embaxada de el capitan Iuan Tello de Aguirre, y muerte del capitan Iuan de Mendoza.

EL Rio Gart entra en la mar en la costa q̃ va corriendo para Cochinchina, entre los Reynos de Pan y Camboxa, y es principio del Reyno de Sian. Quarenta leguas el rio arriba esta

la ciudad de Sian (que es la corte del Reyno). La Ribera del rio es fresquissima, y muy problada de diferentes arboles, y de casas de recreacion. El rio cerca toda la ciudad y la ciudad tiene vna cerca de ladrillo de ciẽ (1) braças en alto y tres de ancho, y muchas almenas. Dentro tiene cien lagunas, y en la vna pueden surgir muchos nauios, aunq̃ seã de quinientas toneladas, todas las casas son muy hermosas, labradas de piedra y cal mas el palacio del Rey es hermosissimo y fortissi- * mo, tiene Fol. 37 r°. quatro quartos, quatro torres, muchos claustros, las escaleras muy anchas, las ventanas y puertas de hebano, y las vidrieras de Christal, tiene muchas salas, muchas camaras, y antecamaras, ricas tapicerias y bufetes, tiene muchos pagodes y varelas que assi llaman a su templo cõ muchos bonços y muchos idolos. El Pagot del Rey esta dedicado al sol, que es vno de sus Dioses. Puede cõpetir con todos los buenos edificios de Europa, particularmente la portada es la mejor de quantas oy se conocen en el mundo. En este Pagot, o Varela estan los Dioses de la guerra de la paz, de la tierra, del agua, de la salud, de la enfermedad, y el Dios del sueño hecho con tal artificio, que ronca como si fuera cosa viua. La imagen del sol a quien el templo esta dedicado es toda de plata, los dientes son de diamantes, los ojos hechos de diferentes piedras preciosas, el braço derecho es todo de vna piedra de inestimable valor, no se sabe qual sea, tiene vn agujero por la cabeça echan agua por el y sale por otro q̃ en vn cierta parte de su cuerpo, estiman este agua como agua bendita y dizẽ que tiene virtud para hazer fecundas a las mugeres esteriles en todos los pagodes : principalmẽte en este * ay Fol. 37 v°. muchos bonços, preciãse de muy charitatiuos, y reciben con mucha benignidad a los huespedes y en señal de amor les lauan los pies y cabeça, y les cortan el cabello y vñas, y como los Indios de Nueua España dan a los Cachopines en señal de amor Suchiles, assi ellos a los recien llegados dan ramilletes de Flores. El poder deste Rey es muy grande pone trecientos y cincuenta mil hombres en cãpo, tres y quatro mil Elefantes, y los q̃ el tiene en su caualleriza tienen mantas de tercio pelo, duermen en colchones de raso, y beuẽ en calones, o bazias de plata. Con el mismo fin que los Reyes de Camboxa, que fue enrriquecer sus puertos y augmentar sus haziendas Reales con el trato de los Portugueses, ha muchos años que los Reyes de Sian tienẽ en su corte y puertos Portugueses, particularmente

(1) Cor. cinco.

el Rey que agora viue tuuo consigo a Diego Perea Tibao del habito de Christo. A Manoel Pereyra, Marcos Gomez, y a los padres fr. Iuan de santo Domingo (que murio en su Reyno) y fray Iorge de Mota, a quiẽ siẽpre quiso mucho. Despues de la victoria q̃ tuuo cõtra el Rey de Cãboxa, embio a Luzõ sus embaxadores al gouernador de Filipinas, ofreciendole su amistad,
Fol. 38 rº. assi por assegurarse * de que los Castillas no le hiziessen guerra en vengança de la que el auia hecho al Rey de Camboxa, como por enrriquecer mas sus puertos. Don Francisco Tello de Guzman que entonces era Gouernador recibio bien al embaxador, y embio al Rey de Siã por embaxadores suyos para confirmar las pazes a los capitanes Iuan Tello de Aguirre y Iuan Ruyz de Ycoaga. Llegaron a Sian, y no llegaron con ellos los embaxadores q̃ el Siã auia embiado, porque auian tenido tormẽta. No falto quien dixesse erã ladrones, o espias, mas quiso Dios que llegassen luego los Sianes, y informaron a su Rey del buen tratamiento q̃ el Gouernador de Philipinas les hizo en Manila, y la obligacion que tenia de hazer otro tanto con los Castillas que eran sus embaxadores, y assi los recibio cõ mucha honra, hizoles grandes fiestas, dioles muchas joyas cõ q̃ se boluieron muy ricos. Mostraron los embaxadores Castillas mucho valor, porque siempre hablaron al Rey con sus armas, no le hizieron la çumbaya, aunque lo trataron con mucha cortesia, diziendo que todo aquello se deuia a los embaxadores del Rey Catholico de España. Fueronse los embaxa-
Fol. 38 vº. dores de Manila, y el Rey de Sian sin ninguna razon, * dio en perseguir a los Portugueses friyo a veinte y ocho dellos en vnos tacos, o Tinas de fuego en su propria sangre crueldad nunca vista. Quando a Manila llegaron los embaxadores Iuan Tello de Aguirre y Iuã Ruiz de Ycoaga, no supierõ dar nueuas del general don Luis Perez das Mariñas, ni supieron dezir cosa cierta de Camboxa, y con esto se resoluio el Gouernador don Frãcisco Tello de Guzman a embiar vna fragata de auiso y socorro a Camboxa, aparejola breuamente, nombro por capitan a Iuan de Mendoça, y con el piloto Miguel de Chaues, y el padre fray Iuan de san Pedro Martir, y diez y ocho o veinte soldados, y les mando se hiziessen a la vela. Llegaron a Camboxa al mismo pvnto que el Malayo y los Iapones estauã peleando con los Castillas, no los pudierõ fauorecer, porque las corrientes y viento les eran contrarias, y salieronse del Rio Meccõ sin auer sido de prouecho su venida, masque de ser testigos del esfuerço y valor con q̃ morian los soldados de

Luzon. Arribaron a Siã, y el Rey les hizo buen recibimiento, aũque forço al capitan Iuan de Mẽndoça a que hiziesse la çumbaya. Los Castillas quedaron cõ esto afrentados, y los Portugueses esperãdo * (1) que cada dia los mandasse freyr como Fol. 39 r°.
auia hecho a los demas, y secretamente concertaron de salirse juntos del puertõ. Hizieron lo assi, publicose su fuga y vinieron contra ellos mas de ocho mil Sianes. Començaron a pelear (y aunque de los nuestros murio luego Miguel de Chaues el piloto, y el capitan Iuan de Mendoça, y fray Iuan de san Pedro Martir, salierõ tan mal heridos que murieron en pocos dias) los demas pelearon tan valerosamente q̃ mataron a la mayor parte de los Sianes, y hizieron huyr a los que quedaron, y se vinieron a Malachà. Yo les serui en Malacha en todo lo que pude, guardeles sus haziendas, y les di lo necessario para q̃ se fuessen a Manila, y embie con ellos los calizes ornamentos y libros que auia rescatado del Malayo de Camboxa. Llegaron al mesmo tiempo que el General don Luys Perez das Mariñas, y publicose en Manila el successo infelize y desgraciado que tuuo el segundo viaje de Camboxa con espanto y admiracion de todas aquellas Islas, viendo el poco fruto de tantos trabajos.

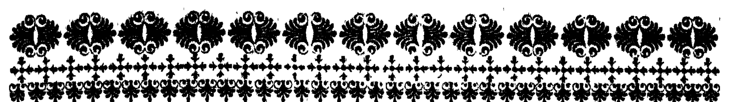
§. VI.

La consideracion que se deue tener en los successos de Camboxa. Fol. 39 v°.

SVccessos tan desgraciados y miserables como estos tuuieron el primero y segundo viaje de Camboxa, y siendo causa del seruicio de Dios, y el fin la conuersion de todo aquel Reyno, si quisieremos regular estas cosas con el discurso y razon humana, y mirarlas con ojos de carne y sãgre : hallaremos materia de admiracion, de tristeza, desconsuelo y pesadumbre : mas en casos semejantes deue el verdadero Christiano encoger los hombros, leuãtar los ojos al cielo, ponerlos en Dios, adorar su grandeza, humillarse en su presencia, y consolarse con sus juyzios, q̃ son incomprehensibles, y con la llaneza y verdad de sus caminos que son inuestigables y darle gracias por todo, que otras muchas guerras nos quentan las letras diuinas y humanas,

(1) L'original porte à tort fol. 37.

y algunas dellas hemos visto en nuestros dias, tan pias, tan sanctas, y tan justificadas como esta, y tuuieron *successos mas desgraciados y miserables.*



Fol. 40 r°.

TERCERA PARTE

de los successos del Reyno de Camboxa.

Viaje del padre fray Gabriel de san Antonio de la Orden de santo Domingo, desde que salio de Espana hasta que boluio a ella.

CAP. I, §. I.

Descripcion de la Isla de Luzon que es la cabeza de las Philipinas.

ENTRE todas las Islas del Archipielago de san Laçaro, las mas conocidas y tratadas de los Españoles, * o Castillas, son las Philipinas (que como referi se llaman assi por el Rey don Philipe segundo nuestro señor, que esta en el cielo) q̃ las mando descubrir. Hizieron este descubrimiento por orden de don Luys de Velasco el viejo, Virrey de Mexico el Adelantado Miguel Lopez de Legazpi, y el padre fray Martin de Herrada Religioso Augustino. Reconocieron la Isla Cebu, donde auia muerto Fernando de Magallanes quãdo algunos años antes fue a hazer este descubrimiento, y despues poblaron la Isla Luzon, que es la mayor y mejor de todas. Luzon significa vn instrumento para moler arroz, y tambien quiere dezir huerta, o jardin : y por entrambas razones se puede llamar assi esta Isla, porque tiene mucho arroz, y parece vna Fol. 40 v°.

huerta, o jardin. Es toda muy poblada, y sus naturales (aunque son de diferentes castas, y tienen diferentes lenguas, y trajes) ordinariamente son baxos de cuerpo, y de color baço, y entienden todos la lengua Tagala, que es la mas general. Escriuen con proprias letras y chara[c]teres, començando de lo alto para lo baxo del papel, como los Chinas. Eran todos Gen-
Fol. 41 r°. tiles, y teniã muchos dioses* (que llamauan Anitos) y antes de su conuersion no tenian vn solo Rey, viuian como en Behetria, y cada prouincia tenia sus principales. Agora casi toda la Isla es Christiana, y son pocos los que no han recebido el baptismo, y esto por falta de ministros. Dizen comunmente que son tan buenos como los Castillas, y que solas tres cosas traxeron los Castillas mejores que las suyas, y son la ley (no como los Castillas la guardan, sino como la predican) las mugeres y el vino. Queriendoles quitar el vino, dizen que lo defenderan con la hazienda, a las mugeres con la honra, y la ley christiana con la hazienda, con la honra, y con la vida. Ay en esta Isla muchos rios, y todos llenos de pescado, y tiene la laguna, que llaman de Pasi, de setenta leguas de box, de quinze y diez y seys braças de fondo, y quando menos vna. Esta Laguna y los rios todos desta Isla son nauegables, y andan quajados de barangayes, virreyes, paroes, y bancas, (que assi llamã los naturales a las embarcaciones pequeñas, y de remo, como los Mexicanos Canoas). Tiene muchas frutas, y las mejores son guayabas, pinas, platanos, lamboyes, piles, paos (que los Portugueses
Fol. 41 v°. llaman mangas) mobolos, chiles, tanpetes, algunas * anonas, y muchas cañas de açucar, agẽgibre, tamarindo, y mostaça, de que ordinariamente hazen su mercado, tiangez, o magabilija, los naturales. Tiene esta Isla muchas palmas de cocos, y vn arbol que llaman Nipa, de que se haze vn vino muy sabroso y saludable, que remeda al agua ardiente de Castilla. Entre estas frutas y yeruas, se cria la yerua chamaysa, que en la virtud remeda al arbol del biẽn, y del mal que estaua en el Parayso, porque juntamente mata, y da vida, las rayzes suyas que miran al Poniente, son ponçoña refinada, y las que nacen hazia Oriente, es su contra ponçoña, y por cierto finissima. Vn soldado bago (que assi llamã a los recien venidos, como en el Peru, chapeton, y en Mexico, Cachopin, y en la India Oriental Reynol) comio esta yerua, y tuuo vnos accidentes mortales : yo le fuy a confessar, y era caso de admiracion, quan conocida y contrariamente hazian su efecto las rayzes: preualecio la cõtra ponçoña, y al fin quedo viuo. En esta Isla ay muchos venados, gallinas,

y los mejores tienen la carne y huessos negros : ay cabras, y bufanos (que comunmẽte llamã carabaos) y muchas estancias de vacas muy pobladas. Tiene muchas y muy lindas maderas, de que * se hazen casas muy fuertes, y hermosas. La mina de oro de aricey es muy rica, y sin esto la sierra de los Ygolotes, que atrauiessa toda la Isla es riquissima de oro, y de otros metales. La sierra es muy alta, y los Ygolotes muy barbaros, y solo viuen con orden, en saberse aprouechar destas minas. Baxan los Ygolotes a cierto termino de la sierra, y alli suben los naturales de la Panpanga, Ylocos, y Pangasinan, y lleuã a vender ropa, gallinas, puercos, y vacas, con que rescatan el oro de los Ygolotes. Vn religioso de mi orden desseo mucho conocer la capacidad desta gente, subio a la sierra, y començo a cathechizar a vno dellos, y despues de muchas razones, se resoluio el Indio Ygolote, en creer y confessar por solo y verdadero Dios, al Dios de los Castillas, que el religioso le auia predicado, si el religioso hiziesse que con su fauor sacasse mas oro de las minas que sus compañeros, quando fuesse a ellas. Parecio al religioso ocasion y tiẽpo conueniente para disponer aquella gente para el Euangelio : enseñole el Credo, y Paternoster, y dixole rezasse estas oraciones, quando fuesse a las minas. El Ygolote lo hizo assi, y Dios le dio tanto oro, que saco quanto quiso para si, y sus pariẽtes, y fue caso gracio-* so, el cuydado con que el Ygolote rogaua al religioso no enseñasse estas oraciones a otro ninguno, desseoso de lleuarse el solo el prouecho que tenia en saberlas : hizose christiano, y procuraua instantissimamente que todos lo fuessen. Finalmẽte esta Isla es muy poblada, y muy rica, principalmente por el contrato que tiene con la China, y Iapon. Sustẽta al gouernador y audiencia real de Manila, al Arçobispo de la Cathedral desta ciudad al Obispo de Tagayan, o nueua Segouia, y al Obispo de Canarines (que los Castillas llaman Caçeres) sin otros ministros de V. M. Y los religiosos de santo Domingo, de S. Francisco, de S. Augustin, y la Compañia : que aunque son muchos no bastan para el ministerio.

Fol. 42 r°.
Fol. 42 v°.

§. II.

Fundacion de la Prouincia del Rosario de Philippinas, y el rigor con que biuen los Religiosos della.

ES la orden de nuestro padre santo Domingo la playa de
Fol. 43 rº. Galilea, donde escoge * Christo pescadores de las almas: es el taller, y pedrera de donde saca materia, y officiales para su Iglesia. Es la casa de campo, donde se criã sus caçadores y monteros. Es el arãjuez de sus hortelanos y jardineros: es la villa y quinta, donde viuen los labradores de su viña y sementera christiania: es la Yrlanda de sus perros y mastines, y la estremadura de los çagales y pastores de su ganado: es la vniuersidad de sus doctores, y la ciudad de presidio donde estan su capitanes: es la salina mayor de las consciẽcias y los religiosos que en ella viuen, son como el mercader de la margarita preciosa, q̃ por saluar vn alma enpeñan todo lo que son y valen como verdaderos ministros del Euangelio, y para predicarle por todo el mundo despues de los muchos que estan ocupados en los confessionarios, en los pulpitos y cathedras, en toda España cõ grande consuelo y prouecho de las almas, y sin otros muchos, que hazen este mismo oficio en Italia, y estan derramando su sangre, y escriuiendo contra herejes en Inglaterra, Frãcia, y Alemania: son infinitos los que ha lleuado de las Prouincias de España, Portugual, Aragon, y Andaluzia, a la
Fol. 43 vº. India Oriental, y para las Indias Occidentales: principal- * mente no se pueden contar los que ha sacado de la Prouincia de Castilla, para la conuersion y ministerio de Mexico, y del Piru, y vltimamente desta misma Prouincia, el año de ochenta y cinco lleuo a Philipinas, para fundar la Prouincia del Rosario, al padre fray Iuan dẽ Castro, despues de auer sido Prouincial en Guatimala (que comunmente es conoscido por el nombre del santo viejo, y con razon, porque juntamente con sér muy viejo, era muy docto y muy sancto, de muy grãde prudencia, de negocios, y con el fueron los padres fray Miguel de Benauides, y fray Antonio de Arcediano Lectores de Theologia de san Pablo de Valladolid, fray Iuan de san Pedro Martir, y fray Iuan de sancto Thomas Lectores de artes del mismo Conuento, y con ellos salieron de la misma casa los padres fray Domingo de Nieua, y fray Pedro Soto. De Trianos salieron el padre fray

Francisco de Toro Lector de Theolugia, y fray Bernardo de santa Catherina Lector de artes, fray Andres de Almaguer, maestro de estudiantes del Collegio de san Gregorio, y fray Iuan Cobo que en santo Thomas de Auila tenia el mismo officio : fray Diego de Soria, fray Alonso Delgado, fray Alonso Xime * nez, y fray Bartholome Lopez, y otros muchos religiosos de virtud, de letras y prudencia. Llegaron a las Philippinas y fueron muy bien recebidos del Doctor Sãctiago de Vera, que era gouernador de la Audiencia real, y del Obispo fray Domingo de Salazar, que fue desta misma Orden, y generalmente de todas las Islas. Y van desseosos de prouar los filos de la espada de su espiritu, y (como el capitan Ayod) sabiã muy bien jugarla con entrambas manos, y encendidos en fuego de charidad, con doctrina y exemplo començaron a resplandecer en todas las Islas, como nueuos Soles del Cielo, y a enriquecer, y engalanar, (como hizo Elihecer a Rebeca), con arracadas y manillas de fè y charidad, a aquella gentilidad, y a aparejar para el señor vn pueblo perfecto, y vna Iglesia sancta. El Sãcto viejo fray Iuan de Castro, y el padre fray Miguel de Benauides, edificaron el Conuento de sancto Domingo de Manila y fueron los primeros Españoles, que en habito de religiosos entraron en China, el sancto viejo murio, y el fray Miguel de Benauides boluio a España por religiosos, fue Obispo de Tagayan, y agora es Arçobispo de Philippinas, fray Antonio de Arcediano, y los padres * fray Alonso Delgado, y fray Bartholome Lopez, fundarõ el Conuento de sancto Domingo de Machan, y el Collegio de Sãcto Thomas de Goa, y comunmente los llaman los Portugueses los Apostoles Dominicos. Fray Iuan Cobo, y fray Iuan de san Pedro Martir fundaron la Iglesia y Hospital de san Gabriel de Binondoc, dõde viuen mas de diez mil Sangleyes, o Chinas christianos. El primero fue electo Obispo de Tagayan, y murio embaxador de Iapon, y al segundo mataron los Sianes, con el capitan Iuan de Mendoça (como ya referi). El padre fra Domingo de Nieua, tiene don de lenguas, y fundo la christiandad de Baybay, fray Iuan de sancto Thomas fundo las Iglesias de Batan, y es padre de aquella christiandad. Fray Bernardo de sancta Catherina, y fray Pedro de Soto passaron a la Prouincia de Pangasinan estuuieron casi seys años, sin hazer ningun prouecho, y passando increybles trabajos, mas valiendose de paciencia y perseuerancia, que son las armas necessarias para los ministros del Euangelio : al cabo deste tiempo edificaron las Iglesias de Binalatonga, y Caiasiao, y otras muchas,

Fol. 44 r°

Fol 44 v°

que oy son vna congregacion de Angeles : fray Diego de Soria
Fol. 45 rº. predico a los naturales de * Tagayan y agora es Obispo de aquella Iglesia. Y vltimamente el año de seyscientos y vno entraron dos religiosos desta Prouincia en China : y estan en ella con voluntad de los Mandarines, y consentimiento del Rey. Y en las Islas Siquama, y Açuma que son de las principales del Iapon entraron siete religiosos desta misma Prouincia fue por prelado suyo el padre fray Francisco de Morales, que fue Lector de artes en san Gregorio, llamolos el Rey destas islas : sustentales a su costa, y tratalos con mucho regalo. Tienen edificadas algunas Yglesias, y cada dia se vã haziendo muchos Christianos. Los demas en estas y otras partes fueron de mucho prouecho. Guardã estos padres, y los religiosos todos desta Prouincia inuiolablemẽte las constitutiones y estatutos de nuestro padre sancto Domingo : no comen carne, ayunan siete meses, visten xerga, andã a pie, duermen en tablas, y cada noche tienen dos horas de oracion y toman una disciplina : de dia se ocupan en obras de charidad, y las noches passan en los exercicios sanctos de la contemplacion. Con este rigor començarõ, y con este mismo rigor biuen agora : y para mostrar Dios
Fol. 45 vº. quanta se agrada desta vida, y * le ofende la contraria, dio licencia al demonio (que sin ella no pudo hazer mal a vnos puercos) para que se metiesse en el cuerpo de vn religioso, y le atormente sensiblemente, y a vista de todos, porque sin necessidad y licencia (como el confesso) comio vn poco de carne, y con esto los demas viuen religiosa, y apostolicamente.

§. III.

Viage del padre fray Gabriel de san Antonio de España a Philippinas, y los sucessos que en ellas tuuo.

POr ordẽ del padre maestro fray Thomas de Guzman, Prouincial desta Prouincia de Castilla, estaua yo con titulo y officio de predicador de santo Domingo de Guadalajara, siendo Prior desta casa el padre fray Sebastian Brauo, predicador general (que agora es Prior de Ocaña). Era venido de Philippinas a España, para boluer con religiosos el padre fray Miguel de Benauides, conuino quedarse en Castilla, y para lleuar
Fol. 46 rº. los religiosos, fue electo el padre fray Alonso Delgado, * y con

el fueron muchos frayles de importancia, y son los mas conocidos, el padre fray Francisco de san Ioseph, o Blancas, (que entonces era predicador de Alcala), y el padre fray Diego Aduarte (que actualmente estaua electo collegial de Sãcto Thomas), y yo fui en compañia suya. Embarcamonos en Siuilla, a diez y ocho de Iulio, de nouenta y quatro, reconoci las Canarias, passe por las Islas Dominica, Marigalante, y Guadalupe : y a secundo de Octubre, del mismo año, desembarque en san Iuan de Lua : estuue quatro meses en Mexico, y la Cathedral de aquella ciudad, (q̃ por cierto es grauissima), me occupo siempre en su seruicio, y en agradescimiento de los sermones que predique, a mi, y a seys religiosos que yuan conmigo, nos hizo el gasto, hasta el puerto de Acapulco con mucho regalo y abundancia. A veynte y cinco de Março, de nouenta y cinco, me embarque en Acapulco, con el doctor Antonio de Morga, que yua a Philippinas por tiniẽte del gouernador, y era general deste viaje, y a diez de Iunio del mismo año, desembarque en Cabite (que es el puerto Manila). El padre Prouincial fray Alonso Ximenez repartio los religiosos que auian ydo conmigo en * el ministerio Fol. 46 v°.
de los Indios : y a mi me dexo en Manila para predicar a los Castillas, para seruicio del gouernador, y de la Yglesia Cathedral, y tratar los negocios de la Orden. Ocupado en estos exercicios, cõ tantos trabajos, como testifica la Yglesia Cathedral, en los papeles que hizo, desta materia (aunque contra mi gusto y voluntad) : estuue dos años y medio en Manila, sin faltar vn punto a la obseruancia del riguor, con que los demas religiosos viuen. Estaua ya en el gouierno don Francisco Tello de Guzman, y ofreciose el casamiento que hizo, con doña Thomasina, el despacho de doña Ysabel Barreto (que despues de auer venido de las Islas de Salomon, caso con don Fernando de Castro), la perdicion de san Philippe : el martirio de los religiosos de san Francisco, en el Iapon, y otras cosas grauissimas : confessauanse con migo el gouernador dõ Francisco Tello de Guzman, y el Doctor Antonio de Morga tiniente general suyo : y en razon desto trataron conmigo muchas vezes las materias referidas, y otras de no menor consideracion, y pareciendoles conuenia al seruicio de Dios y de V. Magestad, se resoluieron en embiarme a España, para tratar estas materias, y * otras Fol. 47 r°.
con el real consejo de las Indias, por la via de Malacha, y de la India. Auia yo seruido mucho a los Portugueses, y era muy amado, y conocido de todos ellos, gustaron mucho desta resolucion, y assi con voluntad del gouernador, consentimiento

de mi orden, y gusto de las demas religiones, sali de Manila para la India y España.

CAP. II, §. I.

Viage del padre fray Gabriel de san Antonio de Manila, para Malacha.

EN los vltimos de Febrero, de nouenta y ocho, sali de Manila para Malacha, vi la Isla de Borney, (que aunque la mayor parte es anegadiça, y no tiene trigo para los Castillas y Portugueses, que en ella contratan, sino viene de China, o Iapon) es con todo muy rica y muy poblada : los naturales parecen mucho a los Tagalos de Manila, los mas dellos son moros en la religion, mas gouiernanse con mucha prudencia. Tiene esta Isla hebano, camfora, y otras muchas maderas preciosas, vacas, bufanos,
Fol. 47 v°. cabras, venados, gallinas, * codornices, faysanes, infinito pescado, seda, lana, y mucho algodon. Atrauese por el medio de las Islas de Bintan (donde estan los Seletes, son vasallos del Rey de Ior, biuen siempre embarcados en la mar) son grandissimos pescadores, y muy curiosos en labrar hyerro. Llego nuestra fragata a tomar agua, a vna isla (a quien vn Castilla por gracia y donayre llamo la Isla de Zorroclocos : tiene hermosissimos palmitos, y el mas regalado marisco, y mas abundante de lo que se puede pensar. A esta Isla auia arribado con temporal vn junco del Rey de China, que venia a la Isla de Haynao a pescar perlas. Al Rey de China (que se llama Huntey Besco) se le auia quemado vno de los quatro quartos de su casa, y despues de auer juntado otros materiales, que para rehedificarle en proporcion de los otros tres, le parecieron necessarios, embio a esta Islas trecientos y cinquenta juncos a pescar perlas, con obligació de que cada vno destos Iuncos lleuasse para el un pico de perlas, (que cada pico tiene tres quintales de Castilla). Por este principio se puede entender la grandeza deste Rey, y de su Reyno : y para hazer creyble la abundancia de perlas que ay
Fol. 48 r°. en esta Isla, bastara ver vna * de las conchas en que ellas se crian, que traxo a España el capitan Andres Lariz Durango, y lo que el tiene escrito, como testigo de vista desta materia, y las cartas del padre Rugero de la Compañia de Iesus. Esta grandeza del Rey de China, y otras muchas me contaron los

Sangleyes, o Chinas, que estauan surtos en esta Isla, y preguntandoles de que auian de seruir las perlas en este edificio, y como auian de estar puestas : me respondieron que auian de estar engaçadas en oro y plata, y puestas en el techo y maderamiento, en forma que arremedassen a los racimos de huuas, y otras frutas, quando estan en los arboles, y en las cintas de las paredes que estan immediatas, y pegadas a la madera. Al fine llegue a Malacha, hallando el dia de diferencia, que hallan los que hazen este viaje.

CAP. II. §. I.

Fol. 48 v°.

Successos del padre fray Gabriel de san Antonio en Malacha.

ERA capitan de la fortaleza de Malacha (que es vna de las mejores que V. M. tiene), Martin Alfonso de Melo, y por ausencia de don Iuan Ribero Gayo Obispo de aquella ciudad, gouernauan la Iglesia Cathedral el Dean Antonio Pereyra, Hyeronimo Mendez maestre escuela, y Tristan Nuñez, que tenia la dignidad de Chantre, y a cargo del padre fray Antonio Dorta (que agora es Vicario General de la India) estaua el Conuento de sancto Domingo. Fuy muy bien recebido de todos ellos, y me trataron con mucha charidad y regalo, como si fuera hijo, o hermano suyo. Cosa muy publica es la grandeza desta ciudad el grande cõtrato que tiene, y las drogas que en ella se juntã : y assi me parece escusado referir lo q̃ en esta materia passa : baste dezir q̃ es la plaça mayor, y donde se haze la mas rica, y mejor feria, de quantas se hazen en el mundo, de drogas, y pe- * dreria, y que con mucha razon llamo Fol. 49 r°.
Plinio a este puerto caño de oro (que tan antigua y conocida es su riqueza). Siendo yo Reynol, o recien llegado (que assi llaman los Portugueses a los nouatos en su tierra), llego vn Iunco del Iapon, y presentaron al capitan Martin Alfonso de Melo vn pescado de marauillosa condicion, porque sin mudar la sustancia y quantitad, la mitad del año tiene figura de perro, y la otra mitad de pescado, y es el caso que en el equinocio de Março sale este pescado de la mar a la tierra, y poco a poco muda la figura de

peze en perro, quedasse en la tierra y viue en ella hecho perro, hasta el equinocio de Setiembre, entonces comiença a entrar en la mar pierde la figura de perro, cobra la figura de pescado, y en esta forma viue en el agua hasta el equinocio de Março, que buelue a reyterar sus mudanças. El arte tiene muchos exemplos que haze creyble este secreto de naturaleza, porq̃ possible es hazer vna candela de cera, y que dando siempre la misma sustancia y quantidad, darle vnas vezes figura de pescado, y otras de perro, que predicamentos son distintos el vno del otro. Ay algunos hombres en Castilla, que sin auer salido de su aldea
Fol. 49 v°. se * hazen juezes del mundo, y pareceles que es agudeza de entẽdimiento impossibilitar algunos secretos de naturaleza, que los que le han visto y andado, refieren, y juzgando destas cosas conforme a su experiencia tienen por fabulosas y cosas encantadas el arbol q̃ prouee de agua a la Isla del yerro en las canarias y todas las cosas semejãtes a esta, y temò ternan por ficticias muchas q̃ yo aqui refiero. Fuera por cierto justo en castigo de su curiosidad, o incredulidad obligarlos a que fueran a ser testigos de vista, y a que se desengañaran con la experiencia, mas como al buen pagador nole duelen prendas por escusarles este trabajò, y darles satisfacion y verdadero testimonio del pescado que he contado del Iapon : lean al padre Benito Pereyra de la compañia de Iesus en los Commentarios que escriuio sobre el Propheta Daniel en el cap. 4, las cartas anuales de los padres desta religion, que predican en el Iapon, escritas el año de ochenta y vno (que por cierto son archiuos de verdad) y a fray Hernãdo de Santiago en el sermon que haze para la inuẽciõ de la Cruz, y veran testimonios y testigos de mayor acepcion desta
Fol. 50 r°. verdad, y si leyeren las Decadas de Diego de Coto, y * las Epistolas Philipinas del Capitan Andres Lariz Durango, hallaran que las demas tambien son verdaderas. Gozando : pues desta y otras curiosidades passe algunas semanas en esta ciudad con mucho gusto y regalo, mas como los contentos se acabã, y los trabajos son ciertos y durã. poco començaron los mios en esta forma.

§ II.

Enemistades de los casados de Malacha contra el Obispo don Iuan Ribero Gayo, y el Oydor General Antonio Marquez Ribero.

LOS ciudadanos, o casados de Malacha (que assi se llaman entre los Portugueses) sentian mal del gouierno del Obispo don Iuan Ribero Gayo, y dezian publicamente que eran la causa deste daño algunos criados del Obispo, y con orden que tuuieron de la Inquisicion y fauor del capitan Francisco de Silua de Meneses (que precedio a Martin Alfonso de Melo) sacaron de su casa a Ysabel Ferreyra madre de vn clerigo que seruia al Obispo diziendo tenia algunas culpas que merecian ser castigadas y remediadas, y en odio del Obispo, como ellos dezian, y para
* hazer burla de su persona. Estando juntos en vna huerta (o Lu- Fol. 50 v°.
zon como ellos dizen) hizierõ vna figura de paja que remedaua al Obispo, y ellos con botas de vino remedaron la consagracion del olio sancto que el Obispo auia hecho en la semana sancta pocos dias antes. De lo vno y de lo otro fueron las nueuas a Goa, y para auerigar quienes y quantas eran los culpados en esta materia, el Almirante y Conde de la Bidiguera, que entonces era Virrey de la India, embio a Malacha por Oydor General al licenciado Antonio Marquez Ribero, y tambien para que pusiesse orden, y diesse algun medio para sossegar los vandos que en aquella ciudad se auian començado. Era el Oydor hombre de muchas letras, y de mucha prudencia muy entero en la justicia, sentianse los casados culpados, y pretendieronle grangear con muchos presentes y joyas. No hallaron entrada con el Oydor para que recibiesse ni vn solo jarro de agua y temerosos de algunos graues castigos, conjuraronse todos contra el Oydor, y hizieron que Manuel Trebaços Correa, se quexasse del Oydor diziendo que le hazia agrauio en su casa y honra, y le inquietaua su muger. Non pretendo referir culpas algenas
* sino contar la materia y causa de mis trabajos, y no escriuire Fol. 51 r°.
destos casos mas de aq̃llo que precisamente fuere necessario para este fin. Los casados se fauorecian del capitã por medio de vn criado suyo, y se reconciliaron con los que antes eran enemigos, y hechos todos vn cuerpo dauan vozes, pidiendo justicia contra el Oydor en fauor de Manuel Trebaços, de quien primero

auian sido grandes contrarios. Alborotose la ciudad, toda ella ardia en vandos y enemistades, toda era parcialidades y conuẽticulos, y ni de noche ni de dia se podia andar con seguridad por ella, ni aun en sus proprias casas estauan seguros los hombres, y si por ventura se atreuian a yr a alguna de las Iglesias, yuan tan cargados de armas que parecian los templos exercitos o frõteras. Recogiose el Oydor a sancto Domingo, informo a los Religiosos de su inocencia, y defendian todos su justicia. Hazia yo esto con mayor cuydado que todos, y toda la ciudad junta boluio sus quexas contra mi y me culpauan, diziendo que auia venido a su tierra a fauorecer á vn hombre que merecia mil muertes. Bastante principio es este para entender quantos trabajos passe en este tiempo, pues era solo y estrangero, y defen-
Fol. 51 v°. dia a * vn hombre a quien todos querian beber la sangre : pero acumularonse muchas causas con que crecieron mas mis trabajos como agora contare.

III.

Los daños que los Herejes hazen en la Sonda, Iaua, Malucho y Malacha.

LOS Ingleses y Olandeses, que entonces auian passado a la Sonda Iaua y Malucho como van con tanto desseo de bomitar la ponçoña de sus herrores, lleuarõ cõsigo muchos libros de authores Catholicos adulterados y deprauados con su malicia por medio de sus impressiones, y los sembraron entre los Christianos naturales de aquellas Islas, y los Portugueses que contratan en sus puertos. Llegaran algunos a Malacha, y aunque el padre fray Thomas de san Iuan, siendo Vicario de sancto Domingo, y Comissario del sancto Officio recogio y quemo muchos, con todo quedaron algunos que hizieron grauissimo daño. Los libros eran las obras de fray Luys de Gra-
Fol. 52 r°. nada, y la secũda * parte Flos Sanctorum de Villegas, en los quales, o haziendo interrogantes las clausulas affirmatiuas, o mudando los puntos, o interponiendo parentesis, o añadiendo glossas a las margenes, y a vezes mudando los titulos de los capitulos, y con otros ardides semejantes, auian escrito los Herejes mas de cien proposiciones de Calbino en fauor de sus heregias y herrores, y por su desgracia tenia estos libros fray

Bernardo de Lemos frayle Descalço de san Francisco, nacido en la Isla de Solor de padres Portugueses, muy nobles, muy Christianos, y muy honrados, aunque el miserable se hizo famoso Hereje. En el cielo pecò Lucifer : en el parayso Adam, y en el Collegio de Christo Iudas, y en la Iglesia militâte mestra madre esta mezclada la zizaña con el trigo y ay pezes buenos y malos, y no pierden las religiones quando entre tantos justos y buenos, se crian algunos que no lo son y particularmente la de nuestro padre san Francisco, que tantos sanctos tiene en el cielo, y tantos justos en la tierra, y tanto ha seruido y sirue en la Iglesia, antes en esta ocasion entiendo gozò de vn privilegio que tiene de Dios : y es que durara poco en ella et que no fuere buen frayle. Quando yo llegue a san- * cto Domingo de Mala- Fol. 52 v°.
cha estaua este religioso conualeciente en nuestra casa de vna enfermedad graue que auia tenido, porque su conuento esta fuera de la ciudad, y no le podian los medicos curar con la facilidad que en el nuestro. Fuyle a visitar y preguntome, que nueuas auia en Manila del Principe de Orange, del Duque Mauricio, de las Islas reueladas, y de la ciudad de Ginebra, aduerti mucho en la pregunta, y note mucho el afecto con que esto me preguntaua. Pareciome muy mal, y por entonces recelauame del como de capital enemigo, aunque no me atrevi a descubrir mi pensamiento. Oyome dezir vn dia missa, y con ocasion de que a su parecer me auia detenido mucho en dezirla, començo a mouer dificultades sobre las ceremonias de la missa, y el sanctissimo Sacramento de la Eucharistia. Los argumentos q̃ hazia conocidamẽte eran de Luthero, y Calbino, y aunque yo le auia respondido suficiẽtemente con todo, para mas satisfazerle, le mostre los argumentos que el me auia puesto, y las soluciones que yo le auia dado, en fray Domingo de Soto, y en Thomas Vualdense. En esta razon passe con el muchas cosas, con las quales me certifique de la põçoña * de los herrores de Fol. 53 r°.
Luthero y Calbino que tenia en su coraçon, y acabe de confirmarme en esta opinion contra otra notable que le vi hazer. Dixeron los hechizeros que el Rey don Philipe secundo nuestro Señor (que esta en el cielo) era muerto. Començo este Religioso a publicar estas nueuas como cosa cierta, y euidente, y juntamente con esto, hizo pedaços vn retrato del Rey nuestro señor (que esta en el cielo) diziendo agora seremos todos vnos. Parecio esto mal a los que lo vierõ, y declarando las palabras, dixo que agora serian todos Españoles, y no Portugueses, ni Castellanos. Estaua yo tambien presente, y fue tanto el dolor

que senti viēdo lo que auia hecho que quede tan muerto como si a mi proprio me vuiera hecho pedaços y representoseme que no era espiritū de Portugues ni odio de Castellanos, quien esto le auia hecho hazer, sino espiritu de Lutherano y Hereje diabolico, y odio que como tal tenia a nuestro Rey sancto, como a tan Catholico patron y protector de la fe. No me engañò mi pensamiento declaro el, los suyos a muchas personas. Pareciole buena ocasion los vandos y parcialidades del
Fol. 53 v°. pueblo para bomitar su ponçoña, y fue assi, que como di * zen a Rio buelto ganancia de pescadores, fue harto grande la que el Demonio tuuo por este enemigo de la fe, y apostatarō tres o quatro de ella. Yo andaua ya con cuydado notando su vida y costumbres, informeme con quien trataua y supe quanto hazia y enseñaua. Ya tenia noticia el sancto Oficio de la Inquisicion, mas yo tambien se la di y auise de todo lo referido, y depuse el sentimiento que tenia deste enemigo del Euangelio. Por otra parte con todos su amigos y parientes y con todas las personas a quien comunicaua con todas sus fuerças, ne desacreditaua el, y pretendia hazer odioso y aborrecible a los hombres, diziendo que injustamente favorecia al Oydor, que auia inquietado el pueblo, y que tenia por cierto que yo era espia, y que solo era venido para auisar a Castilla de todo lo que viesse hazer a los Portugueses. Los enemigos del Oydor dezianque esto era euidente, y que conuenia echarme luego de la ciudad, y los indiferentes (q̄ eran pocos) hablauan en esta materia como querian, y yo padecia los trabajos que no puedo exagerar.

Fol. 54 r°.

§. IIII.

Muerte del Oydor Antonio Marquez Ribero, entrada de dos Ingleses en Malacha, y otras desgracias que con esto succedieron.

LOS casados enemigos del Oydor trataron de matarle, y para esto ofrecieron a vn soldado Castellano que venia a nuestra celda quinientos cruzados, prometiendole toda la seguridad necessaria, si lo hiziesse, y amenazandole sino lo hazia, que le auian de matar, y encargaronle mucho la breuedad, y que execucion fuesse estando el Oydor conmigo, para que por lo menos se presumiesse de mi que yo era consentidor de su

muerte. El Castellano era muy hõrado y Christiano, y por medio de vna carta dio auiso al padre fray Manuel Bosque de lo que passaua, diziendo, que auisasse de todo al Oydor y a mi, y que si el entrasse, aunque le viessemos hechar mano a la espada no temiessemos. El Castellano entro en nuestra celda estando el Oydor conmigo y con otros Religiosos, y fingiendo que le queria matar re- * presento tambien su figura, que aunque estauamos preuenidos de lo que podia suceder, fue el temor que todos concebimos tã grãde que con las vozes que dimos se alboroto el conuento y toda la vezindad, y los casados enemigos del Oydor entendieron que el Castellano auia hecho todo su possible. El Castellano se fue huyendo a Vengala. Fray Bernardo de Lemos escriuia ordinariamente a los Ingleses, Olandeses, que estauã en la Sonda Iaua, y Malucho, dando les cuenta de quanto passaua en Malacha, embiandoles los derroteros de los Puertos y Mareas. Llegaron las naos de Goa, y el Oydor fue a ellas encubierto a buscar las cartas que le venian, y dissimuladamente se boluia a nuestro conuento escondido entre quatro Religiosos. Supieron esto los casados enemigos suyos y con mayor rabia que de perros y leones hambrientos, fueron a la embarcacion, dieron muchos palos y cozes a los Religiosos, rasgaronles los habitos, hecharonles en el Rio, y mataron al Oydor a puñaladas, con tanto ruydo y alboroto de toda la ciudad q̃ parecia se acabaua el mundo. Los Religiosos desnudos y con algunas heridas vinieron a nuestra casa, y tras ellos los homicidas del * Oydor derribando puertas : paredes, y todo quando encontrauan, y diziendo nos mil injurias, y haziendo nos mil agrauios. Yo me juzgaua ya muerto, y era tan grande mi tristeza que aunque no lo estaua, lo parecia. Al fin los homicidas se salieron de nuestra casa, y se fueron a vna huerta, (o luzon) a holgar como si vuieran hecho vna grande hazaña en seruicio de Dios, y de V. M. y dentro de ocho dias la justicia les dio por libres, diziendo que Manuel Trebaços Correa, auia podido matar al Oydor en vengança del agrauio que le hazia, y los demas le auian podido favorecer en este caso. Toda la culpa desta desgracia ponian a mi cuenta, y los enemigos dezian que yo merecia la misma muerte, y los amigos (que eran pocos) no se atreuian a consolarme. Fray Bernardo de Lemos acreditaua su opinion y no perdia punto en predicar sus errores, y por las cartas q̃ auia escrito a los Ingleses y Olandeses vinieron dos a Malacha, negando ser herejes, y diziendo eran Catholicos que venian a confessarse, porque en

Fol. 54 v°.

Fol. 55 r°.

sus naos no trayan sacerdotes. El capitan engañado de los homicidas del Oydor los recibio muy bien, y aposento dentro Fol. 55 vº. de la fortaleza, y prometieron a los casa- * dos de lleuarlos consigo a sus naos y defenderlos en ellas si viniesse de Goa contra ellos algun juez por la muerte del Oydor. Todos estos successos eran pascua y fiestas solemnissimas para fray Bernardo de Lemos, y començose a dezir por la ciudad que no auia secreto que obligasse a pecado mortal, que se podian abrir las cartas, y leerlas sin escrupulo, y que a qualquier juez que procediesse con passion (aunque hiziesse justicia) seguramente le podian quitar la vida. Yo comence a predicar todo lo contrario en los pulpitos, y a enseñar la verdad en todas las ocasiones que podia que eran muchas (porque no se trataua de otra cosa) y con esto nadie me queria bien, todos me aborrecian y con temor de semejantes trabajos, o por otras razones que a ellos les parecieron sufficientes los demas Religiosos que pudieran y deuieran acudir a fauorecer esta causa, no hablauā palabra, y me dexauan solo, y todo el peso del trabajo cargaua sobre mi, aunque le sentia menos, porque auia venido orden de la Inquisicion al padre Christoual de Vega (que era Castellano, y de la compañia de Iesus) para que sobre estas materias hiziesse todo quāto yo Fol. 56 rº. le dixesse, y el acudio a todo con mu- * cho zelo, con mucha prudencia, con mucho valor, como tan Catholico y Religioso. El vno de los Ingleses (que siendo muchacho se crio en casa del Licenciado Sandino Racionero de Cadix) vino a nuestra celda, y como el dezia en lo publico que venia a confessarse a Malacha : roguele yo con esta ocasion que lo hiziesse luego, y que fuesse con alguno de los Religiosos que tuuiessen mas letras y virtud, y que para consuelo y exēplo de toda aquella ciudad recibiesse el sanctissimo sacramento de la Eucharistia en publico. No me respondio a proposito, antes con cierto genero de risa bien maliciosa me dixo : no se combida en Castilla con missa, sermō y tozino, porque es tentar a los combidados de Iudios, o de poco deuotos, y començose a admirar, porque siendo yo frayle pobre, como professaua, tenia imagines en la celda. Al punto conoci sus malas entrañas, y pedi al padre Christoual de Vega comissario del sancto Officio que le prendiesse luego. Hisose la prision y hasta las piedras de la calle se leuantaron contra mi todos dezian que merecia me echassen en la mar. Sin duda lo hizieran, si Dios no acudiera por su honra. Fol. 56 vº. El otro Ingles cayo ma- * lo de vna enfermedad peligrosissima. Teniale Dios predestinado conocio su muerte y conocio sus

culpas, y confessolas publicamente, y auiso que el y su compañero eran heresiarcas, que fray Bernardo de Lemos era hereje, y que los auia llamado para yrse con ellos a Inglaterra, y que los homicidas del Oydor se auian de embarcar en sus naos, si viniesse contra ellos algun juez de Goa. Pidio perdon de sus culpas, y con mucha instancia pidio le enterrassen en lugar señalado para que la Inquisicion hiziesse de su cuerpo y huessos lo que mas conuiniesse a la gloria y honra de Dios. El Ingles murio, y al parecer de todos con grandes señales de su predestinacion, y por su confession començo el padre Christoual de Vega a proceder publicamente contra fray Bernardo de Lemos hasta prenderle a el y a sus complices. Los homicidas del Oydor huyeron mas no de la justicia de Dios, porque antes de llegar a Malucho a vnos mataron, otros se ahogarō, y todos sin faltar ninguno murieron des desgraciadamente. Con esto tuuieron algun aliuio mis trabajos, y todos conocierō la verdad con que yo trataua, y lo mucho q̃ les auia importado mi pre- * sencia diziendo que sino huuiera sido por mi se huuiera Fol. 57 r°.
perdido la fè en aquella ciudad. No con todo se descuydaron los ministros de el demonio, y de fray Bernardo de Lemos, antes en secreto nos dieron ponçoña, al padre Christoual de Bega, y a mi, y a otros quatro ministros de la Inquisicion, los quatro murieron luego, y el comissario Christoual de Vega murio dentro de quinze dias, auiēdose embarcado para Goa a dar cuenta de lo referido. Y yo solo de todos seys estoy viuo, mas tan enfermo, que muero viuiendo, y viuo muriendo.

§. V.

Fray Diego Aduarte viene a Malacha, y el consuelo que el padre fray Gabriel de san Antonio tuuo en sus trabajos.

EN el entretanto que passauan estas cosas en Malacha, sucedieron en Camboxa, y Sian las muertes que referi de los Castillas, y llego a Malacha la fragata del capitan Iuan de Mendoça, con quien yo embie a Manila, los * calices ornamentos, y libros, Fol. 57 v°.
que los religiosos auian traydo a Camboxa, Llego tambien el padre fray Diego Aduarte, que venia de China, despedido ya de don Luys, y fue a tiempo que aun no constaua a los casados de Malacha, de mi innocencia, y como oyolas quexas que dauan

contra mi reprehendiome asperrimamente (que no fue pequeña materia de desconsuelo para mi, en mis trabajos). No tenia quien me consolasse, y ocupauame en continuos estudios, y leya muchas vezes la vida de san Iuan Chrisostomo, y de san Atanasio : y escogilos por mis patrones y abogados, juntamente con nuestra Señora, y el glorioso san Ioseph, nuestro padre sancto Domingo, y san Pedro Martir, para que alcançassen de Dios el buen successo destos negocios, y me sacassen libre destas tormentas. Fue Dios seruido, por su bondad, y la intercession destos gloriosos sanctos, que se conociesse la verdad, en la forma que he referido, y para informar de ella, como era muerto el padre Christoual de Vega : me mãdaron a mi me embarcasse, para Goa. Y assi sali de Malacha, despues de auer estado en ella dos años, con tantos trabajos, y con mucho temor,
Fol. 58 rº. de que la ponçoña me quitasse la * vida, como auia hecho a los demas.

CAP. III, §. I.

Viaje del padre fray Gabriel de san Antonio de Malacha para la India Oriental.

Descripcion de las Islas de Ceylan, y Manar.

PAra dar cuenta de las disgracias referidas, me embarque para Goa, en Febrero, del año de seyscientos, con el capitan Ruylopez Salgado, natural de Galicia, y casado en Chaul, que fue capitan de la costa de Melinde, y yo auia conoscido estãdo en Manila. Sali de Malacha, passe por las Islas de Nicabar, y con buen tiempo, y en pocos dias llegue a la Isla de Ceylan, y desembarque en el Cape, lo que llaman do Frade. Esta Isla es muy grãde, y despues de las Islas de Inglaterra, y san Lorenço, es la mayor de los descubiertas. Tiene quatro Reynos distinctos el vno del otro, conuiene a saber el Reyno de
Fol. 58 vº. Candia (donde se a hecho fuerte el re- * negado don Iuan que corto las narizes, y labio de arriba a quarenta frayles Franciscos, martirizãdolos en vida, (a muchos de los quales conoci y trate.)

El Reyno de Iafanapatan, que cõquisto Andrea Furtado de Mendoça, (q̃ es vassallo de V. M.). El Reyno de Ceylan, y el de Columbo : todos estos Reynos son muy ricos, porque es riquissima la Isla : en los rios ay muchos lauaderos de oro, y mucha pedreria, y muy preciosa : en las sierras ay muchos metales, oro, plata, y cobre : y los llanos se labrã todos, y se siembran de arroz, que se coge en mucha abundancia. Ay muchos palmares, y fuera desto todo lo restante de la Isla, esta lleno de canela (que solo se cria en esta Isla, y si ay alguna en otra parte es adulterina como los açebuches, respeto de las oliuas), de fruta de espino, cidras, limones, naranjas, dulces, agrias, agras dulces, y deste genero de fruta, ay tantas diferencias, y en tanta abundancia, que no se puede exagerar : con el buen olor, y hermosura destos arboles, parece la Isla vn parayso. Tiene infinitos Elefantes, y son los mejores del mundo (porque todos los demas le reconocen ventaja, y en su presencia estan como criados humildes, en compañia de sus señores), y * si se hallan juntos Elefantes, de Ceylan, de Camboxa, Sian, Osofala, los de Seylan mandan y gouiernan a los otros, y son obedecidos dellos, como sus proprios, y verdaderos capitanes. En estas Isla esta vna piedra muy alta, que llaman el Pico de Adam, y encima tiene estampadas sas plãtas, y huellas de dos pies, que nunca se borran, aunque mas cortan de la piedra. Dizen los naturales, que de lo alto desta piedra se fue al Cielo vn hombre sancto, y dexo las señales de sus pies pintadas en la piedra. A los que han cometido graues delictos, echan desta piedra a baxo. Despeñauã a vna muger gentil, porque auia muerto a su marido, y a vn hijo suyo, y se los auia comido, acordose esta muger q̃ las mugeres christianas desta Isla, llamanã en sus necessidades, para remedio dellas, a la Virgen Maria nuestra Señora : y dixo muchas vezes, Maria de los Christianos fauoreceme : y fue Dios seruido, por los meritos de su Madre sanctissima, y para gloria suya, que llego a la tierra viua y sana, y sin recebir ninguna pesadumbre. Recibio despues el baptismo, y biuio christianissimamente. En toda esta isla se precian tanto, los naturales de la hospitalidad, que dan la primera comida de- * balde a los huespedes (aunque sean muchos) y el tiempo que los tienen en sus casas, los tratan con mucha charidad. Atrauese toda esta isla por el Reyno de Iafanapatan : y fuy a la Isla de Manar, q̃ con razon tiene este nombre, porque mana oro. Tiene vna pesqueria de perlas, que en calidad compite con las de Baren, en Ormuz, y aunque no se pescã tantas como en la isla de Haynao, pescan

Fol. 59 r°.

Fol. 59 v°.

los Chinas, con todo son mas que las que se pescan en la Margarita. La pesqueria se haze en Abril, mas los pescadores y mercaderes assientan el real en Febrero, y no lo leuantan hasta Mayo, y estos quatro meses se junta vn concurso tan grande de gente, que se haze vn pueblo de mas de cien mil vezinos : y vna feria donde se emplea y gasta vn millon de oro. Toda esta feria y trato, se gouierna por los padres de la Compañia, y como yo lo vi por mis ojos, siruen en esto a Dios, y a V. magestad, porque en esta occasion pescan muchas almas para el Cielo, y compran muchas Margaritas para la gloria, haziendo muchos christianos, mientras los demas tratan de su ganancia temporal, y no consentiendo se hagã agrauios, injusticias, ni robos, que en
Fol. 60 r°. otro caso (como primero mostro la esperiencia,) * fueran muchos, y muy graues. Eran los ultimos de Abril, y los tiempos començauan a ser contrarios para yr a Goa por mar, y la costa se ardia con las guerras, que entre si tenian los naturales, y era me forçoso, para passar a Goa antes que entrasse mas el inuierno, (que en estas tierras comiença en Mayo : y dura hasta Agosto) passar por la tierra firme. Trate este negocio cõ los padres de la Compañia, Diego de Acuña Gaspar Estebez Francisco Fernandez, y Iuan Siluera (que estauan satisfechos de las causas justas de mi viaje) cõsolaronme, y animaronme mucho, y proueyeronme de todo lo necessario para el camino, y buscaronme gente que me acompañasse. Es su habito muy conocido, en aquellos Reynos (y a los demas religiosos nunca los han visto) y en razon desto eran todos de parecer que me quitasse por entonçes el habito de nuestro padre sancto Domingo, y me vistiesse el habito de la Compañia de Iesus para caminar seguro. Yo tuue razones bastantes para no hazerlo, y me resolui en venir en mi habito, para que si muriesse en el camino, lleuasse conmigo mi propria mortaja, y con esto passe a Baypar (que es
Fol. 60 v°. ya tierra firme) : y de alli a Nagapatan, y Chara- * mandel, donde esta enterrado el glorioso sancto Thomas Apostol.

§. II.

Ciudad de Charamandel, y sepultura de sancto Thomas Apostol.

A La ciudad de Charamandel (que es vna de las buenas que tiene V. Magestad en la India Oriental) llaman los Portugueses sancto Thome. Es muy fuerte, muy hermosa, muy

bien edificada : y tiene mas de quatro cientos vezinos Portugueses, sin los naturales, q̃ son infinitos. Es muy rica y de muchas haziendas principalmente de ropas, (aũque la mayor riqueza suya, es el cuerpo del glorioso Apostol que esta en ella). Esta todo entero, y tan fresco, como si acabara de morir, y no le falta mas que la cabeça, que esta en Roma, y los dedos primeros de la mano derecha, que estan en Goa, y siempre ha hecho, y haze muchos milagros con los naturales. Iuntamente con su cuerpo esta vna cruz de piedra grande en forma de losa, en que le mataron y entrambas a dos el dia del glorio-* so Apos- Fol. 61 r°.
tol, y el dia de nuestra Señora de la O, en Deziembre, sudan leche y azeyte, cõ q̃ se curan infinitas enfermedades, sin jamas auer faltado este milagro. Y no falta quien diga q̃ en la perdicion del Rey don Sebastian, en Africa sudaron sangre. Viuiendo el glorioso Apostol dixo que llegando la mar a cierto paraje de la tierra (q̃ es donde esta agora edificada la Iglesia : y antes estaua doze leguas apartada) verian vna gente que le pareceria mucho en el rostro, y predicaria la misma ley q̃ el enseñaua. Llego la mar como el sancto dixo : y en este tiempo llego a la India el Almirante don Basco de Gama, que la descubrio. Las puertas de la Iglesia estan labradas de vna madera peregrina, y que no se conoce : cortaronse de vn madero muy grande que los naturales, como todo su poder, nunca pudierõ menear de vn lugar : y el sancto traxo arrastrando muchas leguas, con tanta facilidad, como si fuera vna paja. A esta ciudad se auia venido el capitan Ruilopez Salgado con su Iunco, despues que a mi me dexo en la Isla de Ceylan, porque con vientos contrarios, no pudimos doblar la punta de Gali, y yo me desembarque, como he contado, en Ceylan, y el se vino a inuernar a este puerto. * Aposenteme en su casa, Fol. 61 v°.
regalome mucho los dias que alli estuue, que fueron nueue, q̃ gaste en hazer vna nouena en seruicio y honra del glorioso Apostol.

§. III.

Reynos de Nagapatan, Trabancor, Madure, Bisnagli, y las costumbres de sus naturales.

SAli de Charamandel (o sancto Thome) en compañia de Ruygarcia de Meneses, de Guillermo Iorge de Escocia, y de Pedro Diaz de la Peña : los dos primeros eran Portugueses

casados en Cochin, y muy principales, y el tercero natural de S. Lucar, con cien moços de seruicio, y tres Topaçes, o lenguas (que assi llaman en aquella tierra a los interpretes, como en Mexico, Naguatatos, y en Philippinas Durbaças). En este Reynos la gēte honrada y principal, no camina en caualgaduras : y en lugar de ellas, caminan en hōbros de hombres, en vnos palanquines, que son como andas. Los hombres que los lleuan se llamā Cules, y andan cada dia ocho y diez leguas, y doze (si
Fol. 62 r°. es necessario para hazer jor * nada). En estos palanquines camine yo, y caminaron los tres compañeros, que yuan cōmigo, hasta que llegamos a Cochin. Sali de la ciudad de Charamandel, que esta en el Reyno de Nagapatan : anduue mucha parte por el Reyno de Trabancor, y el Imperio del Biznaga, todo el Reyno de la pimienta, y todo el estado del Nayque de Madure, hasta q̃ llegue al Reyno, y ciudad de Cochin. Todos estos Reynos son muy ricos, y muy poblados : y toda esta tierra es muy barata, y tanto que caminando conmigo cien personas, y durando el camino dos meses y medio : gastamos entre todos mil Fanoes solos (que assi llaman la moneda comun) que aun no son mil reales. Los naturales son gentiles, adorā al Sol, a la Luna, y Estrellas, y a todas las criaturas de quien reciben beneficio, y prouecho : y porq̃ de ordinario comen leche, particularmente adorā a las vacas, y no las matan, ni cōsienten matar. Cada vno dellos, sea hōbre, o sea muger, sea grande, o sea pequeña, tiene vna vaca, y la cria cō el mayor regalo que puede, y quando se muere la tiene asida de la cola, y con esto les parece se hā de saluar, y vsan della, como los Christianos de la candela
Fol. 62 v°. de biē morir. Tienen muchos Pagodes, cō muchos * Curus, o sacerdotes (que assi se llaman sus religiosos). Los Pagodes son muchos, y algunos tan ricos, y tambien edificados que compitē cō todas las Iglesias Cathedrales de España. Tienen en ellos muchos imagines, de paxaros, de animales, y peces hechos cō tanta propriedad que parecen viuos, y las mas estimadas son las imagenes de las vacas, de los Elefātes y puercos. A media noche, y al amanecer, a medio dia, y quādo el Sol se pone se jūtan los Curus en los pagodes, para el seruicio de sus Idolos, y cō ellos van vnas mugeres, q̃ desde niñas se cōsagran y ofrecen al seruicio de sus dioses, son grandes bolteadoras, aprēden este oficio desde niñas, y hazen bueltas muy dificultosas. Estas son las que cantan, todas son mugeres publicas, y todo lo q̃ ganan es para el pagod, y a cuenta del pagod las visten, y sustentā los Curus. En ciertos dias sacā a los Idolos, o pagodes en

procession, en vnos carros de madera muy grãdes, y muy labrados, donde van los Curus, y los mugeres bayladoras, que cãtan, diziendo, y haziendo mil torpezas y deshonestidades, y todos los demas del pueblo lleuan el carro, tirando de vnas maromas, o la van acompañando, o limpiando las calles, por donde ha de passar, y los * mas deuotos se ponen debaxo de las ruedas, para Fol. 63 rº.
q̃ el carro passe sobre ellos. Si mueren quedan como Sanctos canonizados : y si quedan coxos, o mancos, como Sanctos beatificados, y de alli adelante no trabajan, ni siruen a los Reyes : sustentáse a costo del pagod, y son estimados, como la gẽte mas principal del mundo. En quatro, o cinco fiestas principales que tienen por el año, y ordinariamẽte : son las Lunas nueuas de Março, de Iunio, de Septiembre y Henero, se sacrifican y matan muchos volũtariamente, con diuersos generos de tormentos, q̃ el diablo les enseña. Aũque no quise passando vn dia por vn pueblo, donde se hazia vna destas fiestas vi morir a tres, el vno yua atrauessado con vna cadena por el espinaço, colgado de vn palo, y cortando la carne de los braços y piernas, y arrojandola a lo restante del pueblo, que ellos estimauã como reliquias de martires. El otro desnudo y descalço, subio por vn palo muy alto, q̃ estaua lleno de cuchillos y nauajas, y despues se dexo caer por el, abriendose las entrañas al subir, y al baxar : y el otro traya hechos vnos çapatos de madera, cubiertos por dedẽtro y fuera, de vnas puas de acero, mas agudas, y espessas q̃ de rastrillos, cal- * çoselos en los pies, y fue dançando con ellos Fol. 63 vº.
delante del Pagot hasta q̃ murio. Ay en estos Reynos vn estado, o genero de gente, q̃ llaman jogues (que son como nuestros peregrinos) : Quãdo se quieren apartar (como ellos dizen) del mundo, antes que se recojan a soledad, y a los exercicios rigurosos, en que se exercitan los perfectos : como principiantes, y nouicios en esta vida gastan tres, o quatro años en visitar los Pagodes, de mayor deuocion. Andan desnudos, y no cubrẽ mas de lo que pide la honestidad, lleuan vnas banderas en las manos y vn paño a manera de esclauina, sobre los hombros, y en este ponen las insignias de los Pagodes, q̃ visitan (como traen nuestros romeros los açauaches de Sãctiago, y las plumas del gallo de sancto Domingo, y el que mas trae destas insignias, es mas bien recebido del pueblo). Despues de tres o quatro años desta vida, se recogen a los montes, y desiertos : biuen desnudos, sustentanse con frutas, y algunos cõ solas yeruas, duermen en el suelo, y estan expuestos al Sol, y al agua, sin cubrirse con ropa, ni casa ; vnos no hablan con gente, otros muy pocas

vezes : y todos se exercitan en penitencias rigurosissimas, que si
Fol. 64 r°. fueran con fin y causa, justificada, y en ser-* uicio de Dios fueran de grandissimo merito. Yo vi vno que estaua en lo alto de yn cerro, desnudo, y sentado en vn piedra, y con quatro fuegos al rededor, en forma que con qualquiera viento que corriesse : por lo menos el vno de los fuegos le yua tostando : y si passaua gente daua vozes, para que echassen leña en los fuegos, y no se acabassen. El no se apartaua de su puesto, ni comia, ni beuia, mas de aquello que los passageros le arrojauan. Algunas vezes los ciega el demonio, y habla en ellos : y los demás entonces los estiman y reuerencian como a sanctos. Todo los naturales destos Reynos se diuiden en cierto numero de linages : y el vno es mas principal q̃ el otro, como en los numeros, vale mas el tres, que el dos, y el quatro que el tres : y todos reconocen esta superioridad y ventaja. Los oficios se diuiden por los linajes, y el linage mas baxo tiene el oficio mas baxo, el mediano el oficio mediano, y el linage mas principal tiene el mas principal oficio, y no ay transito ni pasaje de vn linage ni oficio para otro. Confiessan la transmigracion de las almas, como Pitagoras, y el que fuere buen cule, (que es linaje y oficio mas baxo),
Fol. 64 v°. si viuiere bien en su estado, dizen se mejorara, * y sera, Palea : el Palea, Babea, el Bauea, Baniane, el Baniane Nayre, el Nayre Canarin, y el Canarin, Bramagne, y este es el ascenso que esperan en premio de sus virtudes, y al reues temen el descenso, en castigo de sus culpas. Quando estas castas, linajes, y oficios se hallan juntos, los principales tienen el mejor lugar, y los baxos se contentan con los lugares mas humildes, y cada vno se contenta con lo que se le deue. En vida y en muerte se precian mucho de conseruar, y augmentar las obras publicas : vnos abren poços, otros labran fuentes, otros hazen estãques, y los mas ricos en los caminos, mas passageros, edifican casas de hospitalidad, y conforme la renta que tienen de su fundador, en vnas se da a los caminantes agua, en otras vino, en otras pescado, en otras carne, en otras arroz, y en muchas dellas muchas destas cosas, y en algunas todas. Los principalissimos edifican Barelas, y Pagodes, y por lo menos escuelas, donde se crian los niños, y les enseñan a leer, y el vso y exercicio de las armas.

§. IIII. Fol. 65 rº.

Casamientos de los naturales destos Reynos, y otras costumbres suyas.

VN muchacho que auia estado en el Senado por encubrir a su madre los secretos que auia oydo tratar le dixo que los Senadores auian consultado qual destas dos cosas seria mejor, casarse vn hombre con muchas mugeres, o vna muger con muchos hõbres. Estos dos extremos tan apartados de la verdad se pratican en estos Reynos. En algunos dellos los hombres tienen muchas mugeres tantas quantas pueden sustentar, y solo el Nayque de Madure tiene ochocientas Tenian estas mugeres antiguamente poca paz con sus maridos y con sus compañeras en razon de los muchos zelos que las vnas tenian de las otras, y facilmente matauan sus compañeras, y maridos con ponçoña. Para euitar estos daños hizieron vna ley que se guarda inuiolablemente, y es que el dia que muriere el marido se quemen todas las mugeres, y a la que no quiere hazer esto volun * tariamente le cortan el cabello, y desnudas las echan en el campo. Fol. 65 vº. No pueden entrar en poblado ni pueden dar ni recebir cosa ninguna de comer, y quedan infames para siempre, y assi de ordinario se queman todas. Hazese vn hoyo mayor o menor conforme es el numero de las que se han de quemar, dõde esta mucha leña, y para que no teman la muerte les ponen delante los ojos vn espejo de azero aobado que por hechicerias, o pactos del Demonio a quien se mira en el le enoja y enciende en colera que apetece la muerte, y dessea matarse por sus proprias manos. Dura esta furia mas de vna hora, y assi de hora en hora van tomando este espejo, y despues de auerse bañado se hechan todas en el fuego. Yo quise esperimentar la malicia deste espejo, y verdaderamente que por vn grande espacio de tiempo me matara con todo el mundo. En la tierra donde los hombres tienen muchas mugeres la nobleza y haziẽda heredan los hijos por sus padres, como se vsa en España. En otros Reynos vna mujer se casa con muchos hombres, ella esta en su casa, y ellos apartados los vnos de los otros. Quando quieren estar con la muger, viene el mas principal, y esta con ella dos o tres dias * haze aquel tiempo el gasto, y sustenta toda la casa a su costa, Fol. 66 rº. y para que se sepa que esta cõ su muger, y no entre ninguno de los otros maridos, pone vna rodela a la puerta. Quãdo se va la

quita, y luego viene el segundo, y viue con ella por el mismo orden, y desta suerte continuan su trato y vida. Entra esta gente la nobleza y succession es por las mugeres, y en todo las hembras son preferidas a los varones. Ellas son las que tienen el gouierno de las haziendas particulares y publicas. Todos estos Reynos no permiten ladrones ni los ay, y assi qualquiera cosa que se pierde si el proprio dueño la busca la hallara sin falta, y si alguno se atreue a hurtarla, le cortan la mano derecha, y el pie yzquierdo, y le ponen vna campanilla al cuello, hechan al campo, no puede dar ni recebir cosa de comer, y en pocos dias muere miserablemente. Comunmente se precian de labradores, y assi parece toda la tierra vna huerta, o jardin hermosissimo. El contrato de las mercadurias es muy grande, y como todos trabajan, o negocian todos tienen lo necessario conforme a su calidad. Hazen sus vestidos de pieças entera y sin cortar arrebol-
Fol. 66 v°. uiendoselas al cuerpo con harta gracia : y * con mucha mosa y escarnio se rien de los Portugueses y Castellanos (a quien como dire llaman Franguis) por que pican y acuchillan los vestidos, y dizen que si el sastre hizo aquellas cuchilladas y picaduras por su voluntad, y sin orden del señor del vestido que merece ser castigado, y deue restituyr el daño q̃ hizo en el vestido, y ropa, y que si lo hizo con sentiendolo el dueño de la ropa vestido que entrambos son locos, y mas si por esto le diere dineros, por que mejor es el vestido sano que no roto, y entero que hecho pedaços.

§. V.

Bragmenes primeros Philosophos del mundo, sus costumbre y doctrina.

POR todos estos Reynos estan repartidos los Bragmanes, y es la gente mas principal de todos. Precianse grãdes Philosophos y dizen son los mas antiguos letrassos del mundo, y los primeros maestros de las lettras y dizen que de ellos las apren-
Fol. 67 r°. dieron Socrates y Platon. Tienen sus escuelas en Madu-*re, y enseñan su lengua (que es particular), mathematica, arismetica, musica, astrologia, y medicina. Dizen que guardan la ley natural y por la mayor parte tienen razon, porq̃ confiesan vn solo Dios, la immortalidad del alma, el premio de los justos, el castigo de los malos, y no tienen mas leyes que los diez preceptos

de el Decalogo, y ordinariamente se hazen Christianos, que es señal de auer guardado bien la ley natural, pues es cierto en nuestra fe y en buena Theologia que al que guardare bien la ley natural le dara Dios el conocimiento de la ley de gracia, aunque sea por milagro. Comunmente dizen que para el gouierno particular y publico es necessaria prudencia, y fortuna, y en esta razon cuentan vna cosa graciosa. Los Philosophos de Athenas dizen los Bragmanes que contra lo que auian aprendido en sus escuelas, enseñaron que solo la prudencia bastaua para el buen gouierno de los hombres, y que para significar esto inuentaron el juego del Agedrez donde los yerros que se hazen no son casuales ni se atribuyen a fortuna, o ventura, sino a la sciencia, o ignorancia del juego y el acertar es prudencia. Son de cótrario parecer los Bragmanes, y como he referido * enseñan que junto con la prudencia, para los buenos successos, son necessarias la fortuna y ventura, y en prueua desto, dizẽ ellos que inventaron el juego de las tablas reales, donde primero hachan la suerte con el dado, y despues, conforme a ella haze el jugador su treta. Ellos alomenos le juegan cõ mucha destreça, y le tienen pintado por armas principales en las escuelas de Madure. Yo estuue con ellos ocho dias en cõtinuos exercicios de letras como pudiera estar en Salamanca. Muchos dellos saben la lengua Latina, y todos entienden sufficientemente la lẽgua Portuguesa. En todos estos Reynos es muy comun y familiar el arbol triste. Es tan grande como vn grande naranjo las hocas parecen a las del Almendro, y la flor a la del jazmin, tiene el peçon colorado y sirue de açafran. En saliendo el sol estan las ramas tã flojas y lazias, que se caen por la tierra sin flor, y sin hojas como si estuuiessen secas, y todo el arbol se enmalenconiça y entristece tanto que justamente le llaman arbol triste : mas luego que el sol se pone se comiençan a leuantar las ramas, nacen hojas, y flores tan olorosas que exceden en Fragancia y buen olor a las rosas y jazmines, dura esto toda la * noche hasta que el sol sale. Esto mismo haze cada dia por todo el discurso del año, aũque en tiempo de muchas aguas son mas y mejores las flores. Este arbol es subjeto de muchas fabulas que refieren los Gentiles, y con el fingẽ mas methamorphosios que Ouidio : pero los Bragmenes como discretos dizen q̃ los hombres que duermen de dia y velan de noche son como arboles tristes, y en esta razon llaman arbol triste al enamorado, y a todos los que por otros respectos de noche velan y duermen de dia.

Fol. 67 v°.

Fol. 68 r°.

§.VI.

Yglesia de los padres de la Compañia de Iesus en Madure y captiuerio del padre fray Gabriel de san Antonio.

ES Madure la Corte del Nayque (q̃ es vn potentado como entre nosotros el Duque de Florencia.) La ciudad en fortaleza, en grãdeza, en hermosura, en edificios, y trato no es inferior a las muy buenes de España, y es tan buena como cada vna
Fol. 68 v°. dellas. Ay muchos esclauos fugitiuos de Cochin, y Goa, y los * mas dellos, o casi todos son Christianos, y para que tengan algun remedio y no pierdan la fe, tienen los padres de la Compañia de Iesus en esta ciudad vna Iglesia muy hermosa y a vezes, estan dos y tres religiosos, y son de grandissimo prouecho, porque componen a estos esclauos con su amos o haziendolos boluer a su seruicio, o satisfaciendoles por su rescate, y predicandoles, y administrandoles los Sacramentos los conseruan en la fe, y los gouiernan como a sus hijos y hospedan con mucha charidad a los Portugueses que por alli passan. Llegue yo a esta ciudad y hospedome en su casa el padre Gõcalo Fernandez de la Compañia, que estaua entonces por ministro de aquella Iglesia, y fuy muy regalado del, de los Bragmanes, y de algunos Indios, y despues de diez dias torne a cõtinuar mi camino. Auia ya andado vna jornada, y acabando le segunda me dio vn accidẽte muy grande de la ponçoña que me auian dado en Malacha, yua muy malo, y para preuenir en el pueblo adonde auiamos de hazer noche, algunas cosas necessarias, se adelanto el topaz, o lengua. Yua de priessa desconocio el pagot de los Gentiles, donde yo
Fol. 69 r°. me solla aposentar y fuesse a la mezquita * de los Moros. Llegue y llegaron mis compañeros, y estando todos juntos descansando vinierõ los Moros contra nosotros. Acabaua de vencer los Andrea Furtado en el Cuñali, y con esta rabia y el odio grande que nos tienen, vinieron todos juntos a nosotros. Trataron muy mal a mis compañeros y a los criados, y a mi en particular me dieron muchas bofetones, muchas cozes, y muchos palos. Hizieronme derramar mucha sangre por la boca, y fue Dios seruido que quede cõ esto mas de tres meses bueno sin tener todo este tiempo ningun accidente de la ponçoña. Apartaron a mis compañeros el vno del otro, y a mi de todos, desnudaronme, hecharonme vnos grillos a los pies, y vna cadena que me ceñia por el cuerpo, y cogia el braço derecho, y solo podia menear el

yzquierdo. Metieronme en un aposento pequeño y no muy claro, amarraronme en vn cepo y no me dauan de comer mas que vn poco de agua y arroz. En este trabajo estuue cinco dias sin saber yo de los compañeros, ni ellos de mi. Fue Dios servido que vna Mora nos tuuo a todos lastima, y sin que nadie la viesse, entraua algunas vezes a visitarme. De noche me lleuaua vna manta con que me * cubriesse, y algũ poco de carne para Fol. 69 v°.
comer. Esto basto para darme la vida, mas, de muy buena gana le perdonara yo este regalo por librarme del temor grande que tenia de q̃ la vieran conmigo. Esta Mora auiso al padre Gonçalo Fernandez como yo estaua captiuo con mis compañeros, el padre Gonçalo Fernandez se quexo al Nayque, y por orden suya cobre libertad, y la tuuieron tambien mis compañeros. Los Moros se quedaron con odio el hato, y nunca pude sacarles mas que algunos papeles, y esto a puro peso de oro. Al fin con el fauor del padre Gonçalo Fernãdez bolui a continuar mi viaje, y llegue a Protho donde estaua vna Iglesia de los Christianos de sancto Thome.

CAP. IIII, §. I.

Christianos de sancto Thome y sus costumbres.

EL glorioso sancto Thomas Apostol (que como ya he contado esta enterrado en la ciudad de Charamãdel, q̃ está en el Reyno de Nagapatã, y en reverẽcia suya se llama la * ciudad Fol. 70 r°.
de sancto Thome) predico en la India Oriental el Euangelio, fundo muchas Iglesias que aun duran hasta agora, y hizo muchos Christianos, y se han conseruado por espacio de mil y quinientos y sesenta años. Como en Europa los fieles, de Christo nos llamamos Christianos, ellos de Iesus Nazaranes, se llaman Nazarenes. Por muchos años despues de la muerte de Christo y del glorioso Apostol sancto Thome tuuieron Obispos y sacerdotes catholicos, faltaron estos, y en su lugar par ordẽ de los Patriarchas de Babylonia tuuieron Obispos Chismaticos, y Herejes, y vltimamente Nestorio que fue condenado en el Concilio Ephesino, vino a esta Christiandad y murio en ella acabãdola primero de destruyr con sus Heregias. Estos Nazaranes, o Chistianos, estan repartidos por estos Reynos, y mezclados

con los Moros y Gentiles. Es muy recebidâ entre los Gentiles y Moros destos Rêynos la vsura, y con la comunicacion y trato que tienen con ellos juntamente con sus Herejes y Chismaticos, fueron siempre grandes vsureros los Nazaranes. Tienen sus Iglesias ordinariamẽte pegadas contra las mezquitas de los
Fol. 70 v°. Moros, con los pagodes de los Gentiles, y a vezes cõ * las sinagogas de los Iudios. Las sinagogas, las mezquitas, y pagodes ordinariamente son templos muy ricos : y muy pobres las Iglesias de los Nazaranes. Para conuocar al pueblo tenian los Nazaranes campanas y succedian muchos milagros, para gloria de Dios (que quiere ser seruido y alauado con ellas.) Quãdo los Nazaranes las tañian, lloiauan los pagodes, temblauan las mezquitas, y se cubriã de niebla las sinagogas, juntaronse los Iudios, los Moros y Gentiles, y quitaron las campanas a los Nazaranes, y en su lugar tienen oy vnos palos muy grandes colgados en el ayre, y con vnos cuernos de venado, dando golpes en ellos, hazen notable ruydo, y con esto se juntan a sus Iglesias. Preuino el glorioso sancto Thome Apostol la opression y agrauios auian de recebir de los Moros, de los Iudios, y de los Gentiles, y ordeno vnos como caualleros que los defendiessen, y amparassen, y es el caso que ay vna casta de gente (que aunque son Gentiles y no conocen a nuestro verdadero Dios) tienen por officio y obligacion defender a los Christianos de sancto Thome. Quando algun Moro, algun Gẽtil, o Iudio, grande, o pequeño, aunque
Fol. 71 r°. sea Rey agrauia en la honra, o hazienda a algu- * no de los Nazaranes, el Nazarane se quexa al primero que encuentra destos hombres, y este va al agressor, pidele satisfacion para el Nazarane, y sino se la da le amenaza, diziendo que derramara su propria sangre, y succede assi que no concediendole satisfacion que pide si es justa estos hombres se hieren assi proprios, y tras aq̃sto al agressor a sus hijos nietos succeden y millones de desgracias en lã hazienda, en la honra y en la vida. Tienẽ desto todos larga experiencia, y temerosos de semejantes castigos, si alguna vez ofenden a los Nazar[an]es facilmente le satisfazen sus injurias.

§. II.

Don Alexo de Meneses Arzobispo de Goa, y el padre Francisco Ros de la Compañia, reduzen a la fe los Nazaranes de la Chanota, Diamper y Angamali.

EN la forma que he referido, y por este medio (q̃ por cierto parece milagroso) se hã conseruado los Nazarenes de sancto Thome, aunque por muchos siglos fueron siem- * pre usureros chismaticos y herejes Nestorianos, hasta que V. M. con el zelo grande y ordinario desseo, que tiene de la saluacion de su vassallos, y de los que no lo son acosta de su real hazienda con la diligencia del Arçobispo de Goa, y de los padres de la Compañia de Iesus que viven en la Chanota cerca de Cochin reduxo a esta gẽte a la verdad integridad y pureza de la fe y Euangelio, y a la obediencia del verdadero Vicario de Christo y successor de san Pedro. Eran como he dicho los Nazaranes vsureros chismaticos y herejes Nestorianos : y tenian juntamente otras mil groserias y supersticiones, nacidas de la ignorancia y malicia de sus ministros. Vino don fray Alexo de Meneses religioso Augustino Arçobispo de Goa (de quien justamente V. M. tiene tan grande opinion y concepto) con particular legacia del Pontifice, y como Nuncio suyo, traxo consigo al padre Francisco Ros de la Compañia de Iesus muy grande de Theologo, y muy docto en la lengua Caldea, en que los Nazaranes tienen escritos sus libros, y despues de muchos trabajos y difficultades harto molestas y graues que el Demonio les puso traxo al gremio y aprisco de la Iglesia a estas ouejas de Christo * que tanto tiempo auian andado perdidas, y expuestas a la rabia de tantos lobos carniceros. Reduxeron se al fin los Nazar[an]es a la verdad de la fe, por medio y diligencia del Arçobispo y del padre Francisco Ros, abjurarõ sus heregias, anathematizaron a Nestorio, al Patriarcha de Babylonia, y a los demas herejes. Dieron la obediencia al sumo Pontifice, reconocieronle por su verdadero pastor, y perlado, quemaronse todos los libros hereticos y supersticiosos, reformose la lythurgia, y todo el rezo canonico. Conuocose y juntese vno sinodo muy graue y en ella se ordenaron mechos y muy sanctos Canones, harto necessarios y conuenientes para destruyr las heregias passadas, y para conseruar a los Nazaranes en la fe verdadera q̃ de nueuo auiã professado. El Arçobispo reedifico

Fol. 71 v°.

Fol. 72 r°.

las Yglesias, proueyolas de calices ornamentos y libros, y dio vna congrua sustentacion a los sacerdotes y ministros, y hizo otras muchas cosas dignas de tan gran perlado, hasta poner en la vltima perficion a aquella Yglesia (que cierto fue criarla, o engendrarla de nueuo).

Fol. 72 v°.

III.

El padre fray Gabriel de san Antonio reduze a la fe a los Nazaranes de Protho, y quema los huessos de Nestorio y Theodosio.

DEsta buena ventura y desta suerte dichosa gozaron solamente los Nazaranes, que viuian en la Chanota en Angamali, Diamper y sus tierras (que son las costas y playas del mar de Cochin, y de los rios de Mãgate) mas los que viuian mas adentro y en la tierra firme, se quedaron por entonces en las tinieblas de sus ignorancias y errores. Venia yo continuando mi camino de Madure para Cochin, despues de auerme rescatado de los Moros del Cuñali, el padre Gonçalo Fernandez. Llegue a Protho, donde estan otros muchos Nazaranes, pregunteles que Dios confessauan, y qual era. Respondieronme, que adorauan y tenian por su Dios a vn hombre viejo, a vn hombre moço, y a vn pajaro. No entendi por entonces lo que me dezian, y para enterarme de
Fol. 73 r°. su respuesta, fuy a vna * de sus Iglesias, y halle puesta en el altar mayor vna Imagen antiquissima de la sanctissima Trinidad en la forma que los fieles la pintamos, el viejo era el padre, el moço era el hijo, el paxaro era la paloma, que representa el Espiritu sancto. Puseme luego de rodillas, y con toda la reuerencia possible la adore, la reuerencie, la bese, y puse sobre mis ojos y cabeça, y consoleme, viendo por esperiencia, el vso y antiguedad de las Imagines, que la Iglesia nuestra madre tiene, la eficacia, el valor, y el grande prouecho suyo : pues solamente en virtud desta Imagen, se llamauã y eran esta gente Naçaranes, y la falsedad de los herejes que esto niegan. Fuy a visitar otras Iglesias suyas, y halle otras muchas Imagines (aunque cõ la antiguedad estauan tan viejas, y tan maltratados, que solamente conoci vna de la adoracion de los Reyes, y otra del baptismo de Christo. Despues que passo a Hierusalem, a conquistar la tierra sancta, el sancto Rey Luis : fue conoscido en

estos Reynos en nombre de Frances, y a todos los Españoles, y a los nacidos en Europa, los naturales destas Prouincias llaman Frangui. Viendo pues los Naçaranes, la reuerēcia que yo hazia a la Imagen de la sanctissima Trini- * dad, y a las otras Fol. 73 v°.
que estauan en sus Iglesias començaron a dezir con grandes vozes, Curu, Naçarane, Frangui, que quiere dezir sacerdote Christiano, natural de España, o Francia (que para ellos lo mismo) : passo la palabra, y en pocas horas se juntaron a verme, mas de quatro mil personas. Miraronme cō mucha curiosidad, a mi, y a los que venian conmigo : y particularmente notaron los colores, la hechura, y corte del habito : y trataronme con mucha reuerencia, con mucho amor, y mucho regalo. Hize que se jūtassen algunos de sus ministros y sacerdotes, y muchos de los viejos del pueblo, y halle q̃ aquellas Iglesias estauan edificadas, desde el tiempo de sancto Thome, y que el mismo sancto, y los Obispos y sacerdotes catholicos, que inmediatemente le sucedieron, auian puesto algunas de aquellas Imagines, y como yo venia aduertido, y sabia bien lo que el Arçobispo auia hecho en Angamali, y Diamper; informeme, particularmente de sus costumbres, y con facilidad reconoci la heregia, de Nestorio, que professauā. Informeles de nuestra fe por medio de la lengua, o Naguatato, lo mejor que supe y pude, di les cuenta de lo que auia hecho el Arçobispo de Goa, en la * Chanota, en Diamper, Fol. 74 r°.
y en Angamali, y como los Naçaranes de aquella tierra auian dexado las heregias, y professauan la verdad de la fè catholica. Ellos se mostrarō muy desseosos de verse desengañados, y propmetieron de hazerse verdaderos Christianos (que tanto como esto pudo con ellos el buen exemplo, de sus vezinos). Escriui lo que passaua al Arçobispo de Goa, con vn Patamar, o correo de a pie, y entretanto que venia la respuesta, estuue con ellos. Descubrieronme las sepulturas y cuerpos de Nestorio, y de Theodosio, discipulo suyo, de quien en el canon de la Missa hazian memoria, despues de los Apostoles, y antes de los Martires (que no estauan con poca auctoridad) aunque parecia en ellas auerla tenido mayor. Llego la respuesta del Arçobispo, y con ella vinieron religiosos de la Compañia, y de sancto Domingo, y con su orden y autoridad, todos juntos hizimos las diligencias en estas Iglesias, que el Arçobispo auia hecho en las primeras. Verificose, y comprouose, por vnas letras que tenia las piedras de los sepulturas, y las Olas, o escripturas de los Naçaranes (que assi llaman comunmente a los instrumentos publicos) ser los proprios, y verdaderos huessos de Nestorio, * y de Theo- Fol. 74 v°.

dosio, los que estauan en aquellas sepulturas : aunque no se pudo aueriguar, si este Nestorio, y Theodosio eran los primeros Heresiarchas, o algunos discipulos suyos, que tuuieron el mismo nombre. Mas al fin eran Hereges, y juntos los demas religiosos, y yo con ellos los desenterramos, y quemamos. Sea Dios bendito que me hizo vna merced tan grande, que gozasse yo en Malacha contra fray Bernardo de Lemos, y sus complices, y en Protho contra Nestorio, y Theodosio, del priuilegio, y mayorazgo que tiene mi orden contra los Herejes, fundado en su misericordia diuina, en los meritos de nuestro padre sancto Domingo, y en la sangre de san Pedro Martir, y letras de sancto Thomas. Eneas Siluio (que despues fue Pontifice Romano, y se llamo Pio segundo) refiere que siendo el Legadó en Inglaterra, y en Escocia, supo que en vna Isla, que esta cerca desta, auia vnos arboles cuyas ojas si cayan en el agua, se boluian patos, o anades. Esta marauilla haze creyble otra, que ay en los rios de Protho, y es que los ojas de vnos arboles que estan en las riberas destos rios, si caen en tierra se hazen ratones y si en el agua se bueluen en peces.

Fol. 75 rº. §. IIII.

El padre fray Gabriel de san Antonio, llega a Cochin y passa a Goa, y los Naçaranes de Protho, dan la obediencia al nueuo Obispo de Angamali.

COn el consuelo que lleuaua de auer reduzido tantas almas a la obediencia de la Iglesia, y a la verdad del Euangelio, y auer quemãdo a dos tan famosos (Hereges) como Nestorio, y Theodosio : llegue muy contento a Cochin, y con el mismo contento fuy recebido de todos, y fue Dios seruido que se duplicasse esta alegria, y consuelo, porque luego llego el nueuo Virrey Arias de Saldaña, y con el llegaron las letras que a instancia de V. Magestad, y pōr orden suya, embiaua el Pontifice para consagrar al padre Francisco Ros, y criarle Obispo de la Iglesia de Angamali, donde agora esta hecho Obispo, y successor de sancto Thome, con mucho contentamiento y gusto de todos los Naçaranes, a quien todos obedecen, como a proprio
Fol. 75 vº. y verdadero pastor, y particularmente los de Pro- * tho, que

vinieron luego a retificar, y confirmar los capitulos y conciertos que conmigo y con los otros ministros del Arçobispo auiã hecho. Luego me parti para Goa (que es la corte de la India Oriental) y vna de las mejores ciudades que V. Magestad tiene en su corona real (que por ser como es conocida y tenida por tal, tengo por escusado referir su grandeza). Llegue a primero dia de Henero, de seysciẽtos y vno, en compañia del Virrey, Arias de Saldaña, (que hasta entonçes tambien auia estado en Cochin). Dos años enteros, estuue en esta ciudad leyendo, y predicãdo en el Collegio de santo Thomas, que fundo el padre fray Antonio de Arcediano. En este tiempo informe al Virrey, y desembargo, o Chancilleria, y di cuenta al Arçobispo, y a la Inquisicion de los desgracias de Malacha. A todas se puso remedio conueniente, aun que no le tuuo la malicia de fray Bernardo de Lemos, y sus complices, que al cabo murieron impenitentes. Informe tambien al Arçobispo de lo que me auia sucedido en Protho : y de su renta dio la que basta para sustentarse las Yglesias y ministros de los Naçaranes, que aqui viuen como auia hecho en Diamper, Angamali, y la Chanota.

§. V. Fol. 76 r°.

Los padres fray Diego Aduarte, y fray Gabriel de san Antonio, salen de la India, y vienen a España, y tratan los negocios de Camboxa, y Philippinas.

EL padre fray Diego Aduarte se auia quedado en Malacha, descansando de los trabajos que tuuo, viniendo de China, todo el año de seycientos, mientras yo camine por la tierra firme de la India : y todo esto le fue necessario, porque nauegando para Goa, dõde ya yo estaua dando cuenta de los negocios de Malacha, y esperandole, para venirnos juntos a España : la nao en que venia tuuo vna tormenta muy graue, y de arribada, estuuo perdida en las islas Madiuia, en los meses de Março, y Abril de seyscientos y vno : desempararon la naue, el capitan, el piloto, todos los passageros, y muchos de los marineros, y se vinieron en Chanatones, Balones, y barcos pequeños a Cochin, el padre fray Diego Aduarte, no quiso desemparar la naue, estuuose cõ los pocos marineros * que quedaron conso- Fol. 76 v°
landolos, y animandolos : y al fin traxo la naue a saluamento,

a Cochin, y a el se deue toda la riqueza que traya, que yá dexauan los proprios dueños por perdida. Fue a Goa, y estuuo todo el año de seyscientos y dos, y en Henero de seysciẽtos y tres, se embarco en Cochin, para España. Tuuo grandes tormentas, y despues de nueue meses de nauegacion, arribo a Galicia. Yo me embarque en Goa, este mismo año, auiendo reconocido el desierto de Arabia, las Islas del Comboro, y san Lorenço : passe el cabo de Buenaesperança, y sin tomar la isla de sancta Elena, auiendo visto la isla de la Ascension, vine a las Terceras, y me desembarque en Lisboa, sin auer tenido tormenta, ni malos tiempos, en cinco meses y medio, q̃ duro el viaje (aunque tuue muy graues accidentes de la ponçoña que me auian dado en Malacha). Vine a esta corte atratar del remedio de la Congregacion de la India Oriẽtal, y de otros negocios graues, que el Virrey, el Arçobispo, la Inquisicion, y la ciudad de Goa me auian encomendado, y halle a los capitanes, Pedro Sebil, y Pablo Garrucho, que solicitauan la causa del Reyno
Fol. 77 rº. de Camboxa. Para aueriguar los successos deste * Reyno, y tratar los negocios de Philippinas a que principalmẽte venia : despues de auer concluydo los que tocauan a la India Oriental, me mando el Conde de Lemos, Presidẽte de Indias, en nombre de V. M. que estuuiesse en esta corte, y hiziesse venir a ella al padre fray Diego Aduarte, y pidio al padre fray Garcia Guerra, Prior de san Pablo desta ciudad nos tuuiesse y regalasse por su cuenta, y el lo hizo, y haze como verdadero hijo de sancto Domingo. El Conde de Lemos recibio la informacion, que el padre fray Diego Aduarte, y yo le dimos de los successos del Reyno de Camboxa, y de otros negocios de Philippinas, y con el orden que tuuo de V. M. embarcò a Philippinas, con el maestro de campo Esquiuel, y los capitanes Pedro Sebil, y Pablo Garrucho, quatrocientos hombres, y al padre fray Diego Aduarte, y a mi, nos mando juntar treynta religiosos para ambiar a Philippinas, a de lleuarlos el padre fray Diego Aduarte, y con particular poder del consejo de las Indias, y de nuestro padre general, esta actualmente buscandolos, yo me quede en esta corte, acudiendo a otras cosas, que son necessarias para el viage destos religiosos, y cõcluyr los negocios de Philippi-
Fol. 77 vº. * nas : llegaron en este tiempo a esta corte en prosecucion de la jornada del Reyno de Cãboxa. El capitan Andrez Lariz Durango, y el alferez Miguel Iaque de los Rios, que es vno de los quarenta Castillas, que hizieron el viage primero al Reyno de Camboxa, y don Diego de Miranda Enriquez, que despues de auer

seruido a V. M. en la India, en Mexico, y Philippinas, viene agora por embaxador de Persia, y a peticion suya, para que V. M. sea mejor informado de los successos deste Reyno, escrui esta relacion, y Memorial, que ẹn substancia contiene, lo que breuemente referire en el Epilogo suyo.

Epilogo, y conclusion, de todo lo contenido en este Memorial.

CAP. IIII, §. I.

Riqueza del Reyno de Camboxa.

DE lo referido en esta relacion consta de la riqueza, de la grandeza, de la abun- * dancia, y opulẽcia de los Fol. 78 r°.
Reynos de Cochinc[h]ina, Tunquin, Cachan, y Sinoa, y de los Reynos de Champa, y Sian, que compiten con todo lo bueno que tienen America, Europa, y Africa : y son de las muy buenas de la Asia. Esta verdad esta (como es razon comunmente recebida en España) y assi no me parece necessario traer argumentos, para prouar la mas en fauor del Reyno de Camboxa, dire breuemente lo que tantos testigos, tan fidedignos por tantos años han experimentado, y han pretendido alcançar con tantos trabajos (que en otro caso fueran excusados) porq̃ cierto ministro no se con que zelo ha escrito que este Reyno es pobre y miserable. Ay en Camboxa oro, plata, pedreria, plomo, estaño, cobre, seda, algodon, incienso, menjuy, lacre, marfil, arroz, elefantes, bufanos, cauallos, vacas, cabras, venados, gallinas, y frutas muchas y muy regaladas, y sin esto tiene el contrato de toda la Assia, y es la puerta principal para gozar las riquezas inestimables, que tiene el Reyno de los Laos (aunque sin estas, el tiene tantas, que quando el Rey Apram Langara yua huyendo a los Laos, fue muchas jornadas, derramando monedas de plata

Fol. 78 v°. y oro, para que occupandose en cogerlas, no le * diessen alcance los Sianes). Desto tienen tanta, y tan larga experiencia los Portugueses de la India, y los Castillas de Philippinas, que con la esperança de entrar en este Reyno, han passado tantos, y tan graues trabajos, y hecho gastos tan excessiuos, y cierta cosa es que hombres de tanta prudencia, no los hizieran sino estuuieran ciertos desta verdad, y quando todo esto falte, vna sola cosa basta para prouar esta verdad, y es la frequencia grande, y continua de los Iapones, y Chinas, en este Reyno. Son estas naciones como los Iudios, y aun peores que nunca van a tierra esteril, o pobre : y siempre viuen, y tratan en las tierras que manan leche y miel : y donde pueden sacar prouecho, y es cosa certissima que pues ellas contratan con el Reyno de Camboxa, es Reyno muy rico, y donde hallan grandes prouechos, que no quieren otro argumento los Españoles, que viuen en aquel Archipielago, para conocer las tierras, por ricas, o pobres mas que la presencia, o ausencia de los Iapones, y Chinas : y assi sin duda, ni encarecimiento poblando V. Majestad este Reyno,
Fol. 79 r°. o los conuezinos, augmentara sus rentas, y * enriquezera sus vassallos, excessiuamente.

§. II.

La conueniencia y justicia que ay para continuar este viage.

COntra estos Reynos de Cochinchina, Sian y Champa esta la guerra justificada no solo por la defension de los Innocentos (q̃ como referi son muchos los que alli mueren, y en buena Theologia es causa bastante para hazerles guerra), sino particularmente por agrauios conocidos que han hecho y hazen a los Portugueses de la India, y a los Españoles o Castillas de Philipinas. El Rey de Cochinchina defendio los homicidas, y traydores del Gouernador Gomez Perez das Mariñas, y retiene injustamente la galera, la artilleria y estandarte Real, y toda la demas riqueza que lleuaua el Gouernador muerto, y sobre amistades juradas con el General Iuan Xuarez Gallinato le hizo guerra, y fauorecio a otros para que se la hiziessen. El Rey de
Fol. 79 v°. Sian teniendo hechas pazes con * Malacha y Manila frijo veynte y ocho Portugueses, hizo guerra al capitan Iuan de Mendoça,

y mato a el y otros dos Españoles como ya dixe, y a los demas puso en mucho peligro. El de Champa es Pirata y ordinariamente captiua a los Portugueses, o Castillas que entran en su Reyno auiendoles dado primero saluo conduto como hizo con Gregorio de Bargas, Blas Ruyz, y Miguelaguado : y si el numero de los agrauiados pareciere pequeño para justificar la guerra contra tantos Reynos y tan grandes, ha se de aduertir que eran todos embaxadores, que por el derecho comun de los gentes son illesos. Todos estos Reyes estan requeridos para que hagan satisfacion con digna y sufficiente, como consta por las informaciones que se hizieron en Manila no solo no la hazen, mas continuan con sus agrauios, y cada dia los hazen mayores. Por estas razones todas las religiones y religiosos de Philipinas a quien se dio noticia del caso justificaron la guerra contra estos Reynos, y en Castilla fueron del mismo parecer. El Padre Presentado fray Garcia Guerra prior de san Pablo de Valladolid, el maestro fray Geronymo de Tiedra Predicador * de V. Magestad Fol. 80 rº. el Maestro fray Diego Nuño Regente de Gregorio, y el Presentado fray Baltäsar Nauarrete, y otros muchos y muy graues Theologos de la orden y san Francisco, de san Augustin, y de la Compañia.

§. III.

Los prouechos que promete esta jornada.

DEspues de la conuersion de tantos Reynos la saluacion de tantas almas, y la extension del Euangelio (que es el prouecho principal desta guerra, desta conquista, o poblacion) ay otros muchos prouechos que obligan a continuar este viaje, y a acabar esta jornada començada. El primero es reparar los daños que los Olandeses y Gelandeses hazen en estos Reynos, lleuandose la riqueza dellos, y sembrando sus heregias, y errores. Las Yslas que agora estan reueladas en los estados baxos de Flandres, lleuadas de su passion publican que V. Magestad no tiene particular derecho para * la conquista destas Fol. 80 vº. Islas y Reynos, y que tambien ellas pueden libremente nauegar y contratar en estos Reynos, y Islas, y cõ estos principios falsos para conquistar estas Islas y Reynos han hecho vn deposito comun y publico, y tienen juntos en el ochocientos mil ducados,

ycada dia le van acrecentando. Ordenan tres esquadras de nauios, vna que va ya otra que venga, y otra que actualmente este en el archipielago, y para esto tienen nombrados consules, deputados, y capitanes, y otros muchos ministros, y tratan de desfrutar esta viña de V. Magestad, como si fuera propria suya, no teniendo ninguna derecho para poderlo hazer. Las naos que han venido de alla, han traydo muchos moços, Iauos, Malayos, Camboxas, Cochinchinas, Sondas, Bandeses, Vintanes, y los han criado en sus seminarios y enseñando su lengua y errores, y agora los bueluen a sus tierras para valerse dellos, y en conclusion tienen para esto metido tanto caudal que de su determinacion se deuen temer muchos males, y sin el daño graue que hazen en el patrimonio real de V. M. menoscaban tambien y destruyen el mayorazgo de Christo, porq̃ estan expuestos aquellos puertos Islas y
Fol. 81 r°. reynos a que * muchos de los Christianos dexen las fuentes de agua viua del Evangelio (que solas hartan y pueden saluar las almas) y beuã el agua turbia, y mortifera de la doctrina destas cisternas rotas, y se entren por estas puertas del infierno, como hizieron fray Bernardo de Lemos, y sus complices. Para poner algun remedio a estos daños el Archiduque Alberto dio orden expresso al Almirante de Aragon paraque informasse destas cosas a V. M. y al real consejo de las Indias, y la medicina mas conueniente, que pueden tener estos males, es mandar V. M. que se cumpla inuiolablemente lo que el Conde de Lemos Presidente de Indias, y tode este real consejo tiene ordenado, y es que los religiosos que huuieren de passar este año, y los venideros a las Philippinas, Iapon, y Camboxa (principalmẽte los Dominicos, a cuyo cargo y cuenta estã estas prouincias) sean tantos, y tales que con vida y doctrina puedan resistir a estas furias del infierno.

El segundo es el augmento del patrimonio real de V. M. que excessiuamente sera mayor viniendo a España las drogas, la pedreria, y las demas haziendas, y frutos destos Reynos, por
Fol. 81 v°. manos de los vassallos de * V. Magestad, y ministros suyos, y no por otras.

El tercero es poder occupar, y dar de comer a toda la gente perdida, baldia, y ociosa, de Mexico, del Peru, y de Philippinas, que sola esta basta y sobra, sin lleuar otra gente de España. El daño que esta gente haze, a donde quiera que vive, y los males que se deue temer q̃ hagan, es bastante razon para hazer esta jornada, pues alias es justa, y es cierto que la nueua deste viage, y la esperança q̃ tienen de hazerle, es la que agora

sustenta y conserua en paz, a estos hombres. De la facilidad con que se pueden alcançar estos prouechos, haziendose esta jornada, pudiera dezir mucho : mas remitome a las cartas de don Luis Perez Dasmariñas, de don Francisco Tello de Guzman, y don Pedro Brauo de Acuña. Principalmente porque auiendose de hazer esta jornada el remedio mas conueniente, para que tenga buen successo es hazerla con poco alboroto, y ruydo, y con la mayor dissimulacion, y secreto que fuere possible, no entrando los Castillas en estas tierras de presente como conquistadores, sino como probladores. Y cierto que lo contrario seria caso lastimoso, pues aquellos Rey- * nos se que- Fol. 82 r°.
dariã en su infidelidad, y nuestros enemigos con razon se podrian reyr de nosotros, pues tienen sus tierras, mares y rios, llenos de sangre, y huessos de Españoles, y estan ricos con nuestros despojos, y contentos del credito, y opinion que hemos perdido, viendo que hemos començado cosas, que con tanto caudal, de nuestra parte no hemos podido acabar, y los reuelados de Flandes continuaran sus robos, y latrocinios, y lleuaran adelante sus errores y heregias, predicandolas a aquella gente miserable. No es menos conueniente y justa esta jornada para el Reyno de Camboxa. Porque si el Rey perseuera en sus propositos sanctos, justo es ayudarle, y fauorecerle : pues con esto se siguen a todos tantos, y tan grandes prouechos : y sino quiere ser Christiano, sobrada justicia tenemos para pedirle satisfacion de tantos gastos, como hemos hecho por el, y de tantos agrauios como por su causa hemos recebido.

§. IIII. Fol. 82 v°.

El estado que esta materia tiene en España, y lo que se suplica a V. Magestad, en este memorial.

DE todo lo referido dieron noticia al real consejo de las Indias, el padre fray Diego de Soria (que agora es Obispo de Tagayan, o la nueua Segouia) el Alferez Miguel Iaque de los Rios, y los capitanes Pedro Sebil, y Pablo Garrucho, y pareciendo al consejo por las razones referidas, cosa conueniente continuar este viage, y acabar lo començado : nombro por general al Conde de Baylen. Esta el Conde conocido, y esti-

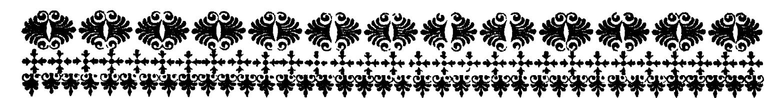
mado por hõbre de entrañas piadosas, y de poco, o de nada codicioso, y muy liberal, y como con estas buenas partes se asegurauan los daños, que la ambicion y codicia, han hecho en otros descubrimientos fue muy bien recebido este nombramiento y eleccion. La execucion deste assiento y concierto, sea
Fol. 83 r°. dilatado hasta agora, y el Conde de Baylen perseuera en * los desseos que tiene de seruir a Dios, y a V. Magestad, en este viage : y cierto parecen cosa del Cielo sus desseos, y perseuerancia, porque siendo como es el Conde cauallero de tanta nobleza, y prudencia : y teniendo como tiene vn estado de tanta honra, y prouecho, sin heredero legitimo, que le suceda (aũque esta en edad, y sin estado, poderle tener) todo lo dexa, y pospone por seruir a V. Magestad en esta jornada, sin perder vn punto de su pretension (aunque se le han ofrecido mil inconuenientes y estoruos) y en esta razon ha hecho grandes gastos y diligencias : y no es ociosa su pretension, porque aunque el Gouernador de las Philippinas, don Pedro Brauo de Acuña, aya tenido buen successo en Terrenate, y hecho fortaleza, en Champa (como se dessea, y espera) cõ todo es conueniente la pretension del Conde, para entrar en el Reyno de Camboxa, y conseruar lo que el Gouernador de Philippinas tuuiere començado, o reparar lo que huuiere perdido. Los naturales de Camboxa se sustẽtan con las esperança, que tienen, de que Dios les ha de hazer esta merced, y V. M. este fauor, y dizen que el Elefante blanco, que nacio en su tierra, es Pronostico certissimo,
Fol. 83 v°. de * su conuersion, y del baptismo que dessean, y esperan recibir. El consejo real de las Indias (principalmente el Conde de Lemos, Presidente suyo) dessea entrañablemẽte que Dios encamine este negocio como mas conuenga a su gloria, y al seruicio de V. M. Y ha tratado, y trata esta materia con el zelo, con la Christiandad, con la prudencia, y con el cuydado, q̃ trata todas las materias de su officio, y todos los demas negocios que estan a su cargo, y son increybles las diligencias que haze, y ha hecho, para mejor acertar en la resolucion desta causa.

Suplico pues humilmente, a

V. M. se sirua de mandar considerar estas cosas : y tomar en ellas la resolucion mas conueniente a la gloria de Dios, y a su Real seruicio. Guarde nuestro Señor a

V. M. y augmente, y conserue su vida, y estados : como sus vassallos, y toda la Christiandad tenemos necessidad, y desseamos por muchos y bienauenturados años.

(.?.)



RELATION

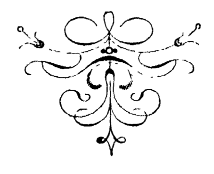
BRÈVE ET VÉRIDIQVE

des événements

du Royaume du Cambodge.

AU ROI DON PHILIPPE

notre Sire.



PAR LE FR. GABRIEL DE

S. Antonio de l'ordre de

S. Dominique.

A S. PABLO DE VALLADOLID

Par Pedro Lasso. 1604



SIRE,

Fol. 2 r°.

LES Espagnols ont servi Votre Majesté aux Philippines et dans les royaumes circonvoisins de Siam, Cochinchine et Cambodge, en vrais et loyaux sujets, jusqu'à y perdre leur propre vie. Toutefois ils ont été contristés de ce que personne ne se soit trouvé pour rapporter à Votre Majesté leurs hauts faits et services, si nombreux et considérables qu'en toute justice Homère, Cicéron, Tite-Live ou Plutarque devraient les conter.

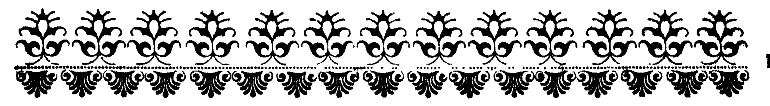
*Actuellement, le Docteur Antonio de Morga, alcade de cour à Mexico, et le capitaine Andres Lariz Durango les écrivent, le premier en prose, le deuxième en vers castillans. Et ceux qui liront ces histoires auront grand sujet d'envier également la gloire que les Espagnols y gagnent par leurs actions et celle qu'acquièrent de tels chroniqueurs. En attendant que ces livres paraissent, j'écris ce bref mémoire et relation des événements qui se sont passés au Cambodge pour que Votre Majesté, dans le temps non occupé au lourd fardeau du gouvernement de tant d'États, me fasse la grâce d'y jeter les yeux de Sa Grandeur souveraine, à qui il appartient de récompenser et honorer leurs labeurs; et aussi, pour qu'au nom de Votre Majesté, se dissipent * les brouillards et nuages de toutes les fables et faussetés* Fol. 2 v°. *publiées à tort en Castille sur les événements de ces îles et royaumes. Les histoires humaines sont comme l'eau et l'air, qui prennent la saveur et qualité des terres par où ils passent : suivant que la terre est douce ou saumâtre, malsaine ou saine, les airs deviennent sains ou malsains, les eaux amères ou douces; ainsi maints récits fabuleux s'écrivent et sont tenus pour vrais par le grand crédit qu'ils tirent de leurs auteurs, et, au rebours, nombre de vérités, par la minime ou nulle autorité de qui les exprime, perdent leur lustre et sont discréditées, ainsi qu'il est advenu en cette matière.*

C'est pourquoi je supplie humblement Votre Majesté de dai-

gner lire ce mémoire afin que, grâce à son autorité, la vérité éclate en cette circonstance; que par la faveur de Sa Grandeur les efforts de ses sujets soient récompensés, et qu'un prince si catholique, père de la patrie, défenseur de la foi, patron de l'Église, protecteur de son peuple, tienne justement pour son intérêt propre l'occasion d'accréditer les prouesses et de récompenser les services des susdits, et plus encore, ce qu'ils ont fait dans le but de propager la Foi et l'Évangile qu'estime tant Votre Majesté :

De qui Notre-Seigneur veuille garder la catholique et royale personne et la faire prospérer de nombreuses et très heureuses années, comme en ont besoin ceux-ci et tous les royaumes chrétiens.

(.?.)

 Fol. 3 r°.

PREMIÈRE PARTIE

des événements du Royaume du Cambodge.

ARGUMENT ET SUJET de cette relation.

LE monde, aujourd'hui découvert et connu, est divisé, conformément à la bonne hydrographie et géographie — qui est la description de la mer et de la terre —, en cinq parties : ce sont l'Asie, l'Afrique, l'Europe, l'Amérique et l'Archipel de Saint-Lazare (1), sans compter la Terre de Feu, qui, après son exploration, deviendra avec raison la sixième et la plus grande partie du monde.

Les Anciens avaient grande connaissance de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, spécialement Ptolémée et Pline. Améric [Vespuce] nous a donné des renseignements sur toutes les Indes occidentales, dont les parties principales * sont le Mexique et le Fol. 3 v°. Pérou, mais qui généralement, dans leur ensemble portent le nom de leur premier découvreur et s'appellent Amérique. Marco Polo connut l'Archipel de Saint-Lazare et nous en fit part. Le premier voyage d'Amérique fut accompli par Colomb, bien qu'il ait seulement abordé dans les îles Hispaniola (2), Cuba et adjacentes. Fernand Cortès le compléta et fut le premier qui foula la terre ferme. Par l'Archipel de Saint-Lazare, Fernand de Magellan ouvrit le chemin de l'Orient, grâce à la connaissance qu'il eut de la première route parcourue par D. Vasco

(1) Nom donné par Magellan aux Philippines parce qu'il les découvrit le jour de la S. Lazare. Ce fut le 16 mars 1521. Voir *Magellan's Voyage around the world by Antonio Pigafetta*. The original text of the Ambrosian Ms., with English translation, notes, bibliography, and index. By James Alexander ROBERTSON, (Cleveland, 1906, 3 vol. in-8°), t. 1er, p. 104-105.

(2) Haïti, autrefois Saint-Domingue, découverte par Christophe Colomb le 6 décembre 1492.

de Gama, comte de Vidiguerra et amiral de la mer ; il entra par le détroit que forme la Terre de Feu avec la Province des Géants qui, de son nom, s'appelle détroit de Magellan. Et de Saint-Lazare, le chemin vers l'Occident fut ouvert par le gouverneur Miguel López de Legazpi (1) et le P. frère Martin de Herrada (2), religieux augustin, lesquels donnèrent aux îles de

(1) Miguel López de Legazpi, naquit à Zumárraga (vers 1506 ?), dans le Guipúzcoa, de parents aisés. Il partit tout jeune pour Mexico, y vécut une trentaine d'années dans les fonctions de greffier en chef et alcade ordinaire. Il approchait de la soixantaine et ni son âge ni sa carrière ne semblaient le prédisposer aux aventures, quand sur l'ordre du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, D. Luis de Velasco, il s'embarqua assisté de son compatriote le P. Urdaneta (*), au port de Navidad, le 21 novembre 1564, pour une destination inconnue en qualité de général d'une nouvelle expédition du « Ponent ». A 300 lieues en mer, ouvrant le pli qui lui avait été remis, il apprit qu'il était chargé non de coloniser la Nouvelle-Guinée, comme le croyait Urdaneta, mais de planter le drapeau espagnol aux Philippines. Le 24 janvier 1565, Legazpi prenait possession de Guajan dans l'île des Larrons. Le 13 février, il abordait à Leyte, le 23 il annexait l'île de Sámar, après avoir conclu amitié scellée par le serment du sang avec Sicatuna, un des principaux chefs de Bohol. Ensuite il passa à Cebú où il fondait bientôt la ville du Nom-de-Jésus, déployant dans toutes ses allées et venues une si habile politique à l'égard des indigènes, une abnégation et une endurance si tenaces, malgré les hostilités ou le manque de vivres, qu'il finit par obtenir tout ce qu'il voulut, y compris le baptême de plusieurs grands chefs de Cebú. Dès 1569, Philippe II reconnaissant les admirables services de Legazpi, le nomma Amiral des îles des Larrons avec survivance. En 1570 il s'établit à l'embouchure du fleuve de Panay d'où il détacha Martín de Goyti à la conquête du territoire de Manille dont lui-même put seul se rendre maître l'année suivante. En 1571, il reconnaissait Mindoro, fondait Cavite et après avoir, à son bord, conclu une paix solennelle avec les râjas Matanda, Lacandola et Soliman, en juin 1571 il fondait encore la ville de Manille. Il mourut d'une crise cardiaque le 20 août 1572, accablé de soucis et de déboires. Il fut enterré en pompe à Saint-Augustin de Manille et son oraison funèbre prononcée par le célèbre P. Martín de Rada. Legazpi laissa un nom aussi pur qu'illustre car il unissait à de grandes capacités d'administrateur de grandes vertus privées. Sobre, sans besoins, ami de toute science et de toute justice, il gagna les Philippines presque sans coup férir à l'Espagne, par sa douceur, son équité, sa modération à l'égard des indigènes qui avaient fini par l'aimer comme un père. Chose bien rare à cette époque, cet homme qui eut en mains des trésors, méprisait l'or et mourut pauvre ne laissant que des dettes aux siens.

(2) Martín de Rada, écrivain et moine augustin, naquit à Pampelune le 20 juillet 1533. A l'âge de onze ans, il alla étudier à l'université de Paris le grec, le latin et les autres sciences, étonnant ses maîtres par son extrême

(*) Andres de Urdaneta, d'abord capitaine puis augustin, né à Villafranca (Guipúzcoa) en 1498, mort à Mexico le 30 juin 1568.

Luçon qu'ils découvrirent en cet archipel le nom de Philippines en l'honneur du roi D. Philippe II, notre Seigneur, qui est au ciel, par l'ordre de qui ils les découvrirent, au temps où D. Luis de Velasco (1), premier vice-roi de ce nom, gouvernait la Nouvelle-Espagne.

Je suis allé dans ces cinq parties du monde, je les ai vues et connues, et bien que de chacune d'elles il me serait possible de dire * beaucoup de choses, je rapporterai seulement celles qui Fol. 4 r°.
sont nécessaires pour renseigner Votre Majesté sur le royaume du Cambodge. L'ordre, la méthode et la clarté rehaussent la vérité de l'histoire et, pour qu'on voie et entende mieux ce qui est traité dans cette relation, je l'ai divisée en trois parties, les parties en chapitres et les chapitres en paragraphes, chacun avec leur titre propre. Dans la première je conterai le voyage du général Gallinato (2); en la seconde celui que fit au Cambodge

précocité. De Paris, il se rendit à l'université de Salamanque où il entra au couvent en 1553. Il fut envoyé ensuite à Tolède, puis, en 1557, au Mexique où ses grandes aptitudes mathématiques et sa vaste connaissance des langues indigènes lui valurent grand renom. Dédaignant l'évêché de Halisco, en 1564, il préféra suivre Legazpi aux Philippines; il y devint provincial de son ordre en 1572, puis s'en alla en Chine en qualité d'ambassadeur du gouverneur des Philippines. En 1576, comme il repartait en Chine, l'équipage chinois de son bateau se mutina et l'abandonna avec son compagnon, le P. Albuquerque, sur la côte de Boliano; sauvé par le sergent Morones, il rentra à Manille qu'il ne quitta plus que pour Bornéo. C'est en revenant de cette dernière île qu'il mourut en mer en 1578.

(1) Luis de Velasco, de la très noble maison du connétable de Castille, fut le second (et non le premier) vice-roi de la Nouvelle-Espagne qu'il gouverna de 1550 jusqu'en 1564.

(2) Juan Juárez (de) Gallinato, était né vers 1555 à Las Palmas (Canaries). Quoique le P. Gabriel de S. Antoine semble peu l'apprécier, c'était, paraît-il, un excellent soldat qui fournit une longue et brillante carrière aux Philippines. Gómez Pérez Dasmariñas lui donna le commandement de l'expédition d'Ituy (nord de l'île de Luçon), puis le mit, en janvier 1596, à la tête des troupes envoyées pour rétablir au Cambodge Apram Langara. Gallinato parvint jusqu'à Chordemuco (Phnom Pénh), mais en sourd désaccord avec Blas Ruiz et Diego Belloso, il s'en alla sans les entendre vers la Cochinchine et ne rentra à Manille en septembre 1596 qu'après avoir essuyé mille périls et mille fatigues, poursuivi par les récriminations de Blas Ruiz qui l'accusait d'avoir fait avorter la conquête du Cambodge. De 1600 à 1602, Gallinato guerroya contre les pilates Moros (musulmans), particulièrement ceux de Joló (Sulu, Soulou). En 1603, il participa à l'expédition de Ternate, mais se distingua surtout à Manille dans la répression de la formidable émeute des Sangleyes (Chinois de Manille). En 1606, on le trouve encore à la conquête des Moluques ou bien en lutte contre les Hollandais. Il mourut en 1615 mestre de camp et très estimé.

D. Luis Perez Dasmariñas (1) et dans la troisième celui que j'effectuai à travers le monde entier, depuis que je quittai l'Espagne jusqu'à ce que j'y revins.

CHAP. I, §. I.

Description générale du Cambodge et des autres royaumes et îles de l'Orient.

DE l'Asie, qui est la première des cinq parties du monde, en faisant voiles de la Chine ou du Japon — ses îles adjacentes — vers l'Afrique, se projette un promontoire de terre en forme de bras. Il commence à vingt degrés et va, courant du nord au sud, jusqu'à un degré et demi. Très large à l'origine, il se rétrécit
Fol. 4 v°. peu à peu, tels le cap de Bonne-Espérance * en Afrique et celui de Tuticorin, dans l'Inde orientale. Ces deux promontoires réunis donnent naissance à la baie ou golfe de Bengale et Rachan (2). Du côté situé en face de Tuticorin, le promontoire susdit appartient aux royaumes de Pégou et de Pera (3), d'où

(1) Luis Pérez Dasmariñas, fils de D. Gómez Pérez Dasmariñas, chevalier de l'ordre d'Alcántara et gouverneur intérimaire des Philippines, de 1593 à 1596, était venu très jeune dans ces îles en compagnie de son père. Vaillant, actif, mais ayant lié intimement ses intérêts à ceux des Dominicains, après avoir nommé le Dr Antonio de Morga lieutenant-général des Philippines et remis le pouvoir en 1596 aux mains du gouverneur titulaire D. Francisco Tello, sous l'influence du P. Alonso Jiménez, il entreprit en 1598, à ses frais et risques, la deuxième et si désastreuse expédition du Cambodge. Il parut n'en tirer que de grandes fatigues et une ruine partielle, l'expédition ayant été fort coûteuse.

Du moins put-il, d'accord avec le P. Alonso Jiménez, aider le capitaine Juan de Zamudio à établir une factorerie espagnole à Pinal (Hongkong ?). D. Luis Pérez Dasmariñas devait succomber, comme son père, sous les coups des Chinois. Lors de leur formidable soulèvement en octobre 1603, il les combattit vaillamment, fut tué par eux dans une rencontre à Tondo (faubourg de Manille) et sa tête, coupée par les rebelles, alla orner les murs de la ville où il avait paru jadis en maître. Cette injure fut vengée avec usure et la rébellion noyée dans le sang d'environ 30,000 Chinois.

(2) L'Arakan ou Arracan, nom dont la forme indigène est Rakhaing. Cf. YULE et BURNELL, *Hobson-Jobson*, s. v. *Arakan*.

(3) L'état malais de Pérak. (Le *k* final s'entend à peine dans la prononciation, ce qui explique l'orthographe du P. Gabriel de Saint Antoine.) Il n'y a pas de mines d'argent dans la Péninsule malaise où, en revanche, l'étain abonde et cependant Pérak, en malais, signifie « argent ». Marsden

l'on tire le calain (1). Sa pointe est Malaca, marché de toutes les drogues qui s'exportent par le monde ; là seulement se trouvent les durians, les mangoustans et les jambous précieux, fruits très délicats, dégénérés partout ailleurs.

La partie orientale qui regarde la Chine et le Japon, comprend les royaumes de Jor, et ceux de Pan, Pathania (2), Cambodge, Champa, Sinoa (3), Cachan (4) et Tonkin : ces trois derniers s'appellent en général et communément, Cochinchine, et au milieu d'eux, est le royaume très renommé des Laos. En haute mer sont les îles du Japon, Aynao (5), Luçon, Mindanao, Borney (6) et Bintan (7), toutes au nord. Sous la ligne sont les cinq îles Moluques et vers le sud, les îles de Banda, Sonda (8), Java, Solor, — où la congrégation de saint Dominique de l'Inde Orientale, possède une chrétienté très grande et bien

explique cette anomalie en admettant qu'anciennement l'étain a très bien pu être pris pour de l'argent et va même jusqu'à identifier Pérak à l'Ἀργυρᾶ de Ptolémée. Cf. T. J. Newbold, *Political and statistical account of the British Settlements in the Straits of Malacca*, t. I[er], p. 431.

(1) Etain. « Calaim pg. [= portugais] (étain indien) de قلعي (*cala'i*), qui vient à son tour du malai كلڠ (kélang), *étain*, ou bien qui est dérivé de Cala'a (قلعة ou كلة), nom d'une ville dans l'Inde d'où l'on tirait l'étain... » R. Dozy et W. H. Engelmann, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, 2[e] éd. (Leyde, 1869, in-8°), *s. v.*

La seconde explication est plus acceptable : Cala'a « ville de l'Inde » est sans doute Kedah, état de la Péninsule malaise ; *kala'i* signifie « qui vient de Kedah », et ne peut dériver du malais. C'est aussi l'avis de Kern : voir son édition de l'*Itinerario* de Linschoten, t. I[er], p. 72, n. 2.

(2) Johor, Johore ou Djohore ; Pahang ; Patani.

(3) Thuân-Hóa (pron. chin. *Chun Hoa*), Hué. Cf. Cadière. *Le mur de Đồng-hới* dans B.E.F.E.-O., t. VI (1906), p. 153, n. 3. — Autres formes de ce nom : *Sennoa*, *Singoa*, *Sinoa*, *Siñ-hoa* (Danville, *Antiquités géogr. de l'Inde...*, p. 186 ; d'après sa transcription, *Siñ-hoa* = *Sinn-hoa*), *Sinua*, etc.

(4) Ke-cham, province de Quang Nam.

(5) Hainan.

(6) Bornéo.

(7) Ou Bintang. La plus grande île de l'archipel de Riouw, au sud-est de Singapore.

(8) Barros (*Déc.* III, l. I, ch. 12), cité par Crawfurd (*Dict. of the Indian Archipelago*), note que la partie ouest de Java s'appelle Sunda et que les habitants de cette contrée la considèrent comme une île séparée de Java par une rivière peu connue des Portugais qui a nom Chiamo ou Chenano (= *Chi manuk* — orth. holl. *Tji Manoek* — « rivière des Oiseaux », la rivière d'Indramajoe dans l'ouest de Java). — Sur l'histoire passablement embrouillée de l'expression géographique « Sonde », « Iles de la Sonde », voir le bel article de M. G. P. Rouffaer, dans l'*Encyclopædie van Nederlandsch-Indië*, s. v. *Soenda. Soenda-Eilanden* (*Groote en kleine*).

administrée (1), — et celles de Salomon et San Christoval (2), qui sont l'amorce de l'Archipel de Saint-Lazare.

Fol. 5 r°. Tous ces royaumes, îles et mers, leurs * altitudes et ports sont très connus des Portugais, depuis plus de cent huit ans, en particulier le royaume du Cambodge.

§. II.

Description particulière du royaume de Cambodge.

LE royaume de Cambodge se trouve du côté du nord, dans le tropique du Cancer, à onze et douze degrés de l'Équinoxe. Il est très grand, n'a qu'une montagne d'où sortent maintes rivières; le reste est terre basse qui pour cette raison est inondée en majeure partie quasi l'espace de trois mois.

Le fleuve principal est le Mékhong, soumis à des crues et à des baisses; la marée s'y fait sentir à plus de cent soixante-dix lieues, il nourrit beaucoup de poissons dont les principaux sont des thonines blanches (3). Les maisons sont communément en bois, quelques-unes sont en pierres. Il y a beaucoup de coton en ce royaume, beaucoup de soie, beaucoup d'encens, beaucoup de benjoin, grande abondance de riz, et toute la laque qui se revend par le monde ; il y a aussi des mines renommées d'argent, d'or, de
Fol. 5 v°. plomb, de cuivre, d'étain *. On y trouve des chevaux et des éléphants et à cause de cela il y a beaucoup d'ivoire : les rhinocéros y sont nombreux — hors de ce pays il n'y en a point, sauf à Sofala, qui est une contrée de l'Afrique où ils ne sont pas aussi bons que ceux du Cambodge. — La corne, la peau, le sang, les défenses et les dents, ainsi que l'ongle du pied gauche de cet animal sont de très subtils contre-poisons, utiles dans nombre de maladies, particulièrement pour celles du cœur (4).

(1) L'ouvrage suivant renferme une « Relaçam do principio da christandade das ilhas de Solor » : *Relaçoês summarias de alguns serviços que fizeram a Deos, e a estes Reynos, os Religiosos Dominicos, nas partes da India Oriental nestes annos proximos passados.* Lisbonne, 1635, in-4°.

(2) Une des Iles Salomon.

(3) Poisson très estimé de la famille des Scombridées. *Scomber thunina?*

(4) Cf. MOURA, *Le Royaume du Cambodge*, I, p. 66. — LINSCHOTEN, *Itinerario* éd. KERN, I, p. 207.

Le texte le plus complet sur cette question semble être le suivant :

« Raccontano maraviglie del sangue del suddetto Rinoceronte nel guarire i dolor colici, nello stagnare i flussi di sangue, e nel provocare i soliti, e

Il y a encore dans ce pays nombre de buffles ou carabaos (1) : avec ceux-là, on laboure la terre et sans soc de fer parce qu'elle est très meuble. Ces animaux servent aussi à tirer les chars (lesquels sont en partie semblables aux nôtres), et à transporter des fardeaux d'un endroit à l'autre.

Les principales villes sont Anchor (2), Churdumuco (3) et Sistor (4), qui veut dire « grand village ». Cette dernière s'appelle ainsi parce qu'elle est très importante et possède plus de cinquante mille habitants. Là est la cour du roi, les conseils du

necessari fiori alle donne (che pur son due virtù tra di loro contrarie.) Dicono che la pelle di questo animale infusa lungamente, e bollita nell' acqua, e poscia per tre giorni continui bevutane la decozione, sia medicina sicurissima a coloro, che patiscono dolori d'emorroidi, ed a coloro, che per languidezza di stomaco, o per qual si sia altra cagione, aborriscono il cibo, e son tormentati da continua inappetenza. Ed il volgo, che ama grandemente d'essere ingannato, e che a tutta la sua speranza nelle cose pellegrine, e difficili ad ottenersi, lo crede facilissimamente; ma io non so indurmici, perchè ne parlo dopo averne fatte molte prove : E che non si dice egli, e che non si predica delle virtù del corno di questo stesso animale valevoli a difendere il cuore, e la vita da qual si sia veleno? e pure io non ne ho mai veduto un minimo effetto, e specialmente contro 'l veleno delle Vipere, e degli Scorpioni di Tunisi. Ne meno ho veduto effetto alcuno delle corna della granbestia contro 'l mal caduco, quantunque scriva Olao Vormio che *Cornua insigni pollent adversus epilepsiam facultate, imprimis si circa kalendas Septembris animal capiatur, & mactetur, quia tum maxime vegetum, & succulentum vis venerem ferri solet.* Tal condizione però, che si debbano usare le corna della granbestia ammazzata intorno al principio di Settembre non vien communemente approvata, anzi vi son certuni, i quali vogliono che solamente sien buone quelle che spontaneamente ogni anno cascano : Ed altri più superstiziosamente si ristringono a dire, che la virtù contro 'l malcaduco solamente consista nel corno destro, essendone affatto privo il sinistro. » *Esperienze intorno a diverse cose naturali, e particolarmente a quelle, che ci son portate dall Indie, fatte da Francesco* Redi *e scritte in una lettera al Reverendissimo padre Atanasio* Chircher, *della compagnia di Giesù.* In Firenze, all'Insegna della Nave. MDCLXXI..., pp. 98 et 99.

(1) Forme espagnolisée du tagal et bisaya *kalabáo*; le mot khmèr est *krabĕi*. Cf. le malais *karbaw*, *kerbaw*.

(2) Angkor.

(3) En khmèr *Chademuk*, *Chordemuko*, du sanscrit *Caturmukha* « les quatre faces, bras ou voies », ancien nom de Phnom Pénh, capitale du Cambodge et résidence des rois khmèrs depuis 1867. C'est la *Landano* des Portugais; la *Nam Vang* des Annamites. Admirablement située au point de rencontre du Tonlé Sap et des deux bras du Mékhong, elle est le grand marché de tous les produits du Cambodge. Environ 50,000 habitants.

(4) Sithor, Srei Chor (contraction de Srei Santhor), ville et province de la région du Tonlé Tôch (bras du Mékhong), à 32 kil. N.-O. de Phnom Pénh.

royaume, l'audience et la chancellerie par lesquels on gouverne. Elle est sur la plage du fleuve Mékhong, à cinquante lieues dans l'intérieur.

Fol. 6 r°.

§. III.

Description particulière de la ville d'Angkor (1).

EN l'année 1570, on découvrit dans ce royaume une ville que les naturels n'avaient encore ni vue ni connue : cette ville est située sur la plage du Mékhong, à cent soixante dix lieues de la mer. Les crues et les marées s'y font sentir, comme à Séville celles du Guadalquivir. Elle est de merveilleux ouvrage, possède une très forte muraille de pierre de quatre lieues de tour, quatre brasses d'épaisseur et cinq de hauteur, munie de créneaux très rapprochés, où sont représentés des éléphants, des onces, des tigres, des lions, des aigles et des chiens : il s'y trouve nombre d'écussons et lettres que personne ne connaît ni entend. Les maisons sont de pierres, fort belles, distribuées en rues avec beaucoup d'ordre et le travail de ces maisons, des portiques et cours, salles et chambres, paraît romain. On y voit maintes fontaines et canaux pour la propreté, et, de distance en distance, on rencontre des pagodes et des places. Sur le fleuve Mékhong, il y
Fol. 6 v°. a un pont de soixante dix piles * ; elles sont très hautes, mais le pont n'est pas très large. Les piles sont en forme de corps de géants, dont la tête et les mains soutiennent le pont. Le parapet a plus d'une vare (2) de hauteur, et de place en place des boules y alternent avec des pyramides, par quoi il se termine (3). Il y a cinq tours dans cette ville et au haut de chacune d'elles est une

(1) Elle présente la plus grande ressemblance avec celle que Christoval de Jaque a insérée dans son *Mémoire.* L'un des auteurs a du s'inspirer de l'autre; mais la relation du P. de S. Antonio a précédé de cinq ans celle de Christoval de Jaque. Il est probable que le P. de S. Antonio n'étant pas allé lui-même à Angkor a emprunté les éléments de sa description au récit manuscrit de quelque autre religieux dominicain, son confrère, qui avait visité la ville. Ribadeneyra (*Historia de las Islas del Archipielago,* liv. II, chap. XXIII, p. 173) donne une brève description d'Angkor qu'il recueillit de la bouche de missionnaires qui l'avaient visitée. Je ne la citerai pas, car je me propose de réunir en un volume les extraits d'auteurs espagnols et portugais relatifs à l'Indochine.

(2) Ancienne mesure espagnole qui valait 3 pieds (environ 1 mètre).

(3) Il s'agit peut-être du pont qui traverse le Stu'ng Srêng à 50 kilomètres N.-O. d'Angkor? Voir LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire descr. des mon. du Cambodge,* III, p. 223

boule de bronze dorée. Des Cambodgiens découvrirent cette ville en allant chasser le rhinocéros : on rencontra de même en Castille, au temps de l'empereur Charles-Quint, les bergeries de Jurde, près de la Peña de Francia (1) — elles appartiennent maintenant au duc d'Albe, à qui l'empereur les donna, parce qu'un des chasseurs de sa suite les avait trouvées (2). — Ils lui donnèrent le nom d'Angkor, ce qui signifie la ville aux cinq pics, à cause des cinq tours qu'elle possède (3). Et en ce lieu, le P. frère Antonio Dorta et frère Luis de Fonseca, de l'Ordre de saint Dominique, notre père, de la Congrégation de l'Inde orientale, passèrent de longs jours (4).

(1) La Roche de France, montagne de la province de Salamanque. Suivant une tradition, un Français, au xv[e] siècle, y trouva une image de la Vierge et depuis un couvent y fut élevé.

(2) Les habitants des bergeries de Jurde, les Batuecas, passent en effet pour avoir été ignorés pendant des siècles de leurs compatriotes. Montesquieu y fait allusion dans ses *Lettres persanes* (Lettre LXXVIII) : « Ils (les Espagnols) ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel pont qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues. » Les Batuecas ont continué jusqu'à nos jours leur vie misérable et l'on a pu dire d'eux : « Viven todos de milagro ». Voir *Las Jurdes*. Por Juan Dominguez Berrueta (*Anthropos*, t. II (1907), fasc. 3.). — Lope de Vega a écrit une comédie intitulée : *Las Batuecas del Duque de Alba*.

(3) Angkor (= skr. *nagara*) veut dire « capitale ». — Angkor Wat, nom donné au groupe de monuments d'Angkor, signifie « le temple de la Ville ».

(4) Sur l'établissement des Dominicains au Cambodge, consulter : *Primeira (-Terceira) parte da historia de S. Domingos, particular do reyno e conquistas de Portugal*. Por Fr. Luis Cabeça (*sic*) [Luis de Cacegas],... reformada por... Fr. Luis de Sousa... Lisbonne, 1623-1678, 3 vol. in fol., t. III, fol. 393 et suiv. — Voir aussi : *Documents sur les missions portugaises au Cambodge et en Cochinchine communiqués par S. Exc. le V[te] de San Januario*. (*Bull. de la société académique indo-chinoise*, 2[e] série, t. II, p. 186 et suiv. — Les PP. Juan Ferrando et Joaquin Fonseca, *Historia de los PP. Dominicos en las islas Filipinas y en sus misiones del Japon China, Tung-kin y Formosa...*, Madrid, 1870, impr. de M. Rivadneyra, 1870, 6 vol. in-8°, t. I, p. 348 et suiv.

L'histoire des missions catholiques dans l'Inde orientale et en Extrême-Orient, est bien résumée dans la *Geschichte der katholischen Missionen in Ostindien von der Zeit Vasco da Gama's bis zur Mitte des achtzehnten Jahrhunderts* von Maximilian Mullbauer, Cleriker der Erzdiöcese München-Freysing. Eine von der theologischen Facultät der Ludwigs-Maximilians Universität zu Munchen Preisschrift, Freiburg im Brisgau, Herder'sche Verlagshandlung, 1852, in-8°, xii-372 p.

On trouvera aussi d'utiles informations bibliographiques dans : *Die Verdienste der philippinischen Mönche um die Wissenschaft*. Von P. Anton

Coutumes des Cambodgiens (1).

La population de ce royaume est très dense. Elle est, en
Fol. 7 r°. général, de taille moyenne * de couleur foncée, douce et simple et de meilleur cœur que les naturels des autres royaumes. Les Cambodgiens ne reconnaissent qu'un seul roi; parmi eux il y a notables et gens du peuple. Les titres qui répondent à nos ducs, marquis et comtes, sont Chunadechu, Ocuna et Chapina (2). Tous ont plusieurs femmes et en ont d'autant plus qu'ils sont riches et notables; les femmes de haut rang sont blanches et belles; celles du commun, brunes; elles labourent la terre pendant que leurs maris font la guerre. Plusieurs étant mariées à un seul homme, elles mènent une vie fort maussade car d'humeur peu douce d'ordinaire, elles sont toutes fort jalouses. Les notables se vêtent de soie et de coton d'une finesse extrême, les gens du commun s'habillent de coton grossier et de boucassin. Les notables cheminent en des palanquins, que des hommes portent sur leurs épaules et le peuple va en charrette, à cheval ou à buffle; tous paient aux principaux mandarins et au roi la dîme des produits de la mer et de la terre. Leur langue diffère de toutes les autres, mais est très facile à apprendre et à parler. Ils ont une écriture particulière qu'ils tracent sur du papier de Chine avec un pinceau (3), à droite, et non comme les autres nations de ces royaumes, qui écrivent
Fol. 7 v°. à revers comme les Hébreux. Ils jouent au jeu du mail * mais à cheval et non à pied comme en Castille. D'autres fois ils lancent des cerfs-volants faits de papier et de roseau, munis d'une corde semblable à celle d'un monocorde, placée de telle

HUONDER, S. J.-(*Anthropos*, t. I, 1906, pp. 529-551) et *Die Sprachkunde und die Missionen. Ein Beitrag zur Charakteristik der ältern katholischen Missionsthätigkeit* (*1500-1800*). Von Joseph DAHLMANN, S. J., Freiburg im Breisgau, 1891, in-8°, 128 pages et index.

(1) Cf. tout ce qui est dit ici des Cambodgiens avec ce qu'en rapportent les auteurs suivants : MOURA, *Le royaume du Cambodge*; AYMONIER, *Le Cambodge*; TCHEOU TA-KOUAN, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, trad. PELLIOT (texte et notes). Cf. aussi PALLEGOIX, *Description du royaume Thai ou Siam*, et l'*Appendice*.

(2) Khmèr : *chau dechou*, *okñà*, *chau poñà*, titres du mandarinat cambodgien.

(3) Comme de nos jours encore, les Chams de l'Annam. Voir mes *Nouvelles recherches sur les Chams*, pp. 81-82.

sorte qu'elle produit en l'air une musique fort agréable (1). Ils font combattre des coqs les pieds armés d'éperons, et le maître du vainqueur fait main basse sur les vaincus : ainsi font aussi les Tagals de Manille et les autres naturels de ces îles et royaumes. Ils soignent leurs maladies avec des simples et brûlent ceux qui meurent de mort naturelle. Ceux que les juges condamnent sont empalés ou écorchés, ou exposés aux moustiques (2). Les Cambodgiens sont tous païens (bien que reconnaissant une cause suprême et un seul Dieu, plus puissant que tous les autres, qu'ils appellent Amida) (3) : ils possèdent en outre quantité de dieux, adorent le soleil et la lune, ont une divinité distincte pour la guerre, la paix, la santé, la maladie et les semailles. Les principaux dieux sont d'or et d'argent avec des yeux de rubis et de diamants ; les petits dieux sont de cuivre et de fonte. Ils ont de nombreuses pagodes ressemblant à des monastères, où vivent leurs religieux et leurs prêtres qu'ils nomment *chucus* (4). Ceux-ci se reconnaissent à leur tête * rasée, Fol. 8 r°. tandis que les laïques portent les cheveux longs (5) — mais non si longs que les Chinois —, et à leur écharpe jaune. Ceux qui veulent suivre l'état religieux, commencent dès l'enfance ; devenus grands, s'ils veulent persévérer, ils font profession et prononcent quatre vœux, savoir : ne pas mentir, ne pas tuer, ne pas voler, ni forniquer avec les femmes ; car ils sont sodomistes, passifs quand ils sont enfants et actifs quand ils sont grands (6). Ils entrent sept fois dans le chœur et avant de commencer leurs oraisons, se confessent les uns aux autres. Ils ne mangent pas

(1) Les Stiengs ajoutent à leurs cerfs-volants « une pièce ordinairement en rotin, travaillée en forme de ruban et qui tendue au moyen d'un arc » fait beaucoup de bruit. Cf. H. AZEMAR. *Dictionnaire stieng*, s. v. *Ido't*. Les cerfs-volants annamites sont souvent munis d'un sifflet en bambou dont le bruit strident passe pour éloigner le choléra. Cf. *Revue Indochinoise*, sept. 1912. p. 20.

(2) Cf. Adhémard LECLÈRE, *Les codes cambodgiens*, t. II, pp. 236-293, et *Table analytique* s. v. *Peines*.

(3) Nom que porte au Japon le Dhyāni-Bouddha Amitābha. Cette expression, assez inattendue dans une description du Cambodge, fait croire que l'informateur du P. de S. Antonio devait être un chrétien japonais. Au Cambodge, le nom courant du Bouddha est Práḥ Pŭt.

(4) Ce mot, que TCHEOU TA-KOUAN (*Mémoires*, trad. PELLIOT, p. 148, n. 6), donne sous la forme *tch'ou kou* répond selon une conjecture de M. Finot à *chau khru*, nom de bonzes au Siam.

(5) Les Khmèrs d'aujourd'hui, hommes et femmes, ont les cheveux coupés en brosse.

(6) Pure calomnie, au témoignage de tous les observateurs impartiaux.

de viande, et se nourrissent de fruits et de poissons. Les laïques, et à plus forte raison les religieux, reconnaissent l'immortalité de l'âme. Ils disent encore que les animaux, et spécialement les animaux supérieurs, ont des âmes immortelles, aptes à la peine ou à la gloire comme les leurs dans l'autre vie, c'est pourquoi ils ne les tuent point, à moins que ce ne soit pour les manger. Ce précepte est peu ou mal suivi par les laïques, mais les religieux le gardent inviolablement. A l'entrée du chemin (comme nous chrétiens plaçons des croix), les Cambodgiens dressent de hauts mâts à l'extrémité desquels est un serpent doré : tous l'adorent; leurs malfaiteurs se mettent sous sa sauvegarde et cela
Fol. 8 v°. constitue un lieu sa-* cré (1). S'ils ont entre eux un différend et qu'ils veuillent contracter une nouvelle amitié, ils se tirent du sang, le mêlent dans un même vase et en boivent chacun à leur tour; ils y trempent ensuite un couteau, le tiennent élevé et promettent par cette cérémonie d'être du même sang, de n'avoir qu'un cœur et une volonté, menaçant du couteau quiconque affirmerait le contraire (2). Cet usage et la coutume de placer des serpents à la cime des mâts sur les chemins et celle des religieux d'entrer sept fois dans le chœur leur vient de certain juifs romains qui vécurent autrefois dans ce royaume. Il y a beaucoup de juifs dans le royaume de Chine : ce sont eux qui édifièrent au Cambodge la ville d'Angkor qui, ainsi que je l'ai dit, fut découverte en l'an 1570. Ils l'abandonnèrent quand ils émigrèrent en Chine, ainsi que les juifs de l'Inde orientale me le racontèrent lorsque, passant par là, je m'entretins avec eux de ces questions.

Ce royaume a sa monnaie particulière d'or et d'argent et les empreintes en sont un coq, un serpent, un cœur avec une

(1) Cet usage a disparu dans le Cambodge moderne. Les mâts dressés auprès des pagodes ne portent plus qu'une flamme d'étoffe blanche ou de couleur. — PALLEGOIX (*Descr. du roy. Thai ou Siam*, I, p. 65) dit qu'auprès de la pagode royale s'élèvent des mâts de pavillon surmontés de cygnes dorés avec un étendard découpé en forme de crocodile.

(2) Forme de serment d'amitié répandue dans le monde entier, et particulièrement chez Malayo-Polynésiens, les Indochinois, les Malgaches. Cf. *De vespreide geschiften van Prof. Dr. G. A.* WILKEN. Verzameld door Mr. F. D. E. VAN OSSENBRUGGEN (Semarang, Soerabaja, 's-Gravenhage, 1912, 4 vol. in-8°), t. IV. *Index*, s. v. *Bloed*, *Bloedbroederschap*, *Bloedgemeenschap*. — *The Malagasy custom of 'broterhood by blood'*. Translated and compiled by Rev. J. SIBREE, in *The Antananarivo Annual and Madagascar Magazine*, XXI, Christmas 1897, pp. 1-6. — Gustave JULIEN, *Institutions polit. et soc. de Madagascar*, Paris, t. II, pp. 161-163 : *Des alliances nées du* fatidra (*serment du sang*).

fleur au milieu. La plus grande s'appelle *maiz*, et ressemble à un réal. Une autre à la valeur d'un demi réal : on l'appelle *mi-pey*. La troisième, qui porte le nom de *fon*, est comme un quart de réal (1).

§. V. Fol. 9 r°.

Apram Langara monte sur le trône du Cambodge et s'enfuit au royaume des Laos.

PAR succession légitime, le roi Apram (2) obtint le royaume du Cambodge et commença à régner dès l'année [15]70. On l'appelait d'ordinaire Langara (c'est un mot qui signifie « boi-

(1) Je ne sais si l'on trouverait aujourd'hui au Cambodge un seul exemplaire de ces monnaies. Le *fu'o'ng* et le *péy* sont maintenant des poids valant, respectivement, 1 gr. 172 millig. et 0 gr. 293 millig. Une petite monnaie annamite s'appelle *mach*. On pourrait peut-être rapprocher *mi-pey* du khmèr *mo-phey* « vingt », dans le sens de « pièce valant vingt divisions plus petites », comparable au « vintem », monnaie valant vingt reis qui avait cours dans les colonies portugaises au XVIIe siècle.

LINSCHOTEN, *Itinerario*, éd. KERN, t. I, p. 26, dit que les « Vintijns... zijn halve realen van Silver » (les *vintins* sont des demi-réaux d'argent). — « Vintin », que j'emploie ici, se trouve dans le Dict. de BOISTE avec le sens de monnaie de compte.

Le quart de réal ou « cuartillo » est une ancienne monnaie de billon espagnole valant environ sept centimes.

A noter, enfin, que LA LOUBÈRE, *Description du roy. de Siam*, t. II. p. 48, parle d'une monnaie de compte, la *paye*, qui vaut le quart d'un « foüang ».

(2) L'Apram Langara (transc. corr. *Práḥ Alaṃkāra*) des relations européennes est vraisemblablement le prince khmèr que la liste officielle des rois du Cambodge de Moura (*Le roy. de Cambodge*, t. II, p. 48), fait monter sur le trône en 1567 et appelle *Prea-bat-somdach-prea-barommo-hentac-réachéa-thiréach-réaméa-thupphdey* (transcr. corr. : *Práḥ bàt saṃdèc práḥ barom mohĕnta rāčā thirāč rāmā thipdĕi* [= en skr. *Parama Mahendra rājādhirāja Rāma adhipati*] et que la *Chronique royale* de Garnier (*Jour. as.*, 1871, pp. 336-385) nomme *Prea reachea angca prea borom reachea reamea thuphdey* (en transc. corr. : *Práḥ rāčā aṅga práḥ barom rāčā rāmā thĭpdĕi*). Ce prince, malgré la Chronique royale qui lui prête une expédition heureuse contre le Siam, paraît avoir eu un règne aussi pénible à l'intérieur qu'à l'extérieur. En 1574, suivant Moura, il abdique en faveur de son fils âgé de dix ans, *Prea-chey-chettha-thiréach-réaméa-tupphdey* (transcr. corr. : *Práḥ čei čettha thirāč rāmā thĭpdĕi* [= en pâli *Jaya Jeṭṭha adhirājā rāmā adhipati*]), en se réservant le soin de gouverner pendant sa minorité, ce à la grande colère de ses deux frères contre lesquels la mesure était sans doute dirigée et quoiqu'il eut nommé l'aîné *abjoreach* [= *abyŏrāč*] (skr. *upayuvarāja*),

teux » chez les Canarins de Salsette (1); le roi l'était et c'est pourquoi on l'appelait ainsi). Peu de temps avant sa naissance, un éléphant blanc naquit en ce royaume, chose rare et très désirée qui n'était jamais arrivée en ces provinces. Le roi de Siam voulut contraindre le roi du Cambodge Apram Langara à lui remettre l'animal. A cet effet il rassembla une armée de trente mille hommes et trois mille éléphants de guerre et bien que le roi du Cambodge lui eut opposé une autre armée aussi puissante, le Siam fut vainqueur, s'empara de l'éléphant blanc, fit prisonnier un des frères du roi et trois mille hommes avec lui (2). Toutefois il ne profita guère de cette prise et de ce butin, car le Pégou l'attaqua avec plus de trois cent mille hommes et quatre mille éléphants, puis s'empara de l'éléphant blanc; mais celui-
Fol. 9 v°. ci n'en jouit pas davantage* parce que survint incontinent le roi de Rachon (3), qui avait pour capitaine général le Portugais Philippe de Brito (4), grâce à l'aide duquel le roi de Rachon vainquit le roi du Pégou, dévasta son royaume, prit l'éléphant

roi abdicataire, dignité qui procure à celui qui en est revêtu les honneurs royaux, un conseil de cinq grands mandarins et le revenu de sept provinces. D'après la *Chronique royale* de Garnier, les choses se sont passées un peu différemment : en 1584, le roi fit couronner ses deux fils et régna à leur place. Voir mes *Quelques docum. espagn. et port. sur l'Indo-Chine aux* XVI[e] *et* XVII[e] *siècles* dans *Journ. asiat.*, sept-oct. 1908, p. 257 et suiv.

(1) Le skr *laṅga* veut dire aussi « perclus », « boiteux », mais c'est également une simple coïncidence. Sur les Canarins, leur langue et Salsette, voir *Hobson-Jobson*, s. v. *Canara, Canarin, Salsette*.

(2) Cette guerre entre le Siam et le Pégou est racontée dans González de Mendoza, *Hist. du gr. roy. de la Chine*, Lyon, M.D.[C.]VIIII, ch. XXI, p. 366 et suiv.

(3) L'Arakan. Voir p. 92, n. 2.

(4) Ce célèbre aventurier, né à Lisbonne de la comtesse de Brito et d'un frère du célèbre Nicot, ambassadeur de France en Portugal, passa aux Indes orientales dès l'âge de dix ans, devint de bonne heure favori du roi d'Arakan qui récompensa ses services à la guerre en le nommant vice-roi du Pégou, momentanément soumis à l'Arakan. Brito garda douze ans cette haute situation, mais fut attaqué (en 1607 ?) par le puissant roi de Birmanie, à la tête de 150.000 hommes. Philippe de Brito, après une résistance héroïque, fut pris et empalé ainsi que son fils. D'après Dubois de Jancigny. *Japon, Indo-Chine* (Collection de l'*Univers pittoresque* p. 257 n. 2), il a laissé une *Relação do sitio que os reys de Arracan e Tângu puzerão por mar e terra a fortaleza de Serião* [= Syriam, v. *Hobson-Jobson*, s.v.] *na India no anno de 1607*.

Sur la conquête du Pégou effectuée au commencement du XVII[e] siècle par les Portugais, on peut consulter le *Breve discurso en que se cuenta la conquiesta del Reyno de Pegu en la India de Oriente, hecha por los Portugueses, dende el año de mil y seyscientos, hasta el de 1603. Siendo*

blanc et les trésors inestimables de pierreries, d'or et d'argent que le roi possédait. Quant au roi Apram Langara, il s'en fut au royaume des Laos (1), accompagné de ses fils dont il maria l'aîné à la fille du roi. Les noces furent célébrées avec beaucoup d'éclat, d'autant plus qu'en raison des guerres du Siam et du Pégou, le frère du roi du Cambodge put s'enfuir du Siam avec les autres captifs qui étaient avec lui et parvint au royaume des Laos en quête de son frère (2).

Profitant de l'absence du roi du Cambodge, Huncar Prabantul (3), cousin germain d'Apram Langara, son roi légitime et naturel, s'empara du royaume, s'y établit et gouverna tyranniquement.

§. VI.

Apram Langara désire devenir chrétien et envoie à Manille des ambassadeurs pour demander des religieux.

LES prédécesseurs et pères d'Apram Langara voyant le grand profit et l'ac* croissement de biens que les Chinois, Japonais, Fol. 10 r°. Moluquais et Bornéotes obtenaient par le trafic et le commerce

capitan Salvador Ribero de Soza, natural de Guimaraēs, a quien los naturales de Pegu eligieron por su Rey... Escrita por Manuel d'ABREU MOUSINHO... En Lisboa, por P. Craesbeeck, 1617, in-8°.

(1) Sur le Laos, voir l'*Histoire naturelle et curieuse des royaumes de Tunquin et de Lao...* Traduite de l'italien du P. DE MARINI,... (Par F. Lecomte), Paris, 1666, in-4°. (Réimprimée dans la *Revue Indochinoise,* t. XIV (1910), pp. 152-181, 257-271, 358-365). — *Notice biographique et bibliographique sur G. P. de Marini* dans la *Revue Indochinoise,* t. XIII (1910), pp. 14-22. — Voir aussi *Hobson-Jobson*, s. v. *Laos* et le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient,* t. X (1910), p. 425.

(2) A moins qu'il ne s'agisse du *Práḥ kèv hvā* (le *Pra Kéo Fa* des Européens),* troisième frère du roi et qui fut plus tard administrateur du Cambodge, ou usurpateur de la couronne, il y a erreur ici, le frère cadet d'Apram Langara, *l'abyôrāć srĕi sóriopor* (= skr. *upayuvarāja çri Sūryavar[man]*), fait prisonnier à Lovek, resta captif au Siam jusqu'en 1601 où il obtint, à la mort de son neveu, de venir régner d'abord à Ka Slaket, ensuite à Lovea Em.

(3) En transcription correcte : *Oṃkāra Práḥ bantul* « ordre royal », « parole royale ». C'est un titre plutôt qu'un nom propre. Cet usurpateur, le Chung Prey des Annales cambodgiennes, est encore appelé par les Espagnols Nacaparan Prabantul (= *Nák barom práḥ bantul*), Huncar (= *Oṃkār*), Nahuncar (= *Nák Oṃkār*) ou Prauncar Prabantul (= *Práḥ Oṃkār práḥ bantul*).

* Les princes du sang, de leur première jeunesse à leur élévation au trône, reçoivent successivement les titres *Práḥ kèv hvā* et *d'obarāć*.

avec les Portugais, souhaitèrent mêmes avantages et firent venir de Malaca des prêtres et des religieux portugais ; ils les entretinrent à leurs frais en leurs royaumes pour qu'à leur ombre les Portugais vinssent et vécussent en leur cour et ports, trafiquant et commerçant. Pour cette raison les Pères frère Silvestre, frère Luis de Fonseca, frère Antonio Dorta, dominicains de la Congrégation de l'Inde, et beaucoup d'autres religieux, se rendirent en ce pays, administrant les sacrements sous l'autorité de l'archevêque de Malaca, à qui appartient la juridiction spirituelle du Cambodge. Notre Dieu est comme le feu qui éclaire et qui réchauffe en même temps : les rois du Cambodge ne tendaient en entrant en relations avec les Portugais à autre chose qu'à l'augmentation temporelle de leurs biens et revenus. Dieu leur fit sur ce point de grandes faveurs et en même temps leur donna une très pieuse disposition à la foi et religion chrétiennes. Grâce à celle-ci, qui naquit et se développa, grâce aux relations et commerce avec les Portugais, principalement avec les religieux, le roi Apram Langara souhaita
Fol. 10 v°. beaucoup devenir chrétien. Il y avait en * ce temps-là à sa cour Diego Belloso, originaire d'Amarante, Pantaleón Carnero, naturel de Lisbonne, Francisco Machado et Blas Ruíz, marié à Lima (1), natif de la Calzada, près de Ciudad Real, et avant la guerre qu'il eut avec le Siam à cause de l'éléphant blanc, Apram Langara leur communiqua son dessein de se faire chrétien, lui et tout son royaume. Il donna des ordres pour qu'en son nom et en qualité d'ambassadeurs, ils allassent à Manille, en l'île de Luçon, qui est la cour des gouverneurs des Philippines, demander et amener des religieux à cet effet, ainsi que des soldats, s'ils étaient nécessaires. Pour les y engager, il les combla de bienfaits, particulièrement Diego Belloso qu'il maria avec une de ses cousines (2).

Ils partaient pour accomplir ce voyage si saint, quand arriva la guerre de Siam que j'ai rapportée : Blas Ruíz, Pantaleón Carnero et Francisco Machado furent faits prisonniers sur mer. Ils subirent des mauvais traitements, mais ils reprirent courage, tuèrent les Siamois, s'emparèrent de leur jonque renfermant cinq

(1) « Pour le regard des privilèges et immunitez de la ville, nul n'en peut jouir, s'il n'est marié et chef de famille, ou soldat à gage ce qui est entre eux un fort honneste estat ». *Histoire de la navigation de Iean Hugues* DE LINSCHOT *Hollandois...* (Amsterdam, 1619, in-fol). *De la manière de vivre des Portugais aux Indes*, p. 58. — Cf. *Itinerario*. édit. KERN, t. I, p. 128.

(2) Sur ces personnages, voir l'INTRODUCTION.

cents arquebuses, cent coulevrines (1), cinquante faucons, deux demi-coulevrines, cent jarres de poudre, des lances, des morions, des catanes (2), des masques de fer, dix mille chausse-trapes pour semer par les routes, et deux cornes de rhinocéros de grand prix. * Avec cette gloire et ce butin, ils débarquèrent à Fol. 11 r°.
Manille. Le Siam, qui connaissait bien les desseins du [roi du] Cambodge et ce que celui-ci négociait avec le Gouverneur des Philippines, craignant que pour venger et aider le Cambodge, les Castillans ne vinssent en son royaume, envoya offrir la paix au Gouverneur des Philippines. Pour que l'ambassade fut mieux reçue, il députa en même temps que ses envoyés et avec une autorité égale Diego Belloso, celui qui était marié avec la cousine du roi du Cambodge et qui avait été fait prisonnier sur terre. Dans le même temps que cette ambassade parvint à Manille, entrèrent conjointement avec elle, en une autre jonque, Blas Ruíz, Pantaleón Carnero et Francisco Machado. Et avec l'appui des religieux de saint Dominique, particulièrement celui du provincial frère Alonso Jiménez (3), ils exposèrent l'objet de leur mission à D. Luis Pérez Dasmariñas qui alors gouvernait par suite de la mort de son père. J'arrivais à cette époque aux Philippines, c'était à la mi-juin de nonante cinq (1595) : je

(1) *Versos.* Selon César OUDÍN, *Thrésor*, éd. de 1607, le *verso* est « une sorte de canon qui est cerclé ».

(2) Japonais : *katana* « sabre ».

(3) Le P. Alonso Jiménez, né en Estramadure, prit l'habit dominicain au couvent de S. Esteban de Salamanque où il professa, passa en Amérique et demeura longtemps missionnaire au Guatémala. Il fut un des fondateurs de la province du Saint-Rosaire des Philippines où il arriva, déjà vieux, avec la première mission de 1587. Missionnaire à Bataan, prieur de Manille, deuxième provincial de son ordre aux Philippines, il devint enfin gouverneur ecclésiastique de l'archevêché de Manille. L'âge l'avait laissé enthousiaste ; l'esprit aventureux de Blas Ruíz et de Diego Belloso le séduisit. Il les accompagna au Cambodge avec la qualité d'ambassadeur du gouverneur des Philippines auprès de Prahuncar Langara ; celui-ci ayant été détrôné et remplacé par un de ses parents, Prahuncar Prabantul, le P. Jiménez autorisa les deux aventuriers à remettre à l'usurpateur les lettres de créance destinées à son prédécesseur. Après la mort tragique de Prabantul, le P. Jiménez se rendit en Cochinchine où il fut retenu prisonnier un certain temps. Il obtint enfin de rentrer à Manille et engagea beaucoup D. Luis Pérez Dasmariñas à organiser la deuxième expédition du Cambodge en 1597, laquelle dériva si piteusement vers la Chine. Elle ne fut pas seulement désastreuse à Blas Ruíz, à Diego Belloso, à D. Luis Pérez Dasmariñas, le P. Jiménez y éprouva tant de fatigues et de vicissitudes qu'il en mourut à Pinal (Hongkong ?) le 25 décembre 1598.

fus présent à l'audience de l'ambassade qui fut bien reçue et obtint le succès que je dirai tout à l'heure (1).

Fol. 11 v°.

CHAP. II. §. I.

Description des îles Moluques.

SOUS la ligne se trouvent les cinq îles Maluchas, ainsi appelées à cause de Malucho, Maure qui les gouverna nombre d'années avec sagesse — car même chez les Maures survit le nom de ceux qui ont bien vécu. — Ce sont Gilolo, Terrenate, Tidore, Motiel et Machien (2). L'île de Gilolo possède quatorze ou quinze volcans qui exhalent du feu, comme fait le Tlascala au Mexique. L'un d'eux se rompit ou éclata et l'éruption dura quatre mois. Ternate est une île montueuse dont la cîme des collines s'élève très haut; elle a des serpents qui jettent des flammes par les yeux et par la bouche et elle est en tout belle et agréable à voir. Tidore, Motiel et Machien sont de même genre, si ce n'est que ces trois dernières sont plus riches et plus peuplées.

En toutes les cinq et en chacune d'elles, se recueille le clou (de girofle) qui est la fleur d'un arbre ressemblant au laurier. La fleur que donne cet arbre est le clou : elle rappelle beaucoup celle du jasmin. Elle est blanche en naissant, devient verte peu de jours après, puis rouge et enfin noire. La cueillette parfaite
Fol. 12 r°. a lieu tous les trois ans,* les autres années elle est partielle. Bien que les naturels qui cultivent et récoltent le clou de girofle

(1) De Morga (*Sucesos*, éd. Retana, pp. 35-37), relate ces événements, mais place l'ambassade en 1594.

(2) On ne sait rien de précis sur l'origine du mot « Moluques ». Les plus anciennes relations rapportent que chacune des cinq îles qui les composent avait son roi maure particulier, et l'expression arabe *Djazâïru 'l-Mulûk* « les îles des rois », expliquerait peut-être le nom donné à l'Archipel. Mais M. Kern dans son édition de l'*Itinerario* de Linschoten (t. Ier, p. 80, n. 2) pense que le nom doit être indigène puisqu'il se retrouve sous la forme *Maloko* dans le *Nâgarakrĕtâgama*, poème kawi (vieux-javanais) qui date de 1365, c'est-à-dire bien longtemps avant l'arrivée des Portugais et sans doute l'introduction de l'Islam. D'après Leonardo de Argensola (*Conquista de las Islas Malucas*..., Madrid, 1609, in-fol.; trad. fr. : Amsterdam 1706, t. I, p. 16), Moluques viendrait de *Moloc*, tête ou chef, en langue du pays, parce que l'Archipel des Moluques est comme le chef des lieux voisins. — Le nom moderne des cinq Moluques est Ternate, Tidore, Moti, Makian et Batjan. Gilolo (Djilolo, Djailolo) est actuellement un district de la côte ouest de la presqu'île nord de l'île d'Halmaheira (Halmahéra), au nord du district de Sidangoli; autrefois Gilolo désignait l'île entière.

soient Maures, le clou devient toujours chrétien, parce qu'ils l'humectent à plusieurs reprises d'eau salée. En effet, le clou, pour se conserver, doit être mouillé d'eau de mer; il l'aspire comme une éponge, et même si on ne l'en tient à une certaine distance il la boit toute; mais en cette occurence, les naturels le secouent si bien qu'il en perd quelque peu de son parfait arôme: avec un peu d'eau il est extrêmement délicat, avec davantage, il est moins savoureux (1). Parmi ces arbres vit l'oiselet céleste, qui n'a que plumes et bec; les indigènes disent qu'il se nourrit de l'odeur des girofliers. Dans leur langue maternelle, ils l'appellent *manu codiata*, ce qui veut dire « oiseau de Dieu » (2), parce qu'il est si gracieux et beau qu'à bon droit il mérite ce nom.

L'île de Tidore a son roi propre; très riche, il possède un saphir gros comme un œuf et un bassin de cornaline qui appartint au roi de Cochinchine et en lequel il se lave les mains. A Ternate, il y a pareillement un roi. Il est richissime, principalement en pierreries. Ordinairement il est en inimitié avec le roi de Tidore; tous les deux ont contracté amitié avec le capitaine que Votre Majesté a placé là en son nom. En ces îles viennent chercher * le clou de girofle les Japonais, les Chinois, les Co- Fol. 12 v°.
chinchinois, les Siamois, les Cambodgiens, les Malais, les Bornéotes, les Javanais, les Bandanais, les Persans, les Arabes, les Turcs, les Grecs, les Portugais et, récemment, ceux de Hollande, de Zélande et d'Angleterre; tous ensemble ils forment une des plus grandes foires qui soient au monde.

(1) Cf. la note de Paludanus d'après Orta, dans l'*Itinerario* de LINSCHOTEN, éd. KERN, t. II, p. 23.

Un excellent exposé de l'origine botanique du giroflier et de l'histoire des clous de girofle se trouve dans F.-A. FLÜCKIGER et Daniel HANBURY, *Histoire des drogues d'origine végétale*, t. Ier, p. 498 et suiv. — Voir aussi CRAWFURD, *Dictionary of the Indian Islands*, s. v. *Clove*.

(2) L'oiseau de paradis ou Paradisier. Cet oiseau appartient à la famille des Paradiséidés; avec un plumage infiniment plus éclatant, il est proche parent de nos corbeaux. Il a passé pendant longtemps pour n'avoir pas de pieds et se nourrir seulement de rosée ou de parfums. Cette poétique erreur provenait du fait que les paradisiers n'arrivaient en Europe qu'à l'état de dépouilles, desséchés, privés de pattes et d'ailes par les chasseurs qui les capturaient; du jour où les naturalistes ont pu étudier sur place ces beaux oiseaux, se convaincre qu'ils avaient ailes et pieds, se nourrissaient de fruits et d'insectes, les classer, la fable a pris fin. Buffon a donné au genre le nom de *Manucode* (Cf. *manu codiata* = javanais *manu dewata* « oiseau divin »). Les Paradisiers viennent de la Nouvelle-Guinée et des îles situées à l'est de Célèbes.

§. II.

Voyage du gouverneur Gómez Pérez das Mariñas aux Moluques et son issue.

Au Docteur Santiago de Vera (1) succéda dans le gouvernement des Philippines Gómez Pérez Dasmariñas (2) de l'habit de saint Jacques (3), qui, avec raison, passait pour être le

(1) Le Dr Santiago de Vera naquit à Alcalá de Henares. Très jeune il passa en Amérique où il remplit diverses charges judiciaires à Hispaniola (Saint-Domingue) et à Mexico. Il était juge criminel dans cette dernière ville quand Philippe II le nomma gouverneur, capitaine général et premier président du tribunal des Philippines. Il s'y rendit en mai 1584 et jusqu'en 1590, après Ronquillo et immédiatement avant Gómez Pérez Dasmariñas, il fut gouverneur général en titre de ces vastes possessions. Il y réprima la première conjuration séparatiste qui s'y fit jour (1587-1588). Il retourna ensuite au Mexique. Cf. W. E. Retana, *Estudios históricos de Filipinas. La primera conjuración separatista...* (Madrid, 1908, in-8°), tirage à part de la revue *Nuestro Tiempo* d'octobre 1908.

(2) Gómez Pérez Dasmariñas (ou das Mariñas), natif de Galice et cinquième gouverneur titulaire des îles Philippines. Avant d'arriver à ce haut poste, il s'était déjà distingué sous les ordres du fameux marquis de Velez en empêchant les déprédations des Maures sur la Côte espagnole. En 1590, il se trouvait à la cour de Madrid où l'influence de son compatriote D. Antonio de Pasos, évêque de Pati et président du Conseil suprême de Castille, venait de lui obtenir la charge de corregidor (officier de justice) de Murcie quand il se lia fortuitement avec le P. Alonso Sánchez.

Sa bravoure, son énergie, sa réputation lui gagnèrent le célèbre jésuite qui le fit nommer par Philippe II à la fois gouverneur des Philippines et chevalier de l'ordre de saint Jacques. Il débarqua à Manille le 31 mai 1590, muni par le P. Alonso Sánchez d'excellents conseils. On les trouvera dans Colín, *Labor evangélica...* (Madrid, 1663, in-fol.) et F. Cañamaque, *Las Islas Filipinas* (Madrid, 1880, in-12) et dans les extraits de cet ouvrage traduits par Evariste Pimpeterre dans *Bull. de la Soc. acad. indo-chinoise de France*, 2e série. t. III, p. 312-315. Il les suivit assez mal d'ailleurs en ce qui concernait la reconnaissance dûe aux Jésuites et surtout la recommandation de ne point s'embarrasser d'une avide parenté car il traînait après lui toute une famille à caser, son fils D. Luis Pérez Dasmariñas en tête. Il n'en fut pas moins un gouverneur actif, énergique, habile, qui remit un peu d'ordre à Manille; mais il se laissa tenter par le désir de soumettre les Moluques ; il dirigea contre elles une grande expédition au début de laquelle, dans la nuit du 19 octobre 1593, sur la côte de Luçon, il fut assassiné par les rameurs chinois de son navire.

(3) Sur les chevaliers de S. Jacques de l'Épée en Espagne et leur habit, voir l'*Hist. des ordres monast., rel. et milit.*, Paris, 1714, t. II, pp. 263-277.

modèle et parangon des ministres de Votre Majesté, parce qu'il fut très zélé au service de Dieu et du roi, méconnaissant son propre avantage et ami de l'intérêt général et bien public. Il désirait conquérir ces îles Moluques et ayant entouré de murailles la ville de Manille, bâti deux forts, construit des boulevards, établi de l'artillerie, réédifié l'église, fait régner l'ordre dans les îles, terrorisé et épouvanté les ennemis, conservé les vieux alliés et gagné * de nouveaux amis, il réunit une grosse armée et partit Fol. 13 r°. à la conquête des Moluques. Le licencié Pedro de Rojas (1), son assesseur et lieutenant, demeura pour gouverner à sa place et lui s'embarqua en qualité de général sur la galère royale. Mais les Chincheos (2) qu'on avait réquisitionnés pour ramer sur cette galère, se soulevèrent, tuèrent le gouverneur et tous les Castillans; il n'en réchappa que le licencié Cuéllar (3), secrétaire du gouverneur tué, un religieux franciscain et un garçon musicien, son esclave. Il y eut de nombreux présages de la mort du gouverneur, mais entre tous, il faut noter celui qui arriva dans le monastère de saint Augustin de Manille. Sur la porte principale de ce couvent le glorieux docteur était peint et à ses pieds, au bas de sa cape, les ordres religieux qui professent sa règle, figurés; les chevaliers de l'habit de saint Jacques la suivent, aussi le gouverneur Gómez Pérez était-il représenté là. Au jour et à l'heure où il fut tué, la muraille se lézarda un peu et la tête du gouverneur se trouva fendue à la place même où elle le fut dans la réalité. Ce fut tenu pour un mauvais présage : aussitôt d'ailleurs parvint la nouvelle de sa mort, de la perte de sa galère et de la * défaite de l'armée navale. Le Fol. 13 v°.

(1) Le licencié Pedro de Rojas, venu à Manille, le 25 mai 1584 en qualité de conseiller à la cour (oidor) dont il devient assesseur en 1590. Pedro de Rojas fut chargé de l'administration de la justice pendant l'absence de Gómez Pérez Dasmariñas et dans les quarante jours écoulés entre la nouvelle de sa mort et la prise du pouvoir par Luis Pérez Dasmariñas comme gouverneur intérimaire des Philippines. Ayant été, par la suite, remplacé dans sa charge par le Dr Antonio de Morga, il passa à Mexico où il devint juge criminel.

(2) Les habitants du Fou-kien, province du sud de la Chine, dont la superficie est de 120,000 kilomètres carrés et la population de 22,870,000 habitants. Voir L. Richard, *Géographie de l'empire de Chine* (Cours supérieur), Chang-hai, 1905, p. 212 et suiv. — Le nom de *Chincheos* viendrait de *Tchang-tcheou-fou*, préfecture située sur la côte en descendant du Minkiang, vers le sud. Cf. *Hobson-Jobson*, s. v. *Chinchew*, *Chincheos*.

(3) Jean de Cuéllar, secrétaire de Gómez Pérez Dasmariñas, eut la fortune insigne de n'être pas assassiné avec lui et put se sauver dans la province d'Ilocos d'où il retourna à Manille.

bruit de ce triste événement se répandit (1) et de nombreux Chincheos, qui sont gens d'une des provinces de la Chine, avec quelques mandarins, vinrent à Manille. Les meurtriers et traîtres s'enfuirent en Cochinchine sur la galère, et les Manillais restèrent pleins de tristesse et de ressentiment. Ce fut incontinent D. Luis Pérez Dasmariñas, fils du gouverneur défunt, qui lui succéda dans le gouvernement parce que son père possédait une cédule royale (2), lui permettant de nommer son successeur en cas qu'il mourût, grâce à quoi ceux de Manille eurent quelque consolation et le réconfort nécessaire.

§. III.

Expédition d'Estevan Rodriguez de Figueroa ; celle du Cambodge est résolue.

L'ILE de Mindanao, parce qu'elle est grande et très riche, est la plus connue de cet archipel. Les entrailles de son sol renferment beaucoup d'or et la plage de ses mers nourrit le poisson *bivija* (3) ; il a la peau plus forte que celle du buffle et sa chair
Fol. 14 r°. est médicinale. Les naturels de cette * île sont très grands guerriers. Les armes défensives s'y appellent *tiretes* et les offensives *campilán* (4) ; ce sont les meilleures du monde. Silonga,

(1) L'*Historia de los PP. Dominicos en las islas Filipinas...* des PP. Juan Ferrando et Joaquin Fonseca, t. II, p. 150, à propos de Gómez Pérez Dasmariñas, raconte que « le même jour et soir, on apprit à Mexico sa mort par l'artifice du démon qui transporta là-bas un soldat en sentinelle sur les murs de Manille ; il arriva le fusil à la main et cria : « Qui vive ? » L'Inquisition le renvoya à Manille par Acapulco ». Il est juste de dire qu'après avoir reproduit cette légende les auteurs de l'*Historia* ajoutent : « *Omitimos hacer crítica sobre estos hechos* ».

(2) Les Portugais de l'Inde appelaient *vias* des lettres qui désignaient un successeur au vice-roi décédé. Voir *Hist. de la navigation de* Linschot, p. 154.

(3) Une sorte de requin ou de chien de mer ?

(4) D'après Blumentritt, *Vocab. de l'espagnol des Philippines* (in *Bull. de la Soc. acad. indo-chinoise de France*, 2e sér., t. II, années 1882-83), le *campilán* est le « sabre des indigènes ; la lame droite n'a qu'un fil avec un dos très large et une pointe triangulaire ».

comme seigneur de cette île, la gouvernait avec son frère Hubal (1). La guerre contre cette île se justifie par le rapport qu'en fit à ce sujet Estevan Rodríguez de Figueroa (2). Votre Majesté lui permit d'entreprendre cette conquête et lui fit encore bien d'autres grâces. Figueroa partit la faire à cette époque, encore qu'ensuite il y périt : à cause de son entreprise et de la perte passée du gouverneur, il n'y avait alors à Manille autant de gens qu'on l'eut souhaité. Or D. Luis Pérez Dasmariñas, de l'habit d'Alcántara (3), gouvernait avec le D[r] Antonio de Morga, qui succéda en son office au licencié Pedro de Rojas, lequel est maintenant alcade de cour à Mexico avec les mérites d'autre et meilleur emploi. L'Eglise était administrée par D. Juan Vivero (4), archidiacre, et le trésorier Santiago de Castro (5), en l'absence de D. frère Domingo de Salazar (6), moine dominicain, premier

(1) Sur Silonga (Silongan) et Hubal (Obal, Ubal, Ugal), voir DE MORGA, *Sucesos*, éd. RETANA, pp. 427 et 573.

(2) Esteban Rodríguez, marquis de Figueroa, naquit en Afrique de parents portugais qui avaient habité Jerez de la Frontera. Tout jeune il passa en Nouvelle Espagne où il aida à organiser l'expédition de Legazpi. En 1565 on le trouve aux Philippines; c'est lui qui, en 1575, expulse le pirate chinois Li-ma-Hong, prend possession de Bornéo au nom de Philippe II en 1576 et en 1578 soumet au tribut le roi de Joló. Il devint un des hommes les plus riches et les plus estimés des Philippines, le bras droit de Gómez Pérez Dasmariñas, dès l'arrivée de celui-ci à Manille. Un mariage assez malencontreux en 1584, suivi d'une infortune conjugale qui lui fit tuer en flagrant délit sa femme et le séducteur de celle-ci, n'enleva rien à son prestige. En 1591, il contractait un deuxième mariage fort avantageux avec Ana de Oseguera. En 1593, il entreprit, avec l'approbation de Gómez Pérez Dasmariñas, à ses deniers et risques, suivant la coutume encore répandue alors, la conquête de Mindanao sur les Moros. L'expédition, suspendue par la mort de Gómez Pérez Dasmariñas, fut reprise en 1596. Figueroa y périt de la main d'un chef indigène (Hubal ?). Après lui Juan de la Jara, son mestre de camp, reprit la conquête au nom de Philippe II.

(3) Voir *Hist. des ordres mon., rel. et milit.*, t. VI, pp. 53-65.

(4) Le licencié de Juan de Vivero était né à Llerana (Estramadure) vers 1520. Embarqué en qualité de chapelain à bord du *Saint-Jérôme*, il partit d'Acapulco pour les Philippines le 1[er] mai 1566 et le 5 octobre 1566, aborda après un voyage très mouvementé à Cebú, dont il évangélisa avec ardeur les naturels. Le premier évêque de Manille, Domingo de Salazar, le nomma, en 1583, premier trésorier, puis archidiacre à Manille, où il devint doyen en titre en 1601 et mourut le 20 décembre 1610, après soixante ans de sacerdoce.

(5) Il devint en 1602 vicaire général de l'archevêque de Manille.

(6) Le P. Domingo de Salazar, né à Labastida (Alava) en 1512 ; prit l'habit dominicain à Salamanque en 1546 et passa à la Nouvelle-Espagne où il s'inspira des doctrines humanitaires du vénérable Las Casas. Nommé en 1579 premier évêque des Philippines dont il devint plus tard archevêque, il

évêque et archevêque des Philippines, quand arrivèrent à Manille, comme je l'ai rapporté, les ambassadeurs du roi du Cambodge, Diego Belloso, Blas Ruíz, Pantaleón Carnero et Francisco Machado et quoique, en raison de la mort du gou-
Fol. 14 v°. *verneur, et de l'expédition d'Estevan Rodríguez de Figueroa, la ville fut pauvre de soldats et éprouvât quelque crainte des nombreux Chincheos qui étaient venus, en considération de toute la piété de l'ambassade du roi du Cambodge et des grands avantages qu'elle promettait, le gouverneur résolut d'accorder la faveur sollicitée et d'envoyer les religieux et soldats nécessaires au succès de ses desseins. Sous cette condition, on m'ordonna de me procurer sans retard les fonds requis pour cette expédition, le gouverneur promettant aux prêteurs de les avantager à satisfaction au moyen de la taxe des navires de l'année suivante. Je me mis en quête de l'argent réuni, le gouverneur choisit pour général de l'expédition Juan Juárez de Gallinato, originaire de las Palmas, îles Canaries, qui était alors capitaine et sergent-major de Manille, et pour capitaine Diego Belloso, Blas Ruíz et Gregorio de Vargas (1), naturel de San Lucar de Barrameda (2).

débarqua à Manille en 1581 et se montra d'abord ardent défenseur des indigènes, ennemi de la politique de conquêtes à outrance. Vers la fin de sa vie, sous l'influence de l'âge et du P. Alonso Sánchez, il varia d'ailleurs en ces matières. Il a laissé d'intéressantes descriptions et statistiques des divers pays où il avait vécu. Il mourut le 4 décembre 1594 à Madrid où il était venu malgré sa vieillesse porter au roi ses doléances et vœux.

(1) Gregorio de Vargas trouva la mort le 14 décembre 1600 dans la baie de Manille, en combattant contre le fameux corsaire hollandais Olivier van Noort.

(2) En dehors des nombreuses pièces manuscrites conservées aux Archives des Indes, à Séville, et aux Archives du royaume d'Espagne, à Simancas, dont on trouvera une liste partielle dans mes *Quelques doc. esp. et port. sur l'Indochine*, la tentative de conquête du Cambodge par les Espagnols est encore mentionnée dans plusieurs ouvrages imprimés dont voici les principaux :

Historia de las Islas del Archipielago y Reynos de la Gran China, Tartaria, Cochinchina, Malaca, Sian, Camboxa y Iapon... Compuesta por Fray Marcello DE RIBADENEYRA,... Barcelona, impr. de G. Graells, 1601, in-4°, chap. XXVI, p. 185 et suiv.

Memorial al Rey. Por Pedro Sevil DE GUARGA, Valladolid (1603 ?), in-4°.

Voyage aux Indes orientales et occidentales, dans lequel on raconte le voyage que les Espagnols qui résident aux îles Philippines du Ponent firent au royaume de Cambodge et ce qui leur arriva dans ce pays ainsi que dans la Cochinchine... par Christoval de Jaque de los Rios de Mancaned.., écrit en 1606 (dans TERNAUX-COMPANS, *Archives des voyages*, t. I, pp. 241-350).

Sur l'authenticité de ce *Voyage*, voir mes *Doc. esp. et port.*, p. 272 et 276.

Sucesos || *de las* || *Islas Philipinas*. || Dirigido || a Don Christoval Gomez de || Sandoval y Rojas, Duque de Cea. || Por et Doctor Antonio DE MORGA,

§. II. Fol. 15 r°.

Expédition de Gallinato au Cambodge. Il essuie une tourmente et seul Blas Ruiz arrive au Cambodge.

EN vertu de la résolution prise par le gouverneur D. Luis Pérez Dasmariñas d'envoyer des religieux et des soldats au roi du Cambodge, les officiers royaux (1) armèrent deux jonques

|| alcalde del Crimen, de la real Audiencia de la Nueva Es||paña ; Consultor del santo Officio de la Inquisicion, || En Mexico. || En casa de Geronymo Balli. Año 1609, in-8°. — Voir RETANA, *Aparato*, t. I, n° 68.

Les *Sucesos*, que ne possède pas la Bibliothèque nationale, ont été traduits en anglais : *The Philippine Islands, Moluccas, Siam, Cambodia, Japan, and China, at the close of the sixteenth century.* By Antonio DE MORGA. Translated from the Spanish... by the Hon. Henry E. J. STANLEY, London, printed for the Hakluyt Society, 1868, in-8°. — Le célèbre patriote philippin José Rizal en a donné une édition sous le titre : *Sucesos de las Islas Filipinas* por el Doctor Antonio DE MORGA. Obra publicada en Méjico el año de 1609, nuevamente sacada á luz y anotada por José RIZAL, y precedida de un prológo del Prof. Fernando BLUMENTRITT, Paris, Garnier, 1890, in-8°. — Enfin M. W. E. Retana, dont les beaux travaux sur la bibliographie et l'histoire des Philippines sont bien connus, vient d'en publier une nouvelle édition annotée et augmentée d'une masse considérable de documents inédits, d'une vie de de Morga, de plusieurs index : *Sucesos de las Islas Filipinas por el Dr. Antonio* DE MORGA. Nueva edición enriquecida con los escritas inéditos del mismo autor, illustra da con numerosas notas que amplían el texto y prologada extensamente par W. E. RETANA, Madrid, Victoriano Suárez, 1909 [-1910], in-8°, 180*-589 p.

Memorial y relacion para su Magestad, del procurador general de las Filipinas [HERNANDO DE LOS RIOS], *de lo que convienne remediar y de la riqueza que ay en ellas, y en las Islas del Maluco.* Año 1621. En Madrid. Por la viuda de Fernando Correa, 1621, in-4°, fol. 12 r°-16 r°.

Labor evangelica, ministerios apostolicos de los obreros de la Compañia de Jesús en las Islas Filipinas. Por el P. Francisco COLÍN.... [1re ed. : 1663] edición... por el P. Pablo PASTELLS, S. J. Notas de W. E. RETANA.... Barcelona, 1900-1903, in-fol., 3 vol. Expéditions de Gallinato, t. I., p. 192 et suiv.

Conquista de las Islas Philipinas... Escriviala el P. Fr. Gaspar DE SAN AUGUSTIN, Madrid, 1698, in-fol.

Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas... (por) Fr. Juan FERRANDO,... y... Fr. Joaquin FONSECA,... Madrid, 1870, 6 vol. in-8°, t. I, p. 348 et s.

The Philippine Islands 1493-1903. Explorations by early navigators, description of the Islands and their peoples, their history... Translated from the rare originals. Edited and annotated by Emma Helen BLAIR and James Alexander ROBERTSON..., Cleveland, 1903-1909, 55 vol., in-8°, t. IX, XV, XXXI. Voir aussi l'*Index*, t. LIV et LV.

(1) *Officiales reales*, officiers chargés de la recette des deniers royaux et de la partie administrative du service de l'armée et de la marine : intendants ou commissaires.

et une frégate avec les vivres et munitions nécessaires pour la mer et la terre et le 19 janvier (15)96, le général Juan Juárez Gallinato sortit de Manille à bord des navires indiqués, avec ses capitaines et cent vingt Espagnols ou *Castilas*, comme on les nomme communément en ces îles (1), tous vieux soldats, très aguerris, ainsi qu'ils le montrèrent par leurs œuvres. Entre tous, les plus connus étaient le capitaine Juan Mexia Salido, Diego Mexia Peralta, Juan Bautista de Mondragón, Pablo Garrucho, Pedro Sevil, Miguel Aguado, Pedro Basurto, et l'enseigne Miguel Jaque de los Rios, natif de Ciudad Rodrigo, qui à la
Fol. 15 v°. suite de cette expédition est présent en cette * cour, comme je le dirai plus tard (2). Les religieux choisis dans ce dessein furent le P. frère Alonso Jiménez, originaire de Lillo, fils du couvent de San Estevan de Salamanque, à ce moment là provincial aux Philippines, le P. frère Diego Aduarte, naturel de Saragosse qui prit l'habit à Alcalá, hommes de beaucoup de sagesse, de religion et d'un très grand zèle ainsi que le montrèrent bien depuis les événements qui se produisirent. Ils eurent tous deux pour compagnon le frère lai frère Juan Deça, grand barbier et

(1) « [Castila.] Nombre que se da en Filipinas á los españoles peninsulares, y que parece ser una poco disimulada adulteracion de la palabra Castilla ». *Recuerdos de Filipinas. Cosas, casos y usos de aquellas islas* : vistos, oidos, tocados y contados por Francisco Cañamaque... Madrid, 1877-1879, 2 vol. in-16, t. I, p. 13, note de la phrase : « ¿É qué tal será este *castila?*

(2) Juan Bautista de Mondragón était le neveu du chantre de la cathédrale de Manille ; il mourut le 14 décembre 1600, à bord de la galère capitane, dans le combat naval livré à Van Noort et à ses Hollandais. Cf. de Morga, *Sucesos*, éd. Retana, p. 302.

Pablo Garucho prit aussi part, comme capitaine d'une compagnie, en 1606, à la conquête des Moluques.

Tout ce que l'on sait jusqu'ici de la vie de Pedro Sevil de Guarga est qu'il prit une part active à la première expédition du Cambodge en qualité de « capitaine ». De retour en Espagne, il s'employa avec ardeur, et très probablement en accord avec les PP. Aduarte et G. de S. Antonio, à obtenir qu'une troisième expédition au Cambodge fût décidée et partit directement d'Espagne. Il écrivit, pour y gagner l'opinion des cercles autorisés un très curieux Mémoire, suivi de consultations théologiques sur la légitimité de la conquête du Cambodge, que nous comptons publier sous peu. L'expédition n'ayant pas eu lieu, le capitaine Pedro Sevil retourna aux Philippines ; en 1606 on le voit prendre part à la tête d'une compagnie à la prise de Ternate.

L'enseigne Miguel Jaque de los Rios était peut-être le frère ou le parent du colonel Hernando de los Rios (fol. 30 v°). Je n'ai pu me procurer aucun détail biographique sur les autres compagnons du général Gallinato.

chirurgien, natif de Cuenca et fils du couvent de San Pablo de la même ville (1).

Ils commencèrent leur voyage, et encore qu'il fut court, ils souffrirent des tribulations insignes par le feu, la tempête et l'agitation de la mer. A la fin la tourmente croissant en vue de terre, le général Gallinato relâcha avec sa frégate dans le détroit de Singapore et jeta l'ancre dans l'île de Bintan pour se mettre à l'abri. Diego Belloso qui avait à son bord le père provincial et ses compagnons s'échoua à Barara, côte du Cambodge, (2) : il furent réduits à une telle extrémité qu'ils mangèrent des lézards et des singes. Blas Ruíz reconnut le Champa et à la fin prit la * barre du Cambodge et mouilla dans le fleuve Mékhong, Fol. 16 r°. avec ses compagnons : Pedro Sebil, Pablo Garrucho, Miguel Aguado, l'enseigne Miguel Jaque de los Rios, Juan Sedeño et le sergent Pedro Basurto.

§. V.

Les capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz opèrent leur jonction.

GRÂCE à la dernière guerre du Siam et à l'éloignement du roi Apram, le royaume du Cambodge était assez agité, parce qu'il était gouverné par Huncar Prabantul, cousin du roi Apram qui, en son absence, avait soulevé le royaume. Or Blas Ruíz arriva au Cambodge et mouilla dans la barre du fleuve Mékhong, qui a quatre-vingt-dix à cent brasses de fond et plus d'une lieue de large. Diego Belloso atteignit le premier Barrara et informa le roi Huncar Prabantul de la venue de Gallinato et de l'entrée de Blas Ruíz. Le roi parut réjoui et content de recevoir * ces nouvelles, mais tout cela était feint et il com- Fol. 16 v° mença aussitôt à machiner la mort des Espagnols. Désirant s'affermir dans le royaume et pour dissimuler sa mauvaise volonté, il envoya une *chape* (3) à Diego Belloso pour qu'il gouvernât en

(1) « Il parut bon aux pères d'expérience de leur donner pour compagnon un religieux nommé fr. Juan Deça qui savait un peu de chirurgie... » ADUARTE, *Hist. de la prov. del S. Ros. de Filipinas*, t. I, p. 190.

(2) Cap Saint-Jacques ? Baria (Cochinchine) ?

(3) En espagnol et en portugais « lame, ou plaque de métal ». Ici, acte expédié sous l'autorité royale et gravé sur une plaque d'or, comme cela a encore lieu aujourd'hui. Les clauses du traité signé en 1507 entre Albu-

son nom la province de Barara et une autre chape ou provision, à Blas Ruíz pour que lui ou les siens pussent entrer en sûreté dans son royaume. Diego Belloso était prudent et connaissait bien les mauvais desseins de l'intrus et tyran Huncar Prabantul, aussi ne se fiant à sa chape, il alla sur le champ rejoindre le capitaine Blas Ruíz.

§. VI.

Les capitaines Diego Belloso et Blas Ruiz se réunissent et se battent contre les Chincheos.

APRÈS que se furent rejoints les capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz, ainsi que les Castilas, qui alors étaient soixante en tout, et vingt Japonais, le P. provincial frère Alonso Jiménez ouvrit un pli secret qu'il tenait du gouverneur D. Luis Pérez
Fol. 171°. Dasmariñas, en lequel celui-ci ordonnait qu'en l'absence * du général, les autres se gouvernassent par son ordre (1). Le général Gallinato faisait défaut, et l'on n'avait aucune nouvelle de ce qui lui était arrivé, ni on ne savait où il était ; il parut donc au P. provincial qu'il était nécessaire de choisir d'un commun accord et consentement un chef qui commandât la troupe : le capitaine Blas Ruíz, apte à cet office et à d'autres plus importants, fut élu. Il y avait, en ce temps-là, à Churdumuco trois mille Chincheos et ils craignaient de perdre, avec la venue des Castilas, le gain qu'ils espéraient retirer du royaume. Voyant l'affection minime ou plutôt nulle où Huncar Prabantul tenait les Castilas, les Chincheos s'enhardirent à leur

querque et le roi d'Ormuz, qui se reconnaissait vassal du Portugal, furent gravées aussi sur deux lames d'or. Cf. DENIS, *Portugal*, p. 173. D'après CHILDERS, *Dict. of the Pali language*, s. v. *paṭṭo*, p. 373, on appelle en pâli « *Suvaṇṇapaṭṭo*, a gold plate or tablet to write upon... One of these is in India Office, a long strip or ribbon of solid gold, written upon, and rolled up like a Jewish scroll ». Des feuilles d'or, portant un texte pâli, ont été trouvées au Laos (B. E. F. E.-O., t, III, p. 661), et on conserve à la Bibliothèque Vaticane une lettre du roi du Tonkin gravée sur une plaque d'argent de 27 × 55 cm. — Pour l'histoire du mot *chapa,* voir *Hobson-Jobson*, s. v. *Chop*.

(1) Par l'ordre du P. Alonso Jiménez.

faire mille incivilités quand ils venaient à Churdumuco pour acheter les provisions nécessaires. Les Castilas supportaient assez mal ces grossièretés, mais ils se contentèrent d'abord d'en faire leur plainte à Huncar Prabantul. Or lui, qui avait en haine les Castilas grâce aux faux rapports des Chincheos, considérant que ces derniers étaient aussi nombreux que les Castilas l'étaient peu, crut pour cette raison que les Chincheos suffiraient seuls à les chasser du royaume : il mit donc pour le présent la paix entre les uns et les autres et pour l'avenir donna pouvoir égal aux Chincheos et aux Castilas * de venger chacun les injures Fol. 17 v°.
qu'il recevrait de l'autre, tenant pour certain, à son sentiment, que les Chincheos anéantiraient les Espagnols ou Castilas. Les Chincheos continuèrent leurs incivilités et discourtoisies; les Castilas enflammés d'indignation et de colère ne pouvant ni ne voulant les souffrir davantage, s'unirent tous les soixante aux vingt Japonais ; grâce à l'expérience qu'ils avaient, ils attaquèrent les trois mille Chincheos, en tuèrent trois cents et leur prirent leurs jonques et leurs biens. Cette victoire coûta aux Castilas aussi peu de peine que s'ils eussent été trois mille et les Chincheos soixante; et cela ne servit qu'à les mettre en appétit et à réveiller l'envie qu'ils avaient de combattre, comme ils le firent depuis.

§. VII.

Huncar Prabantul ne veut pas recevoir le présent du Gouverneur. Il médite de faire mourir les Castilas. Les Castilas l'apprennent, lui donnent l'assaut en son palais et font merveille.

LE gouverneur D. Luis Pérez Dasmariñas avait envoyé un honorable présent à * l'adresse de S. M. Apram Langara, Fol. 18 r°.
roi du Cambodge, qui fut réparti entre les deux jonques et la frégate. Blas Ruíz rassembla les pièces et joyaux que lui et le capitaine Diego Belloso avaient emportés, mais encore que dans nos pays ceux-là eussent été fort appreciés comme étant très riches, ce qui parut le plus digne d'estime en ces royaumes fut un âne qui, chose rare et encore non vue dans ces contrées,

passait là pour de grand prix (1); et les naturels s'émerveillaient d'entendre les Castilas parler des nombreux ânes qu'il y avait en Espagne, encore plus que les Castilas n'admiraient les rhinocéros et les éléphants que les Cambodgiens avaient en leur patrie.

Il semblait que le baudet devinât la grande estime où on le tenait pour être unique de son espèce : il se prisait beaucoup plus que l'âne d'Alciat (2) et accomplit des exploits si extraordinaires que si Apulée l'eut connu il y eut trouvé le sujet réel de son âne imaginaire, et Pedro Mejía aurait écrit d'après nature les louanges de son âne, qu'il composa seulement pour montrer son esprit (3). Sur mer, à cause des tempêtes essuyées, l'eau manqua aux Castilas, aussi la donnèrent-ils par compte et mesure et l'âne recevait sa ration comme l'un des soldats. Elle était trop faible pour lui : il en perdit la voix, ne pouvait plus
Fol. 18 v°. braire mais poussait * des gémissements aussi faibles que s'il eût été un homme. Dès le matin, il se grattait la langue et accourait ponctuellement à son heure pour avoir sa part d'eau, comme s'il eut été un des soldats, puis il prenait sa soif en patience le reste du temps. Sauté à terre, il se rassasia d'eau, recouvra ses forces et sa voix, et ne s'écartait jamais des Castillas. Il les connaissait tous et chacun en particulier comme un chien connaît son maître ; il se laissait caresser par eux, montrant plaisir à y consentir. Si quelque Indien (4) s'approchait

(1) Environ soixante-dix ans plus tard, un jésuite qui visita le Cambodge écrivait : « Il n'y a dans tout ce Royaume, qu'un seul asne lequel passe icy pour un monstre... » — Ce célèbre animal n'était peut-être qu'un mulet descendant de l'âne dont on conte ici les prouesses. — Cf. *Relation du voyage du P. Joseph* TISSANIER, *S. J., depuis la France jusqu'au royaume du Tunquin* (1658-1660)..., Paris, Edme Martin, 1663, in-8°, p. 109.

(2) Il portait sur son dos l'image d'Isis et, comme l'Ane chargé de reliques, s'imaginait qu'on l'adorait. Cf. *Emblemes d'*ALCIAT, *de nouveau trãslatez en Frãçois vers pour vers iouxte les Latins. Ordonnez en lieux cõmuns, auec briesves expositions, et figures nouvelles appropriées aux derniers Emblemes.* A Lyon, chez Guill. Roville, 1549, in-8°. pp. 25-26.

(3) On trouvera cette petite pièce dans : *Les diverses leçons de Pierre* MESSIE [*Pedro* MEXIA], *gentilhomme de Séville.* Mises de castillan en françois, par Claude GRUGET, Parisien..., Rouen, M. D. XXVI, in-8°, p. 971 et suiv. : « Une belle déclaration, par manière d'exercice, à la loüange de l'Asne. »

(4) « INDIO. — 1° Le malais civilisé chrétien (*Tagale, Pampango, Vicol, Zambal, Pangasinano, Ilocano, Ibanag, Visaya*); 2° Dans un sens plus large, les indigènes malais de l'Archipel, en opposition avec les autres races qui habitent les *Philippines*. Dans ce dernier sens, le mot est rarement employé, et le plus souvent il est joint à un adjectif : *Indio natural.* » BLUMENTRITT, *Voc. de l'espagnol des Philippines*, s. v.

pour l'examiner, il prenait un air très grave et s'il le touchait ou faisait quelque autre inconvenance, il lui détachait force ruades et cherchait à le happer à pleine bouche. En présence des éléphants, il ne perdait rien de son ton et brayait si furieusement que ceux-ci se mettaient à fuir, comme si le baudet fut un lion et les éléphants des lièvres. Il en restait si fier que, maître du camp, il se promenait d'un air aussi martial que s'il eût été un cheval. Il portait une selle et un frein, ainsi qu'un très riche caparaçon et chaque fois qu'on l'en revêtait c'était pour lui jour de fête. Tel Bucéphale quand Alexandre le montait, il faisait tant de gambades et de cabrioles, poussait tant de braiments qu'il semblait vouloir obliger tous les bourris * d'Es- Fol. 19 r°.
pagne et les éléphants du Cambodge à le reconnaître pour roi. Quand les Castilas eurent la guerre que je vais raconter, il se montra non moins courageux qu'eux en gardant son poste par ses ruades et ses morsures sans qu'aucun des ennemis put rien gagner sur lui. A cause du grand nombre des Indiens qui survinrent, l'âne ne put suivre les Castilas, ni les Castilas le défendre, il s'en suivit pour l'âne qu'il resta au Cambodge et que les Castilas partirent. Il fit entendre alors autant de braiments, montra autant d'affliction que s'il eut compris qu'il était captif et disait adieu aux Castilas. Ce fut un événement si remarquable dans le sentiment des Indiens qu'il y eut pour eux matière à grande admiration et pour les Castilas sujet de tristesse, parce que chacun avait un aussi gros regret de le laisser que s'il eût été l'un d'eux.

Le capitaine Blas Ruíz ayant ainsi le cadeau à portée, envoya demander permission à Huncar Prabantul de le lui présenter ainsi que l'ambassade : il ne voulut les recevoir jusqu'à ce que les Chincheos reçussent satisfaction des dommages subis et que les Castilas ne leur eussent restitué les jonques et biens qu'ils leur avaient enlevés. Le capitaine Blas Ruíz dit en public qu'il agirait ainsi, mais enjoignit en secret à Juan Sedeño, qui avait les jonques en sa possession, de n'en rien faire. Grâce à quoi il s'ensuivit permission de Huncar Prabantul * pour que le capi- Fol. 19 v°.
taine Blas Ruiz allât lui présenter l'ambassade et le cadeau. Il se disposa à le faire à Sistor où était le roi et emmena avec lui trente-neuf Castilas et le P. frère Diego Aduarte. Dieu l'ordonna ainsi en vue de ce qui allait arriver.

Avant de présenter leur don et ambassade, les Castilas furent avertis que le roi cherchait leur mort. En prévision des maux que promettait cette nouvelle et tenant leur trépas pour très pro-

bable, ils prirent la résolution de vendre chèrement leur vie, puis ayant accompli d'abord leurs devoirs de bons chrétiens, ils résolurent de donner l'assaut à la demeure du roi. Blas Ruíz et frère Diego Aduarte faisant office de capitaines et les autres gardant l'ordre qu'ils avaient, avec un courage et une valeur remarquables, ils passèrent deux rivières et ayant mis en déroute les gardes qui étaient sur le pont d'une des rivières, arrivèrent au palais à deux heures de la nuit et l'attaquèrent comme s'ils eussent été des lions. Ils renversèrent les murs, abattirent les cloisons, assaillirent les tours, enfoncèrent les portes, tuèrent les hommes et allaient semblables à la foudre du ciel. Le roi s'enfuit avec ses femmes, une balle l'atteignit et il perdit la vie. Il se livra un tel combat que la terre foulée par les
Fol. 20 rº. Castilas en trembla, épouvantée de ce qui arrivait. * Le soleil parut et l'on vit le mal causé : les palais détruits, la terre jonchée de morts, les rues rougies de sang, les femmes poussant des clameurs, les unes pour leurs maris, les autres pour leurs fils, d'autres encore pour leurs frères et la ville était telle qu'il semblait que ce fut Rome brûlant, Troie anéantie ou Carthage détruite. Ce ne sont pas là des exagérations : ce sont des vérités pures et simples; et ce n'est pas encore tout ce que les quarante et un Castilas firent de plus fort.

La nouvelle de la mort du roi se répandit, les Indiens devinrent furieux et se rassemblèrent en si grand nombre qu'ils semblaient être des nuées de sauterelles couvrant la terre. On ne voyait autre chose en l'air que des arcs, des flèches et des traits, plus drus que la grêle. Ils ne portaient pas d'arquebuses parce que les Castilas avaient brûlé la poudrière. Les Castilas se replièrent sur Churdumuco, où étaient leurs embarcations sur fleuve Mékhong, et il leur fallut passer une rivière : les Indiens attendirent qu'ils commençassent à la passer à la nage, les entourèrent d'un côté et de l'autre et se mirent à leur décocher des flèches, mais les Castilas montrèrent bien ici qui ils étaient et quel sang réchauffait leur cœur. La petite guerre qu'ils soutinrent contre les trois mille Chincheos, l'assaut des palais et la mort du roi ne furent que la répétition de la tragi-comédie qu'ils
Fol. 20 vº. jouèrent là et le novi- * ciat de la profession de vrais soldats qu'y ils firent. L'eau de la rivière leur arrivait à la poitrine, celle du ciel — il pleuvait — était abondante : avec leurs rondaches, ils couvraient les bassinets de leurs arquebuses afin que la poudre ne se mouillât. Nombre d'entre eux étaient blessés, tous étaient fatigués et aucun n'avait mangé, bu ou pris du

repos la nuit et le jour d'avant. Le soir suivant, ils commencèrent à passer la rivière et à minuit ils l'avaient traversée. La rivière était grande et large, les Indiens Cambodgiens ne connaissaient pas le gué, les flèches et les traits pleuvaient et les Castilas s'ouvraient le passage partout comme s'ils eussent été indifférents et immortels. Ils passèrent enfin la rivière, en jouant toujours de l'arquebuse, avec beaucoup d'ordre et d'accord et frère Diego Aduarte faisait office de capitaine. Si l'un se fatiguait, il le prenait à ses côtés, les consolait tous et sans maltraiter aucun des Indiens, en défendant et en encourageant les Castilas, il incommodait les Cambodgiens plus que tous. Et les Castilas acquérant plus de bravoure grâce aux nouvelles difficultés, l'un d'eux combattait comme dix et dix comme cent, et tout les quarante comme s'ils eussent été quarante mille.

Les Cambodgiens avaient à leur tête un Indien très courageux; il portait un bracelet d'or qui ressemblait à un serpent enroulé, garni d'os de caïman et d'autres animaux. Il était superstitieux et, croyant que grâce à ce bracelet il ne pou* vait Fol. 21 r°
mourir, il se précipitait tel un lion, mais les Castilas le désabusèrent vite car l'un d'eux avec une hallebarde l'ouvrit par le milieu (1). Les Cambodgiens en demeurèrent si décontenancés qu'ils s'enfuirent tous, et bien que volant plutôt qu'ils ne marchaient, il leur semblait qu'ils demeuraient sur place. Les Castilas restèrent maîtres du terrain et regagnèrent leurs bateaux. Ils s'y embarquèrent, se reposèrent du labeur passé, contents du succès et tristes de n'avoir pas fait davantage.

§. III.

Arrivée du général Gallinato ; il ordonne aux navires de mettre à la voile et de faire une reconnaissance au Cambodge.

LES Castilas étaient reposés des fatigues passées, de sorte que le contentement qu'ils avaient de se voir libérés d'un si grand péril fut augmenté encore parce qu'à ce moment arriva à son tour Gallinato, leur général. Ils l'informèrent des vicis-

(1) En Indochine et dans l'Archipel indien, des os d'homme, d'éléphant, de rhinocéros, de crocodile, de singe, de serpent, etc., sont portés en guise d'amulettes. A Atjeh, comme au Cambodge, un bracelet d'or est un puis-

sitûdes qu'ils avaient subies et Gallinato leur fit part des siennes. Les Castilas et les Cambodgiens loyaux amis d'Apram Langara, le prièrent avec beaucoup d'instance et en raison de la
Fol. 21 v°. mort * du tyran Huncar Prabantul, de rester dans le pays, lui offrant l'appui et le soutien nécessaire. S'il l'eut fait, le Cambodge et les royaumes voisins appartiendraient aujourd'hui à Votre Majesté. Il pouvait le faire et ne le fit point pour des raisons qu'il donnera ; et de crainte que les Cambodgiens ne le retinssent de force, il alla inspecter les navires et donna l'ordre de lever l'ancre et de mettre à la voile. Il y avait à bord pénurie de vivres et pour faire provision de victuailles, on relâcha à Milon (1), province du Cambodge. En raison des troubles passés, les Cambodgiens avaient fui dans leurs montagnes en abandonnant dans la barre ou embouchure du fleuve une estacade et fortin de bois très solide. Le général envoya trente soldats ayant pour chef Miguel Jaque de los Rios et, encore qu'avec très grande difficulté, ils détruisirent le fortin et estacade. Ils s'avancèrent dans le pays, mais ils ne découvrirent dans le village ni vivres ni gens : comme ils n'avaient pas reçu d'ordres pour aller plus loin, ils revinrent incontinent à leurs navires, harassés et morts de faim. Même aventure leur arriva à Pratarpan (2) : aussi le général Gallinato prit le parti de passer au royaume de Champa.

Fol. 22 r°.

§. III.

Description du royaume de Champa et mœurs de ses habitants.

LE royaume de Champa est situé entre le Cambodge et Sinoa, province de Cochinchine, à onze degrés de latitude. Il est très élevé et montagneux, il s'y trouve cinq collines que Vicente Fernández, pilote du capitaine Blas Ruíz, nomma les Cinq-Plaies (3), lorsqu'il les reconnut en voguant vers le Cambodge,

sant préservatif. A Madagascar, les chefs portent au cou, pour se garder de tout mal, des dents de crocodile. Cf. A. Cabaton, *Amulettes chez les peuples islamisés de l'Extrême-Orient* dans la *Revue du monde musulman*, vol. VIII, juill.-août 1909, p. 381 et suiv.

(1) Vinh-long.

(2) Práḥ Trapeang = Travinh.

(3) Las cinco Llagas.

comme je l'ai rapporté. Tout ce royaume est une forêt d'ébène et du meilleur que l'on connaisse. Il possède de l'or, de l'argent et de l'artillerie (1), bien qu'il ne soit pas aussi riche que ses voisins. Les naturels sont de taille moyenne et médiocrement blancs. C'est une nation malicieuse et de mauvais cœur. Ils sont païens, adorent le soleil et les étoiles, et les animaux de la terre. Ils ont de nombreuses idoles (2) qu'on pose sur des chars quand on les fête; ce char est garni d'épées et les gens par dévotion s'approchent du char (en marche) : les uns se placent sous les roues et se laissent couper par le milieu, les autres présentent le pied, d'autres le bras, * d'autres la main. Ceux qui Fol. 22 v°.
survivent sont béatifiés et ceux qui meurent sont déclarés saints. On brûle (les Chams) après leur mort et on brûle pareillement leurs femmes avec eux (3), de la même manière que dans l'Inde orientale, ainsi que je le raconterai dans la troisième partie de cette relation. Le roi du Champa est traître aux Castilas et aux Portugais, il est pirate et perfide, il adore le soleil, et à certains jours, selon que la fête qu'on célèbre est majeure ou mineure, on immole nombre d'hommes; il y a une fête où l'on en sacrifie six mille. On donne l'ordre à certains soldats qu'ils aient à les tuer et ces soldats vont par les rues et les maisons tuant, sans en excepter personne, les premiers qu'ils rencontrent. Ils leur arrachent le fiel et avec les fiels mêlés le roi se lave le corps et la tête (4), puis au sommet d'une montagne, il offre au soleil les cadavres des victimes.

(1) « Artillerie,... Est un mot général à tous autres instruments de guerre, dont l'on use tant en offendant qu'en deffendant, hors l'espée, dague, bocquier & harnois du corps de l'homme. Par ainsi tout instrument de trait, soit de feu ou autre, est entendu sous ce mot ». Jean Nicot, *Thrésor de la langue françoise...* (Paris, 1606, in-fol.).

(2) *Pagodes.* Sur le double sens de ce terme : « idole » et « temple », cf. *Hobson-Jobson*, s. v. *Pagoda*.

(3) Cette coutume est très ancienne. Le P. E.-M. Durand, dans *Le temple de Pô Romé à Phanrang* (B. E. F. E.-O., t. III, p. 602), remarque d'après une inscription, qu'elle « était encore en pleine vigueur au XVIIe siècle, et que la femme qui se dérobait à ce devoir était jugée digne d'une éternelle flétrissure ». Il cite encore à ce sujet le passage suivant du *Cang muc*, ch. 8, p. 45, se rapportant à l'année 1306 : « La coutume chame est qu'à la mort du souverain, la reine monte sur le bûcher pour le suivre dans la mort ». Et cet autre d'Odoric de Pordenone, qui visita le Champa entre 1318 et 1330 : « Quant aucuns homs meurt en ce pays, on ensevelist sa femme avec lui, car ils dient que drois est que elle demeure avec lui en l'autre siècle ». (Ed. Cordier, p. 188).

(4) Tcheou Ta-kouan, *Mémoires*, trad. Pelliot, p. 173, rapporte dès 1296 « que chaque année, le roi du Champa exigeait une jarre de fiels

Depuis peu, en cette contrée, par haine des Castilas, on permet aux Maures de prêcher la loi de Mahomet, et nombreux sont ceux qui la professent de nouveau.

Le général Gallinato relâcha au Champa pour se procurer des vivres : le capitaine Blas Ruíz ayant été captif en ce royaume connaissait le pays et débarqua. On ne voulut lui vendre ni victuailles ni provisions, mais il prit par les armes ce qui lui
Fol. 23 r°. était nécessaire, * regagna les navires avec son butin et l'on mit à la voile.

§. III.

Description des royaumes de Cochinchine ; et ce qui arriva là au général Gallinato et à ses gens.

LE royaume de Cochinchine est plus en avant et, en voguant vers la Chine, par seize degrés de latitude. Il est en tout semblable à la Chine, extrêmement riche en or, argent, pierreries, en la meilleure soie du monde et en vivres abondants. Les habitants sont blancs, pleins d'esprit, pas très forts aux choses de la guerre, mais ils sont très habiles marchands, grands larrons et plus rusés que les Gitanes ; ils tirent vanité de voltiger (1) et nombre d'entre eux exercent cet art merveilleusement. Ils portent les cheveux longs et ont plusieurs femmes qui vivent rebutées par la mésintelligence qui règne entre elles ; elles portent envie aux femmes chrétiennes, parce qu'un homme n'en épouse qu'une seule. Tous s'habillent de soie ; il en est
Fol. 23 v°. très peu qui se vêtent de boucassin. Pour le trafic * et les contrats, ils ont compte, poids et mesures ; leurs marchands ont toujours balance en manche et certaines tables dont ils se

humains en contenant des milliers. » Sur cette barbare coutume, commune autrefois à la plupart des peuples de l'Indochine, et qui tient à la croyance générale en Extrême-Orient que le fiel est le siège du courage, voir l'intéressante note de M. P. Pelliot relative au texte ci-dessus.

(1) « Faire divers tours sur une corde tenduë sans être bandée, & qui est élevée à 15. ou 16. piez de terre. » RICHELET, *Dict. de la langue française*, s. v. *voltiger*. C'est aussi le sens de l'espagnol *boltear* (*voltear*).

« Le jour anniversaire de la naissance du roi [du Cambodge]... les acrobates, les saltimbanques, les danseurs de corde de l'intérieur, les comédiens chinois et annamites, viennent prêter leur concours aux artistes de la capitale ». L'un des divertissements les plus anciens et les plus goûtés que

servent pour compter et mesurer (1). De même que nous comptons de un à dix, de dix à cent et de cent à mille, ils comptent de un à six, de six à soixante et de soixante à six cents et sur ce nombre multiplient leurs comptes (2). Ce royaume a de très riches édifices et beaucoup de rivières, de bons ports, d'agréables passes et l'on y emploie des galiotes à rames. En ce pays seulement se trouve le bois précieux qui s'appelle *calambac* et *aguila* (3).

Le général Gallinato relâcha dans l'un des ports de ce royaume qui s'appelle Cachan (4) : il y vit, échouée sur la plage et abat-

celui-ci offre à sa cour et au peuple consiste à voir des bateleurs danser sur des cordes tendues, en tenant des plumeaux de queues de paon dans les mains. « Nous verrons plus tard, en parlant de l'ancien palais des rois khmers à Angcor, que les cordes sur lesquelles on dansait alors étaient en lanières de cuir de buffle tordues et assujetties au sommet de tours puissantes. » MOURA, *Le roy. du Cambodge*, t. I, p. 243.

(1) Une abaque ou boulier, en annamite *bàn tính*. On en trouve une bonne description et la théorie dans : *Variétés tonkinoises*, par A + B [le P. Souvignet, M. A.] (Hanoï, 1903, in-8°), p. 435.

(2) Les Annamites d'aujourd'hui ont adopté le système décimal des Chinois. Les recherches faites n'ont pu m'apprendre s'il en était autrement autrefois; mais un reste de numération par 6 subsiste dans la façon de compter certaines monnaies : une ligature de sapèques en contient 600; la piastre d'argent vaut environ 6 ligatures », et le « cent » (100e partie d'une piastre) 36 sapèques. Il est encore à remarquer que le cycle chinois est de 60 ans, les animaux de ce cycle au nombre de 12, etc.

Les Babyloniens, d'autre part, possédaient un système mathématique où le nombre 6 avait une grande importance et de nos jours la numération duodécimale a des partisans ; dans l'ancienne France il y eut des *agnels* et des écus d'or de 60 au marc ; des écus de 6 livres, des pièces de 6 blancs, des pièces de 24, de 12 et de 6 sous ; certaine monnaie allemande valait aussi 60 kreutzers, etc.

En Hollande, 600 florins constituent « een zak guldens » (un sac de florins) et le « zak » (sac), mesure pour les blés, est la 36e partie du « last », autre mesure. Cette division par 6, 12, 60, 600, etc. des mesures, des monnaies et des poids existe d'ailleurs depuis la plus haute antiquité et M. J.-A. DECOURDEMANCHE, *Traité pratique des poids et mesures des peuples anciens et des Arabes* (Paris, 1909, in-8°), en cite de nombreux exemples.

Des populations nègres de la côte de l'Ouest africain, les Bolanais et les Bouramanais, ont une numération où le nombre 6 joue un rôle fondamental.

(3) Bois d'aigle dont la meilleure qualité est connue sous le nom de calambac. Voir mes *Nouvelles recherches sur les Chams*, p. 49-51. — *Hobson-Jobson*, s. v. *aloes*, *calambac*, *eaglewood*. — P. PELLIOT, B. E. F. E.-O., t. IV, p. 217, n. 3.

(4) Tourane, port de Quang-nam (Cachan). V. BORRI, *Relation*, p. 104 : « Cacciam, qui est la ville où demeure le Roy, à six ou sept lieues à côté de Turon, allant par eau sur la rivière ».

tue en carène, la galère royale où mourut le gouverneur Gómez Pérez et apprit que l'étendard royal, l'artillerie et toutes les autres richesses que la galère renfermait avaient été partagés entre le roi du Tonquin, celui de Sinoa et celui de Cachan. Le général Gallinato s'étant approvisionné de vivres donna l'ordre aux capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz de se rendre par terre au royaume des Laos afin d'aviser Apram Langara, roi du Cambodge, de ce qui s'était passé. Ils se mirent en chemin et
Fol. 24 r°. après quelques jours de voyage, informèrent le gé- * néral Gallinato que le roi du Cambodge était en vie et en bonne santé, qu'il avait marié son fils aîné avec la fille du roi des Laos et que son frère était revenu de Siam où il était en captivité, qu'eux mêmes allaient lui rendre visite puis l'accompagner jusqu'à ce qu'il fut rentré en possession de son royaume et enfin qu'ils tiendraient Manille au courant de ce qui se serait passé.

A la même époque le général Gallinato envoya Gregorio de Vargas en ambassade auprès du roi du Tonquin, pour lui réclamer la galère, l'artillerie, l'étendard et les assassins du gouverneur Gómez Pérez. Le roi du Tonquin n'accorda aucune de ces choses et faillit tuer l'ambassadeur Gregorio de Vargas.

Il y avait dans le port en même temps que les Castilas quelques navires japonais; un des soldats espagnols, ayant raison suffisante pour agir de la sorte, donna un soufflet à un Japonais païen. Les Japonais se crurent outragés et, en manière de satisfaction, demandèrent au général Gallinato de consentir à ce que le Japonais offensé donnât des coups de plat de sabre sur le dos du Castila qui lui avait fait injure — c'est de cette matière qu'ils tirent satisfaction d'offenses semblables. — Le général Gallinato ne fut pas de cet avis, mais permit que le Castila et le Japonais combatissent corps à corps. Les Japonais
Fol. 24 v°. qui redoutaient * le défi, demandèrent assistance contre les Castilas aux rois de Cachan, Sinoa et Tonquin. Le général fit prier ces rois de ne point les favoriser, mais bien qu'ils eussent promis de ne donner aucun appui aux Japonais, ils violèrent leur parole et vinrent avec de nombreux brûlots contre les Castilas au secours des Japonais. Les navires étaient nombreux, les artifices de feu très grands et le vent les poussait en poupe, tandis que les Castilas l'avaient en proue. Ce fut la plus grande de leurs difficultés et là où ils coururent le plus grand péril, mais ils avancèrent autant qu'ils purent avec grand courage et dans le meilleur ordre. Ils renversèrent les artifices et tuèrent les ennemis. Les rois de Sinoa et de Cachan étaient à

terre, souhaitant que le Japonais remportassent la victoire et que les Castillas fussent vaincus, mais l'événement contraire s'étant produit, ils en furent mortifiés et s'emparèrent du provincial frère Alonso Jiménez et de frère Pedro Ortiz (1), religieux de saint François, qui étaient à terre et n'avaient pu s'embarquer quand les brûlots s'avancèrent contre les Castilas. Le général Gallinato voulut les racheter, mais les rois dirent qu'ils ne les rendraient que s'il leur était donné une arquebuse en échange. Il parut au *général que cette manière de rachat était une espèce Fol. 25
de vasselage et de soumission et il ne voulut pas l'accepter. Les religieux demeurèrent captifs et le général partit pour Manille.

§. IV.

Le général Gallinato fait voiles pour Manille et l'enseigne Luis Ortiz débarque à Malaca.

GALLINATO leva l'ancre le quatre septembre et fit voile pour Manille — n'étant ni roi, ni marié avec la fille du roi du Cambodge, comme on le raconte faussement en Castille, —

(1) Le F. Pedro Ortiz Cabezas, prêtre, entra dans l'ordre de S. François et fut affecté à la province de S. José. En 1580, il se rendit à Mexico et participa activement à la fondation du couvent de S. Côme dans la province de S. Grégoire des Philippines en Nouvelle-Espagne. De là, il passa, en 1582, aux Philippines où il fut aussitôt envoyé aux missions de Cochinchine. En 1587, il est nommé procureur de la province des Philippines à la cour d'Espagne. En 1593, nous le retrouvons au Mexique premier prélat de la cure de S. Jacques. Il renonce à cette dignité en 1594 et retourne aux Philippines où il ne séjourne guère davantage car, en 1596, il s'embarque pour l'Europe avec le fr. lai Pedro de los Santos, délégué par sa province auprès des cours de Madrid et de Rome; mais des pirates les capturent et les remettent au roi du Siam qui les emprisonne et songe d'abord à les faire périr, les renvoie ensuite en ambassade à Manille. Dans ce trajet de retour, une furieuse tempête les jeta sur la côte du Cambodge où Diego Belloso et Blas Ruíz leur firent grand accueil, les présentèrent au roi qui les reçut aussi avec beaucoup d'égards et leur permit de bâtir une église. Quelque temps après, les deux religieux étaient enveloppés dans le massacre que les Malais firent de Diego Belloso, de Blas Ruíz et de tous les Espagnols alors au Cambodge. Cf. l'intéressante étude du P. Fr. Lorenzo Pérez, *Los españoles en el reino de Camboja en 1597*, dans *El Eco franciscano*, de Santiago de Galice, juillet 1912. pp. 407-409. — Deux autres franciscains, d'après le P. Pérez, firent partie de l'expédition de Luis Pérez Dasmariñas ; ce furent les fr. Juan Bautista et Diego de Sta. María.

bien qu'il eut pu ménager les royaumes susdits à la couronne de Votre Majesté. Il arriva à Manille et quelques mois après se maria en cette ville avec Doña Geronima de Zárate, qui fut d'abord l'épouse du référendaire Torres; tout dernièrement Gallinato, alla aux Moluques au secours d'Andrea Furtado de Mendoza (1), qui avait fait naufrage à Solor (2).

En l'absence du capitaine Blas Ruíz qui était allé au Laos avec le capitaine Diego Belloso, l'enseigne Luis Ortiz prit le
Fol. 25 v°. commandement. Lui, le P. frère Diego Aduarte, le frère lai * frère Juan Deça, Miguel Aguado, Miguel Jaque de los Rios et tous les soldats de Blas Ruíz, atteignirent le détroit de Singapore où les Selates (3) leur offrirent du poisson, des cocos, du riz et de

(1) Cf. DE MORGA, éd. RETANA, p. 136 et suiv. — Andrea Furtado de Mendoza, gentilhomme portugais, était renommé pour sa valeur, son énergie, sa stricte justice. Désireux d'aller à Ternate, il avait demandé du secours à Bravo de Acuña qui lui renvoya quelques renforts avec le général Gallinato, dont Mendoza se loua fort par lettre, sans que l'expédition réussit. A son tour, Mendoza prêta, en 1606, son concours à Acuña pour la conquête des Moluques. Furtado de Mendoza connaissait peut-être mieux qu'aucun Européen en Extrême-Orient toutes les routes marines et terrestres, l'art de faire la guerre en pays asiatiques et la situation politique de ces pays. En 1587 il devint gouverneur des Indes à la place d'Alexis de Meneses, archevêque de Goa; sa ferme administration jeta un dernier éclat sur la domination portugaise en Asie; sa bravoure et sa force morale inspiraient une telle confiance à ses administrés que tant qu'il gouverna, on conte que les boutiques à Goa restaient ouvertes même la nuit.

(2) Le texte porte Golor, faute d'impression pour Solor, une des îles de la Sonde, non loin de Timor.

(3) *Selat* (سلت) en malais signifie détroit, passage entre des groupes d'îles; de sorte qu'on appelle souvent les pirates *orang selat* « hommes du détroit », parce qu'ils ont l'habitude de croiser dans les détroits. Dans plusieurs contrées malaises on donne parfois aussi le nom de *Selat* aussi bien à la ville qu'au détroit de Singapore. Cf. FAVRE, *Dict. malais-français*, s. v. *Selàt*. — « Le nom de *Orang laôt* (et de *Orang-Salât*), dit DUBOIS DE JANCIGNY (*Un. pitt.: Japon, Indo-Chine*, p. 523 *a*), ne sert qu'à désigner les *Malais maritimes*, dont le domicile est la mer, depuis trois siècles que les Portugais les ont fait connaître, et qu'ils les nommèrent *Cellati*, ou *Salât*, *Sallati* (*Salleiters* d'A. Hamilton, vers l'année 1700) * les redoutables pirates de ces eaux (les *Speck-Malayer* des Hollandais), qui aujourd'hui encore ne vivent que de pêche et de piraterie. »

M. R. J. Wilkinson, le savant éditeur des *Papers on Malay subjects*, dans le *Supplement*, *The Aboriginal tribes* (Kuala Lumpur, 1910), p. 24, dit qu'à l'époque où les Portugais s'établirent à Malaca leur hinterland était occupé par deux races aborigènes : les Cellates, dont l'habitat, suivant les anciennes cartes, était Sungey Ujong et les Benua du Mont-Ophir et d'au-delà.

* Valentyn (*Oud en Nieuw Oost-Indiën*) donne ce mot sous la forme Cellates.

l'eau. Il y avait dix-sept navires de pirates Panes et Patanes, ils reconnurent les sept jonques des Castilas et vinrent contre elles. Ce fut la dernière guerre qu'eurent à soutenir les Castilas en cette expédition; ils y déployèrent un ultime effort qui leur devint très nécessaire, celui de l'ennemi étant fort grand. Enfin les Castilas vainquirent : cent de leurs ennemis moururent et trois parmi les Castilas; frère Diego Aduarte s'en tira avec une mauvaise blessure; Miguel Jaque de los Rios se comporta en cette occasion, comme en toutes les autres, et combattit comme un vieux Castila. Ils passèrent le détroit et rencontrèrent les flottes du roi d'Achem ou Sumatra et celles du roi de Johore, qui entre eux sont grands ennemis. Le roi d'Achem reconnut les Castilas, et comme il savait leur valeur, il leur offrit sa flotte afin qu'ils la dirigeassent et qu'ils l'aidassent ainsi contre le roi de Johore, leur promettant en même temps nombre de bons offices. Mais les Castilas étaient exténués : ils passèrent aussitôt à Malaca.

Ils débarquèrent le seize novembre un samedi selon leur Fol. 26 v°.
compte et un dimanche selon celui des Portugais, à cause du jour qu'ils ont de différence quand les uns rejoignent les autres (1). Ils furent bien reçus à Malaca et demeurèrent en cette ville jusqu'en mai de l'an [15]97. Luis Ortiz et le P. frère Diego Aduarte retournèrent à Manille en juin de cette même année avec tous les autres Castilas, et l'enseigne Miguel Jaque de los Rios

Les hypothèses au sujet de l'équivalent malais de Cellate sont nombreuses. On a proposé *Orang Laut*, *Orang Sĕlitar* ou *Orang Sĕlat*; mais aucune de ces interprétations n'est satisfaisante. Cellates pourrait être *Sisi Laut* ou *Besisi Laut*, nom que portent encore les Besisi de la cote de Jugra. Quoiqu'il en soit, les Cellates des Portugais correspondent exactement aux Besisi d'aujourd'hui et occupaient le même territoire.

(1) « Quelques vns ont trouué ceste variation & diuersité estrãge, & leur semble, que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'est pas toutesfois, mais est vn conte vray & bien obserué : car suyuant la difference des chemins par où ont esté les vns et les autres, il faut nécessairement dire, que quand l'on se rencontre on doit auoir un iour de difference. La raison est pource que nauigeant d'Occident à l'Orient, l'on va tousiours gaignant le iour, & trouue l'on plustost le leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponent vont tousiours perdant le iour & s'en retirent arrière, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuant plus tard, & comme plus ils vont approchant du Leuant ou du Ponent, plus il ont le iour tost ou tard... Maintenant donc que les Portugais ont fait leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient

passa aux Indes orientales. Il s'embarqua pour Lisbonne et arriva dernièrement en cette cour rendre compte à Votre Majesté de tout ce qui a été raconté. Il rentrait riche de fatigues et de services, mais pauvre de deniers : il fut hors d'état de soutenir les frais de la cour et quoiqu'il eut soumis un mémoire à Votre Majesté sur cette matière, il ne put attendre la réponse et s'embarqua pour le Pérou ; il est de retour une seconde fois en cette cour, comme suite à sa première requête.

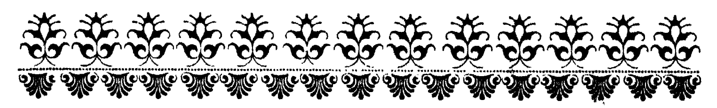
en Occident quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philippines & Macan, les vns ont gagné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuẽt la différence de vingt heures, qui est un iour entier. Au moyen de quoy necessairement les vns sont au troisiesme de May quand les autres content le deuxiesme : & quand les vns ieusnent le Samedy Sainct, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection ». *Histoire naturelle et morale des Indes tant Orientalles qu'Occidentalles... composée en castillan par Joseph* ACOSTA, *et traduite en françois par Robert* REGNAULT... Paris, M. Orry, 1598, in-8°, fol. 120 v°-121 r°.

L'œuvre originale porte le titre suivant : *Historia natural y moral de las Indias, en que se tratan las cosas notables del cielo, y elementos, metales, plantas, y animales dellas : y los ritos, y ceremonias, leyes, y govierno, y guerras de los Indios. Compuesta por el Padre Joseph* DE ACOSTA,... Sevilla, Juan de León, año de 1590, in-4°, 535 + 35 p. de tables non numérotées.

Elle a été traduite en anglais dès le XVIIe siècle, et imprimée dans les *Works issued by the Hakluyt Society*, t. LX-LXI, sous ce titre : *The natural and moral History of the Indies, by father Joseph* DE ACOSTA, *reprinted from the English translated edition of Edward* GRIMSTON, 1604, *and edited with notes and an introduction by Clements* R. MARKHAM,... London, the Hakluyt Society, 1880, 2 vol. in-8° et une carte gr. in-fol.

L'observation ci-dessus, n'est pas nouvelle, et on pourrait en citer de nombreux exemples, PIGAFETTA (éd. ROBERSTON, t. II, p. 184) l'avait déjà faite avant Acosta : « Nous demandâmes [en abordant en certaine île], dit-il en substance, quel jour c'était, on nous répondit : jeudi, chez les Portugais », et il continue : « Se marauigliassemo molto p che era mercore anuy et nõ sapeuamo Como hauessemo herato p ogni Jorno yo p essere stato sempre sanno haueua scripto senza nissuna Intermissione ma como da poy ne fu deto non era erore ma iL viagio facto sempre p occidente et ritornato a lo istesso luocho como fa iL solle hauena portato q^{e}L vantagio de hore vinti catro como chiaro si vede ».

L'écart entre le calendrier des Philippines et celui d'Espagne subsista jusqu'au 31 décembre 1844, époque à laquelle le gouvernement péninsulaire, d'accord avec l'archevêque de Manille, les fit concorder.

 Fol. 27 r°.

SECONDE PARTIE

des événements du Royaume du Cambodge et de ceux qui arrivèrent en son voyage à D. Luis Pérez Dasmariñas

CHAP. I. §. I.

Apram Langara étant au Laos marie son fils avec l'infante de ce royaume et reçoit avec beaucoup de contentement les capitaines Diego Belloso et Blas Ruiz.

QUAND Apram Langara fut vaincu par le roi de Siam en la bataille qu'ils se livrèrent à propos de l'éléphant blanc — comme je l'ai rapporté brièvement dans la première partie de cette* relation, chapitre Ier, § 5, — il s'enfuit du Cambodge Fol. 27 v°. et se rendit aux royaume et cour du roi des Laos. Celui-ci le reçut humainement, lui témoigna beaucoup d'amitié, et en signe de grande alliance et pour ratifier les bonnes dispositions réciproques, le fils aîné du roi du Cambodge épousa la fille aînée du roi des Laos. La satisfaction des rois, des princes, et généralement de tout le royaume fut très grande, principalement parce que le frère du roi du Cambodge qui avait été captif à Siam s'échappa de sa prison avec trois mille de ses compagnons et arriva à la cour des Laos au temps où se célébraient les fêtes de ce mariage et s'y montra le plus galant et le plus gentilhomme. Ces événements heureux auraient pu consoler le roi du Cambodge et lui faire oublier les malheurs passés, mais encore qu'il montrât joie et contentement en apparence, intérieurement il restait tout à fait inconsolable et triste sans prendre un seul ins-

tant de repos. Le désir de régner sur terre a tant de pouvoir sur les hommes qu'il a fait perdre la vie et le ciel à beaucoup, tandis que chez les hommes justes le désir qu'ils ont de régner avec le
Fol. 28 r°. Christ dans le ciel peut tant et l'emporte si bien qu'il les force * et oblige à renoncer au monde entier et à leur vie propre. Il y a une infinité d'exemples de cette vérité dans les lettres divines et humaines, bien qu'elles soient rarement d'accord sur un sujet.

Apram Langara connaissait bien la vérité de notre religion chrétienne, il y était affectionné, savait aussi qu'il avait absolument besoin d'elle pour régner avec le Christ dans le ciel et qu'elle lui était avantageuse pour recouvrer le royaume du Cambodge. Pour pouvoir se faire chrétien, en tant que personne particulière et publique, pour son bien propre et le bien de ses royaumes, il désirait retourner au Cambodge et parce que le chemin pour l'accomplissement de ses desseins ne s'ouvrait pas, il vivait en mourant et mourait en vivant une mort, ou une vie pleine d'agitations.

Les capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz arrivèrent à la cour du roi des Laos, ayant souffert maintes difficultés; mais Dieu sait les vaincre toutes quand il daigne se manifester aux hommes, et de même qu'il mit l'apôtre Philippe dans le char de l'Eunuque de la reine de Candace qui allait scrutant le passage d'Isaïe (1), il conduisit les capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz au royaume des Laos quand Apram Langara était le plus
Fol. 28 v°. tourmenté par ses désirs. Leur bonne ar*rivée raviva encore davantage le tison fumant des bonnes dispositions d'Apram Langara, lui ouvrit la porte pour régner au Cambodge et régner dans le ciel. Béni soit celui qui donne à chacun ce dont il a besoin pour être sauvé.

§ II.

Apram Langara retourne dans son royaume du Cambodge : il y est bien reçu et accorde de grandes faveurs aux capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz.

LES noces des princes du Cambodge étant célébrées, le roi Apram Langara, avec l'aide du roi des Laos, prit ses dispositions pour retourner au Cambodge. Emmenant avec lui son

(1) *Actes des Apôtres*, VIII, 27-40.

frère, ses fils, sa bru, les capitaines Diego Belloso et Blaz Ruíz, et la suite convenable à la qualité de sa personne, il entra en son royaume du Cambodge. Déjà le tyran était mort dans l'assaut que lui donnèrent les quarante Castilas et comme le royaume était seul et désireux de posséder son roi légitime et naturel, il fut extrêmement bien accueilli. Il convoqua les états, fit prêter serment aux princes, combla d'honneurs son frère et accorda de grandes faveurs à tous, en particulier aux capitaines Diego * Belloso et Blas Ruíz : il donna au premier le royaume Fol. 29 r°.
de Bafano, au second le royaume de Tran (1), où il y a de très précieuses épices, pour qu'eux, et après eux ceux qu'ils voudraient, les eussent et en jouissent à perpétuité, grâce au brevet que Votre Majesté leur fit la grâce de leur accorder.

Le roi du Cambodge envoie des ambassadeurs au Gouverneur des Philippines avec les nouvelles de ses bons succès et lui demande des ministres pour se faire chrétien.

POUR l'entier accomplissement de ses bons desseins, le roi Apram Langara envoya aussitôt des ambassadeurs au gouverneur de Manille avec les bonnes nouvelles de tout ce qui s'était passé et pour demander qu'on lui envoyât sans retard des ministres qui le baptiseraient lui et tout son peuple. Il souhaitait, s'il était possible, que ce fussent des religieux de saint Dominique, parce qu'il leur gardait depuis son enfance reconnaissance et affection, et particulièrement à cause des grandes épreuves qu'ils avaient traversées lors du voyage de Gallinato. Les ambassadeurs du Cambodge partirent pour Manille; afin de leur donner les choses indispensables et pour garder les côtes du fleuve Mékhong, il envoya en son nom comme agent et capitaine général un Indien * notable du royaume de Johore (2). Cet Fol. 29 v°.
agent mit bien en route les ambassadeurs et garda les côtes avec fidélité, mais offensa gravement le roi en emmenant avec lui subrepticement une sœur du roi et contre sa volonté il vivait avec elle en concubinage. Le roi dissimula cette injure, passa par dessus pour le moment jusqu'à ce que revinssent les ambassadeurs de Manille avec le secours nécessaire.

(1) Les provinces actuelles de Bàphnom et de Trăng, au sud du Cambodge, et séparées par la branche du Mékhong appelée Fleuve postérieur.

(2) Un Malais, qui par la suite, contribuera grandement à faire échouer les Espagnols dans leur désir de s'établir au Cambodge ou de l'occuper.

§ III.

Le gouverneur des Philippines reçoit l'ambassade du roi du Cambodge et choisit pour général de l'expédition D. Luiz Pérez Dasmariñas.

LA nouvelle de tout ce que j'ai raconté parvint à Manille quand déjà gouvernait D. Francisco Tello de Guzmán (1). Désireux de réparer les maladresses du général Gallinato et souhaitant la conversion des roi et royaume du Cambodge, il accorda aux ambassadeurs, avec l'avis et consentement de toute la ville, tout ce qu'ils demandaient, et pour que l'expédition eut bon succès, désigna comme général D. Luiz Pérez Dasmariñas pro-
Fol. 30 r°. fondément désireux * d'achever cette conversion commencée par son ordre. Des capitaines furent aussitôt nommés, des soldats enrôlés, des navires armés, avec toutes les munitions nécessaires de terre et de mer ; et parmi les religieux les plus intelligents et les plus savants qu'il y avait en saint Dominique, on en choisit trois dont le principal fut le P. frère Alonso Jiménez qui revenait de Cochinchine et outre ceux-là deux religieux de saint François (2), pleins de bonnes qualités, très lettrés et de grande vertu.

§. [IIII.]

Le général D. Luis Pérez Dasmariñas met à la voile et les frégates de Pedro Bastigui et de Fernando de los Rios font naufrage.

L'EXPÉDITION étant réglée en la forme dont il a été parlé, les soldats furent répartis entre les trois frégates et toutes trois firent voile ensemble. Le temps leur fut contraire avant qu'ils ne sortissent des îles Philippines et ils subirent une tourmente ter-

(1) Francisco Tello de Guzmán, né à Séville, chevalier de Santiago, trésorier de la chambre de commerce des Indes, fut le sixième gouverneur titulaire des Philippines. Il arriva à Manille en 1596 et peu après se maria avec sa cousine, Doña Tomasina Tello de Orozco. Il mourut, en avril 1603, un an après avoir été remplacé par Pedro Bravo de Acuña.

(2) Probablement les PP. Juan Bautista et Diego de Santa María. — Voir ci-dessus, p. 127, n. 1, à la fin.

rible; la frégate de Pedro Bastigui, qui était l'une des capitanes, se*perdit avec tous ses gens et il n'en réchappa personne, sauf le pilote Pedro Rodríguez (1). Soutenu seulement par une table, il nagea trois jours en la mer, il prit pied à l'île de Hainan et de là passa ensuite à Tagayán (2). La seconde qui avait pour capitaine Fernando de los Rios (3) eut grand mal et perdit beaucoup de monde, mais une partie se sauva et aborda à Tagayán. Le juge mage (4) de cette ville et côte était Diego de Chaves Cañizares, auquel Votre Majesté avait accordé cet office et une commanderie en cette province, après qu'il eut été sergent-major à Mindanao et à Manille. Les revers qu'il souffrit sont dignes d'être notés et les grands services qu'il rendit à Votre Majesté méritent d'être connus et demandent une relation particulière. Pour le moment il suffit de dire qu'il est homme très zélé pour le bien Fol. 30 v°.

(1) M. W. E. Retana (*Indic. biogr.*, p. 566), croit pouvoir identifier ce Pedro Rodríguez avec un Francisco Rodríguez, attaché à la personne du Dr A. de Morga, en qualité de porte-enseigne, il fit partie de l'expédition de Luis Pérez Dasmariñas. Il mourut, avec le titre de capitaine, en combattant contre Van Noort, le 14 décembre 1600.

(2) Ou plutôt Cagayán, province qui occupe l'extrême portion nord-est de Luzón. Le port est à Aparri, sur la côte nord de l'île, à l'est de l'embouchure du Rio Grande de Cagayán.

Sur la rive droite de ce fleuve se trouvait Nueva Segovia (actuellement Lal-ló ou Cal-loc), siège d'un évêché qui fut transporté à Vigan (ou Bigan) en 1755.

(3) Le colonel Hernando de los Rios arriva aux Philippines en 1588. Il y prit part à diverses expéditions militaires et fut promu capitaine. Il s'enrôla en 1598 dans l'expédition de D. Luis Pérez Dasmariñas au Cambodge, mais resta en Chine. Il était aussi distingué d'esprit que vaillant, et le goût des aventures s'accompagnait chez lui d'une curiosité toute scientifique, d'une culture peu commune et d'une ingéniosité rare. Soldat, marin, inventeur, cartographe, il dressa la première carte de Luçon (1897); inventa un astrolabe (Cf. *Quelques doc. esp. et port.*, p. 35), un appareil pour transformer l'eau de mer en eau douce et dans l'un de ces deux voyages en Espagne y fit imprimer, en 1621, son rarissime et précieux *Memorial | y relacion | para su Magestad, del | procurador general de las | Filipinas de lo que conviene remediar, y de | la riqueza que ay en ellas, y en las | Islas del Maluco.* | Año [ici : Armes d'Espagne] 1621. | En Madrid | Por la viuda de Fernando Correa. | Titre, feuille d'erratas + 37 ff., in-4°. — Le nom de l'auteur se trouve au fol. 1 sous cette forme : Hernando DE LOS RIOS Co|ronel Clerigo presbitero, Pro-|curador general de las Islas Fili|pinas, Maluco, y todo aquel Ar-|chipielago... — La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire, coté Ol. 434.

H. de los Rios mourut probablement peu de temps après à la publication de son livre à Madrid.

(4) *Alcalde mayor*. Juge qui a sous sa dépendance tout un district; juge de première instance.

public en même temps que grand capitaine, et qu'il accueillit avec bienveillance les soldats naufragés qui arrivèrent, comme s'il eut été le père de chacun d'eux.

§ V.

Fol. 31 r°. *Le général D. Luis Pérez Dasmariñas relâche dans la province de Iauquin et lui et ses gens passent par de nombreuses épreuves.*

LE général D. Luis Pérez Dasmariñas navigua avec sa frégate et après de nombreuses difficultés reconnut la province de Iauquin (1) — qui est terre ferme de Chine située entre Chincheo et Canton —. Au moment d'atterrir ils firent naufrage et à la fin, comme on dit, l'âme entre les dents et s'en remettant à la miséricorde divine, recrus de sommeil, accablés de fatigue, exténués de faim et de soif, le général D. Luis Pérez et sa troupe sautèrent à terre sans sauver plus que leur vie, ayant perdu la frégate et avec elle de grandes richesses. Ils s'arrangèrent de manière à être le moins mal qu'ils purent, mais bien qu'ils fussent tous fort misérables, le général D. Luis Pérez Dasmariñas l'était encore plus que tous. Ils eurent grand'faim et en seraient morts si une jonque que le P. frère Jorge de Mota expédiait de Chine au Siam n'eut relâché sur la
Fol. 31 v°. même côte. Il se produisit une mutinerie entre * les soldats : elle faillit porter le trouble dans le camp et l'amener à se soulever contre son général. Le général D. Luis Pérez Dasmariñas, informé, s'empara de l'auteur de la rébellion — et bien à contre-cœur — lui coupa la tête. Le provincial frère Alonso Jiménez, excédé de tant d'ennuis, afin d'apporter quelque remède aux nombreuses personnes qui souffraient — le général D. Luis Pérez Dasmariñas et ses gens — s'en fut à Macao (1),

(1) Il semble que ce mot *Iauquin* soit ici une faute d'impression pour *lanquin*, nom donné dans les anciennes relations au port de Nanking (Lanchin, Lanquin, Lanquien, Lankine), et à la province dont il dépendait.

(2) Texte : Macan. — Ce Macan ou Machan, de nombre de relations espagnoles, vient-il du portugais *Macau*, où l'*u* final a été lu *n*? On pourrait le croire puisqu'en Portugal le nom officiel de Macao est depuis bien longtemps « Macau ». — *Hobson-Jobson*, qui se sert peu de documents espagnols, ne donne pas Macan. Il note, s. v. *Macao*, que les Portugais ont pu tirer ce mot de *A-mā-ngao* « la Baie d'Ama ». Ama est la « Mère », « la Reine du Ciel », la patronne des marins.

colonie portugaise près de Canton. Il était vieux, une maladie très grave l'atteignit et bien que frère Antonio Caldera, vicaire de saint Dominique de Macao, l'entourât de soins, il mourut sans avoir pu rendre service ni à D. Luis ni à ses soldats. Et ainsi croissaient chaque jour les besoins, et plus encore les tyrannies et fourberies que leur faisaient subir les Chinois naturels de ce pays et les vexations qui leur venaient des mandarins : de tout cela D. Luis Dasmariñas souffrit de grandes peines. Mais en tout il agit en chrétien et avec sagesse.

A côté du logis des Castilas était une fontaine assez merveilleuse : l'eau y est de telle propriété que quelle que soit la chose qui y entre vivante, elle en sort pétrifiée. Une écrevisse qui pour son malheur avait pénétré en cette * fontaine se changea aus- Fol. 32 r
sitôt en pierre : l'enseigne royal Andrés Lariz Durango (1) l'emporta en Castille. En considérant cette fontaine les Castilas s'entretenaient, et grâce aux discours qu'ils tenaient passaient sur leurs besoins et devenaient ainsi de très grands et très pauvres philosophes.

CHAPITRE II, § I.

Le juge mage de Tagayán donne nouvelle et avis au Gouverneur des Philippines du naufrage du général D. Luis et de ses frégates; le Gouverneur lui envoie du secours et le P. frère Diego Aduarte entre dans la ville de Canton.

Le sergent-major Diego de Chaves Cañizares, juge mage de Tagayán, eut bientôt connaissance du naufrage du général D. Luis Pérez Dasmariñas et de sa troupe, de son arrivée en Chine, des peines qu'il traversa et de la fin qu'eurent les deux frégates sorties avec la sienne. Ayant secouru ceux qui avaient pris terre sur sa juridiction, il informa de tout ce qui s'était passé le Gouverneur des Philippines, D. Francisco

(1) Ce personnage, sur lequel je n'ai pu me procurer aucun détail biographique, aurait écrit, en vers, des *Lettres philippines* et une *Histoire des Philippines*. Cf. Antonio de León Pinelo, *Epitome de la Biblioteca oriental...* (Madrid, 1629, in-4°), titulo VII, p. 80.

Tello de Guzmán. Celui-ci eut, comme chrétien, le cœur touché
Fol. 32 v°. de ces désastres * et comme ministre de Votre Majesté, très zélé pour le service royal, il s'appliqua aussitôt à envoyer du secours au général D. Luis Pérez Dasmariñas, fit appareiller une frégate, la pourvut de capitaine, pilote, soldats, vivres, munitions et de tout ce qui était nécessaire et en particulier donna l'ordre qu'on embarquât, pour accompagner ce secours, le P. frère Diego Aduarte. Le gouverneur savait bien et avait pleine connaissance de quelle importance le P. frère Diego avait été lors du premier voyage, aussi lui parut-il nécessaire de l'envoyer porter remède aux désastres du second. Celui-ci s'embarqua et en peu de jours arriva au cantonnement du général D. Luis Pérez Dasmariñas et de sa troupe. Tous savaient combien la présence du P. frère Diego leur faisait défaut, aussi s'en réjouirent-ils infiniment et la célébrèrent-ils comme le remède à leurs maux : le P. frère Diego entendait et parlait très bien la langue de la province de Chincheo et comprenait en grande partie celle de la province de Canton.

Il alla à Canton sur l'ordre de D. Luis, informa les mandarins du motif de sa venue et leur fit comprendre que les Castilas ne venaient pas faire la guerre, ni espionner le pays mais
Fol. 33 r°. qu'ils avaient fait relâche pour s'approvisionner du * nécessaire et continuer leur voyage. Quelques mandarins de paix (1) vinrent l'un après l'autre rendre visite au général D. Luis Pérez Dasmariñas : il leur fit de nombreux présents grâce au secours qu'il avait eu de Manille. Les mandarins lui en surent bon gré et la troupe put se pourvoir de ce dont elle avait besoin.

§ II.

Le P. frère Diego Aduarte en la ville de Canton souffre nombre de maux et se rend dans la ville de Macao. Le général D. Luis va le retrouver.

LE défaut le plus commun des Chinois est d'être avides, principalement leurs mandarins. Voyant de quelle importance la présence du P. frère Diego était pour les Castilas, et dési-

(1) *Mandarinos de paz*. Cf. *Moros de paz*, maures qui prêtaient serment de fidélité au roi d'Espagne et qu'on employait à négocier avec ceux de leur nation.

reux de gagner par cette voie quelque çalapit (1), ou argent — on le nomme ainsi en leur langue —, ils commencèrent à dire que les Castilas étaient des voleurs et que le P. frère Diego Aduarte venait espionner le pays et reconnaître la ville et port de Canton, et pour cette raison se saisirent de lui. Ils lui donnèrent la question * aux doigts jusqu'à faire jaillir le sang entre Fol. 33 v° les ongles et la chair, le condamnèrent à être fouetté, et après l'avoir déshabillé, le bourreau étant prêt, ils lui mirent les menottes aux mains, une chaîne et un cadenas (2) au cou et le promenèrent à travers Canton, comme on fait en Castille aux diffamateurs. Lui se réconforta par sa grande sagesse et courage et la grande expérience qu'il avait des difficultés, et Dieu permit que des Sangleyes ou Chinois (3) qu'il avait connus à Manille promirent mille taels ou ducats d'argent pour sa liberté. C'était ce que désiraient les mandarins, ils prirent l'argent et donnèrent en gage aux Sangleyes le P. frère Diego. Celui-ci s'échappa la nuit de Canton et s'en fut en la ville de Macao, avertit de sa libération D. Luis, lequel sur cet avis et avec le secours que le P. frère Diego Aduarte lui apporta de Manille et lui envoya de Canton, alla le rejoindre à Macao.

§ III. Fol. 34 r°.

Le général D. Luis Pérez Dasmariñas entre à Macao, y est bien reçu, relâche une seconde fois en la même ville et après maintes difficultés part pour Manille.

DON Pablo de Portugal était capitaine de la ville de Macao; il reçut très bien D. Luis Pérez Dasmariñas et tout son monde. Le général D. Luis Pérez Dasmariñas se pourvut de

(1) Sous la forme *salapit*, c'est, d'après Ferd. BLUMENTRITT (*Voc. de locut. et de mots particuliers à l'espagnol des Philippines*), un mot bisaay qui signifie « monnaie ». PARDO DE TAVERA (*El sanscrito en la lengua tagala*, Paris, 1887, in 8°), l'écrit *salapi*, et dit que c'est l'unique monnaie qui ait un nom en tagal : elle vaut un demi douro ou quatre « reales fuertes ».

« A local silver coin in use in the Philippine Islands and still familiar to the people is the salapí (broadly meaning money), the Tagálog word for a $ 0.50 Spanish coin. » *Gazetteer of the Philippine Islands*, p. 127.

(2) Une cangue ?

(3) Sangley = Chinois. « Los de Manila llaman Sangleyes á estos Chinos (ceux de Manille), que es lo mismo que mercadores, nombre que sale

tout le nécessaire, mit à la voile et se dirigea sur Manille. Il eut des vents contraires et fut obligé de relâcher une seconde fois à Macao. Le commun des Portugais s'en inquiéta et pensant que le général D. Luis Pérez Dasmariñas revenait en la ville non forcé par le vent contraire, mais bien poussé par sa cupidité, s'alarmèrent de sa venue et lui firent très mauvais accueil. Le P. frère Diego Aduarte, pour se remettre des grandes souffrances qu'il avait supportées à Canton et se rétablir d'une maladie, était resté à Macao. Il semblait que Dieu l'eut
Fol. 34 v°. ordonné * ainsi pour le bien des uns et des autres : il apaisa les Portugais en leur faisant connaître la vérité et tranquillisa le général D. Luis et sa troupe. Les Portugais ayant procuré aux Castilas tout le nécessaire, D. Luis Pérez Dasmariñas fit voiles aussitôt pour Manille et le P. frère Diego Aduarte s'embarqua pour Malaca où j'étais déjà. Il s'éleva une violente tempête mais il sut si bien donner du courage aux Portugais qu'il semblait que Dieu fit grâce de la vie à ses compagnons à cause de son bon exemple et grand courage, comme saint Luc l'attribue à saint Paul (1).

A la fin, D. Luis arriva à Manille où il fut très bien reçu et le P. frère Diego Aduarte débarqua à Malaca où je lui rendis tous les bons offices que je pus.

§ IV

Le gouverneur des Philippines envoie de nouveaux renforts au Cambodge; les Castilas et les religieux qui y vont meurent brûlés.

TANDIS que toutes ces choses arrivaient au général D. Luis Pérez Dasmariñas et au P. frère Diego Aduarte à Canton et à Macao grâce aux Chinois et aux Portugais, le gouverneur
Fol. 35 r°. D. Francisco Tello de Mene*ses (2) désirant que cette expé-

de las palabras chinas *Xiang-Lay* [商 類], que quiere decir dicho oficio. » *Historia política de los Establicimientos ultramarinos de las Naciones europeas.* Por Eduardo Malo de Luque [anagramme de el Duque de Almodóvar], Madrid, 1784-1790, 5 vol. in-4°, t. V, p. 202, note, cité par Retana, *Estadismo*, t. II, p. *526.

(1) *Actes des Apôtres*, XXVII, 22-44.

(2) Francisco Tello de Guzmán ?

dition eut bon succès, fit appareiller deux navires avec les vivres et munitions nécessaires pour la mer et la terre. Les capitaines étaient Luis Ortiz del Castillo qui avait fait la première expédition en compagnie du général Gallinato, le capitaine Luis de Villafañe (1), de nombreux soldats et au premier rang l'enseigne Diego Garcia de Chaves, naturel de Yepes, neveu du capitaine Diego de Chaves Cañizares, et Pablo Antonio, originaire de Corcega, bourgeois de Lima, — qui fut l'un de ceux qui arrivèrent en cette ville avec Doña Isabel Barreto (2), quand elle vint, ayant fait naufrage, des Iles Salomon —, et trois religieux dominicains, tous pourvus du nécessaire. Ils mirent à la voile par bon temps et peu de jours après jetèrent l'ancre et mouillèrent dans la barre du fleuve Mékhong.

La malice du capitaine général qui gardait cette côte pour le roi du Cambodge, — lequel, comme je l'ai dit, était un Indien naturel de Johore qui vivait en concubinage avec la sœur du roi contre la volonté de celui-ci — était grande, il souhaitait une

(1) Luis de Villafañe, des Philippines s'était rendu, en 1596, au Japon; à Nagasaki, rapporte de Morga, il se lia avec un certain Govea, métis de Portugais et de Japonaise : tous deux s'avisèrent d'aller au Cambodge où ils étaient avertis de l'expédition de 1598. Arrivés à Chordemuco, ils se distinguèrent, en l'absence de Blas Ruiz et de Diego Belloso, parmi les imprudents qui molestèrent, bien à contretemps, les Malais de l'Okña Laksamana et pillèrent sans vergogne. Villafañe parvint à s'échapper dans la barque de Juan de Mendoza Gamboa avec les PP. Dominicains Maldonado et Labastida, Malaver et le métis Govea, principaux fauteurs du désaccord, quand le Laksamana eut massacré tous les espagnols venus au Cambodge. Réfugiés au Siam, ils y eurent encore des démelés avec les indigènes et moururent tous, sauf Malaver, à la suite des blessures reçues à cette occasion.

(2) Doña Isabel Barreto, galicienne de naissance, avait été en partie élevée au Pérou. En 1580 elle épousa Alvaro de Mendaña de Neira (1542-18 octobre 1595) qui fut un des « découvreurs » des terres australes. Il alla à leur découverte en 1567, puis, en 1595, dans une deuxième expédition où sa femme l'accompagna. Le navire avait pour pilote-major le savant navigateur Pedro Fernández de Quirós, Portugais au service de l'Espagne et à qui revient, en grande partie, l'honneur des découvertes faites. Sur les instances de sa femme, Mendaña s'établit pour la coloniser dans l'île de Santa Cruz et y mourut presque aussitot. Son énergique épouse gouverna à sa place les terres découvertes, mais les Espagnols qui y étaient décimés par la maladie et le climat la forcèrent à lever le camp. Quirós les ramena tous, après une traversée fort pénible, en février 1596 à Manille où Isabel Barreto se remaria avec D. Fernando de Castro, parent éloigné de son premier mari et général de la flotte des Indes. Dès lors la vie de cette femme d'un grand caractère se confond avec celle de son mari qu'elle suit au Mexique, au Pérou, en Galice enfin où ils achèvent leurs jours et élèvent les enfants issus de leur union.

occasion de tuer le roi Apram Langara et de soulever le royaume. Cette occasion s'offrit et il ne la perdit point. Il ne laissa pas les Castilas atteindre Sistor où se trouvait le roi,
Fol. 35 v°. leur fit mauvais accueil * et eut recours à cet effet à des Japonais qui étaient à l'ancre dans le même fleuve. C'est la coutume dans ces royaumes orientaux que lorsque deux personnes se rencontrent en un chemin, l'inférieur se range pour laisser passer librement le supérieur. Un Japonais et un Castila se rencontrèrent et pour décider quel était le supérieur et le plus digne d'être honoré, après avoir eu grande querelle, ils en vinrent aux mains et le Castila donna tant de coups de pieds et de soufflets au Japonais qu'il le laissa fort mal en point. Celui-ci s'en fut rejoindre ses compagnons et sut si bien exagérer l'offense subie, que tous allèrent rendre compte au Malais de ce qui s'était passé et ils résolurent de massacrer tous les Castilas. Les Japonais étaient nombreux, outragés et combattaient pour la dignité et honneur de leur nation. Le Malais était ambitieux, désirait soulever le Cambodge et boire s'il le pouvait le sang des Castilas. Il se concerta avec les Japonais et tous ensemble avec une armée inimaginable, ils attaquèrent les frégates des Castilas sur mer et sur terre. Ceux-ci étaient peu nombreux et ne se tenaient pas sur leurs gardes, les ennemis étaient en grand nombre et préparés; un combat, le plus cruel dont on puisse avoir idée, commença. Les Castilas ne furent ni moins courageux ni moins valeureux que lors de la première
Fol. 36 r°. expédition, mais ils fu * rent plus malheureux ; ils combattirent comme des lions et vengèrent très bien leur mort. Entre tous l'enseigne Diego Garcia de Chaves et Pablo Antonio semblaient être traits de la foudre du ciel Le capitaine Luis de Villafañe se jeta à la mer pour aviser le roi Apram et les capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz : les autres restèrent à combattre. Les navires prirent feu et alors moururent brûlés et invaincus les Castilas et les trois religieux dominicains. Grâce à l'avis qu'il reçut, le roi Apram Langara dépêcha aussitôt les capitaines Diego Belloso et Blas Ruíz, l'un par mer et l'autre par terre. Ils arrivèrent en peu de temps et encore qu'ils firent beaucoup, servirent peu : le Malais et les orgueilleux Japonais, et quelques Cambodgiens qui, pour avoir soutenu le premier tyran craignaient un châtiment mérité du roi Apram Langara et se joignirent à eux, tous ensemble attaquèrent les capitaines Diego Belloso, Blas Ruíz et la troupe qui était avec eux et les anéantirent en un instant.

Le roi se mit en sûreté et le Malais demeura seigneur de la mer et de la côte. Il tira quelques biens des navires qui avaient brûlé lors de la première lutte, but dans les calices qu'avaient apporté les religieux, revêtit les ornements sacrés * et fit mille **Fol. 36 v°** autres irrévérences dignes d'un gentil et d'un païen avec ces objets. Depuis il vendit le tout à quelques Indiens de Malaca : je les rachetai et envoyai le tout à Manille.

§ V

Description du royaume de Siam, ambassade du capitaine Juan Tello de Aguirre et mort du capitaine Juan de Mendoza.

LE fleuve Gart se jette dans la mer sur la côte qui court vers la Cochinchine, entre les royaumes de Pan et du Cambodge; il est le commencement du royaume de Siam (1) A quarante lieues au-dessous est la ville de Siam où est la cour du royaume. Les rives du fleuve sont très fraîches, couvertes d'arbres et de maisons de plaisance. Le fleuve entoure la ville et la ville a une enceinte de briques de cinq brasses de haut et trois de large avec beaucoup de créneaux (2). A l'intérieur elle a cent lagunes et dans l'une d'elles de nombreux navires peuvent

(1) Je tiens de l'extrême obligeance de M. le colonel E. G. GERINI, si au courant des choses de Siam, les communications suivantes : « Fleuve Gart. C'est à mon avis la rivière de *Krat* (aujourd'hui mieux connue sous le nom de rivière de Thùng-yäi) qui se jette dans la mer sur la côte orientale du golfe de Siam par 12° 12' de lat. Nord, environ, un peu plus au sud de Chanthabūn. L'endroit est bien connu depuis les temps anciens, principalement à cause des mines de rubis et de saphirs qui se trouvent dans l'intérieur. Le nom de *Krat* ou *Krāt* (écrit *Kraṣ*, *Krāṣ*) est très ancien aussi ; je l'ai identifié au *Pagrasa* de Ptolémée (voir mes *Researches on Ptolemy's Geography*, etc., p. 190-191). Cette forme *grasa*, *graṣ*, comparée à la prononciation *Krat* de *Kraṣ*, pourrait à la rigueur expliquer la forme *Gart* (pour *Grat* ou *Krat*) du P. de S. Antonio. Enfin la rivière de Krat répond très bien à la description de cet auteur, car elle formait à peu près le commencement du royaume de Siam, du côté de Cambodge. Il ne semble guère qu'il faille chercher ailleurs, par exemple à *Krah*, sur l'isthme de la presqu'île malaise du même nom, ou à *Krut* petit village plus au nord, sur la cote occidentale du golfe de Siam. »

(2) Cette capitale qui est appelée Siam — tout comme dans Federici cité par Ramusio (*Hobson-Jobson*, s. v. *Siam*) — doit être Ayuddhyâ ; la description en est en effet celle que donnent de cette ville toutes les anciennes relations. « Le fleuve qui entoure la ville » est sans doute le Mē-nam.

mouiller, même s'ils sont de cinq cents tonneaux. Toutes les maisons sont fort belles, faites de pierres et de chaux, mais le
Fol. 37 r°. palais du roi est magnifique et très fort *. Il comprend quatre corps de bâtiments, quatre tours, de nombreux monastères, de larges escaliers ; les fenêtres et les portes sont d'ébène, les vitres de cristal. Il renferme de nombreuses salles, un grand nombre de chambres et antichambres, de riches tapisseries et dressoirs. Il possède plusieurs pagodes ou varelles (1) — ils appellent ainsi leurs temples — avec de nombreux bonzes et beaucoup d'idoles. La pagode du roi est dédiée au soleil, qui est de ses dieux. Elle peut soutenir la comparaison avec tous les bons édifices de l'Europe, le grand portail, en particulier, est le plus beau de ceux que l'on connaît aujourd'hui au monde (2). En cette pagode ou varelle sont les dieux de la guerre, de la paix, de la terre, de l'eau, de la santé, de la maladie et le dieu du sommeil fait avec tant d'art qu'il ronfle comme s'il était vivant. L'image du soleil, auquel le temple est dédié, est toute d'argent, les dents sont de diamant, les yeux faits de différentes pierres précieuses, le bras droit est tout d'une pierre d'inestimable valeur, on ne sait laquelle. Elle a un trou sur la tête ; on y verse de l'eau et elle sort par un autre [trou] qu'elle a en certaine partie du corps. Les Siamois regardent cette eau comme de l'eau bénite et disent qu'elle a la vertu de rendre fécondes les femmes stériles. Dans toutes les pagodes, principalement en celle-ci,
Fol. 37 v°. * il y a de nombreux bonzes (3) ; ils se font gloire d'être très charitables, accueillent les hôtes avec beaucoup de douceur, et en signe d'affection leur lavent les pieds et la tête, leur coupent les cheveux et les ongles, et de même que les Indiens de la Nouvelle-Espagne donnent aux Cachopines (4) en signe d'amitié leurs chiles (5), eux aussi offrent des bouquets de fleurs aux nouveaux débarqués.

La puissance du roi est très grande, il a trois cent cinquante

(1) Sur l'origine de ces mots, voir *Hobson-Jobson*, s.v. *Pagoda* et *Varella*.

(2) Les pagodes royales sont d'une magnificence dont on ne se fait pas une idée en Europe » dit Pallegoix (*Descrip. du roy. thai ou Siam*, p. 64-66) et après en avoir décrit les richesses, il ajoute que « dans les temples tout est resplendissant de peintures et de dorures ; l'idole colossale y apparaît comme une masse d'or ornée de mille pierreries. »

(3) Pour l'histoire de ce terme, v. *Hobson-Jobson*, s. v. *Bonze*.

(4) *Cachopin, cachupin*, Espagnol qui passe dans les Indes et s'y établit. Ce mot viendrait du portugais *cachopo* « enfant ».

(5) « Chile, pimienta de Indias, *poyvre d'Inde*. » Oudin, *Thrésor*, s. v.

mille hommes dans son camp et possède trois ou quatre mille éléphants. Ceux qu'il a dans ses écuries ont des couvertures de velours, dorment sur des matelas de satin et boivent dans des calones (1), ou bassins d'argent. De même que les rois du Cambodge enrichirent leurs ports et augmentèrent leurs biens royaux grâce à l'amitié des Portugais, il y a de longues années que les rois de Siam ont dans leurs cour et port des Portugais ; particulièrement le roi qui vit à présent eut auprès de lui Diego Perea Tibao, de l'ordre du Christ, Manoel Pereyra, Marcos Gómez, et les PP. frère Juan de Santo Domingo qui mourut en son royaume (2), et frère Jorge de Mota (3), qu'il aima toujours beaucoup.

Après la victoire que le roi de Siam remporta sur le roi de Cambodge, il envoya à Luçon des ambassadeurs au Gouverneur des Philippines en lui offrant son amitié, autant pour s'assurer * que les Castilas ne lui feraient pas la guerre en vengeance de celle qu'il avait faite au roi du Cambodge, que pour enrichir davantage ses ports. D. Francisco Tello de Guzmán, qui alors était gouverneur, reçut bien l'ambassadeur et envoya au roi de Siam, comme ambassadeurs propres, pour affermir la paix, les capitaines Tello de Aguirre (4) et Juan Ruíz de Ycoaga. Fol. 38 r°.

Ils arrivèrent à Siam (5), mais les ambassadeurs que le Siam avait envoyés n'étaient pas avec eux, parce qu'ils essuyèrent

(1) « Calones, semble-t il, doit être rapporté à *kala-ŏm*, mot qui ne se trouve pas dans Pallegoix, n'étant pas aussi commun que dans le passé, bien qu'il soit encore compris de tous, même parmi le peuple. *Kala-ŏm* désigne un pot ou vase à puiser de l'eau, et se rattache peut-être étymologiquement à *kală*, la demi-noix de coco servant au même usage. Il est possible que le P. de S. Antonio ait écrit correctement *calome* ; *calone* serait alors une faute d'impression. » (Communication de M. le colonel G. E. Gerini.)

(2) « Fils de San Estevan de Salamanque, missionnaire à Pangasinán (Archipel de Sulu), à Bataán (Luçon) et au Japon; martyr illustre » (Aduarte.)

(3) Sur ce religieux, voir Cacegas, *Hist. de S. Domingos*, t. III, p. 419 et suivantes.

(4) Juan Tello y Aguirre, Sévillan de naissance, était frere du gouverneur D. Francisco Tello de Guzmán qu'il accompagna aux Philippines en 1596, En 1597, il fait partie d'une ambassade envoyée au Siam ; en 1600, capitaine des troupes mercenaires qui s'embarquèrent sur le vaisseau amiral pour combattre le corsaire hollandais Van Noort, il se signala par sa bravoure. Héritier des biens et titres de son frère, il fut nommé général de la flotte. Il commandait le *Santiago* qui partit en 1607 pour la Nouvelle-Espagne mais périt corps et biens dans l'Archipel.

(5) Ayuddhyâ. Voir p. 143, n. 2.

une tempête. Peu s'en fallut qu'on ne prît les Castilas pour des larrons ou des espions : Dieu permit que les Siamois arrivassent bientôt ; ils informèrent leur roi du bon accueil que le gouverneur des Philippines leur avait fait à Manille et de l'obligation où il était d'agir de même avec les Castilas, ses envoyés. Aussi on les reçut avec de grands honneurs, on leur fit de grandes fêtes, on leur donna maints joyaux, si bien qu'ils s'en retournèrent fort riches. Les ambassadeurs Castilas montrèrent beaucoup de bravoure, parce qu'ils parlèrent toujours au roi en tenant leurs armes et ne lui firent pas la zombaye (1) ; ils n'en furent pas moins traités avec beaucoup de courtoisie, disant que cela était dû aux ambassadeurs du roi catholique d'Espagne.

Les ambassadeurs de Manille s'en retournèrent et le roi de
Fol. 38 v°. Siam, sans aucune raison * fit persécuter les Portugais et en fit frire vingt-huit sur des charbons ardents ou dans des chaudières sur le feu, cruauté non encore vue.

Quand les ambassadeurs Juan Tello de Aguire et Juan Ruíz de Ycoaga arrivèrent à Manille, ils ne purent donner de nouvelles du général D. Luis Pérez Dasmariñas, ni rien dire de certain sur le Cambodge et à cause de cela, le gouverneur D. Francisco Tello de Guzmán résolut d'envoyer une frégate d'avis et de secours au Cambodge. Il l'arma promptement, choisit pour capitaine Juan de Mendoza (2), pour pilote Miguel de

(1) « Faire la Zombaye au Roy de Siam veut dire luy présenter un Placet, ce qui ne se fait pas sans faire *chocà* [c'est-à-dire se prosterner à la siamoise]. Je ne say d'où les Portugais ont pris cette façon de parler », dit La Loubère, *Descr. du roy. de Siam*, I, p. 178. « A Siam c'est une coutume dont les ambassadeurs même des rois ne sont pas affranchis, que personne ne peut se présenter à l'audience publique de Sa Majesté, que nu-pieds et prosterné le visage contre terre » Pallegoix, *Description du royaume Thai ou Siam*, t. II, p. 145. C'est là sans doute la zombaye ou *çumbaya*. Quant au mot lui-même, qui se rencontre déjà dans Barros (*Décades*, 2, 5, 2) et existe encore en portugais sous la forme *zumbáia*, *zumbáya* « profonde révérence », il ne peut être que le malais *sambah*, *sèmbah* « salut respectueux, salut de soumission » ou *sèmbahyang* (= *sèmbah* + *yang* « divinité ») « adoration ». — Tcheou Ta-kouan (*Mémoires*, p. 177), dit que « ceux qui aperçoivent le roi doivent se prosterner et toucher la terre du front : c'est ce qu'on appelle *san pa* [= khmèr *sampah*] ».

(2) Juan de Mendoza Gamboa fut envoyé au Siam en 1598, deux mois après le départ de Luis Pérez Dasmariñas pour l'expédition du Cambodge. Sous l'influence de deux dominicains, les PP. Maldonado et Labastida qui se trouvaient sur son vaisseau, Mendoza au lieu de se rendre au Siam comme il lui avait été ordonné, fit voile vers le Cambodge où il comptait trouver déjà des Espagnols installés. Il arriva à Chordemuco et échappa seul dans une barque avec quelques rares survivants au massacre qu'un

Chaves, et avec eux le P. frère Juan de San Pedro Martir (1) ainsi que dix-huit ou vingt soldats, et leur ordonna de mettre à la voile. Ils relâchèrent au Cambodge à l'endroit même où les Malais et les Japonais étaient à se battre avec les Castilas : ils ne les purent aider à cause des courants et vents contraires et quittèrent le fleuve Mékhong sans que leur venue eut eu d'autre utilité que d'être témoins du courage et de la valeur avec lesquels mouraient les soldats de Luçon. Ils relâchèrent à Siam où le roi leur fit bonne réception, encore qu'il obligea le capitaine Juan de Mendoza à lui faire la zombaye.

Les Castilas demeurèrent sur cet affront et les Portugais, qui s'attendaient * chaque jour à ce qu'on les fit frire, comme Fol. 39 r°
cela avait été fait pour d'autres, se mirent tous d'accord secrètement entre eux pour s'enfuir du port. Ils firent ainsi, leur fuite fut divulguée et plus de huit mille Siamois vinrent contre eux. Ils commencèrent à combattre; bien que parmi les nôtres mourut aussitôt Miguel de Chaves le pilote et que le capitaine Juan de Mendoza et frère Juan de San Pedro Martir sortirent de l'affaire si fâcheusement blessés qu'ils moururent peu de jours après, les autres combattirent avec tant de valeur qu'ils tuèrent la majeure partie des Siamois, mirent en fuite ceux qui restaient et se rendirent à Malaca.

Je les servis à Malaca en tout ce que je pus, gardai leurs biens

Malais, l'Okñà Laksamana ou chef de la marine au Cambodge (v. p. 123), fit des Européens à la fin de 1598.

Il gagna avec peine Odia (Ayuddhiá) où, si l'on en croit la relation de De Morga, contrairement à ce qu'avance le P. G. de S. Antonio, il fut reçu avec beaucoup de froideur par le roi qui lui interdit de quitter la ville sans permission. Toujours poussé par le P. Maldonado, Mendoza prit quand même la fuite dans une barque poursuivi plusieurs jours par les Siamois qui harcelaient ou blessaient la petite troupe.

Il parvint en Cochinchine où il mourut ainsi que le P. Maldonado des blessures reçues dans cette périlleuse retraite ; avant d'expirer, le P. Maldonado écrivit encore à son supérieur pour lui déconseiller toute nouvelle tentative sur le Cambodge.

(1) Dominicain, fils du couvent de S. Pablo de Valladolid, boursier et lecteur de S. Gregorio de la même ville. Fut premier vicaire de Gabón et second de Bataán (Philippines), puis vicaire général elu, commissaire général de l'inquisition et gouverneur ecclésiastique de Manille, missionnaire au Cambodge.

Aduarte et Barrantes citent de lui une « *Carta de los sucesos de fray Juan de San Pedro Martir, religioso de la provincia del Santisimo Rosario, de la órden de Predicadores, yendo desde Philipinas con fray Pedro de Jesús por embajadores al reino de Camboxa y socorro que dieron á los Portugueses* ». Je n'ai pu jusqu'ici la voir.

et leur donnai le nécessaire pour qu'ils retournassent à Manille. Je leur remis les calices, ornements et livres que j'avais rachetés au Malais du Cambodge. Ils débarquèrent à Manille en même temps que le général D. Luis Pérez Dasmariñas, et la nouvelle du succès malheureux et lamentable qu'eut la seconde expédition du Cambodge se répandit à Manille, mêlée d'effroi et d'admiration pour ces îles, vu le peu de fruit de tant de peines.

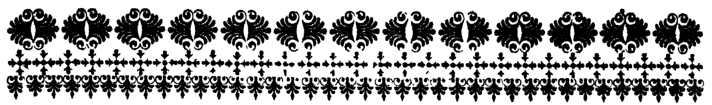
Fol. 39 v°.

§ VI.

Considérations que suggèrent les événements du Cambodge.

MISÉRABLE et digne de pitié, telle fut l'issue du premier et second voyage du Cambodge, et pourtant leur cause était le service de Dieu et leur fin la conversion de tout ce royaume. Si nous voulons apprécier ces choses avec le discours et la raison humaine, et les considérer avec des yeux de chair et de sang, nous y découvrirons matière à surprise, tristesse, affliction et chagrin; mais en pareil accident, le vrai chrétien doit courber les épaules et lever les yeux au ciel, laisser faire la volonté de Dieu, adorer sa grandeur, s'humilier en sa présence, se consoler de ce que ses jugements sont incompréhensibles par l'équité et vérité de ses voies, qui sont impénétrables, et lui rendre grâces pour tout. Les lettres divines et humaines nous racontent nombre d'autres guerres : nous en avons vu quelques unes de nos jours, aussi pies, aussi saintes, aussi justifiées que celle-ci et qui eurent une fin encore plus misérable et digne de pitié (1).

(1) Allusion très probable à l'anéantissement par la tempête de l'*Invincible Armada* envoyée par Philippe II, en 1588, contre l'Angleterre pour venger la mort de Marie Stuart et restaurer le catholicisme dans ce pays.




Fol. 40 r°.

TROISIÈME PARTIE

des événements du Royaume du Cambodge.

Voyage du Père frère Gabriel de San Antonio, de l'ordre de Saint Dominique, depuis son départ d'Espagne jusqu'à son retour en ce pays

CHAP. I, §. I.

Description de l'île de Luçon qui est à l'extrémité des Philippines.

ENTRE toute les îles de l'Archipel de Saint-Lazare, les plus connues et fréquentées par les Espagnols * ou Fol. 40 v°. Castilas sont les Philippines. Comme je l'ai rapporté, on les nomme ainsi en l'honneur du roi don Philippe II, notre seigneur, qui est au ciel, et qui ordonna de les découvrir. Miguel López de Legazpi et le P. frère Martin de Herrada, religieux augustin, firent cette découverte par ordre de D. Luis de Velasco l'ancien, vice roi de Mexico. Ils reconnurent l'île de Cebú où périt Fernand de Magellan, quand quelques années auparavant il la découvrit et, ensuite, ils occupèrent l'île de Luçon qui est la plus grande et la meilleure de toutes. Luçon signifie « instrument pour moudre le riz » et veut encore dire « verger ou jardin », et cette île peut être nommée ainsi, dans l'un ou l'autre sens, car elle produit beaucoup de riz et

ressemble à un verger ou à un jardin. Elle est encore toute entière très peuplée et ses naturels, encore que de différentes races, avec des langues et des vêtements distincts, sont de petite taille, de couleur brune, et entendent tous la langue tagale, qui est la plus répandue (1). Ils écrivent avec des lettres et des caractères spéciaux, commençant du haut en bas du papier comme les Chinois (2). Ils sont tous païens et ont de nombreux dieux

(1) Sur les peuples et les langues des Philippines, voir : BLUMENTRITT (F.), *List of native tribes of the Philippines and of the languages spoken by them* (*From the Smithsonian Report for 1889*), Washington, 1901, in-8°, 527-547 pages ; planches. — BLUMENTRITT (F.), *Ueber die Staaten der Philippinischen Eingebornen in den Zeiten der Conquista* (Vienne, 1885, in-8°, 34 pages ; tir. à p. des *Mitth. d. k.-k. Geogr. Gesell. in Wien*). — RETANA, *Aparato bibliográfico*, Index, s. v. *Linguas*.

(2) Les alphabets des Philippines sont d'origine indienne et, comme ceux de l'Inde, s'écrivent et se lisent de gauche à droite. Le P. de S. Antonio compare à celle des Chinois la direction de l'écriture des Philippins ; le P. Colín (*Labor evangelica*, chap. XIII), assure qu'ils écrivent de bas en haut, à l'inverse de ce que font les Chinois et les Japonais. Tous deux ont tort, mais cette divergence de vue peut s'expliquer ainsi : les signes des alphabets philippins, nettement séparés les uns des autres, tracés sur des feuilles de palmier longues et étroites, portant quatre ou cinq lignes de texte, pourraient, à la rigueur, être déchiffrés en tenant la feuille verticalement ; l'écriture se lirait alors de haut en bas, ou de bas en haut, suivant que le côté de la feuille où se trouve le premier mot serait placé en haut ou en bas.

Je ne sache pas qu'il existe un seul manuscrit sur olles philippin ancien ; mais il paraît que les indigènes n'ont pas complètement oublié leurs écritures propres. Des alphabets des Philippins (tagal, bisaya, ilocano, etc.) nous ont été conservés dans quelques rares ouvrages dus à des religieux espagnols. Dès 1593, les Dominicains auraient imprimé à Manille, en xylographie, une doctrine chrétienne en langue et caractères tagals ; toutefois la première imprimerie en caractères mobiles ne fut installée que vers la fin du XVI[e] siècle à Manille, et grâce à l'ingéniosité, à l'habileté d'un Chinois converti, Juan de Vera, aidé de plusieurs Dominicains et du colonel Hernando de los Rios. On trouvera des informations précises sur des ouvrages imprimés en caractères indigènes, avec fac-similés, dans les remarquables ouvrages de M. W. E. RETANA, *Origines de la imprenta filipina. Investigaciones históricas, bibliográficas y tipográficas*, Madrid, 1911, in-4°, 203 pages, et *Aparato bibliográfico de la Historia general de Filipinas*, Madrid, 1910, 3 vol. in-4°.

La *Relacion de las Islas Filipinas* du P. CHIRINO (Rome, 1604, in-4°) est le premier livre imprimé en Europe où se voie un spécimen d'écriture tagale. THÉVENOT, *Relations de divers voyages curieux* (Paris, 1663-1673, 2 vol. in fol.), I, p. 5 ; MALLAT, *Les îles Philippines* (Paris 1843), donnent un alphabet des Philippines.

Sur les alphabets des Philippines, voir : JACQUET (E.) *Considérations sur les alphabets des Philippines*, extrait du *Nouveau Journal asiatique* t. VIII, Paris, 1831, in-8°, 30 pages). L'article original a paru dans le N. J. A. de

*qu'ils appellent *anitos* (1); avant leur conversion ils ne s'en tenaient pas à un seul roi, vivaient comme en béhétrie (2) et chaque province avait ses chefs. Maintenant quasi toute l'île est chrétienne : ceux qui n'ont pas reçu le baptême sont peu nombreux et c'est faute de ministres. Ils disent communément qu'ils valent les Castilas et que ceux-ci apportèrent seulement trois choses supérieures aux leurs : la loi — non comme les Castilas la gardent, mais comme ils la prêchent —, les femmes et le vin. Si on leur demande de quitter le vin, les femmes et la loi, ils disent qu'ils garderont le vin au prix de leurs biens, qu'ils mettront leur honneur à défendre leurs femmes, et leurs biens, leur honneur et leur vie à défendre la loi chrétienne. Fol. 41 r°.

Il y a en cette île de nombreuses rivières, toutes pleines de

juillet 1831, pp. 3-30, 31-45, sous le titre : *Notice sur l'alphabet Yloc ou Ylog.* — G. de Humboldt a confirmé les données historiques mises en lumière par Jacquet, voir *Extraits d'une lettre de M. le baron G. de Humboldt à M. E. Jacquet sur les alphabets de la Polynésie asiatique* (N. J. A., juin 1832, t. IX. p. 481-508 et *Ibid.*, p. 574). Tir. à part, Paris, 1832, in-8°, 33 pages. — Pardo de Tavera (T. H.), *Contribucion para el estudio de los antiguos alfabetos filipinos*, Lausanne, 1884, in-8°, 30 pages. — Kern (H.), *Eene bijdrage tot de kennis van 't oude Philippijnsche letterschrift*, dans *Bijdr. Kon. Inst.*, 4, X, pp. 56-72 [Compte rendu de l'ouvrage précédent]. — Retana (W.-E.), *Los antiguos alfabetos de Filipinas*, Madrid, 1895, in-4°. — Marcilla y Martín (P. Cipriano), *Estudio de los antiguos alfabetos filipinos*, Malabón, 1895, in fol., 110 p. — De Morga, *Sucessos*, éd. Retana, p. 468, n. 112. Cette intéressante note est due à MM. E. de los Santos Cristóbal et W. E. Retana.

(1) Divinités domestiques des Tagals ; âmes des ancêtres douées de qualités surnaturelles et divines. — Pour les vieilles croyances religieuses des indigènes des Philippines, consulter : Blumentritt (F.), *Der Ahnencultus und die religiöse Anschauen der Malaien des Philippinischen Archipels*, (Vienne, 1882, in-8°; tir. à p. des *Mitth. d. k.-k. Geogr. Gesell. in Wien*). — *De verspreide Geschriften van* Wilken (Semarang, etc., 1912), Index, t. IV, s. v. *Philippijnen*.

(2) Béhétries : sorte d'agrégations municipales autonomes que les paysans espagnols fondèrent, surtout en Castille, pour se défendre eux-mêmes lors des invasions des Vandales, des Alains et des Suèves. Elles maintinrent leurs libertés à travers les siècles et formèrent de petites républiques pourvues de *fueros* (coutume d'un pays qui sert de loi) leur permettant de choisir et de révoquer les seigneurs auxquels elles entendaient obéir, d'où le dicton populaire : « Les béhétries peuvent changer de seigneur sept fois par jour ». En Portugal, il existait des béhétries ou bien privilégiés où le canton avait le droit, contre le roi même, d'élire son seigneur.

Dietz (*Etymolog. Wörterb. der rom. Sprachen*, 5e éd., p. 430 II *b*) note que d'après Larramendi, *behetria* viendrait du basque *beret-iria* « ville pour soi seul », « ville ou l'on fait ce que l'on veut »; suivant d'autres de *benefactoria*.

poissons; la lagune qu'on appelle de Pasi (1) a soixante dix lieues de tour, quinze, dix, six et au moins une brasse de fond. Cette lagune et toutes les rivières de cette île sont navigables et couvertes de barangayes, virreyes, paroes et bancas — les naturels nomment ainsi les petites embarcations à rames que les Mexicains appellent canoas (2). Ils ont de nombreux fruits; les meilleurs sont les goyaves, les pinas, les bananes, les lamboyes, les piles, les paos (que les Portugais appellent mangues),
Fol. 41 v°. les kakis, les chiles, les tanpetes, quelques * anones (3) et nombre de cannes à sucre, du gingembre, du tamarin, du sénevé, dont les naturels approvisionnent leur marché [qu'ils appellent] « tiangez » ou « magabalija » (4). Cette île a beaucoup de cocotiers et un arbre qu'on appelle nipa (5), d'où l'on tire un vin très

(1) Pásig. On peut comparer les renseignements que donne le P. de S. Antonio sur cette lagune avec ceux du *Gazetteer of the Philippine Islands*, s. v. *Pásig*.

(2) Barangay (tag. *balañái* ; iloko *barañgái*). Grande barque à voile pouvant porter vingt passagers et plus. L'émigration malaise aux Philippines eut presque toujours lieu par *barangay*, si bien que ce mot a fini par prendre le sens de communauté composée originairement de l'équipage d'une de ces barques, c'est-à-dire de *barrio* ou quartier de village.

Virrey (tag. *birai*). Grand bateau à rames pour les marchandises.

Paroe (tag. *paráu*; mal. *prahu*). Nom générique des barques en Indonésie.

Banca (tag. *bañka*). Pirogue creusée dans un tronc d'arbre.

(3) *Pina* ou *Piña*. En espagnol « pomme de pin », et par extension, ananas. Cf. *pine* et *pine-apple*.

Lamboye (tag., pamp., bis., ilk. *lumbúi*). Eugenia jambolana Lam., Myrtacées (skr. *jambula*; mal. *jambelan*), arbre dont les fruits sont comestibles.

Pile (tag. *pili*). Canarium luzonicum Miq. (Burséracées), arbre qui produit un pignon en forme de grappe et l'élemi de Manille, substance résineuse, molle, de consistance granuleuse, appelée en espagnol *brea blanca* « poix blanche ».

Pao (tag. *paho*; iloc., bug., sal. *pao*; mad., atch. *paoh*; cham *paok*). — Manga (tam. *mān-kay*; mal., bat. *mangga*; malg. *mánga*) Mangifera indica L. (Térébinthacées), manguier, mangue.

Diospyros Kaki L. (Ebénacées), néflier du Japon.

Chile. Piment d'Inde.

Tanpete (bis. *tambit*, *tambis*; tag. *tumpúk*). Un *Eugenia*.

Anones. Fruits de la famille des Anonacées : Pomme-cannelle, corossol anone, etc.

(4) *Tiangez* (tag. *tyáñgi*); *Magabalija* (tag. bis. *mayabaligya*, de *baligya* « échange, troc, vente, achat ». — « Tiangue o tiangui = mercado... Es degeneración de la palabra nahuatl « *tianquiztli* = mercado, plaza pública donde se reunian los comerciantes..., según vemos en estudios de nahuatlismos ». Retana, *Estadismo de las Islas Filipinas*, II, *558.

(5) Nipa fruticans Thunb., N. littoralis Bl. Palmiers (tag., bug., bat. *nipa*; mal. *nipah*), arbre des régions littorales basses, sous les Tropiques,

savoureux et salubre qui ressemble à l'eau de vie de Castille(1).

Parmi ces fruits et herbes croit l'herbe chamaysa (2) qui rappelle l'arbre du bien et du mal qui était au Paradis [terrestre], parce qu'elle donne à la fois la mort et la vie : celles de ses racines qui regardent l'occident sont des poisons subtils et celles qui regardent l'orient sont leur contre-poison, en vérité très délicat. Un soldat *bago* (3) — on nomme ainsi les nouveaux débarqués : ce qui répond à *chapeton* au Pérou, à *cachopin* au Mexique et à *reynol* dans les Indes orientales (4) — mangea de cette herbe, et eut quelques accidents mortels; j'allai le confesser et ce fut chose surprenante, quand nettement et de façon contraire les racines firent leur effet, le contre-poison eut le dessus, et à la fin le soldat demeura en vie.

En cette île il y a beaucoup de venaison (5), de poules et les meilleurs ont la chair et les os noirs (6); il y a des chèvres et des buffles — qu'on nomme communément *carabaos* — et beaucoup de parcs à vaches très peuplés.

Il y a de nombreux et fort beaux bois (7) avec lesquels * on fait des maisons très solides et belles. Fol. 42 r°.

qui produit du sucre et du vin de palme (*toddy*). Le toddy (= hind. *târî*) distillé donne l'*arack* (day., jav., sund. *arak*; tagal. et cham *alak*). Les feuilles, sous le nom d'*atap*, servent à couvrir les cases.

(1) C'est le ou la *tuba* des Philippins. Les Malais l'appellent *tuak*; cf. day. et sund. *tuwak*; malgache *tóaka*.

(2) Probablement le tagal. *kamaisá*, Croton Tiglium L. S'il s'agit bien de cette plante, je ne sais si les racines peuvent produire les effets décrits par le P. de S. Antonio; les auteurs anciens consultés à ce sujet ne rapportent rien de pareil. Il faut sans doute admettre que la quantité de racine absorbée a été suffisante pour produire de violents effets toxiques et pas assez forte pour empoisonner tout à fait.

(3) *Bago* (tag., bis. *bago*; sund. *baru*; mal. *baharu*; cham *bahăru*; form. *waho*; jav. *wahu*) « nouveau, récent ». On appelle à Java *baar* (du malais *baharu* « nouveau ») un nouveau venu, celui qui n'est pas accoutumé aux usages du pays. KRAMERS, *Dict. holl.-français*, s. v.

(4) Voir *Hobson-Jobson*, s. v. *Reinol*, *Griffins*, *Orombarros*.

(5) « Venados, *venaison*, *bestes sauvages à vener* » (OUDIN).— Cerfs, daims, chevreuils, sangliers.

(6) Race de poules dite « race nègre de soie » ou « négresse de soie », au plumage blanc et ébouriffé rappelant le duvet, à la crête frisée, aux caroncules noirs ou bleu violet, aux pattes emplumées et à cinq doigts. Le squelette et la chair de ces poules sont noirâtres et la coquille de leurs œufs jaunes Le coq nègre (*Gallus morio*), coq de Mozambique de Buffon, a aussi la crête, les caroncules, l'épiderme et le périoste noirs; sa chair est blanche et de bon goût.

(7) Le *Gazetteer of the Philippine Islands*, pp. 89-90, donne une liste raisonnée des bois utiles des Philippines.

La mine d'or d'Aricey est très riche et en outre la montagne des Ygolotes qui traverse toute l'île est richissime en or et en métaux (1). La montagne est très haute et les Ygolotes très barbares (2) ; ils vivent sans autre art que de savoir tirer profit de ces mines. Les Ygolotes descendent à certaines lisières de la forêt ; les naturels Pampangas, Ilocos et Pangasinans y montent, et viennent vendre des étoffes (3), des poules, des porcs, des vaches, avec quoi ils achètent l'or des Ygolotes. Un religieux de mon ordre, désirant beaucoup éprouver l'intelligence de ces gentils, monta à la montagne et commença à catéchiser l'un d'eux. Après nombre de preuves, l'Indien Ygolote promit de croire et de confesser pour seul et vrai Dieu le Dieu des Castilas que le religieux lui avait prêché, si grâce à l'intervention de celui-ci ce Dieu lui faisait extraire plus d'or que ses compagnons quand il serait avec eux. L'occasion et le moment parurent très favorables au religieux pour disposer cette nation à l'Évangile ; il enseigna à l'Ygolote le *Credo* et le *Pater* et lui dit de réciter ces prières quand il irait aux mines (4). L'Ygolote fit ainsi ; et Dieu lui donna tant d'or qu'il en tira autant qu'il
Fol. 42 v°. voulut pour lui et ses parents. Et ce fut chose plaisante * que la crainte avec laquelle l'Ygolote supplia le religieux de n'enseigner ces oraisons à personne d'autre, désirant garder seul le profit qu'il avait à les savoir. Il se fit chrétien et fut la cause instantanée de la conversion des autres.

Enfin l'île de Luçon est très peuplée et très riche, principalement à cause du négoce qu'elle fait avec la Chine et le Japon.

(1) L'or se rencontre dans un grand nombre de localités aux Philippines ; sur son exploitation et la répartition des placers, voir le *Gazetteer*, p. 83.

(2) Ou Igorotes, Igorrotes. En divers dialectes du nord de Luçon, *ĭg-o-rot'* signifie « peuple de la montagne ». D'après Pardo de Tavera, le mot *Igorrote* dérive de la racine tagale *golot* « chaîne de montagnes », et du préfixe *i* « peuple de, qui habite dans ». De Morga a *Igolot*, mais les vieux auteurs espagnols écrivent plus volontiers *Ygolotes*. Les Espagnols donnaient ce nom aux demi-civilisés, des provinces actuelles de Benguet et de Lepanto, à chevelure courte et à humeur pacifique. Plus tard le nom d'Igerotes fut étendu aux indigènes de la « comandancia » de Quiangan, dans la province actuelle de la Nouvelle-Biscaye et aux Bontoc. Les Américains l'appliquent maintenant à la population primitive malaise du nord de Luçon. Cf. JENKS, *The Bontoc Igorot* (Manille, 1905, in-4°), p. 27.

(3) Ropa : toute sorte de toile ou d'étoffe ; hardes, habits. Je suppose qu'on apportait aux Igorotes des cotonnades avec lesquelles ils se faisaient des vêtements, comme cela a lieu encore aujourd'hui chez les peuplades demi-civilisées de l'Indochine et de l'Insulinde.

(4) En marge, à l'encre : *Caso raro*.

Elle détient le gouverneur et l'audience royale de Manille, l'archevêque de la cathédrale de cette ville, l'évêque de Tagayán (1) ou Nouvelle-Ségovie, l'évêque de Canarines (2) (que les Castilas appellent Caçeres), outre les autres ministres de Votre Majesté. Et les religieux de saint Dominique, de saint François, de saint Augustin et de la Compagnie, encore qu'ils y soient nombreux, ne suffisent pas pour le ministère.

§ II

Fondation de la Province du Rosaire des Philippines et rigueur avec laquelle vivent ses religieux.

L'ORDRE de notre Père saint Dominique est la grève de Galilée où le Christ choisit * les pêcheurs d'âmes; c'est l'atelier Fol. 43 r°.
et la carrière d'où se tire la matière et les ouvriers de son Église; c'est la maison de campagne où s'installent ses chasseurs et ses veneurs; c'est l'Aranjuez de ses hortulans et jardiniers; c'est la ferme et métairie où vivent les travailleurs de sa vigne et pépinière chrétienne; c'est l'Irlande de ses chiens et mâtins, et l'Estramadure des bergers et pasteurs de son troupeau; c'est l'université de ses docteurs et la ville de garnison de ses capitaines; c'est la grande saline des consciences, et les religieux qui y vivent sont comme le marchand à la perle précieuse (3), et pour sauver une âme engagent tout ce qu'ils ont et se montrent de vrais ministres de l'Évangile pour le prêcher par le monde entier, tandis que d'autres, nombreux, occupent les confessionnaux, les chaires de prédicateurs et de professeurs dans toute l'Espagne pour la grande consolation et le profit des âmes. Il en est d'autres aussi nombreux qui remplissent le même office en Italie et qui versent leur sang ou écrivent contre les hérétiques en Angleterre, France et Allemagne. Ils sont innombrables ceux qui ont passé des provinces d'Espagne, Portugal, Aragon et Andalousie en Inde orientale et aux Indes occidentales. Principale*ment on ne peut compter ceux qui sont sortis Fol. 43 v°.
de la province de Castille pour la conversion et le ministère du

(1) Voir p. 135, n. 2.

(2) Exactement : Camarines. Province située dans la partie sud de Luçon dont Cáceres, ou mieux, Nueva Cáceres est la capitale.

(3) *Matth.* XIII, 45-46.

Mexique et du Pérou. Enfin, de cette même province de Castille, l'an [15]85 conduisit aux Philippines, pour y fonder la Province du Rosaire (1), le P. frère Juan de Castro, jadis provincial au Guatemala et désigné d'ordinaire sous le nom de « saint Vieillard », avec raison d'ailleurs, parce que très vieux, il était aussi très savant, très saint, de très grande sagesse et entendu aux affaires. Les PP. frères Miguel de Benavides, frère Antonio de Arcediano, lecteurs en théologie de Saint-Paul de Valladolid (2), frère Juan de San Pedro Martir, frère Juan de Sancto Thomas, lecteurs ès arts du même couvent, se rendirent aussi aux Philippines. Les PP. frère Domingo de Nieva et frère Pedro Soto, sortaient comme eux de la même maison. De Trianos venaient le P. frère Francisco de Toro, lecteur en théologie; frère Bernardo de Santa Catherina, lecteur ès arts; frère Andrés de Almaguer, maître des étudiants du Collège de Saint-Grégoire; frère Juan Cobo qui à Saint-Thomas d'Avila remplissait le même office; frère Diego de Soria,
Fol. 44 r°. frère Alonso Delgado (3), frère Alonso Jimé*nez, frère Bartho-

(1) Voir : *Historia de la Provincia del Sto. Rosario de la Orden de Predicadores en Filipinas, Japón y China por el Rmmo. P. Fr. Diego* EDUARTE (sic) *Obispo de la Nueva Segovia : añadida por el M. R. P. Fr. Domingo* GONZALEZ, *Comº del Sto. Oficio*, Manila, Colegio de Sto. Tomás, opera Ludovici Beltran, anno 1640, in-fol., 427 p.

Tomo primero [*segundo*] *de la Historia de la Provincia del Santo Rosario de Filipinas, Japon y China, de la Sagrada Orden de Predicadores*. Escrita por... Don Fray Diego ADUARTE, natural de... Zaragoça y obispo.. de la Nueva Segovia,... En Zaragoça, por Domingo Gascon, año 1693, 2 vol. in-4°.

Sur l'histoire des Dominicains aux Philippines, on trouvera encore l'indication d'un certain nombre d'ouvrages dans l'*Aparato bibliográfico de la historia general de Filipinas*, de W. E. RETANA (Madrid, Suárez, 1906, 3 vol. in-4°).

(2) Sur ce célèbre couvent, voir l'intéressante notice suivante, due au savant directeur des Archives du royaume d'Espagne à Simancas : *El monasterio de San Pablo de Valladolid. Noticias históricas y artísticas sacados de varios documentos por Julian* PAZ,... (Valladolid, 1897. in-8°, 64 p.).

(3) Juan de Castro, l'ancien, qu'il ne faut pas confondre avec un de ses neveux du même nom, religieux aussi et l'un des fondateurs de la province des Philippines, était dominicain, « fils » du couvent de San Pablo de Burgos; deux fois provincial du Guatemala, il passa aux Philippines et y devint premier vicaire général des missions qu'il avait contribué beaucoup à former et dont il fut par la suite premier provincial. Il mourut évêque élu de la Vera Cruz.

Miguel de Benavides naquit à Carrión de los Condes (Palencia) vers 1550. Il entra dans l'ordre de saint Dominique, fut « fils » du couvent de

lome López (1), et nombre d'autres religieux pleins de vertus, de lettres et de sagesse.

Ils arrivèrent aux Philippines et furent très bien reçus par le Docteur Santiago de Vera, qui était gouverneur de l'audience royale et par l'évêque frère Domingo de Salazar, qui appartenait au même ordre, et généralement par toutes les îles. Ils allaient désireux d'éprouver le fil de l'épée de leur valeur et, comme le capitaine Ayod, savaient très bien en jouer des deux mains (2) :

San Pablo de Valladolid, boursier de San Gregorio, lecteur en philosophie et en théologie de son couvent. Il se rendit à Manille en 1587, y apprit le chinois et passa convertir les Chinois dans leur patrie. On lui doit aussi l'hôpital des Chinois à Manille ainsi que le collège de Saint-Thomas dans la même ville. A son retour à Manille, il accompagna l'évêque Salazar dans son voyage en Espagne. A Madrid la faveur de Philippe II lui valut l'évêché de la Nouvelle-Ségovie quoique ses capacités administratives et son caractère peu souple ne fussent pas à la hauteur de son zèle évangélique. Rentré en 1598 aux Philippines comme évêque de la Nouvelle-Ségovie, il y devint bientôt archevêque de Manille et mourut en cette haute dignité.

Antonio de Arcediano, dominicain, fils de San Pablo de Valladolid, fut lecteur en théologie à Avila, Salamanque et Goa. Missionnaire, il fonda le couvent de Macao et le collège de Saint-Thomas de Goa.

Domingo de Nieva, dominicain et fils de San Pablo de Valladolid, exerça le premier le ministère chrétien à Bataán et auprès des Chinois (1587). Auteur des livres estimés en chinois et en tagal, apres être passé définiteur de chapitre dans son ordre, général et procureur de sa province, il mourut en mer, se rendant en Espagne à la fin de l'année 1606.

Bernardo de Santa Catarina, ou Bernardo Navarro, dominicain et fils du couvent de Santa Cruz de Villaescuela, passa lecteur ès arts à Trianos et boursier à San Thomas de Alcala. Il se rendit aux Philippines, y devint premier vicaire de Pangasinan et de Binalatangan, premier définiteur et deux fois provincial de son ordre, puis commissaire général de l'Inquisition à Manille.

Juan Cobo, dominicain, fils du couvent d'Ocaña (1563), boursier de celui d'Alcala, puis lecteur à Avila, fut un des fondateurs (1588) et le premier définiteur de la province des Philippines. Le premier religieux de tous les ordres il évangélisa en chinois, composa des livres en cette langue, fonda aussi un hôpital pour les Chinois. Vicaire général des Dominicains aux Philippines, il devint l'ambassadeur de celles-ci auprès de l'empereur du Japon (1592).

Alonso Delgado, dominicain, fils du couvent de N. D. de la Peña de Francia; l'un des premiers missionnaires envoyés à Macao où il fonda un couvent; chassé par les Portugais, il s'en fut à Goa. Il devint procureur général de son ordre aux Philippines.

(1) Fondateur du couvent de Dominicains de Macao. — Voir aussi fol. 44 v°.

(2) « Après cela ils crièrent au Seigneur, et il leur suscita un sauveur nommé Aod... qui se servait de la main gauche comme de la droite (qui utraque manu pro dextera utebatur). » *Judic.*, III, 15.

embrasés du feu de la charité, ils commencèrent par la doctrine et l'exemple à resplendir dans toutes les îles comme de nouveaux soleils au ciel, à enrichir et, comme fit Éliézer à Rebecca (1), à orner de pendants d'oreilles et de bracelets de foi et de charité ces nations païennes afin de préparer au Seigneur un peuple parfait et une Église sainte.

Le saint Vieillard frère Juan de Castro et le P. frère Miguel de Benavides fondèrent le couvent de Saint-Dominique de Manille et furent les premiers Espagnols qui, en habit de religieux, pénétrèrent en Chine. Le saint Vieillard mourut, et le P. frère Miguel de Benavides retourna en Espagne pour affaires religieuses, devint évêque de Tagayán; il est maintenant archevêque des Philippines. Frère Antonio de Arcediano et les PP.
Fol. 44 v°. * frère Alonso Delgado et frère Bartholome López établirent le couvent de Saint-Dominique de Macao et le collège de Saint-Thomas de Goa; communément, les Portugais les appellent les Apôtres dominicains. Frère Juan Cobo et frère Juan de San Pedro Martir fondèrent l'église et hôpital de Saint-Gabriel de Binondoc, où vivent plus de dix mille Sangleyes ou Chinois chrétiens. Le premier fut élu évêque de Tagayán et mourut ambassadeur au Japon, le second fut tué par les Siamois avec le capitaine Juan de Mendoza, comme je l'ai dit.

Le P. frère Domingo de Nieva avait le don des langues et fonda la chrétienté de Baybay; frère Juan de Sancto Thomas fonda les églises de Batán et est le père de cette chrétienté. Frère Bernardo de Sancta Catherina et frère Pedro de Soto passèrent à la province de Pangasinán, demeurèrent quasi six ans sans obtenir de résultat, ils souffrirent d'incroyables difficultés, mais s'armant de patience et de persévérance, qui sont les armes nécessaires aux ministres de l'Évangile, au bout de ce temps ils bâtirent les églises de Binalatonga (2), et de Calasiao et nombre d'autres, qui aujourd'hui forment une congrégation d'anges.
Fol. 45 r°. Frère Diego de Soria prêcha les naturels de * Tagayán, il est aujourd'hui évêque de cette église et finalement, l'an 1601, deux religieux de cette province passèrent en Chine : ils y allèrent par la volonté des mandarins et le consentement du roi. Dans les îles Siquama et Azuma, qui sont des principales du Japon, sept religieux de cette même province pénétrèrent aussi; leur prélat

(1) *Gen.*, XXIV, 47.

(2) Lieu non mentionné dans le *Gazetteer of the Philippine Islands*, peut-être : Binuluangan, Binatangan?

fut le P. frère Francisco de Morales (1), qui avait été lecteur ès arts à San Gregorio. Le roi de ces îles les appela, les entretint à ses frais et les traita avec beaucoup de distinction. Ils ont bâti quelques églises où chaque jour beaucoup de Japonais se font chrétiens.

Le demeurant des pères, là, où en d'autres pays, furent de grand mérite. Ces pères et tous les religieux de cette province gardaient inviolablement les constitutions et statuts de notre Père saint Dominique : ils ne mangeaient pas de viande, jeûnaient sept mois, s'habillaient de serge, allaient à pied, dormaient sur des planches et chaque nuit avaient deux heures d'oraison et se donnaient la discipline. De jour, ils s'occupaient d'œuvres de charité et passaient les nuits en exercices de contemplation. Ils commencèrent avec cette même rigueur et ils vivent encore avec la même sévérité : aussi Dieu pour montrer combien cette vie lui agréait et * combien la vie contraire l'offensait, donna Fol. 45 v licence au démon — qui sans cela ne peut faire mal à un porc — d'entrer dans le corps d'un religieux et de le tourmenter sensiblement. Et au vu de tous, bien que sans nécessité et permission (comme il le confessa), il mangea un peu de viande. A cause de cela, les autres vivent religieusement et apostoliquement.

§ III.

Voyage du Père frère Gabriel de San Antonio d'Espagne aux Philippines et ce qui lui arriva en ces îles.

PAR ordre du P. maître frère Thomas de Guzmán, provincial de cette province de Castille, j'avais le titre et l'office de prédicateur de Saint-Dominique de Guadalajara, le prieur de cette maison étant le P. frère Sebastian Bravo, prédicateur général, actuellement prieur d'Ocaña. Le P. frère Miguel de Bena-

(1) Francisco de Morales naquit à Madrid en 1567, entra dans l'ordre des Dominicains et vint en cette qualité aux Philippines en 1598.

En 1602 il fut envoyé au Japon avec quelques autres religieux de son ordre et y séjourna de longues années, subit de nombreux supplices pour sa foi et fut enfin brûlé vif à Omura, le 21 septembre 1622. L'Église l'a béatifié en 1867.

vidis était venu des Philippines en Espagne pour y retourner avec des religieux : il importait qu'il restât en Castille et pour conduire les religieux, on choisit le P. frère Alonso Delgado.
Fol. 46 r°. * Nombre de frères d'importance l'accompagnèrent, dont les plus connus sont le P. frère Francisco de San Joseph ou Blancas (1), qui était alors prédicateur d'Alcala, et le P. frère Diego Aduarte, à ce moment-là collégial de Saint-Thomas, en compagnie duquel je partis.

Nous nous embarquâmes à Séville le 18 juillet [15]94, nous reconnûmes les Canaries, passâmes par les îles Dominique, Marie-Galante et Guadeloupe et le 2 octobre de la même année je débarquais à san Juan de Lua (2). Je restai quatre mois à México et la cathédrale de cette ville, qui est très importante, m'occupa toujours à son service; en remercîment des sermons que j'y prêchai, ainsi que six autres religieux, elle nous défraya jusqu'au port d'Acapulco avec beaucoup de libéralité et d'abondance. Le 25 mars [15]95, je m'embarquai à Acapulco avec le docteur Antonio de Morga qui se rendait aux Philippines en qualité de lieutenant du gouverneur ; il était le général de cette expédition et le 10 juin de la même année je débarquai à Cabite (3), qui est le port de Manille. Le P. provincial frère Alonso Jiménez donna leur destination aux religieux qui étaient
Fol. 46 v°. venus avec moi pour le * ministère des Indiens : il me choisit pour prêcher les Castilas, pour le service du gouverneur et de l'église cathédrale et administrer les affaires de l'ordre. Occupé à ces travaux avec de grands tracas, ainsi que l'atteste l'Église cathédrale dans les papiers qu'elle fit à ce sujet, — encore que ce fut contre mon goût et volonté — je demeurai deux ans et demi à Manille, sans négliger d'un point l'observance de la rigueur avec laquelle vivaient les autres religieux.

(1) Francisco Blancas de San José naquit à Tarazona (province de Saragosse), prit l'habit de saint Dominique, était fils du couvent d'Alcala, lecteur ès arts. Il fonda en Espagne le couvent de S. Antoine de Yepes, s'embarqua pour les Philippines en 1595 y prêcha à Bataán et à la Nouvelle-Ségovie, y devint vicaire provincial puis procureur général de sa province. Il mourut dans le Pacifique en se rendant en Espagne. Missionnaire zélé, il était très versé dans la langue tagale en laquelle il écrivit plusieurs livres (entre 1602 et 1610). On lui doit encore l'introduction de l'imprimerie aux Philippines. D. W. E. Retana lui a consacré une notice détaillée dans son *Aparato bibliográfico.*

(2) Saint-Jean d'Ulloa. En espagnol : San Juan de Ulúa, autre nom du port de Vera Cruz (Nouvelle-Espagne, Mexique actuel).

(3) Cavite (en tagal, Cáuit = hameçon), quartier général naval des Philippines, capitale de la province du même nom.

Durant ce temps, D. Francisco Tello de Guzmán était au gouvernement, et survinrent son mariage avec Doña Thomasina (1), l'expédition de Doña Isabel Barreto (2), qui, après être venue des îles Salomon se maria avec D. Fernando de Castro (3), la perte du *Saint-Philippe* (4), le martyre des religieux de saint François au Japon (5) et autres choses très importantes. Le gouverneur D. Francisco Tello de Guzmán et le docteur Antonio de Morga, son lieutenant général, se confessaient à moi et pour cette raison m'entretinrent nombre de fois des matières dont j'ai parlé et d'autres de non moindre considération ; et comme ces choses paraissaient s'accorder avec le service de Dieu et de Votre Majesté, ils résolurent de m'envoyer en Espagne, pour soumettre ces affaires et * d'autres, par la voie de Malaca et de l'Inde. J'avais rendu souvent service aux Portugais, j'étais très aimé et connu de tous : ils goûtèrent beaucoup ce dessein, aussi par la volonté du gouverneur, le consentement de mon ordre Fol. 47 r°.

(1) Doña Tomasina Tello de Orozco. Voir p. 134, n. 1.

(2) Voir ci-dessus.

(3) Fernando de Castro, Galicien de naissance, chevalier de Saint-Jacques, parent de Gómez Pérez Dasmariñas avec lequel il vint tout jeune aux Philippines, où il fut nommé *alférez* (porte-enseigne) d'une compagnie. Dans une expédition où il avait levé à ses frais 160 hommes, son vaisseau, le *San Francisco* ayant échoué dans l'île de Marinduque (tagal *Malinduc*), il sauva le drapeau en le roulant autour de son corps avant de se jeter à la nage. De ce fait il obtint le titre de capitaine et le commandement du *San Felipe* avec lequel il passa en 1591 à la Nouvelle-Espagne (Mexique actuel). Le vice-roi du Mexique D. Luis de Velasco le nomma général de l'armée navale, il revint en cette qualité aux Philippines en 1593. Il alla ensuite en Chine présenter des réclamations au sujet de la mort de Gómez Pérez Dasmariñas. De retour à Manille il y épousa Doña Isabelle Barreto, veuve d'Alvaro de Mendaña de Neira, gouverneur et explorateur des terres australes. Ils revinrent ensemble à bord du *San Jerónimo*, piloté par Pedro Fernández de Quirós, au Mexique. Après une courte et nouvelle apparition aux Philippines, Fernando de Castro vint rejoindre sa femme au Mexique ; de là ils se rendirent au Pérou et rentrèrent enfin en 1608 dans la métropole pour s'établir définitivement en Galice.

(4) Le *San Felipe* s'échoua désemparé sur la côte du Japon en 1596 lors d'un retour à la Nouvelle-Espagne.

(5) Voir la *Relacion qve Don Francisco Tello, gouernador : y capitan general de las Philipinas embio de seys frayles españoles de la Orden de san Frácisco, que cruceficaron los del Japon, esté año proximo passado de 1597...* Séville, 13 mars 1598, in-fol., 2 feuillets. — *Relacion del martirio que seys Padres Descalços Franciscos, y veinte Iapones Christianos padecieron en Iapon*. Hecha por Fr. Iuan DE SANTA MARIA, ... Madrid, 1599, in-8°, 8 + 218 p.

et l'assentiment des autres religions (1), je partis de Manille pour l'Inde et l'Espagne.

CHAPITRE II, §. I.

Voyage du P. frère Gabriel de San Antonio de Manille à Malaca.

DANS les derniers jours de février de [15]98, je quittai Manille pour Malaca. Je vis l'île de Borney (2) et quoique la majeure partie en soit inondée et n'ait de blé pour les Castilas et les Portugais y trafiquant que celui qui vient de Chine ou du Japon, elle est néanmoins très riche et très peuplée. Les naturels ressemblent beaucoup aux Tagals de Manille, la plupart d'entre eux sont maures (3) de religion, mais ils se conduisent avec beaucoup de sagesse. Cette île a de l'ébène, du camphre et autres bois précieux, des vaches, buffles, chèvres, bêtes sauvages, Fol. 47 v°. poules, * cailles, faisans, du poisson en quantité, de la soie, de la laine et beaucoup de coton.

Nous passâmes au milieu des îles de Bintan (4) où habitent les Seletes (5), qui sont les vassaux du roi de Johore et qui vivent toujours sur mer; ils sont forts grands pêcheurs et très habiles à travailler le fer. Notre frégate alla faire de l'eau dans une île qu'un Castila (6) par saillie et plaisanterie nomma l'île des Zor-

(1) Ordres religieux.

(2) Bornéo. *Burney* ou *Borney* est le nom indigène de la capitale, appliqué à l'île entière par les Européens.

(3) *Moros*, c'est-à-dire musulmans.

(4) Bintang, dans l'Archipel de Riouw Lingga.

(5) Voir p. 128, n. 3.

(6) Dans l'original, ce mot est souligné à l'encre et on lit aussi, à l'encre, dans la marge : « Ya estoi cansado de este s.to fraile cansadissimo, q̃ no quiere dezir *Castellanos*, sino *Castilas* = ςȣνίκα ».

Στοῦνικα est la transcription de « Stunica », qui est lui-même la forme latinisée de Zúñiga. (Cf. Christophori Saxi, *Onomasticon literarium* ... Pars III *a*, article Jacobus Lupus Stunica, vulgo Didaco Lopez de Zúñiga). Les Zúñiga, apparentés aux plus illustres maisons, ont joué un rôle important dans l'histoire de l'Espagne aux XVIe et XVIIe siècles. Le personnage de ce nom, auteur de la note ci-dessus, était selon toute apparence, le licencié D. Juan de Zúñiga, mentionné, en 1604, sur la liste des conseillers des Indes. (V. *Tablas cronológicas de los Reales Consejos supremo y de la*

roclocos (1). Elle a de très beaux palmites (2) et les coquillages les plus délicats et abondants qu'il soit possible d'imaginer. Une jonque du roi de Chine, qui se rendait dans l'ile de Hainan pour pêcher des perles, mouillait temporairement dans cette île (3). Un des quatre quartiers de la maison du roi de Chine — qui s'appelait Huntey Besco — (4) avait brûlé : et après avoir rassemblé les différents matériaux qui parurent nécessaires pour la réédifier à l'avenant des trois autres, le roi envoya dans cette île trois cent cinquante jonques pour pêcher des perles, avec obligation pour chacune de ces jonques de lui rapporter un picul (5) de perles, et chaque picul vaut trois quintaux de Castille (6). De ce fait on peut déduire la grandeur du roi de Chine et de son royaume, et pour rendre croyable l'abondance de perles qu'il y a en cette île, il suffit de voir une * des coquilles dans lesquelles elles se forment, que rapporta en Espagne le capitaine Andrés Lariz Durango et ce qu'il a écrit comme témoin oculaire sur cette matière, ainsi que les lettres du P. Rugero de la Compagnie de Jésus (7). Fol. 48 r°.

Cámara de las Indias Occidentales. D. O. C. al Rey nuestro Señor en sus dos Reales consejos de las Indias el licenciado Antonio DE LEÓN PINELO, Relator del supremo dellas. 2.da ed., Madrid, 1892, in-8°, p. 31). Le Conseil des Indes eut à examiner les projets de conquête au Cambodge : à cet effet le mémoire du P. Gabriel de S. Antonio, tiré à quelques exemplaires, fut remis à chacun de ses membres. Il est tout à fait plausible que la Bibliothèque Nationale possède l'exemplaire de Zúñiga.

(1) Nos matelots diraient « Ile des Loustics ». — *Zorrocloco* : 1° Sorte de nougat cylindrique. 2° Homme qui fait le niais, mais entend bien ses intérêts. — L'île en question était peut-être une des Karimata ou des Pulu Tudjuh. On y pêche aussi des perles. Voir *Encyclop. v. Nederlandsch-Indië*, article *Paarl- en paarlemoervisscherij*.

(2) « Nom general a tout arbre, qui a de grandes feuilles, comme le Palmier ». LA LOUBÈRE, *Desc. du roy. de Siam*, I, p. 65-66.

(3) Sur les pêcheries de perles de Hainan, voir *Description de l'isle de Hainan extraite des auteurs chinois*; par M. KLAPROTH, dans *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géog.*, t. VI, 1827, p. 153. Voir aussi D'ARGENSOLA, *Hist. de la Conquête des isles Moluques*, t. II, p. 249.

(4) « Huntey » est peut-être 皇帝 *hoàng tí* « empereur » ; mais que faire de « Besco » ? Est-ce une déformation de Chên tsong, nom de l'empereur qui régna sur la Chine de 1573 à 1620 ?

(5) Malais et javanais *pikul*, *pikol* « charge d'homme », et poids de 58 à 60 kilogrammes. L'évaluation du P. de S. Antonio est beaucoup trop forte.

(6) Un quintal de Castille valait 100 livres (à peu près 51 kilogrammes).

(7) Vraisemblablement le P. Michael Rugieri, né en 1543 à Naples ; en 1584 il était à la mission de Goa. Plus tard il alla en Chine et s'y fit remarquer par ses succès apostoliques. Mort en 1607.

Les Sangleyes ou Chinois qui avaient mouillé en cette île me racontèrent cette magnificence du roi de Chine et bien d'autres choses (1). Comme je leur demandai à quoi pouvaient servir les perles en cet édifice et comment elles seraient disposées, ils me répondirent qu'on les enchâsserait dans l'or et l'argent et qu'on les placerait dans les lambris et boiseries, en manière de grappes de raisins et d'autres fruits ainsi qu'ils sont sur les arbres, et dans les moulures des murailles immédiatement attenantes aux boiseries (2).

A la fin j'arrivai à Malaca avec le jour de différence qu'ont ceux qui font ce voyage.

Fol. 48 v°.

CHAPITRE II, §. I.

Aventures du P. frère Gabriel de San Antonio à Malaca.

MARTIN Alonso de Melo était capitaine de la forteresse de Malaca (qui est une des meilleures qu'ait Votre Majesté), et en l'absence de D. Juan Ribero Gayo, évêque de cette ville, l'église cathédrale était gouvernée par le doyen Antonio Pereyra, Hyeronimo Mendez, écolâtre (3), et Tristan Nuñez, qui avait la dignité de chantre; le P. frère Antonio Dorta, qui est maintenant vicaire général de l'Inde, était chargé du couvent de Saint-Dominique. Je fus très bien reçu par tous et l'on me traita avec beaucoup de charité et d'aménité, comme si j'eusse été un fils ou un frère.

La grandeur de la ville, le grand trafic qui s'y fait et les drogues qu'on y rassemble sont choses très notoires : aussi suis-je excusé, ce me semble, de ne point rapporter ce que je passe là-dessus. Il suffit de dire que c'est la plus grande place de marché et celle où se tient la plus riche et la meilleure foire du monde
Fol. 49 r°. entier pour les drogues et pier- * reries et qu'avec grande raison Pline nommait ce port « Canal de l'or » (4) tant la connaissance de sa richesse est ancienne.

(1) Une description du palais « du roi de Chine » est donnée dans GONÇALEZ DE MENDOZA, *Histoire du grand royaume de la Chine...* (Lyon, 1508 [pour 1608]), p. 54 et suivantes.

(2) Cf. D'ARGENSOLA, *Hist. de la Conqu. des isles Moluques*, t. II, p. 249.

(3) L'ecclésiastique qui dirigeait l'école attachée à l'église cathédrale, et qui, plus tard, fut chargé d'exercer une surveillance sur les maîtres d'école du diocèse.

(4) Caño de oro. — La Chrysê de Pline (*Hist. nat.*, VI, 80) est une île de l'Inde, tandis que la Χρυσῆ de Ptolémée est la Péninsule malaise.

Tandis que j'étais encore nouveau débarqué ou *reynol*, comme les Portugais appellent ceux qui sont depuis peu de temps dans leur pays, il arriva une jonque du Japon et l'on présenta au capitaine Martin Alfonso de Melo un poisson (1) de merveilleuse nature, puisque sans changer sa substance et son volume, la moitié de l'année il a la figure d'un chien et l'autre moitié celle d'un poisson. Et le fait est qu'en l'équinoxe de mars, ce poisson sort de la mer pour aller à terre et peu à peu change sa figure de poisson en celle de chien ; il reste à terre et y vit à l'état de chien jusqu'à l'équinoxe de septembre, puis il commence à entrer en mer et perdant sa figure de chien recouvre celle de poisson, et sous cette forme vit en l'eau jusqu'à l'équinoxe de mars, moment où il réitère ses métamorphoses (2).

La science, par nombre d'exemples, rend croyable ce secret de la nature, car il est possible de faire une chandelle de cire, et employant toujours la même substance et quantité, de lui donner tantôt figure de poisson et tantôt figure de chien, parce que les prédicaments sont distincts l'un de l'autre.

Certains hommes en Castille, sans être sortis de leur village s'*érigent juges du monde ; ils croient montrer acuité de Fol. 49 v°.
jugement en considérant comme impossibles quelques mystères naturels divulgués par ceux qui ont vu et voyagé. Ils apprécient ces faits conformément à leur expérience, tiennent pour fables et enchantements l'arbre (3) qui pourvoit d'eau l'Ile de Fer aux

(1) En marge, à l'encre : *Pescado notable.*

(2) Cf. *La Chine d'Athanase* Kircher... *Trad.* Dalquié (Amsterdam, 1670, in-fol.), chap. IX, p. 268-269. Pline (*Hist. nat.*, IX, 35) dit déjà que « dans les fleuves de l'Inde est un poisson qui vit alternativement sur la terre et dans l'eau », mais n'en donne aucune description.

Quelque cétacé herbivore de l'espèce de ceux qui, suivant certains auteurs, sortent parfois de l'eau pour venir paître sur le rivage; ou encore le Dugong ou Duyong (*Halicore D.*), cétacé qui avec sa tête arrondie, ses yeux à fleur de tête et les deux dents allongées de sa mâchoire supérieure ressemble vaguement à un boule-dogue, ont pu donner naissance à cette légende.

(3) « Il y avait autrefois dans l'île Ferro un til (*Laurus fœtens*) gigantesque, dont les feuilles charnues étendaient au loin leur épais ombrage. Chaque jour, deux ou trois heures après le lever du soleil, les feuilles de cet arbre commençaient à condenser de l'eau qui, tombant de feuille en feuille comme des gouttes de pluie, se rassemblait au pied de l'arbre en un ruisseau très pur. Les habitants de l'île, complètement dépourvus d'eau de sources, venaient vers le milieu du jour puiser cette eau, et retournaient le soir à leurs habitations avec leurs cruches pleines. L'arbre, regardé comme sacré, passait pour une merveille du monde : un gardien établi par les habitants avait soin de rassembler l'eau dans des citernes et présidait à sa

Canaries et autres choses semblables, et regardent comme imaginaires beaucoup de faits que je rapporte ici. Il serait certainement juste, en châtiment de leur curiosité ou incrédulité, de les obliger à en devenir témoins oculaires afin qu'ils se désabusent par l'expérience, mais comme le bon Créancier (1) je ne leur demanderai pas de gages pour leur éviter cette peine et leur donner satisfaction et vrai témoignage du poisson du Japon dont j'ai parlé : qu'ils lisent le P. Benito Pereyra de la Compagnie de Jésus, dans les *Commentaires* qu'il écrivit sur le prophète Daniel, au chapitre IV (2) ; les *Lettres annuelles* des Pères de cette Compagnie qui prêchent l'Evangile au Japon, écrites en l'an 1581 (3) et qui, assurément, sont des archives de vérité ; le sermon que fit le P. frère Hernando de Santiago pour l'Invention de la Croix : ils verront témoignages et témoins d'entière acceptation de cette vérité Et s'ils lisaient les *Décades* de
Fol. 50 r°. Diogo de Couto et * les *Lettres philippines* du capitaine Andrés Lariz Durango (4), ils trouveraient que le reste est pareillement vrai.

En m'amusant ainsi, je passai, grâce à cette curiosité et à d'autres, quelques semaines en cette ville avec beaucoup de plaisir et récréation, mais comme les choses agréables passent et que les peines sont certaines et durables, bientôt commencèrent les miennes sous cette forme.

répartition entre tous ceux qui venaient y puiser. Cet arbre remarquable existait encore en 1689, et était situé à l'est au-dessus de la petite ville de Valverde ; et le P. Galindo qui l'a observé en donne une description détaillée ». *Description physique des îles Canaries*... par Léopold DE BUCH ; traduite de l'allemand, par C. BOULANGER,... Paris, 1836, in-8°, p. 122.

A propos du *Laurus fœtens*, M. le prof. PITARD veut bien me donner les détails supplémentaires suivants : « Cet arbre, connu aux Canaries sous le nom de « Vignatico » ou de « Til », est l'*Ocotea fœtens* WEBB. et BERTH., *Phytogr. Canar.*, III, 226, que l'on a rangé aussi dans les *Oreodaphne* (*O. fœtens* NEES) ; il n'existe qu'à Madère et aux Canaries, devient de plus en plus rare, et ne croît que dans les gorges extrêmement humides.

(1) *Luc* VII, 41-42.

(2) Benedicti PERERII Valentini è Societate Jesu, *Commentariorum in Danielem prophetam. Libri sexdecim* ... Lugduni, MDCII, in-8° lib. IIII, p. 268 et suivantes.

(3) Cf. *Annuae Litterae Societatis Iesu.* Anni MDLXXI... Rome, 1583, in-8°. — *Lettres nouvelles du Japon... de l'an 1579, à l'an 1581...* Paris, 1584, in-8°. — *De rebus japonicis, indicis et peruanis epistolae recentiores.* A Joanne HAYO, *Dalgattiensi Scoto Societatis Iesu in librum unum coacervatæ*, Antverpiae, ex officina Martini Nutij, ad insigne duarum Ciconiarum, anno MDCV., p. 659 : *Piscis niger non minor balena.*

(4) Voir p. 137, note.

§ II.

Inimitiés des bourgeois de Malaca contre l'évêque D. Juan Ribero Gayo et l'auditeur général Antonio Marquez Ribero.

LES bourgeois, ou *casados* de Malaca — ils se nomment ainsi chez les Portugais, — se plaignaient de la manière d'agir de l'évêque D. Juan Ribero Gayo et rendaient publiquement responsables de ce désagrément quelques serviteurs de l'évêque. Avec le commandement qu'ils obtinrent de l'Inquisition et l'appui du capitaine Francisco de Meneses, qui précéda Martin Alfonso de Melo, ils expulsèrent de sa maison Isabel Ferreira, mère d'un clerc qui servait l'évêque, prétendant qu'elle avait commis quelques fautes qui méritaient d'être châtiées et expiées. Et en haine de l'évêque, afin, disaient-ils, de * rendre sa per- Fol. 50 v°
sonne ridicule, s'étant réunis dans un jardin (ou *luzón*, comme ils disent), ils fabriquèrent une figure de paille qui représentait l'évêque, puis avec des bouteilles de vin contrefirent la consécration des huiles saintes que l'évêque avait faite en la semaine sainte, peu de jours avant. Les nouvelles de ces deux faits parvinrent à Goa; pour vérifier quels et combien de coupables il y avait en cette affaire, et aussi pour qu'il rétablit l'ordre et indiquât les moyens d'apaiser les factions qui se faisaient jour en cette ville, l'amiral et comte de la Vidigueira (1), qui devint plus tard vice-roi de l'Inde, envoya à Malaca en qualité d'auditeur général le licencié Antonio Marquez Ribero.

L'auditeur était un homme très lettré, de grande sagesse et d'intègre justice. Les bourgeois se sentant coupables pensèrent le gagner avec de grands présents et joyaux : ils ne trouvèrent accès auprès de l'auditeur, car il n'accepta même pas une jarre d'eau. Craignant quelques graves châtiments, ils complotèrent alors tous contre l'auditeur, et s'arrangèrent pour que Manuel Trebaços Correa se plaignît de celui-ci, disant qu'il

(1) Don Francisco da Gama, comte de la Vidigueira, arrière-petit-fils de Vasco da Gama, devint en 1597, seizième vice-roi des Indes. Malgré quelques heureuses expéditions de son frère qui commandait sous lui, la décadence commença. En 1622 il devait redevenir vice-roi, juste à temps pour voir sombrer la grande œuvre de son aïeul.

l'avait offensé en sa maison et honneur et avait violenté sa femme. — Je ne prétends pas rapporter les fautes d'autrui,
Fol. 51 r°. * mais bien conter l'objet et la cause de mes misères et je n'écris de tout cela que ce qui est précisément nécessaire à cette fin. — Les bourgeois se ménagèrent l'appui du capitaine par le moyen d'un de ses serviteurs et se réconcilièrent avec ceux de qui ils étaient ennemis auparavant et faisant tous corps, ils poussèrent une seule clameur, demandant justice contre l'auditeur en faveur de Manuel Trebaços, auquel ils avaient été d'abord contraires. La ville se souleva, brûla tout entière de factions et d'inimitiés, tout était partialités et conventicules ; ni de jour, ni de nuit on ne pouvait aller par la ville en sécurité ; les hommes n'étaient pas à l'abri dans leurs maisons et si par aventure ils se hasardaient à aller à l'une des églises, ils s'y rendaient si chargés d'armes que les temples semblaient être des camps ou des marches.

L'auditeur se réfugia au couvent de Saint-Dominique, il instruisit les religieux de son innocence et tous soutinrent son bon droit. Je le fis avec plus de chaleur que tous et la ville entière tourna ses griefs contre moi, m'accusant d'être venu dans le pays pour soutenir un homme qui méritait mille morts.

Ce commencement en dit assez pour faire comprendre par quelles épreuves je passai en ce temps, d'autant plus que j'étais
Fol. 51 v°. seul et étranger et que je défendais * un homme de qui tous voulaient boire le sang. Bientôt maintes causes s'accumulèrent par lesquelles s'accrurent encore mes peines, comme je vais le conter maintenant.

§ III.

Les préjudices que causent les hérétiques dans la Sonde Java, les Moluques et Malaca.

LES Anglais et les Hollandais qui alors avaient passé à la Sonde, Java et aux Moluques, où ils vont toujours avec le dessein arrêté de vomir le poison de leurs erreurs, apportèrent avec eux de nombreux livres d'auteurs catholiques, falsifiés et altérés malignement dans leurs éditions. Ils les répandirent parmi les Chrétiens indigènes de ces îles et les Portugais qui trafiquaient en leurs ports. Quelques-uns parvinrent à Malaca et bien que

le P. frère Thomas de San Juan, qui était vicaire de Saint-Dominique et commissaire du Saint-Office, en recueillit et brûlât maints [exemplaires], néanmoins il en demeura plusieurs qui causèrent de grands dommages.

Ces livres étaient les œuvres de frère Louis de Grenade et la seconde * partie du *Flos sanctorum* de Villegas, dans lesquels ils Fol. 52 r°. avaient rendu douteux des articles affirmatifs, tantôt changeant des points ou déplaçant des parenthèses, tantôt ajoutant des gloses aux marges, parfois modifiant des titres de chapitres, et avec d'autres finesses semblables, les hérétiques y avaient inséré plus de cent propositions de Calvin en faveur de ses hérésies et erreurs (1).

Pour son malheur, le frère Bernardo de Lemos, eut ces livres. Il était frère déchaussé de saint François, né dans l'île de Solor de parents portugais, très nobles, très chrétiens et très honorables, nonobstant quoi il devint un fameux hérétique. Dans le ciel pécha Lucifer, dans le paradis Adam, dans le collège du Christ Judas, et dans l'Église militante notre Mère, fut mêlé l'ivraie et le bon grain : il y a des poissons bons et mauvais, et les ordres religieux ne perdent rien, quand au milieu de tant de justes et de bons, il s'en trouve quelques-uns qui ne le sont pas, et particulièrement dans l'ordre de notre Père saint François, qui compte tant de saints au ciel et tant de justes sur la terre, qui a tant servi et sert l'Église, qu'en cette occasion, joyeux, je

(1) Bien que deux traductions espagnoles des Évangiles aient paru l'une par Enzina, dès 1543, l'autre par Valera, dès 1596, ainsi que deux traductions de la Bible dues, en 1569, à de Reyna, en 1602, à Valera; que l'Ancien et le Nouveau Testament eussent été traduits en toutes les langues de l'Europe lors de la Réforme, les Hollandais et les Anglais ne semblent pas les avoir employés pour propager le protestantisme dans les possessions espagnoles et portugaises d'Extrême-Orient, aux XVI° et XVII° siècles : les indigènes, convertis ou non, en auraient été trop surpris ayant été catholicisés par d'autres enseignements. Afin de les convaincre sans les inquiéter, on préféra sans doute se servir auprès d'eux d'ouvrages pieux catholiques, retouchés, imprimés vraisemblablement dans les Provinces-Unies ou en Angleterre, et sur le compte desquels l'*Index librorum prohibitorum et expurgandorum novissimus. Pro catholicis Hispaniarum... recognitus* (Madrid, 1601, in-fol., p. I-II), s'exprime ainsi : « [Les hérétiques] ont donné à l'impression des livres entiers de doctrines fausses, portant des titres d'auteurs catholiques et d'autorité reconnue par l'Église... Ils ont glissé dans les œuvres des écrivains catholiques de grandes erreurs, qui, tout empoisonnées qu'elles sont, gagnent l'adhésion des ignorants, quelquefois même des initiés, tant à cause de la mauvaise inclination que chacun a au mal, que par l'artifice avec lequel on y a feint l'apparence du bien ».

conclus, qu'il tient de Dieu ce privilège que celui qui n'est pas bon frère ne s'y maintiendra pas.

Fol. 52 v°. Quand j'arrivai à Saint-* Dominique de Malaca, ce religieux (1) était convalescent en notre maison d'une grave maladie qu'il avait eue, parce que son couvent étant hors la ville, les médecins ne pouvaient le soigner avec la même facilité que dans le nôtre. J'allais lui rendre visite et il me demanda quelles nouvelles on avait à Manille du Prince d'Orange, du duc Maurice, des îles rebelles et de la ville de Genève (2). Cette question mit grandement mon esprit en éveil, et je remarquai non moins l'affectation avec laquelle il m'interrogeait. Il me fit très mauvaise impression et dès ce moment je me défiai de lui comme d'un capital ennemi, sans cependant lui laisser voir ma pensée.

Un jour, il m'entendit dire une messe et prenant comme prétexte qu'à son avis j'avais mis trop de temps à la dire, il commença à soulever des difficultés sur les cérémonies de la messe et le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie. Les objections qu'il faisait étaient manifestement de Luther et de Calvin, et bien que je lui eusse répondu suffisamment en tout, je lui montrai pour le satisfaire davantage, les objections qu'il m'avait proposées et les solutions que je lui avais données dans frère Domingo de Soto (3) et dans Thomas Waldense (4). Pour cette raison, j'agi-

(1) Le frère Bernardo de Lemos.

(2) On comprend l'insolence ironique de ces questions puisque le Prince d'Orange, mort d'ailleurs assassiné par un fanatique Balthasar Gérard, en 1584, fut le chef de la révolte des Pays-Bas contre Philippe II; le prince Maurice de Nassau, son fils, continua son œuvre et força les Espagnols à reconnaître l'indépendance des Pays-Bas. Genève était, depuis Calvin, le centre de la Réforme en Europe.

(3) Francisco Domingo de Soto né à Ségovie en 1494, de parents pauvres, professeur de philosophie à Alcalá en 1520, puis moine bénédictin en 1524, fut délégué par Charles-Quint au concile de Trente en 1545; devint confesseur de l'empereur; après avoir refusé l'archevêché de Ségovie, mourut professeur scolastique à Salamanque en 1560. Très savant, très orthodoxe, il montra cependant une réelle largeur d'esprit dans ses actions et ses écrits.

(4) Thomas Netter, dit Waldense, né à Walden (Essex), carme, puis provincial de son ordre à Londres, fut le confesseur de Henri V, alla en Pologne convertir au catholicisme le grand duc Witold de Lithuanie et mourut en 1431 à Rouen où il avait accompagné Henri VI se faire sacrer roi de France. A laissé de nombreux écrits manuscrits. Le seul publié à Paris en 1521 et souvent réédité, le : *Doctrinale antiquitatum fidei eccles. cathol.*, est dirigé contre Wiclef et les Lollards. Une autre édition porte le titre suivant : *Thomas* [NETTER] WALDENSIS *doctrinale antiquitatum fidei ecclesiae catholicae, adversus Wiclefistas, Hussitas, etc., ex editione* J. B. RUBEI Venetiis, 1571, 3 vol. pet. in-fol.

tai avec lui plusieurs sujets au moyen desquels je m'assurai du poison * des erreurs de Luther et de Calvin qu'il avait en son Fol. 53 r°. cœur et j'achevai de me confirmer en cette opinion par autre chose digne de remarque que je lui vis faire.

Les sorciers ayant dit que le roi Don Philippe II (1), notre seigneur qui est au ciel était mort, ce religieux commença à publier cette nouvelle comme chose certaine et évidente et en même temps mit en morceaux un portrait du Roi notre seigneur qui est au ciel, en disant : « Maintenant nous ne ferons tous plus qu'un ! » Cela parut mal à ceux qui en furent témoins et expliquant ses paroles, il déclara que désormais nous serions tous Espagnols et non Portugais ou Castillans (2).

J'étais présent aussi et la douleur que je ressentis en voyant ce qu'il avait fait fut si grande que je demeurai aussi interdit que si j'avais été mis moi-même en pièces, il me vint en idée que ce n'était ni manière de voir de Portugais, ni haine des Castillans qui lui avait fait commettre cette action, mais aversion de luthérien et d'hérétique diabolique et la haine que comme tel il vouait à notre saint Roi, si grand catholique, patron et protecteur de la foi. Il ne trompa pas ma pensée, et, lui, déclara la sienne à nombre de gens. Les factions et partis de la ville lui parurent une bonne occasion pour vomir son poison, aussi arriva-t-il que, comme on dit * : « En eau trouble, gain de Fol. 53 v°. pêcheurs » (3) ; le profit du démon fut grand, grâce à cet ennemi de la foi, car trois ou quatre individus apostasièrent.

J'étais attentif à noter avec soin ses faits et gestes, m'informant de ses relations et je sus tant ce qu'il faisait que ce qu'il enseignait. Le Saint-Office en était déjà informé, néanmoins je lui dis et fis savoir tout ce que j'ai rapporté, et je lui donnai mon opinion sur cet ennemi de l'Évangile. D'autre part, auprès

(1) Philippe II ne mourut que le 15 septembre 1598.

(2) L'exclamation de Bernard de Lemos s'explique par la jalousie qui a toujours existé entre les Portugais et les Espagnols, la longue inimitié qu'ils se témoignèrent dans leurs entreprises coloniales, la rancune des Portugais et en particulier de leur clergé de passer sous la domination d'un roi espagnol. A la mort du roi-cardinal Don Henri en 1580, le Portugal et particulièrement son clergé essayèrent d'opposer à Philippe II le bâtard Don Antonio de Crato qui se laissa battre à Alcántara. Cette résistance irrita très fort Philippe II à cause de son double titre d'héritier légitime du Portugal et de défenseur du catholicisme en Europe. Il usa de violentes représailles à l'égard du clergé et l'Inquisition l'y aida : il y eut force exécutions, noyades dans le Tage et emprisonnements perpétuels.

(3) Ce qui équivaut au proverbe : « Il fait bon pêcher en eau trouble ».

de ses amis et parents et de toutes les personnes qu'il fréquentait, il me discréditait de toutes ses forces et tâchait de me rendre odieux et détestable aux hommes, disant que je favorisais injustement l'auditeur, que j'avais porté le trouble en la ville, qu'il tenait pour certain que j'étais un espion venu seulement pour rapporter en Castille tout ce que je verrais faire aux Portugais. Les ennemis de l'auditeur proclamaient que cela était manifeste et qu'il était licite de me chasser de la ville sur le champ. Et les indifférents (en petit nombre d'ailleurs), faisaient chorus avec eux. Pour moi je souffrais des peines que je ne puis exagérer.

Fol. 54 r°.

§ IV.

Mort de l'auditeur Antonio Marquez Ribero. Entrée de deux Anglais à Malaca et autres disgrâces qui s'ensuivirent.

LES bourgeois ennemis de l'auditeur s'entendirent pour le mettre à mort et à cet effet offrirent à un soldat Castillan, qui venait à notre cellule, cinquante crusades, lui promettant toute la sûreté nécessaire s'il voulait s'en charger et le menaçant de le tuer s'il ne le faisait. Ils lui recommandèrent d'agir vite et de faire que l'exécution eut lieu l'auditeur étant avec moi, afin que l'on présumât que j'étais pour le moins consentant à sa mort. Le Castillan était très honorable et chrétien ; par une lettre il informa le P. frère Manuel Bosque de ce qui se passait, disant qu'il avertît de tout l'auditeur et moi, et que s'il entrait, encore que nous le vissions l'épée à la main, nous n'ayons aucune crainte.

Le Castillan pénétra dans notre cellule, l'auditeur étant avec moi et d'autres religieux, et feignant de le vouloir tuer com-
Fol. 54 v°. * posa si bien son visage, qu'encore que prévenus de ce qui allait se passer, la crainte que nous conçûmes tous fut si grande qu'aux cris poussés par nous, le couvent et le voisinage s'ameutèrent et les bourgeois ennemis de l'auditeur pensèrent que le Castillan avait fait tout son possible. Le Castillan s'enfuit au Bengale.

Frère Bernardo de Lemos était en correspondance avec les Anglais et les Hollandais qui étaient en la Sonde, Java et les

Moluques, leur rendant compte de ce qui se passait à Malaca, leur envoyant les routiers des ports et des marées (1). Les navires de Goa arrivèrent ; l'auditeur s'y rendit en cachette pour aller prendre les lettres qui lui étaient adressées et secrètement s'en retournait à notre couvent caché entre quatre religieux. Ses ennemis, les bourgeois, en furent informés et avec plus de rage que des lions et des chiens affamés, ils coururent à l'embarcation, donnèrent force coups de bâton et coups de pied aux religieux, déchirèrent leurs habits, les jetèrent à la rivière et tuèrent l'auditeur à coups de poignard, avec tant de bruit et de tumulte par toute la ville qu'on eut dit la fin du monde. Les religieux nus et quelque peu blessés vinrent à notre maison et à leur suite les assassins de l'*auditeur, renversant les portes, les Fol. 55 r°. palissades et tout ce qu'ils rencontraient nous lançant mille injures et nous faisant mille offenses. Je me jugeais déjà mort et ma tristesse était si grande que sans l'être encore je le paraissais.

A la fin les assassins sortirent de notre maison, et se rendirent en un verger (ou *luzón*) se reposer comme s'ils avaient accompli une grande prouesse pour le service de Dieu et de Votre Majesté. Huit jours après la justice les laissa libres, déclarant que Manuel Trebaços Correa avait été fondé à tuer l'auditeur en vengeance de l'injure qu'il en avait reçue et que les autres avaient pu dans ce cas lui prêter main-forte,

On mit à mon compte toute la faute de ce malheur : mes ennemis disaient que je méritais pareil trépas, et mes amis (qui étaient peu nombreux) ne se hasardaient pas à me consoler. Frère Bernardo de Lemos acquit du crédit à son opinion et ne faillit point à prêcher ses erreurs. A la suite des lettres qu'il avait écrites aux Anglais et aux Hollandais, il vint deux des premiers à Malaca, niant être hérétiques, se disant catholiques venus pour se confesser, parce qu'il n'y avait point de prêtres en leurs vaisseaux. Le capitaine, trompé par les meurtriers de l'auditeur, les reçut très bien et les logea dans la forteresse. Quant à eux, ils promirent aux bour-*geois de les recevoir à Fol. 55 v°.

(1) Accusation particulièrement grave du P. de S. Antonio car les Espagnols, les Portugais et les Hollandais au xviie siècle punissaient de mort quiconque faisait connaître les itinéraires de leurs navigateurs et condamnaient au fouet, à la marque et au bannissement les traîtres qui laissaient voir les cartes routières établies à grands frais et si jalousement conservées par les puissances maritimes que chaque capitaine de vaisseau en recevait une pour sa route, devait la rendre à l'amirauté dès son retour et après avoir juré qu'elle n'avait été vue par personne sauf lui.

bord de leurs navires et de les y défendre s'il venait quelque juge de Goa à cause de la mort de l'auditeur.

Tous ces événements étaient Pâques et très grandes fêtes pour frère Bernardo de Lemos : il commença à dire par la ville qu'il n'y avait pas de secret qui rendit coupable de péché mortel, qu'on pouvait ouvrir les lettres et les lire sans scrupule et que si un juge procédait avec passion, même s'il avait raison, on pouvait lui ôter la vie en toute sûreté. Je commençai à prêcher tout le contraire en chaire et à enseigner la vérité en toutes les occasions que je pouvais, d'ailleurs nombreuses, car il n'était pas question d'autre chose. C'est pourquoi personne ne m'aimait beaucoup et tout le monde me détestait. De même, par la crainte de soucis semblables, ou pour d'autres raisons qui leur paraissaient suffisantes, les autres religieux, qui auraient pu et dû m'aider à soutenir cette cause, ne me disaient mot et me laissaient seul. Tout le poids du chagrin retombait sur moi, encore que je le sentisse moins depuis qu'un ordre de l'Inquisition était venu au P. Christoval de Vega (qui était Castillan et de la Compagnie de Jésus) de faire en ces matières
Fol. 56 ro. tout ce que je lui dirais. Et il aida à tout avec beau-*coup de zèle, beaucoup de prudence et grand courage, comme fervent catholique et religieux.

L'un des Anglais, qui étant jeune avait été élevé dans la maison du licencié Sandino, prébendier de Cadix (1), vint à notre cellule; comme il disait en public qu'il venait pour se confesser à Malaca, je l'engageai, à cette occasion, à le faire au plus tôt, auprès d'un religieux quelconque parmi ceux qui eussent le plus de lettres et de vertu et à recevoir, pour le réconfort et exemple de toute la ville, le Très Saint Sacrementde l'Eucharistie. Il ne me répondit rien là-dessus ; au contraire avec un certain genre de rire bien malicieux, il me dit : « On ne prie pas à un banquet en Castille avec messe, sermon et lard, parce que ce serait mettre à l'épreuve les hôtes juifs ou peu dévots », et il commença à s'étonner de ce qu'étant frère pauvre, comme j'en faisais profession, j'eusse des images en ma cellule. Incontinent

(1) Ce fait n'a rien de rare : dans le but de ramener au catholicisme l'Angleterre, Philippe II, qui avait interdit à tout Espagnol d'aller étudier en pays étranger par peur de la contagion protestante, faisait élever en Espagne dans les principes d'une stricte orthodoxie des Anglais, spécialement des Irlandais, qui devaient plus tard aller au péril de leur vie, convertir leurs frères hérétiques d'Angleterre. Le Collège des Irlandais fondé par lui dans cette intention, en 1592, à Salamanque, subsiste encore aujourd'hui.

je connus ses mauvais desseins et je demandai au P. Christoval de Vega, commissaire du Saint Office, de s'en saisir sur le champ. On le prit, et jusqu'aux pierres de la rue se levèrent contre moi; tous disaient que je méritais d'être jeté à la mer : sans doute on l'eut fait, si Dieu, pour son honneur, ne m'eut secouru.

L'autre Anglais tomba ma-*lade d'une maladie très dangereuse : Dieu l'avait prédestiné, il se sentit mourir et reconnut ses fautes, les confessa publiquement et déclara que lui et son compagnon étaient des hérésiarques, que frère Bernardo de Lemos était hérétique, qu'il les avaient mandés pour fuir avec eux en Angleterre et que les meurtriers de l'auditeur devaient s'embarquer sur leurs navires si quelque juge de Goa informait contre eux. Il demanda pardon de ses fautes et sollicita avec beaucoup d'instance qu'on l'enterrât en un lieu déterminé pour que l'Inquisition fit de son corps et de ses os ce qui conviendrait le mieux pour la gloire et l'honneur de Dieu. L'Anglais mourut, et de l'avis de tous, avec de grands signes de prédestination. Grâce à sa confession le P. Christoval de Vega commença à procéder publiquement contre frère Bernardo de Lemos jusqu'à le saisir, lui et ses complices. Les assassins de l'auditeur prirent la fuite; mais n'échappèrent pas à la justice de Dieu, car avant d'arriver aux Moluques les uns furent tués, les autres se noyèrent et tous, sans en excepter un seul, moururent misérablement. Fol. 56 v°.

Cela apporta quelque soulagement à mes peines, tous reconnurent avec quelle sincérité j'avais agi et tout ce que leur avait valu ma pré-*sence, disant que sans mon intervention la foi se fut perdue en cette ville. Mais les suppôts du démon et de frère Bernardo de Lemos ne se découragèrent pas pour cela, car auparavant ils nous donnèrent en secret du poison, au P. Christoval de Vega et à moi, ainsi qu'à quatre autres ministres de l'Inquisition : ils moururent tous quatre aussitôt et le commissaire Christoval de Vega s'étant embarqué pour Goa afin de rendre compte de ce que j'ai raconté, mourut au bout de quinze jours. Et moi, tout seul sur six, je suis en vie, mais si malade que je meurs en vivant et vis en mourant. Fol. 57 r°.

§ V

Frère Diego Aduarte arrive à Malaca : du réconfort que le P. frère Gabriel de San Antonio en reçut en ses maux.

PENDANT que ces choses se passaient à Malaca, la mort des Castilas dont j'ai parlé, survint au Cambodge et au Siam, et arriva à Malaca la frégate du capitaine Juan de Mendoça, Fol. 57 v°. par laquelle j'envoyais à Manille les * calices, ornements et livres que les religieux avaient emportés au Cambodge. Le P. frère Diego Aduarte, qui venait de Chine, arriva aussi, ayant déjà quitté D. Luis (1). C'était au temps où mon innocence n'était pas encore établie pour les bourgeois de Malaca, aussi ayant eu connaissance des plaintes formulées contre moi, il me réprimanda rudement, ce qui ne fut pas médiocre sujet de désolation pour moi. Je n'avais personne pour me consoler, je m'absorbai en de continuelles études et je lus nombre de fois la vie de saint Jean Chrysostome (2) et de saint Athanase (3) : je les choisis pour mes patrons et avocats, conjointement à Notre-Dame, au glorieux saint Joseph, à notre Père saint Dominique et à saint Pierre Martyre (4), pour qu'ils obtinssent de Dieu pour moi le bon succès de ces choses et me libérassent de ces tourments. Et il plût à Dieu par sa bonté et l'intercession de ces glorieux saints, que la vérité fut reconnue dans la forme que j'ai rapportée, et pour l'instruire, puisque le P. Christoval de Vega était mort, on me donna l'ordre de m'embarquer pour Goa. Ainsi je quittai Malaca après y être resté deux ans avec beaucoup de soucis et Fol. 58 r°. grande crainte que le poison ne m'ôtât la * vie, comme il avait fait aux autres.

(1) D. Luis Pérez Dasmariñas. Cf. p. 140.

(2) Il mourut en exil, en Cappadoce, victime des ariens et de leur protectrice, l'impératrice Eudoxie (347-407).

(3) Patriarche d'Alexandrie, persécuté à plusieurs reprises par les ariens.

(4) Pierre Martyr ou Pierre de Vérone, dominicain, prédicateur et inquisiteur; se distingua par le zèle extrême avec lequel il poursuivit les hérétiques, ce qui lui valut d'être assassiné près de Côme en 1252. L'inquisition espagnole l'a vénéré spécialement.

CHAP. III, §. I.

Voyage du P. frère Gabriel de San Antonio de Malaca en Inde Orientale.

Description des Iles de Ceylan et de Manar.

AFIN de rendre compte des disgrâces rapportées, je m'embarquai pour Goa en février de l'an 1600 avec le capitaine Ruy Lopez Salgado, natif de Galice et bourgeois de Chaul (1), qui fut capitaine de la côte de Mélinde (2) et que j'avais connu étant à Manille. Je quittai Malaca, passai par les îles Nicobar ; avec bon temps et en peu de jours, j'arrivai à l'île de Ceylan et je débarquai au cap qu'on appelle do Frade (3).

Cette île est très grande et, après les îles d'Angleterre et de Saint-Laurent (4), c'est la plus grande de celles qui ont été découvertes. Elle comprend quatre royaumes distincts l'un de l'autre, à savoir le royaume de Candie (5), où s'est bâti un fort le re* négat Fol. 58 v°.
D. Juan (6) qui coupa les mains et la lèvre supérieure à quarante

(1) Port du Concan dans l'ouest de l'Inde. Voir *Hobson-Jobson*, s. v. *Chaul*, *Choul* et *Concan*.

(2) Melinda, Malindi, ville et état arabe, aujourd'hui possession britannique, sur la côte orientale d'Afrique, à 3° 9 de latitude sud.

(3) Au S. de Batticaloa et non loin du Capello do Frade des Portugais, montagne qui répond au « Monnikskap » des vieilles cartes hollandaises, au « Capel » de Valentijn, et au « Friars Hood » de la carte de Tennent. Tous ces noms signifient « Capuchon de Moine ». La carte de J. Renel porte « Le Capuchon », et celle de Le Gentil « Montagne du Capuchon ».

(4) Madagascar. — « Souchu de Rennefort (*Histoire de Madagascar*, 1688, p. 44) affirme, sans en donner aucune preuve, que l'île de Madagascar a été découverte par les Portugais en 1492, le jour de la fête de saint Laurent, et Lamartinière répète la même chose (*Dictionnaire*, 1741, édition de 1768, t. IV, p. 13). » A. GRANDIDIER, *Collect. des ouvr. anc. concern. Madagascar*, t. Ier, p. XI, n. 3.

(5) Candi, Candy, Kandy, etc. Voir *Hobson-Jobson*, s. v. *Candy*.

(6) Prince singhalais de sang royal, converti d'abord au christianisme, mais qui indigné des cruautés et de la rapacité des Portugais abjura et résolut de les chasser de Ceylan. Il ravit le trone de Candie à l'héritière légitime protégée par ceux-ci, Dona Catharina, qu'il épousa de force, obligea les Portugais, qu'il battit à deux reprises, à ne conserver que Colombo et Galle, et pour mieux se débarasser d'eux, admit en 1601 les

frères franciscains, les martyrisant tout vifs, — je connus plusieurs d'entre eux et les fréquentai; — le royaume de Jafanapatam que conquit Andrea Furtado de Mendoza et qui est vassal de Votre Majesté; le royaume de Ceylan et celui de Colombo. Tous ces royaumes sont très riches, parce que l'île est richissime.

Dans les rivières il y a beaucoup de laveurs d'or et beaucoup de pierreries, très précieuses. Dans les montagnes, les métaux abondent: or, argent et cuivre. Les plaines sont toutes labourées et ensemencées de riz qui se récolte en grande abondance. Les palmiers sont très communs et tout le restant de l'île est rempli de cannelle (qui croît seulement en cette île, et s'il y en a ailleurs, elle est de qualité moindre, comme les olives sauvages au regard des olives), de fruits d'épine (1), de cédrats, limons, oranges douces, aigres, aigres-douces, et de ce genre de fruits il y en a tant de variétés et en si grande abondance qu'on ne saurait exagérer (2). Grâce à la bonne odeur et à la beauté de ces arbres, l'île paraît être un paradis.

Elle possède une infinité d'éléphants qui sont les meilleurs du monde, car tous les autres reconnaissent leur supériorité et sont en leur présence comme d'humbles serviteurs en compagnie de
Fol. 59 r°. leurs maîtres, et * si des éléphants de Ceylan, du Cambodge, du Siam, d'Osofala (3) se trouvent réunis, ceux de Ceylan commandent et gouvernent les autres, et ceux-ci obéissent comme à leurs propres et vrais capitaines.

En cette île est une pierre très haute qu'on appelle le Pic d'Adam, au sommet de laquelle se trouvent empreintes les plantes et les traces de deux pieds; jamais elles ne s'effacent pour autant qu'on taille de la pierre. Les naturels disent que du haut de cette pierre un homme saint monta au ciel et laissa les traces de ses pieds peintes sur la pierre (4). On précipite ceux qui ont com-

Hollandais dans ses états. Il régna sous le nom de Wimala Dharma. Cf. *Histoire de l'isle de Ceylan, écrite par le capitaine* Jean Ribeyro... (Trévoux, 1701, in-8°): *Révolte de l'Apuamé [général] D. Jean*, p. 35 et suiv. — *Ceylon. An account of the island physical, historical, and topografical...* by Sir James Emerson Tennent, ... (Londres, 1860, 2 vol. in-8°), t. II. p. 28 et s.

(1) Dourians?

(2) Quand on en parle.

(3) Sofala (ar. *Sufâla*), sur la côte d'Afrique, au sud de l'embouchure du Zambèze.

(4) « Près du lac [situé au sommet du Pic d'Adam] est une Table de pierre, sur laquelle est l'empreinte d'un pied humain, long de deux palmes, et large de huit doigts : cette empreinte est si bien gravée, que quand elle seroit sur de la cire, elle ne pourroit pas l'être mieux. » Ribeyro, *Hist. de l'isle de Ceylan*, p. 172. — A Ceylan, suivant la religion des pèlerins, elle

mis de grands crimes de cette pierre en bas. Une femme païenne en fut précipitée parce qu'elle avait tué son mari et son fils et les avait mangés. Cette femme se souvint que les chrétiennes de l'île suppliaient la Vierge Marie, Notre-Dame, de les secourir en un danger pressant, et elle répéta nombre de fois : « Marie des Chrétiens, protège-moi ! » Et Dieu permit, par les mérites de sa très sainte Mère et pour sa gloire, que la femme arrivât en bas saine et sauve et sans subir aucun mal. Elle reçut plus tard le baptême et vécut chrétiennement (1).

Par toute l'île de Ceylan, les naturels se font si bien gloire d'exercer l'hospitalité qu'ils donnent la première nourriture * gratuitement à leurs hôtes, si nombreux que soient ceux-ci, et Fol. 59 v°. tout le temps qu'ils les gardent dans leurs maisons, ils les traitent avec beaucoup de charité.

Je traversai toute cette île par le royaume de Jafnapatam et je me rendis dans l'île de Manar, qui porte ce nom avec raison car l'or y abonde (2). Elle possède une pêcherie de perles (3) qui peuvent rivaliser en qualité avec celles de Baren (4) en

passe pour avoir été laissée par Adam, le Bouddha, Çiva ou S. Thomas. En Birmanie, au Siam, au Cambodge, les fidèles se flattent de posséder de même des empreintes du pied du Bouddha ; sur les bords du Gange, on vénère la trace du pied de la Gaṅgâ, à Gayâ celle du pied de Viṣṇu. La mosquée d'Omar, à Jérusalem, garde avec un soin pieux la trace du pied de Mahomet ; l'antiquité montrait celle du pas d'Hercule ; des chrétiens mêmes se font indiquer à Jérusalem sur le Mont des Oliviers, à Rome sur la voie Appienne, la trace des pieds de Jésus.

(1) Ségovie garde le tombeau d'une Maria Salto ou Maria del Salto, juive, mais instruite dans la foi chrétienne. Son mari l'accusa faussement d'adultère et la fit précipiter en présence de tous ses coreligionnaires du haut des rochers de las Grageras. En ce moment terrible, elle aperçut l'image de la Vierge sur le portail de la cathédrale et s'écria : « Vierge Marie, protège une juive qui a protégé les chrétiens ! » Et elle arriva doucement saine et sauve au bas des rochers et mourut saintement en 1237.

(2) *Mana oro.*

(3) Cf. LINSCHOTEN, *Hist. de la navig. etc.*, éd. fr. de 1619, p. 26 ; éd. KERN, t. I, p. 57. — Sur l'état actuel de cette pêcherie, consulter *Madras Government Museum. Bulletin n° 1. Pearl and chank* [Turbinella rapa] *fisheries of the gulf of Manaar.* By Edgar THURSTON,... Madras, 1894, in-8°.

(4) Les îles de Bahréin ou Baharen dans le golfe Persique. Elles sont au nombre de deux : Awal ou Bahréin et Arad. Leurs pêcheries de perles étaient fameuses de tout temps. Les Portugais s'emparèrent de ces îles après avoir pris Ormuz dont elles dépendaient et Mascate ; ils en tirèrent un revenu évalué au XVIe siècle à 500.000 ducats et qui est encore aujourd'hui de plus de cinq millions de francs. Elles appartiennent à présent à la Perse.

Ormuz. et bien qu'ils n'en trouvent là autant qu'en l'île de Hainan, les Chinois les pêchent. En tout elles sont supérieures à celles qu'on trouve à la Margarita (1). La pêche se fait en avril, mais les pêcheurs et marchands établissent leur camp en février et ne le lèvent pas avant mai; durant quatre mois il s'assemble là un si grand concours de gens qu'il s'y forme une ville de plus de cent mille habitants et une foire où il s'emploie et dépense un million en or. Toute cette foire et ce trafic sont menés par les Pères de la Compagnie, et, comme je le vis de mes yeux, ils servent par ce moyen Dieu et Votre Majesté, parce qu'en cette occurence ils pêchent maintes âmes pour le ciel, achètent nombre de perles pour la gloire, font de nombreux chrétiens, tandis que les autres s'occupent de leur gain temporel. Et les Pères ne permettent pas qu'il se commette injures, injustices ni larcins, qui en d'autres occasions, comme l'expérience le montra d'abord,
Fol. 60 r°. * furent graves et nombreux (2).

C'était aux derniers jours d'avril, les moussons commençaient à être contraires pour aller à Goa par mer et les guerres que se faisaient les naturels embrasaient la côte. Je fus donc contraint, pour passer à Goa avant qu'on entrât davantage en hiver, qui en ces régions commence en mai et dure jusqu'en août, de m'acheminer par la terre ferme. Je conduisis cette affaire avec les PP. de la Compagnie Diego de Acuña, Gaspar Estebez, Francisco Fernández et Juan Silvera (3) qui, étant satis-

(1) Ile de la mer des Antilles, sur la côte du Vénézuela, découverte par Christophe Colomb en 1498. Les pêcheries de perles auxquelles l'île doit son nom et qui donnèrent d'importants résultats au XVII[e] siècle sont abandonnées.

(2) L'île de Manar — l'ancien Epiodorus? — eut des pêcheries célèbres dès l'antiquité. Au XVI[e] siècle sous la domination portugaise, le nombre des personnes réunies pour la pêche à Manar — plongeurs, armateurs, négociants, administrateurs — atteignaient 50 à 60 mille avec plus de 400 navires. La saison se clôturait par un grand marché aux perles à Tuticorin. Les Jésuites, avec la plus habile ténacité, parvinrent à se réserver le contrôle des pêcheries ce qui leur valut grand profit et grande influence.

(3) Voici une courte biographie de chacun de ces religieux extraits de l'*État nominatif des Pères de la Société de Jésus*, index des membres de l'ordre avec une brève notice des principaux événements de leur vie, conservé en ms. à Rome dans les Archives de la Compagnie :

1. P. Diego da Cunha « Conimbricensis », né en 1540 à Coïmbre, entra dans l'ordre en 1560; fut jusqu'en 1589 supérieur à (Coulan, Coulam, Coulão ou Salsette), côte de Malabar (Travancore), où les Jésuites avaient une résidence et un collège; puis plusieurs années « Pater Christianorum » à la côte des Pêcheurs et quelque temps aussi supérieur de la résidence et du collège

faits des justes motifs de mon voyage, me consolèrent, m'encouragèrent beaucoup, me munirent de tout le nécessaire pour la route, et cherchèrent des gens pour m'escorter. Leur habit est très connu en ces royaumes où l'on n'a jamais vu d'autres religieux; pour cette raison, ils étaient tous d'avis que je quittasse momentanément l'habit de notre Père saint Dominique et que je revêtisse celui de la Compagnie de Jésus pour voyager en sécurité. J'alléguai des raisons suffisantes pour ne point le faire et je me décidai à partir en mon habit, afin que si je venais à mourir en chemin je portasse avec moi mon propre suaire; donc avec lui je passai à Baypour (qui est en terre ferme) et de là à Nagapatam et Coro*mandel où est enterré le glorieux saint **Fol. 60 v°.**
Thomas apôtre (1).

de Colombo. En 1607, il était supérieur des missions de la côte des Pêcheurs; il mourut en 1611 à Cochin.

2. P. Gaspar de Estebez [*alias* Esteval, Estevao], Espagnol de Valence, né en 1549, entré dans l'ordre en 1563, va en 1574 dans l'Inde, en 1594 est fait prisonnier par des pirates arabes avec le P. Monserrate et le P. Paez (Cf. *Rerum Aethiop. Scriptores occident*, vol. II. — P. Petri Paez, *Historia Aethiopiae*. Introd. XIII sqq. (Romae, 1905). — En 1599, il fut, avec d'autres pères, envoyé à Bisnagar pour y fonder une mission. (Cf. Müllbauer, *Geschichte der Kathol. Missionen in Ostindien*, p. 129 sqq. En 1599 nous le retrouvons « Pater Christianorum », puis « rector » à Coulão (Salsette) et, depuis 1606, « rector » à Damão. Mort en 1615.

Les PP. Francisco Fernández et Juan de Silvera ne sont pas mentionnés dans l'*État nominatif* ni dans l'*Appendix ad catalog. miss. Madurensis pro anno 1912*.. (Trichinopoly, 1911, in-8°, 53 pages); mais la *List of Portuguese Jesuit Missionnaries in Bengal and Burma* (1576-142). By Revs. L. Besse, S. J., and H. Hosten, S. J., dans *Journ. and Proceed.*, *As. Soc. of Bengal*, n. s., vol. VII, n° 2, 1911, p. 34 du tir. à p., cite un P. Francis Fernandez ou Hernandez, Espagnol, né en 1547, dans le diocèse de Tolède, venu en 1574 dans l'Inde et mort en prison à Chittagong, le 14 novembre 1602.

(1) D'après la légende, lors de la dispersion des apôtres, les Indes échurent à saint Thomas qui après avoir établi le christianisme dans l'Arabie Heureuse et l'île Dioscoride (Socotora), aborda à Cranganore dans le Malabar, y fonda ainsi qu'à Coulam plusieurs églises, passa ensuite sur la côte de Coromandel où il convertit le peuple et le roi de Méliapour. De là, il se serait rendu en Chine où il aurait jeté les bases de plusieurs chrétientés dans la Chine méridionale; à son retour à Méliapour, la foule excitée par les brahmanes le mit à mort. Son tombeau se trouvait à Méliapour ou San Thomé, aujourd'hui Madras. — Sur saint Thomas et les chrétiens de S.-Thomas, voir pp. 196, note 1, et 199, note 4.

§ II

La ville de Coromandel et la sépulture de saint Thomas apôtre.

LA ville de Coromandel, qui est une des bonnes de Votre Majesté dans les Indes Orientales, est appelée Saint-Thomé par les Portugais. Elle est très grande, très belle, très bien bâtie et a plus de quatre cents habitants Portugais, outre les naturels qui sont innombrables. Elle est très riche, a de grands biens, principalement des étoffes, encore que sa meilleure richesse soit le corps du glorieux apôtre qu'elle renferme. Il est tout entier et aussi frais que si l'apôtre venait de mourir : il lui manque seulement la tête qui est à Rome, et les premiers doigts de la main droite qui sont à Goa. Il a toujours fait et fait encore de nombreux miracles en faveur des naturels. Joint à son corps est une grande croix de pierre en forme de trébuchet (1) au moyen de laquelle on le tua, et tous les deux, le jour
Fol. 61 r° de la fête du glo*rieux apôtre et le jour de Notre-Dame de l'O en décembre (2) suent du lait et de l'huile qui guérissent une infinité de maladies et sans que le miracle ait jamais failli (3). Et il ne manque pas de gens qui disent que lors de la mort malheu-

(1) Losa « un tresbuchet à prendre des oyseaux. » Oudin, *Thrésor*, s. v. Losa, « piège en quatre de chiffre pour prendre des oiseaux. » Martinez-Lopez et Maurel, *Dict. esp.-français*, s. v. — C'est peut-être l' « ancient Cross with Pehlevi Inscription on St. Thomas's Mount, near Madras » dont la figure se trouve dans *The Book of Ser Marco Polo*... éd. Yule et Cordier, (Londres, 1903), t. II, p. 353, chap. XVIII, *Discoursing of the Place where lieth the Body of St. Thomas the Apostle; and the Miracles thereof.*

(2) La fête de l'*Attente de l'enfantement de la Vierge*, qui se célèbre le 18 décembre; aux secondes vêpres, on chante l'antienne *O Adonai.* — On sait que les O de l'Avent ou grandes antiennes de Noël se disent en entier, à partir du 17 décembre, avant et après le *Magnificat.* Chacune d'elles commence par O : *O Sapientia, O Adonai, O Radix*, etc.

(3) Les reliques de l'apôtre S. André, à Amalfi, celles de S. Nicolas, à Bari, laissent découler dit-on une liqueur miraculeuse, la « manne de S. André, ou de S. Nicolas ». Le phénomène des pierres ayant touché un objet saint et laissant exsuder un liquide miraculeux est fréquent dans l'hagiographie de toutes les religions. On montre à Sainte-Sophie de Constantinople une colonne qui se couvre à des époques déterminées d'une sueur souveraine contre une série de maladies et l'on pourrait citer bien d'autres prodiges du même genre.

reuse du roi Don Sébastien (1), en Afrique; ils suèrent du sang.

De son vivant, le glorieux apôtre prédit que quand la mer, atteindrait un certain endroit de la terre (où est maintenant bâtie l'église, et qui en était alors éloignée de douze lieues), ils verraient des gens lui ressemblant beaucoup de visage et confessant la loi même qu'il enseignait. La mer fit comme avait dit le saint, et en ce temps là aborda dans l'Inde l'amiral D. Vasco de Gama qui la découvrit.

Les portes de l'église étaient faites d'un bois extraordinaire et qu'on ne connaissait pas : elles avaient été taillées dans une très grande pièce de bois que les naturels, malgré tous leurs efforts ne purent changer de place et que le saint traîna pendant nombre de lieues avec autant de facilité que si elle eut été une paille.

Le capitaine Ruy Lopez Salgado avait atteint Coromandel avec sa jonque ; — j'ai raconté qu'il m'avait laissé dans l'île de Ceylan parce qu'à cause des vents contraires nous ne pûmes doubler la pointe de Gali (2) et que je débarqua à Ceylan — il venait hiverner en ce port : * je me reposai dans sa maison où Fol. 61 v°. il me traita fort délicatement les neuf jours que j'y restai, et que j'employai à une neuvaine pour le service et honneur du glorieux apôtre.

§ II.

Les royaumes de Nagapatam, Travancore, Maduré Bisnagar et coutumes de leurs naturels.

JE quittai Coromandel (ou Saint-Thomé) en compagnie de Ruy García de Meneses, de Guillermo Jorge de Escocia et de Pedro Diaz de la Peña : les deux premiers étant Portugais,

(1) Don Sébastien, roi de 1557 à 1558, petit-fils par son père, le prince João, de Jean III de Portugal et par sa mère, Dona Juana de Castille, de Charles-Quint, monta sur le trône à trois ans et mourut à vingt-quatre. Élevé par les Jésuites dans une piété aussi exaltée que mystique, il résolut de ne jamais se marier et de raviver en pleine Europe du XVIe siècle la ferveur des premières croisades. L'ennemi du moment pour lui était les Maures d'Afrique; sur le refus de son oncle Philippe II d'aller avec lui combattre les musulmans, il tenta seul une expédition contre le Maroc; il fut battu et tué à la bataille d'Alcazar-Kébir près Tanger (1578).

(2) Pointe-de-Galle. Cf. *Hobson-Jobson*, s. v. *Galle, Point de*.

bourgeois de Cochin et des plus notables, le troisième originaire de San Lucar, avec cent serviteurs et trois *topasses* (1) ou truchements — on nomme ainsi dans ce pays les interprètes qu'on appelle au Mexique *naguatados* (2) et aux Philippines *durbaças* (3).

En ces royaumes, les gens honorables et distingués ne voyagent pas sur des montures, mais bien sur les épaules d'hommes dans des palanquins, qui sont des espèces de brancards. Les hommes qui les portent s'appellent *coulis* (4) et font chaque jour huit ou dix lieues et douze si cela est nécessaire
Fol 62 r°. pour parfaire un voyage.* En ces palanquins je cheminai et cheminèrent aussi les trois compagnons qui allaient avec moi jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Cochin. Je sortis de la ville de Coromandel, qui est dans le royaume de Nagapatam, je parcourus la plus grande partie du royaume de Travancore et l'empire de Bisnagar tout le royaume du Poivre (5) et tout l'état du

(1) J.-F. Dupeuty-Trahon, dans son curieux *Moniteur Indien* (Paris, 1838, in-8°, p. 268), dit que « topasses » est le nom donné par les Européens aux Indo-Portugais qui suivent l'état militaire. Les Indo-Portugais sont les descendants des Portugais qui se sont autrefois fixés dans l'Inde, et ont contracté mariage avec des femmes du pays converties au christianisme : ils ont conservé l'habillement et les usages européens... » Ils parlent le *portugais de l'Inde*, mélange de portugais et de mots de dialectes indiens. Les Français de la côte Coronandel les appellent « Portugais noirs ». Leur teint très foncé proviendrait de leurs alliances avec des femmes de basse caste. On a d'ailleurs remarqué que les métis de Portugais et d'Asiatiques malais, khmèrs, etc., sont bien plus foncés que leurs parents indigènes.

Ce mot est expliqué de différente manière dont aucune n'est tout à fait satisfaisante. Cf. *Hobson-Jobson*, s. v. *Topaz*, *topass*.

(2) Variante incorrecte de *Naguatlato*, mot naguatl de Mexico qui signifie « interprète ».

(3) Cf. le malais *juru bahasa*, même sens. — Voir aussi *Hobson-Jobson*, s. v. *Dubash*, *Dobasch*, *Debash*, et le *Moniteur Indien*, s. v. *Doùbâchyâ*.

(4) Travailleurs hindous ou chinois. Voir *Hobson-Jobson*, s. v. *Cooly*.

(5) Ou royaume de la Reine du Poivre. Gouvea, cité par V[eyssière de] La Croze (*Histoire du christianisme des Indes*, La Haye, 1724, p. 67, 133 et 138), rapporte qu'en 1597 les Portugais donnaient le nom de Reine du Poivre (Rainha da Pimenta) à une souveraine indigène dont Carturté était la principale ville. Cette reine avait adopté comme héritier le roi de Turubulé dont les états propres portaient peut-être aussi le nom de Royaume du Poivre car c'est vraisemblablement sur ses terres et sur celles de la reine que se rendit d'abord le P. de S. Antonio avant de gagner Cochin.

naïque (1) de Maduré, jusqu'à ce que je parvinsse au royaume et cité de Cochin. Tous ces royaumes sont très riches et très peuplés; dans ce pays tout est très bon marché, car bien que cent personnes voyageassent avec moi, et que la route ait duré deux mois et demi, nous dépensâmes en tout seulement mille fanons (2) (on nomme ainsi la monnaie courante), ce qui ne fait pas même mille réaux.

Les naturels sont païens, adorent le soleil, la lune et les étoiles et toutes les créatures dont ils reçoivent bénéfice et profit. Et parce qu'ils boivent habituellement du lait, ils adorent particulièrement les vaches, ne les tuent pas et ne permettent pas qu'on les tue. Chacun d'eux, qu'il soit homme ou femme, grand ou petit, a une vache et la nourrit de la meilleure façon qu'il peut, et quand il se meurt la tient par la queue. Ils pensent ainsi être sauvés et en usent comme les chrétiens du cierge de la bonne mort.

Ils ont de nombreuses pagodes avec de nombreux **gourous* (3) ou prêtres (car ils appellent ainsi leurs religieux). Les pagodes sont très nombreuses et quelques-unes si riches et si bien bâties qu'elles peuvent rivaliser avec toutes les églises cathédrales d'Espagne Elles renferment de nombreuses images d'oiseaux, d'animaux, de poissons faits avec tant de naturel qu'ils semblent vivants; les plus estimées sont les figures de vaches, d'éléphants et de porcs (4). Fol. 62 v°.

A minuit, le matin, à midi et quand le soleil décline, les gourous s'assemblent en leurs pagodes pour le service de leurs idoles; certaines femmes se joignent à eux qui dès leur enfance se consacrent et vouent au service de leurs dieux. Elles sont grandes danseuses, apprennent leur art toutes fillettes et font des voltes très difficiles. Ce sont elles qui chantent ; toutes sont

(1) Hindoustani *nâyak ;* sanscrit *nàyaka* « guide, chef, général ». Titre que l'on donnait aux rois de Vijayanagara (1325-1675), aux seigneurs du Maduré ou Madura (1559-1741), et d'autres lieux encore. Cf. *Hobson-Jobson*, s. v. *Naik*, *naique*.

(2) Du tamoul *paṇam* « monnaie d'argent ». A Pondichéry, la roupie est divisée en huit fanons : chacun a donc à peu près la même valeur qu'au temps du P. de S. Antonio.

(3) *Curus* = tamoul *kuru*, skr. *guru* « précepteur spirituel ».

(4) Sans doute l'oiseau Garuḍa monture de Viṣṇu, Matsya, le poisson qui dirige l'arche dans laquelle Manu échappe au déluge, Nandin taureau blanc monture de Çiva, Gaṇeça le dieu à tête d'éléphant, Varâha le sanglier qui retire la terre du fond des eaux, etc. Cf. MONIER-WILLIAMS, *Brâhmanism and Hindûism*, 4ᵉ éd., p. 107; BARTH, *Les relig. de l'Inde*, p. 102.

filles publiques et tout ce qu'elles gagnent est pour la pagode : les gourous les habillent et les entretiennent à son compte (1).

Certains jours ils sortent leurs idoles ou pagodes en procession sur des chars de bois très grands et très ouvrés où sont montés les gourous et les femmes bayadères qui chantent, disant et faisant mille turpitudes et malhonnêtetés, et les gens du peuple mènent le char en le tirant au moyen de grosses cordes ou Fol. 63 r°. encore nettoient les rues par où il doit passer et les * plus dévots se placent sous les roues afin que le char passe sur eux. S'ils meurent, ils sont mis au nombre des saints; s'ils demeurent boiteux ou manchots, ils sont béatifiés et dorénavant ne travaillent ni ne servent les rois. Ils sont nourris aux frais de la pagode et sont considérés comme les gens les plus distingués du monde. Aux quatre ou cinq fêtes principales de l'année — elles ont lieu ordinairement aux nouvelles lunes de mars, de juin, de septembre et de janvier, — beaucoup s'offrent en sacrifice et se donnent la mort volontairement par divers genres de tourments que le diable leur enseigne (2).

Bien que je ne le voulusse, passant un jour par un bourg où avait lieu une de ses fêtes, j'en vis mourir trois, l'un allait l'échine traversée par une chaîne suspendue à un mât, se coupant la chair des bras et des jambes pour la lancer au reste du peuple qui la prisait comme reliques de martyr. L'autre, nu et déchaussé, grimpait à un mât très haut qui était garni de couteaux et de rasoirs et s'en laissait retomber ensuite, s'ouvrant les entrailles à la montée et à la descente. Le dernier portait certains sabots de bois armés en dedans et en dehors de pointes d'acier plus Fol. 63 v°. aiguës et fournies que celles des peignes de carde, il les mit * aux pieds et dansa devant la pagode jusqu'à ce qu'il en mourut.

Il y a en ces royaumes une condition ou classe de gens qui s'appellent yoguis (3) et analogues à nos pèlerins. Quand ils

(1) Cf. Dubois, *Mœurs... de l'Inde*, t. II, p. 353.

(2) « It is usual for missionaries to speak with horror of the self-immolation alleged to take place under the Car of Jagannāth (Kṛishṇa). But if deaths occur, they must be accidental, as self-destruction is wholly opposed both to the letter and spirit of the Vaishṇava religion ». Monier-Williams, *Op. laud.*, 4e éd., p. 118.

(3) Hindustani *jogi*; skr. *yogin* « possesseur ou praticien du *yoga*, ou union avec l'âme du monde » Les *yogis* ou *yogins* sont des dévots de profession à tendances ou du moins à prétentions ascétiques. « Nulle autre secte (que la leur) n'a étalé autant de pratiques horribles ou répugnantes et n'a porté avec autant d'ostentation la livrée souvent bien étrange de la dévotion. » A. Barth, *Les religions de l'Inde*, p. 128. — Voir aussi le curieux

veulent se retirer du monde, comme ils disent, ils se recueillent auparavant dans la solitude et les exercices rigoureux auxquels s'adonnent les parfaits. En qualité de débutants ou de novices en cette vie, ils emploient trois ou quatre ans à visiter les pagodes de grande dévotion. Ils vont nus et ne se couvrent pas davantage que ne commande l'honnêteté, ils portent des bannières dans les mains et sur les épaules en guise d'esclavine (1), un morceau de toile où ils mettent les insignes des pagodes qu'ils visitent, comme nos pèlerins les jais de saint Jacques et les plumes de coq de saint Dominique, et celui qui porte le plus de ces insignes est bien reçu du peuple. Après trois ou quatre ans de cette vie ils se retirent dans les montagnes et les déserts, vont nus, se nourrissent de fruits et quelques-uns seulement d'herbes, dorment par terre, étant exposés au soleil et à la pluie, sans se couvrir d'un vêtement ou s'abriter dans une maison. Les uns ne parlent à personne, d'autres fort peu souvent, tous se livrent à des pénitences très rigoureuses qui, si elles avaient lieu avec fin et cause justes et au ser*vice de Dieu seraient de très grand Fol. 64 r°.
mérite. J'en vis un qui était au haut d'un monticule, nu et assis sur une pierre avec quatre feux autour de lui, de manière que quelque vent qu'il soufflât, l'un des feux, pour le moins, le rôtissait; et s'il passait quelqu'un, il appelait afin qu'on mit du bois dans les feux pour qu'ils ne s'éteignissent point. Il ne quittait pas sa place et ne mangeait et buvait autre chose que ce que lui jetaient les passants. Parfois le démon leur trouble l'entendement et parle par leur bouche : les autres alors les regardent et révèrent comme des saints.

Tous les naturels de ces royaumes se divisent en un certain nombre de lignages (2), et le lignage le moins élevé remplit l'office le plus bas, celui du milieu l'office moyen et le lignage principal, l'office le plus haut. Il n'y a ni transit ni passage d'un lignage à l'autre et l'un ne peut faire l'office de l'autre. Ils pro-

ouvrage suivant : *The mystics, ascetics and saints of India. A Study of sadhuism, with an account, of the yogis, sanyasis, bairagis, and other strange Hindu sectarians.* By John Campbell OMAN..., Londres, 1903, in-8°.

(1) « Esclavina, *une malette et sac de cuir, telle que portent ordinairement les pèlerins.* » OUDIN, *Thrésor*, s. v.

(2) Ou race. On sait que les Portugais en arrivant dans l'Inde donnèrent le nom de *castas* « races » aux sections héréditaires fermées qui y vivaient distinguées les uns des autres par la naissance, les occupations, les usages et que nous appelons encore aujourd'hui « castes ». Voir sur ce sujet E. SENART, *Les castes dans l'Inde. Les faits et le système*, Paris, 1896, in-12.

fessent la transmigration des âmes comme Pythagore et celui qui fut bon couli, qui est le lignage et l'office le plus bas, s'il vit
Fol. 64 v°. bien en son état ils pensent qu'il s'élèvera * et deviendra ***palea;*** le ***palea, bavea;*** le ***bavea, baniane;*** le ***baniane, nayre;*** le ***nayre, canarin;*** le ***canarin, bramagne*** et c'est l'élévation qu'ils espèrent comme prix de leurs vertus (1). Au contraire, ils redoutent la déchéance de leur rang comme le châtiment de leurs fautes.

Quand ces castes, lignages et offices vont ensemble, les principaux ont la meilleure place, ceux d'en bas se contentent des emplois les plus humbles, et chacun est satisfait de ce qui lui revient. De leur vivant ou après leur mort ils font état de conserver et augmenter les œuvres publiques : les uns creusent des puits, les autres érigent des fontaines, d'autres font des étangs et les plus riches construisent des hôtelleries gratuites, qui, en raison de la rente qu'elles tiennent de leur fondateur, donnent les unes de l'eau aux voyageaurs, les autres du vin, d'autres du poisson, d'autres encore de la viande ou du riz, nombre d'elles plusieurs de ces choses et quelques unes, toutes à la fois. Les plus grands personnages bâtissent des varelles et des pagodes (2), au moins des écoles où l'on élève les enfants et où on leur apprend à lire ainsi que l'usage et exercice des armes.

(1) 1. *Palea* est peut-être le tamoul *paḷḷer*, caste des cultivateurs qui sont nombreux dans le sud de l'Inde. — 2. *Bavea*, est plus difficile à expliquer. On pourrait proposer le tamoul *peraver*, *baraver*, caste de pêcheurs, assez importante dans les pays maritimes de la côte de Malabar et du Coromandel. L'accent tonique portant sur la première syllabe, la seconde (*ra*) est presque muette, de sorte qu'une oreille non exercée pourrait très bien entendre *páver*, *báver*. — 3. *Baniane* n'est pas un nom de caste, mais de temps immémorial servit à distinguer les marchands. On se hasarderait bien aussi à rapprocher *baniane* du tamoul *vāṇiyer*, caste dont les membres sont marchands d'huile; mais tous les *vāṇiyer* ne sont pas marchands et les banianes ne sont pas tous vāṇiyers. — 4. *Nayre* (*nair*, *nāyar*, etc.), ne présente pas de difficulté : les nairs sont les guerriers, les chefs, les hommes supérieurs. — 5. *Canarin* (tamoul *kaṇṇadiyan*), habitant de Canara. On a toujours considéré les Canarins comme appartenant à la noblesse, en quelque sorte des demi-brahmanes. — 6. *Bramagne* [écrit ailleurs *bragmane*] est naturellement brahmane.

La gradation ascendante est donc parfaite et comparable à celle des quatre castes indiennes classiques. Je dois ces renseignements à l'amabilité si érudite du R. P. F. Caius, S. J., missionnaire au Maduré, auteur d'un intéressant travail sur les castes du pays tamoul.

(2) Des temples. Voir la n. 3 de la p. 144.

§ IV

Fol. 65 r°.

Mariages des naturels de ces royaumes et leurs autres coutumes.

UN jeune garçon qui avait été au Sénat, pour ne pas découvrir à sa mère les secrets dont il avait entendu parler, lui dit que les sénateurs avait mis en délibération quelle serait la meilleure de ces choses : ou qu'un homme se mariât avec plusieurs femmes ou qu'une femme épousât plusieurs hommes (1). Ces deux extrêmes, si éloignés de la vérité, se pratiquent en ces royaumes ; en quelques uns d'entre eux les hommes ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, et le naïque de Maduré à lui seul en a huit cents. Ces femmes autrefois goûtaient peu de paix avec leurs maris et leurs compagnes en raison des nombreuses jalousies que les unes avaient des autres et tuaient facilement leurs compagnes et maris au moyen du poison. Pour éviter ces préjudices on fit une loi qui est gardée inviolablement : c'est que toutes les femmes se brûlent le jour où meurt le mari. Celles qui ne veulent pas le faire volon * tairement ont les cheveux coupés, et toutes nues sont chassées en rase campagne. Fol. 65 v°.
Elles ne peuvent rentrer dans les villages, se procurer ou recevoir aucun aliment, elles demeurent infâmes pour toujours ; aussi se brûlent-elles toutes d'ordinaire (2).

(1) Allusion à l'histoire du jeune Papirius Prætextatus, rapportée par Aulu Gelle (*Nuits attiques*, I, XXIII). Pour ne pas révéler à sa mère, qui le pressait de questions, le sujet d'une délibération secrète du sénat à laquelle il avait assisté, eut recours pour se tirer d'affaire à un mensonge plaisant et ingénieux : « Le sénat, dit-il, a agité la question de savoir s'il est plus utile, pour la république, qu'un homme ait deux femmes ou qu'une femme épouse deux hommes ».

(2) L'immolation plus ou moins volontaire de la veuve sur le bûcher de son mari est connue en Europe sous le nom de *suttee* (*suttie* ou *sutty*), mot qui désigne à la fois la veuve et le sacrifice lui-même, et est la transcription anglaise du sanscrit *sati* « femme vertueuse ». Les sacrifices de *satis* ne sont abolis dans l'Inde que depuis 1829 et sous la pression anglaise. En 1839, lors de la mort de Ruñjet Singh, roi de Lahore, treize de ses femmes se brûlèrent près de son cadavre sur un bûcher de santal, tandis que cent-cinquante autres femmes de son harem se brûlaient à Ramnagar. Malgré l'interdiction britannique, il y aurait eu des *suttees*, de loin en loin, jusqu'en 1852. Sur l'origine de cette barbare coutume, voir A. BARTH, *Les religions de l'Inde*, pp. 38-39.

Une description détaillée du suicide de la *sati*, semblable sur bien des points à celle du P. de S. Antonio, se trouve dans DUBOIS, *Mœurs ... de*

On creuse une fosse grande ou petite, suivant le nombre de celles qui vont être brûlées, l'on y entasse beaucoup de bois et afin qu'elles ne craignent pas la mort, on leur met devant les yeux un miroir d'acier ovale tel, par sorcellerie ou pacte avec le démon, que celui qui s'y mire, embrasé d'un transport et plein du désir de mourir, veut se tuer de ses propres mains. Cette furie dure plus d'une heure : aussi d'heure en heure vont-elles prendre ce miroir et après s'être baignées vont toutes se jeter dans le feu. Je voulus expérimenter la malice de ce miroir et je vis véritablement qu'au bout d'un grand espace de temps je me serais tué comme tout le monde (1).

Dans le pays où les hommes ont plusieurs femmes les fils héritent de la noblesse et des biens par leurs pères comme cela a lieu en Espagne. En d'autres royaumes une femme épouse plusieurs hommes, elle reste dans sa maison et eux sont séparés les uns des autres. Quand ils veulent être avec la femme, le plus élevé en situation vient, demeure avec elle deux ou trois
Fol. 66 r°. jours ,* pourvoit pendant ce temps aux dépenses et nourrit toute la maison à ses frais, et pour qu'on sache qu'il est chez sa femme et qu'aucun des autres maris n'entre, il met une rondache à sa porte. Quand il la quitte, aussitôt vient le second qui vit avec elle de la même manière et de cette sorte continue le train de vie (2). Chez ces gens la noblesse et les biens se trans-

l'Inde, t. II, pp. 18-34. Voir aussi Theodor Zachariae, *Zur indischen Wittwenverbrennung*, in *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin*, Heft 2, 1904, pp. 198-210; 3, pp. 302-313; 4, pp. 395-407; Heft 1, 1905, pp. 74-90. Dans cette belle étude, M. Zachariae a réuni nombre de documents tirés des vieilles relations de voyages d'auteurs de tous pays se rattachant à la question du sacrifice des veuves ; il les a en outre interprétés d'après les sources indiennes et le folk-lore.

(1) Le miroir en question n'avait en réalité rien de magique : c'est un des accessoires symboliques du sacrifice de la veuve. La fiancée hindoue tient un miroir à la main, la « satî » qui va contracter un nouveau mariage mystique dans le feu avec son ancien époux doit donc en tenir un, elle aussi, à la main. Le P. de S. Antonio abusé a donné l'explication la plus plausible, à son sens, de ce qu'il voyait ; quant à l'influence maligne qu'eut sur lui-même le miroir ci-dessus, elle prouve sa bonne foi et sa facilité à se suggestionner en la matière.

(2) Certaines tribus montagnardes de l'Himâlaya, les Todas et les Nâyars du Malabar pratiquent encore aujourd'hui la polyandrie ; nombre d'autres peuplades dravidiennes font de même et cet usage se rencontre encore en Nouvelle-Zélande, dans les îles du Pacifique, en Australie, en Afrique, dans les îles Aléoutes, chez les Kalmoucks, les Iroquois, etc. Les Nâyars (*Nareae* de Pline ?), sont les gens d'épée, la caste militaire de la côte

mettent par les femmes ; en tout les femelles sont préférées aux mâles. Ce sont elles qui ont l'administration des biens privés et publics (1).

Aucun de ces royaumes ne tolère les voleurs, aussi il n'en a ; quelque chose qui se perde, si le véritable possesseur la cherche, il la retrouvera sans faute, et si quelqu'un ose la dérober, on lui coupe la main droite et le pied gauche, on lui met une clochette au cou et on le chasse dans la campagne. Il ne peut lui être donné et il ne peut recevoir à manger, c'est pourquoi en peu de jours il meurt misérablement (2).

Communément ils font état d'être laboureurs : de sorte que tout le pays paraît être un verger ou un jardin tout à fait beau. Le trafic des marchandises y est très grand, et comme tous travaillent ou commercent, tous ont le nécessaire conforme à leur qualité. Ils font leurs vêtements de toiles entières et sans les couper, les enroulant autour du corps avec beaucoup de grâce. Et * avec grande risée et moquerie ils raillent les Portugais et les Castillans (qu'ils appellent Franguis, comme je le dirai) de ce qu'ils coupent et taillent leurs vêtements ; ils disent que si le tailleur fait ces taillades et découpures de lui-même, sans l'ordre du maître de l'habit, il mérite d'être châtié et doit réparer le dommage qu'il fit à cet habit ou robe, et que s'il le fait avec le consentement du maître du vêtement, tous les deux sont insensés, Fol. 66 vº.

oüest de l'Inde. Cf. *Ethnographical notes in Southern India*. With 40 plates. By Edgar THURSTON,... (Madras, 1906, in-8º, VIII, 580 p.) : Polyandrie, pp. 108 et suiv. ; polyandrie chez les Nâyars, pp. 115-120 ; coutumes du mariage dans le sud de l'Inde, pp. 1-131. — J. LUBBOCK, *The origine of civilisation and the primitive condition of Man*... 3e éd. (Londres, 1875, in-8º), p. 139.

(1) Les sœurs ne quittent jamais leur logis, mais reçoivent les visites de leurs amants ; les frères, de leur côté, se rendent chez leurs maîtresses, mais habitent avec leurs sœurs. Si un frère plus jeune va s'établir dans une nouvelle maison, il prend avec lui sa sœur préférée, et non la femme qui, suivant la coutume générale, devrait tenir son ménage. C'est la mère de l'homme qui fait marcher la maison et après sa mort la plus âgée de ses filles la remplace. Aucun des fils ne connaît son père ; les enfants de ses sœurs sont ses héritiers. La propriété mobilière est, de façon égale, divisée entre les enfants des sœurs du décédé ; la terre est cultivée par l'homme le plus âgé de la famille et chaque individu a droit à une part du produit.

Cette étrange coutume donne aux femmes une situation importante. Lorsqu'elles sont jolies et qu'elles prennent soin de leur personne, leur influence est considérable. Cf. *Travels in Peru and India*... By Clements R. MARKHAM,... (Londres, 1862, in-8º), p. 572.

(2) Voir DUBOIS, *Mœurs... de l'Inde*, t. II, p. 461.

et encore plus si pour cette besogne on donne de l'argent, car meilleur est le vêtement en bon état que déchiré, et entier que mis en morceaux.

§ V.

Les Brahmanes, premiers philosophes du monde : leurs coutumes et doctrines.

DANS tous ces royaumes sont dispersés les brahmanes qui y sont les gens les plus distingués. Ils se piquent d'être grands philosophes, disent qu'ils sont les plus anciens lettrés du monde, les premiers maîtres en lettres et affirment que Socrate et Platon les apprirent d'eux. Ils ont leurs écoles au
Fol. 67 r°. Madu*ré, où ils enseignent leur langue (qui est particulière) (1), les mathématiques, l'arithmétique, la musique, l'astrologie et la médecine. Ils disent qu'ils gardent la loi naturelle : en grande partie ils ont raison, car ils confessent un seul Dieu, l'immortalité de l'âme, la récompense des justes, le châtiment des méchants et n'ont d'autres lois que les dix préceptes du Décalogue. Ils se font ordinairement chrétiens, qui est le signe qu'ils ont bien gardé la loi naturelle. Il est certain, d'après notre foi et en bonne théologie, qu'à celui qui garde bien la loi naturelle, Dieu donnera la connaissance de la loi de grâce, encore que ce soit par miracle.

Ils disent d'habitude que pour le gouvernement particulier et public, sagesse et fortune sont nécessaires, et à ce sujet racontent une chose gracieuse : « Les philosophes d'Athènes, assurent les brahmanes, contrairement à ce qu'ils avaient appris en nos écoles, ont enseigné que la sagesse seule suffit pour bien gouverner les hommes et pour le démontrer ils inventèrent le jeu des échecs où les fautes qui se commettent ne proviennent ni de la fortune, ni du hasard, mais de la connaissance ou ignorance du jeu : donc la réussite provient de la sagesse. » Les brahmanes sont d'opinion contraire et, comme je l'ai dit,
Fol. 67 v°. *enseignent que la fortune et la chance, jointes à la sagesse, sont nécessaires au bon succès, et en preuve de ceci, ils prétendent

(1) Le sanscrit.

avoir inventé le jeu des tables royales (1) où d'abord on jette le sort avec un dé; après quoi le joueur y conforme son trait (2). Leurs disciples le jouent avec beaucoup d'adresse et il est peint, comme armes principales, dans toutes les écoles du Maduré. Je fus avec les brahmanes huit jours en continuels exercices de lettres, comme cela aurait pu se faire à Salamanque. Nombre d'entre eux savent le latin et tous entendent suffisamment la langue portugaise (3).

En ces royaumes l'Arbre triste (4) est très commun et familier. Il est de la taille d'un grand oranger, ses feuilles ressemblent à celles de l'amandier, sa fleur à celle du jasmin : elle a le pédoncule coloré et il tient lieu de safran. Au lever du soleil les branches sont si flasques et lâches qu'elles s'inclinent à terre sans fleurs et sans feuilles comme si elles étaient flétries et tout l'arbre s'emplit de mélancolie et de tristesse, si bien qu'on l'appelle à juste titre : Arbre triste, mais aussitôt que le soleil se couche, les branches commencent à se dresser, il naît des feuilles et des fleurs si odorantes qu'elles dépassent en bonne odeur et suavité les roses et les jasmins; et cela dure toute la nuit, * jusqu'à Fol. 68 r°.
ce que le soleil se montre. Cela se passe ainsi chaque jour et durant tout le cours de l'année; toutefois dans la saison des pluies, les fleurs sont plus nombreuses et plus belles.

Cet arbre est le sujet de nombreuses fables que rapportent les païens qui, à son propos, imaginent plus de métamorphoses qu'Ovide. Mais les brahmanes disent avec finesse que les hommes qui dorment de jour et veillent de nuit sont comme les Arbres tristes et pour cette raison ils donnent le nom d' « arbre

(1) Trictrac.

(2) Joue selon les points qu'il amène.

(3) L'assertion de notre auteur n'a qu'une valeur locale. Là où les brahmanes étaient en contact journalier avec les Portugais et les missionnaires, nombre d'entre eux devaient savoir le latin et entendre le portugais. C'est dans ce sens qu'on peut dire, aujourd'hui que le latin est d'un emploi plus restreint et que l'éducation est entre les mains des Anglais, que les brahmanes des grandes villes savent généralement l'anglais.

(4) *Nycthantes Arbor tristis* Linn. (Jasminées). On extrait une matière colorante orange du tube de la corolle de cet arbre. Ses fleurs qui ne s'ouvrent que le soir, et le matin se détachent et jonchent le sol, sont recueillies par les femmes qui en font des guirlandes qu'elles portent autour du cou ou mêlent à leurs cheveux. — Une description de l'*Arbre triste* se trouve aussi dans Linschoten, *Itinerario. Hist. de la navig.*, etc., éd. de 1619, p. 107, éd. Kern t. II, p. 5 et 11. D'Argensola (*Hist. de la conquête des isles Moluques*, t. I, p. 85 et suiv.) le décrit également et rapporte au sujet de son origine une légende assez confuse.

triste » à l'amoureux et à tous ceux qui pour d'autres raisons veillent la nuit et dorment le jour.

§ VI

Église des Pères de la Compagnie de Jésus à Maduré et captivité du P. frère Gabriel de San Antonio.

MADURÉ est la cour du naïque (qui est un potentat comme chez nous le duc de Florence). La ville par sa citadelle, sa grandeur, sa beauté, ses édifices et commerce n'est pas inférieure aux meilleures d'Espagne et aussi bonne que chacune d'elles en particulier. Elle renferme de nombreux esclaves fugi-
Fol. 68 vo. tifs de Cochin et de Goa et les * plus nombreux d'entre eux, ou quasi tous, sont chrétiens. Pour qu'ils aient quelque soulagement et ne perdent pas la foi, les Pères de la Compagnie de Jésus ont en cette ville une église très belle desservie tour à tour par deux ou trois religieux, lesquels sont d'une très grande utilité, parce qu'ils réconcilient ces esclaves avec leurs maîtres ou les font retourner au service de ceux-ci, ou bien les aident à se racheter, les prêchent, leur administrent les sacrements, les conservent en la foi, les gouvernent comme leurs fils ; ils hébergent en outre avec beaucoup de charité les Portugais qui passent par là.

J'arrivai en cette ville, et le P. Gonçalo Fernández (1), de la Compagnie, qui était alors ministre de cette église, me donna l'hospitalité dans sa maison. Je fus bien traité par lui, par des brahmanes et par quelques Juifs et dix jours après, je continuai mon chemin. J'avais déjà fait une journée de route quand en achevant la seconde, il m'arriva une forte rechute du poison qu'on m'avait donné à Malaca ; j'allais très mal et pour préparer plusieurs choses nécessaires dans le village où nous devions passer la nuit, le topasse ou interprète prit les devants. J'avançai en hâte et je ne reconnus pas la pagode des païens où je devais

(1) P. Gonçala (Gonsalvus) Fernandez, né en 1541 à Lisbonne, entré dans l'ordre en 1561, alla dans l'Inde, fut le premier des supérieurs de la maison nouvellement fondée dans la ville de Madura, disciple du célèbre P. de Nobili et auteur d'une polémique contre lui et sa nouvelle méthode. (Cf. MÜLLBAUER, *l. c.* 127 et 171 sqq. ; BERTRAND, II, 3 ; JARRICUS, III, 2, p. 282). Mort en 1620 à Tuticorin.

loger (1); mais je fus à la mosquée * des maures (2). J'y entrai, mes compagnons y entrèrent et comme nous étions tous là à nous reposer, les maures vinrent contre nous. Andrea Furtado venait de les vaincre à Cuñali (3) et avec la rage et la haine qu'ils nous vouaient, ils nous attaquèrent tous ensemble. Ils traitèrent fort mal mes compagnons et leurs serviteurs, pour moi en particulier, ils me donnèrent force soufflets, coups de pieds et coups de bâton. Ils me firent rendre beaucoup de sang par la bouche : il plût à Dieu que je demeurasse ensuite plus de trois mois bien, sans éprouver pendant ce temps le moindre accident du poison. Ils séparèrent mes compagnons l'un de l'autre et moi de tous, ils me mirent nu, les fers aux pieds avec une chaîne qui me ceignait le corps et me prenait le bras droit, si bien que je pouvais seulement remuer le gauche. Ils m'enfermèrent dans une petite chambre pas très claire, me mirent aux ceps et ne me donnèrent à manger qu'un peu d'eau et de riz. Je demeurai cinq jours en ces tourments sans rien savoir de mes compagnons ni eux de moi. Mais Dieu permit qu'une maure eut pitié de nous tous et sans que personne la vit, elle entrait quelquefois me rendre visite. De nuit elle m'apportait un manteau pour que je me * couvrisse et un peu de viande à manger. C'était assez pour me conserver la vie, mais de très bonne volonté je l'eusse exemptée de ce traitement bienveillant pour me libérer de la grande crainte que j'avais qu'on la vit avec moi. Cette maure fit savoir au P. Gonçalo Fernández que j'étais captif avec mes compagnons; le Père se plaignit au naïque et par son ordre je recouvrai la liberté et, peu après, mes compagnons aussi.

Fol. 69 r°.

Fol. 69 v°.

Par haine, les maures gardèrent notre bagage et on ne put jamais leur en arracher plus que quelques papiers et cela à véritable poids d'or. Enfin, grâce à l'aide du P. Gonçalo Fernández je me remis en voyage et j'arrivai à Protho (4) où était une église des Chrétiens de Saint-Thomas.

(1) Cf. DUBOIS, *Mœurs... de l'Inde*, t. II, p. 345.

(2) Musulmans.

(3) L'île de Cacade ou de Cuñali est située à l'extrémité septentrionale de la côte du Malabar, entre Darmapatam et Mealy; la ville de Cuñali qui lui fait face, assez avant dans les terres, est voisine de Carturté sur les domaines de la « Reine du Poivre ».

(4) Nom de lieu difficile à identifier. On peut proposer : 1. *Paliporto*, à vingt kilomètres au nord de Cochin. Une compagnie de soldats portugais sous les ordres d'un capitaine y était en garnison à la fin du XVI° siècle. — 2. *Belliparto*, sur la côte de Malabar, aujourd'hui Beypoor. — 3. *Pudu-*

CHAPITRE IV, § I

Chrétiens de Saint-Thomas et leurs coutumes.

LE glorieux saint Thomas (qui, ainsi que je l'ai conté, est enterré dans la ville de Coromandel, dans le royaume de
Fol. 70 r°. Nagapatan laquelle en son honneur s'appelle la * ville de Saint Thomas), prêcha l'Évangile dans l'Inde Orientale, fonda de nombreuses églises encore debout maintenant et fit beaucoup de chrétiens qui se sont conservés l'espace de quinze cent soixante ans. De même qu'en Europe nous appelons les fidèles du Christ, chrétiens, ceux de Jésus le Nazaréen s'appellent nazaréens. Ils possédèrent des évêques et des prêtres catholiques durant de longues années après la mort du Christ et du glorieux apôtre saint Thomas (1), mais ceux-là manquant, à leur place, par ordre des patriarches de Babylone, ils eurent des évêques schismatiques et hérétiques et enfin, Nestorius, qui fut condamné au Concile d'Éphèse, vint en cette chrétienté et y mourut, achevant plutôt de la détruire grâce à ses hérésies.

Ces nazaréens ou chrétiens sont dispersés en ces royaumes et mêlés aux maures et aux gentils. L'usure est très admise parmi les gentils et les maures de ces royaumes et grâce aux relations et commerce qu'ont avec eux les hérétiques et schismatiques, les nazaréens furent toujours de grands usuriers. Leurs églises sont ordinairement à côté des mosquées des maures et des pa-
Fol. 70 v°. godes des païens et parfois des * synagogues des juifs. Les synagogues, les mosquées et les pagodes sont habituellement des temples très riches, mais les églises des nazaréens sont très pauvres. Pour convoquer le peuple les nazaréens avaient des

turrai, sur la côte, bien au nord de Quilen (Kayen kolam), deux lieues au nord de Colleche (Kolachel, Collachel). — 4. *Paritur*, tout près de Puduturrai.

(1) Sur saint Thomas et les Chrétiens de Saint-Thomas, je me bornerai à citer les trois ouvrages suivants dont l'un, celui de Medlycott, renferme une copieuse bibliographie du sujet : W. R. PHILIPPS, *The connection of St. Thomas the Apostle with India* (*Ind. Ant.* XXXII [1903], pp. 1-15, 145-160) ; cf. B. E. F. E.-O., 1904, p. 457-460). — A. E. MEDLYCOTT, *India and the Apostle Thomas. An inquiry with a critical analysis of the Acta Thomae.* Londres, 1905, in-8°. — W. J. RICHARDS, *The Indian Christians of St. Thomas otherwise called the Syrian Christians of Malabar*. Londres, 1908, in-12.

cloches, de quoi il advenait beaucoup de miracles à la gloire de Dieu qui veut être servi et loué par celles-ci. Quand les nazaréens les faisaient tinter les pagodes pleuraient, les mosquées tremblaient et les synagogues s'emplissaient de brouillards. Les juifs, les maures et les païens se liguèrent pour enlever leurs cloches aux nazaréens. A leur place, ceux-ci ont maintenant de longs tronçons de bois suspendus en l'air sur lesquels ils frappent avec des cornes de cerf, ils obtiennent ainsi un bruit assez fort, grâce auquel ils s'assemblent dans leurs églises.

Le glorieux saint Thomas, apôtre, avait prévu l'oppression et les offenses qu'ils recevraient des maures, des juifs et des païens; il organisa un corps de chevaliers pour les protéger et les défendre et c'est ainsi qu'il existe une caste de gens qui bien qu'étant gentils et ne connaissant pas notre vrai Dieu ont pour office et obligation de défendre les chrétiens de Saint-Thomas. Quand quelque maure, quelque gentil ou juif, grand ou petit, fût-il même roi, offense en son honneur ou en ses biens ou en quelque chose l' * un des nazaréens, celui-là se plaint au pre- Fol. 71 r°. mier de ces hommes qu'il rencontre, lequel va à l'agresseur, lui demande satisfaction pour le nazaréen (1). Si elle ne lui est pas accordée, il le menace disant qu'il versera son propre sang et il arrive ainsi que sans savoir si la satisfaction qu'ils réclament est justement demandée ces hommes se frappent eux-mêmes. De ce fait des malheurs de tout genre dans la vie, l'honneur et les biens fondent sur l'agresseur, ses fils et ses descendants. Ils ont tous une longue expérience de ce résultat et craignant de semblables châtiments, s'ils viennent par hasard à offenser les nazaréens, ils s'empressent de leur offrir réparation (2).

(1) « On appelle ces gens-là *panicals* [malayâlam *panikan* « maître d'armes »]... Ils sont extrêmement redoutez, parce qu'ils ont à leur dévotion tous les jeunes hommes qui ont été instruits dans leurs Écoles. Un [d'eux, au service d'un archidiacre nazaréen] avoit jusqu'à six mille hommes sous son commandement. Il jura aussi bien qu'un autre de la même profession..., selon la coûtume brutale des Païens des Indes à laquelle ces Soldats se sont accommodez, de se dévouer à la mort pour sa défense & de tout entreprendre, même en massacrant quiconque se présenteroit devant eux, ne fussent-ils que deux contre mille personnes armées... » LA CROZE, *Histoire du christianisme des Indes*, p. 101.

Voir aussi *Hobson-Jobson*, s. v. *A muck*, *Panikar*, *Panyca*. — *Madras Government Museum. Bulletin*, *vol. III*, *n° 3. Anthropology. Nâyars of Malabar*... By F. FAWCETT,... (Madras, 1901, in-8°).

(2) Cette coutume étrange, assez analogue au *harakiri* ou *seppuku* des Japonais, et dans laquelle un être dévoue sa vie pour attirer la vengence céleste sur celui dont il pense avoir à se plaindre, existe encore dans l'Inde. Quand

§ II

Don Alexis de Menezès, archevêque de Goa, et le P. Francisco Ros de la Compagnie, convertissent à la foi les nazaréens de la Chanote, Diamper et Angamali (1).

EN la forme que j'ai rapportée et par ce moyen qui, à coup sûr, paraît miraculeux, les nazaréens de Saint-Thomas se
Fol. 71 v°. sont conservés, bien que durant des siècles ils furent tou * jours usuriers, schismatiques et hérétiques nestoriens, jusqu'à ce que Votre Majesté, avec son grand zèle et son habituel désir du salut de ses vassaux et de ceux qui ne le sont pas, même aux frais de son trésor royal, grâce aux soins de l'archevêque de Goa et des Pères de la Compagnie de Jésus qui vivent en la Chanote auprès de Cochin, convertît cette nation à la vraie intégrité et pureté de l'Évangile et à l'obéissance du vrai vicaire du Christ et successeur de saint Pierre (2).

Comme je l'ai dit, les nazaréens étaient usuriers, schismatiques et hérétiques nestoriens et gardaient en même temps

un créancier ne peut obtenir satisfaction de son débiteur, il va armé d'un poignard, de poison ou même sans rien « faire *dharma* » à la porte de ce débiteur, le menaçant de s'y poignarder, empoisonner ou laisser mourir d'inanition s'il n'obtient satisfaction. Lorsque deux individus entrent en querelle, chacun est obligé de s'infliger les tourments ou cruautés que l'autre croit bon d'infliger à soi ou aux siens. Aussi un homme, pour un minime affront, n'hésite-t-il pas à mettre à mort sa femme et ses enfants pour avoir l'atroce satisfaction de contraindre son adversaire à en faire autant.

Par un principe assez identique les Kallan ou Koller avaient aussi la détestable coutume d'aller tuer un de leurs enfants devant la porte d'un ennemi quand ils voulaient faire descendre le malheur sur lui; celui qui avait été ainsi maudit ne pouvait conjurer le sort qu'en égorgeant à son tour un fils. J. H. NELSON, *The Madura Country*... (Madras, 1868, in-4°), pp. 52-53.

(1) Chanota, sur la rivière de Mangarte (aujourd'hui l'Alwaye) à deux lieues en amont de Cranganore, environ sept lieues au nord de Cochin.

Diamper (= Udayampura), près Cochin.

Angamali est sise au nord-ouest de Chanota, entre Verapoly et Ambalacatte. Voir *Atlas geographicus Societatis Jesu* a P. Lud. CARREZ (Paris, 1900).

(2) Dès leur établissement dans l'Inde les Portugais tentèrent de ramener les Chrétiens de Saint-Thomas à l'orthodoxie et à l'obédience de Rome. Les cordeliers et le premier archevêque de Goa, Jean d'Albuquerque, y échouèrent : les Jésuites y réussirent.

mille grossièretés et superstitions, nées de la malice et de l'ignorance de leurs ministres. D. frère Alexis de Menezès (1), religieux augustin, archevêque de Goa (de qui Votre Majesté, à juste titre, a si grande opinion et idée), vint avec une délégation spéciale du [souverain] pontife et comme son nonce; il amenait avec lui le P. Francisco Ros (2) de la Compagnie de Jésus, très grand théologien et très docte en la langue chaldéenne, en laquelle sont écrits les livres des nazaréens (3). Après nombre de tracas et de difficultés, fort ennuyeux et fâcheux que le démon leur suscita, ils ramenèrent dans le giron et la bergerie de l'Église ces ouailles du Christ * qui depuis tant de temps avaient été Fol. 72 r°. perdues et exposées à la rage de tant de loups cruels.

Les Nazaréens se convertirent enfin à la vérité de la foi par l'entremise et zèle du P. Francisco Ros, ils abjurèrent leurs hérésies, anathématisèrent Nestorius, le patriarche de Babylone et les autres hérétiques. Ils rentrèrent dans l'obéissance du souverain pontife, le reconnurent pour leur vrai pasteur et prélat. On brûla tous leurs livres hérétiques et superstitieux, on réforma la liturgie et tout l'office canonique. On convoqua et réunit un synode très important où l'on institua de nombreux et très saints canons, fort nécessaires et convenables pour détruire les hérésies passées et conserver les nazaréens dans la vraie foi qu'ils possédaient de nouveau. L'archevêque réédifia les églises, les pourvut de calices, ornements et livres donna un subside convenable aux prêtres et ministres et fit d'autres grandes choses dignes d'un si grand prélat, jusqu'à mettre en l'ultime perfection cette église que certes, il créa et engendra de nouveau (4).

(1) Alexis de Menezès, augustin, archevêque de Goa (1594), puis de Braga en Portugal (1612), mourut à Madrid en 1647.

(2) Francisco Roz, né à Gérone en 1557, entra au noviciat en 1575 et partit pour les Indes en 1584. Il travailla dans la Mission du Malabar; il fut, en 1600, nommé évêque d'Angamale et, en 1605, archevêque de Cranganore. Il mourut à Parur, le 16 janvier 1624.

(3) Plus exactement, en syriaque. Voir J.-B. Chabot, *Les langues et les littératures araméennes* (Paris, 1910, in-8°), p. 30. « La réunion partielle et bien éphémère de l'Église syrienne du Malabar avec l'Eglise romaine, fut opérée, en principe, au synode assemblé dans la petite ville de Diamper, au mois de juin de l'an 1599, sous la présidence de Menezès. Les actes du Synode furent rédigés en portugais pour être traduits ensuite dans le dialecte syriaque du Malabar par les soins des Jésuites de Vaïpicota... » J.-B. Chabot, *L'autodafé des livres syriaques du Malabar*, dans *Floril. M. de Vogüé*, p. 615.

(4) Sur ces événements, voir : *Jornada do Arcebispo ae Goa Dom Frey*

Fol. 72 v°.

III.

Le P. frère Gabriel de san Antonio convertit à la foi les nazaréens de Protho et brûle les ossements de Nestorius et de Théodore (1).

DE cette bonne aventure et de cet heureux sort, les nazaréens qui vivaient à la Chanote, à Angamale, Diamper et les pays dépendants qui sont les côtes et plages de la mer de Cochin et des rivières de Mangate, se réjouirent seuls ; mais ceux qui vivaient plus à l'intérieur et en terre ferme, demeuraient encore dans les ténèbres de leur ignorance et erreurs. Je me rendis, continuant mon chemin, de Maduré à Cochin, après que le P. Gonçalo Fernández m'eut racheté des maures de Cuñali. J'arrivai à Protho où il y a beaucoup d'autres nazaréens et leur demandai quel Dieu ils confessaient et quel il était. Ils me répondirent qu'ils adoraient et tenaient pour leur Dieu un vieil-

Aleixo de Menezes, primaz da India Oriental,... quando foi as serras de Malavar & lugares em que morão os antigos christãos de S. Thome, & os tirou de muytos erros & heregias em que estavão & reduzio a nosso Sancta Fe Catholica, & obediencia da Santa Igreja Romana... Recopilada de diversos tratados de pessoas de autoridade, que a tudo forão presentes, por Frey Antonio DE GOUVEA,...Em Coimbra, na officina de Diogo Gomez Loureyro, 1606, in-fol. — *Synodo diocesano da igreja e bispado de Angamale dos antigos Christãos de sam Thome dos Serras do Malauar das partes da India Oriental, celebrado pello reverendissimo Senhor Dom Frey Aleixo de Menezes Arcebispo Metropolitano de Goa...* Em Coimbra, na officina de Diogo Gomez, 1606. — *Histoire orientale des grands progrès de l'Église Cathol. Apost. & Rom. en la réduction des anciens Chrestiens dits de S. Thomas, de plusieurs autres Schismatiques et Heretiques à l'union de la vraye Eglise...* Composée en langue portugaise par le R. P. F. Antoine GOVEA... & tournée en François par F. Jean Baptiste DE GLEN,... Bruxelles; 1609, in-8°. — *Histoire du Christianisme des Indes* ; par M. V. LA CROZE,... La Haye, 1724, in-12. — RAULIN, *Historia ecclesiæ Malabaricæ*, Rome, 1745, in-4°. — J.-B. CHABOT, *Les chrétiens du Malabar*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. Ier, pp. 406-411. — *L'autodafé des livres syriaques du Malabar*, par J.-B. CHABOT,... dans *Florilegium Melchior de Vogüé*, Paris, 1909, in-8°, pp. 613-623.

(1) Dans ce chapitre, et le suivant, le P. de S. Antoine écrit « Théodose ». mais il s'agit ici de Théodore de Mopsueste, théologien, né à Antioche en 350, mort (en Cilicie ?) en 428 ou 429, dans les écrits duquel Nestorius († vers 440) puisa ses idées.

lard, un jeune homme et un oiseau. Je ne compris pas d'abord ce qu'il me disaient et pour bien m'éclairer sur le sens de leur réponse, je fus à une * de leurs églises et je trouvai placée sur le maître-autel une image très ancienne de la Très Sainte Trinité, en la forme que les fidèles m'avaient dépeinte : le vieux était le Père, le jeune, le Fils et l'oiseau la Colombe qui représente le Saint-Esprit. Fol. 73 r°.

Je me mis aussitôt à genoux et, avec tout le respect possible, je l'adorai, je la révérai, je la baisai, je posai dessus mes yeux et ma tête et je me réconfortai voyant par preuve l'usage et l'antiquité des images dans l'Église notre mère, leur efficacité, leur valeur et leur grande utilité. Grâce seulement à cette image ces gens s'appelaient et étaient nazaréens et ceci démontrait la fausseté des hérétiques (1). Je visitai leurs autres églises et je trouvai beaucoup d'autres images, encore que par l'action du temps elles fussent si usées et endommagées que je reconnus seulement dans une l'adoration des rois et dans une autre le baptême du Christ.

Depuis que le saint roi Louis passa à Jérusalem pour conquérir la Terre sainte, on connut en ces royaumes le nom des Français et les naturels de ces provinces appellent *Franguis* tous les Espagnols et tous ceux qui sont nés en Europe. Donc les nazaréens voyant la vénération que j'avais pour l'image de la Très Sainte Trini*té et pour les autres qui étaient en leurs églises, commencèrent à dire à grands cris : « *Curu naçarane frangui* », ce qui veut dire : « prêtre chrétien naturel d'Espagne » ou « de France », ce qui est la même chose pour eux (2). Le mot se répandit et en peu d'heures plus de quatre mille personnes s'assemblèrent pour me voir. Ils me considéraient Fol. 73 v°.

(1) Pareille aventure est contée dans Gouvea qui en tire les conclusions que le P. de S. Antonio et avec la même joie. En effet, les protestants contestaient particulièrement la vénération des images dans l'Église primitive et faisaient remarquer, en outre, combien sauf en ce qui concernait l'Eucharistie les chrétiens nestoriens de l'Inde et de la Perse se piquant de se rattacher à la plus ancienne des églises, avaient une conception religieuse identique à la leur.

(2) « La renommée des François a esté telle par leurs conquestes en Orient, que leur nom y est demeuré pour mémoire éternelle, en ce qu'encor aujourd'huy (vers 1610) par toute l'Asie & Afrique on appelle du nom de Franghi tous ceux qui viennent de l'Occident & de l'Europe de quelque contrée qu'ils soient ». MOCQUET, *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales* (Paris, 1617, in-8°), p. 24.

Bien entendu « frangui » ne vient pas de « France », ni de « Français », mais du persan *Farangi* « Franc ». Voir *Hobson-Jobson*, s. v. *Firinghee*.

avec beaucoup de curiosité, moi et ceux qui étaient avec moi, et, particulièrement, ils remarquaient les couleurs, la façon et la coupe de mon habit. Ils me traitèrent avec beaucoup de respect, d'amitié et d'attentions.

Je fis en sorte de réunir quelques uns de leurs ministres et prêtres et beaucoup d'anciens du peuple et j'appris que ces églises avaient été édifiées dès le temps de saint Thomas, et que le même saint et les évêques et prêtres catholiques qui lui succédèrent immédiatement, avaient érigé quelques unes de ces images. Comme je venais instruit et au courant de ce que l'archevêque avait fait à Angamale et à Diamper, je m'informai particulièrement de leurs coutumes et avec facilité je reconnus l'hérésie de Nestorius qu'ils professaient. Je les instruisis de notre foi par le moyen de l'interprète ou *naguatato* (1), du mieux que je pus et sus, je leur rendis compte de ce qu'avait fait
Fol. 74 r°. l'archevêque de Goa à la * Chanote, à Diamper et à Angamale et comment les nazaréens de ce pays avaient abandonné les hérésies et confessaient la vérité de la foi catholique. Ils se montrèrent très désireux de se voir tirés d'erreur et promirent de se faire vrais chrétiens tant le bon exemple de leurs voisins eut de pouvoir sur eux.

J'écrivis ce qui s'était passé à l'archevêque de Goa en recourant à un *patamar* (2), ou courrier à pied, et, tandis que j'attendais la réponse, je demeurai avec les nazaréens. Ils me découvrirent les sépultures et corps de Nestorius et Théodore, son disciple (de qui ils font mention dans le canon de la messe, après les apôtres et avant les martyrs), et qui n'étaient pas sans autorité bien qu'il parût qu'ils en eussent eu jadis une plus grande. La réponse de l'archevêque arriva et avec elle des religieux de la Compagnie et de saint Dominique. Par son ordre et autorité, nous fîmes tous ensemble en ces églises les diligences qui avaient été faites par l'archevêque dans les premières. Il fut vérifié et confirmé par une inscription sur les pierres des sépultures et les *olas* (3) ou écritures des nazaréens (ils nom-

(1) Voir p. 184, note 2.

(2) Des détails sur l'origine de ce mot se trouvent dans *Hobson-Jobson*, s. v. *Pattamar*, *Patimar*.

(3) Du tamoul *ôlei* « feuille de palmier », feuilles de palmier à manuscrits, olles, sur lesquelles on écrit avec un stylet de fer. Ces caractères ainsi gravés sont ensuite noircis pour en faciliter la lecture. On gravait aussi les documents officiels sur des plaques de cuivre et on leur donnait également le nom d'*ôlei* (olles).

ment ainsi les actes publics), que c'étaient les propres et vrais ossements de Nestorius * et de Théodore qui se trouvaient Fol. 74 v°. dans ces tombes; quoiqu'on ne peut être sûr si ce Nestorius et ce Théodore étaient les premiers hérésiarques ou certains de leurs disciples qui portaient le même nom. Mais en somme comme ils étaient hérétiques, les religieux et moi ensemble, nous les déterrâmes et les brûlâmes. Dieu soit béni qui me fit la grâce si grande, à Malaca, en dépit du frère Bernardo de Lemos et de ses complices et à Protho, malgré Nestorius et Théodore, de jouir du privilège et majorat que possède mon ordre contre les hérétiques, lequel privilège est fondé sur la miséricorde divine, sur les mérites de notre Père saint Dominique, sur le sang de saint Pierre Martyr et la doctrine de saint Thomas.

*

Æneas Sylvius (qui depuis fut Pontife romain et s'appela Pie II), rapporte qu'étant légat en Angleterre et en Écosse, il apprit que dans une île voisine il y avait certains arbres dont les feuilles, quand elles tombaient à l'eau, se changeaient en oies et en canards. Cette merveille rend croyable cette autre que dans les rivières de Protho, les feuilles de certains arbres qui croissent sur leurs rives se changent en rats quand elles tombent à terre et en poissons quand elles tombent dans l'eau (1).

(1) Cosmographia Pii papae || in Asiæ & Europæ eleganti || descriptione || Asia. Historias rerum Vbique gestarũ cũ locorum || descriptione/ complectitur. || Europa / temporum Authoris / Varias continet || historias. || (Parrhisijs || apud Collegium Plesseiacum. 6. Nonas Octobris. || Anno domini. 1509. ||) — ℭ Impressa est hæc Asiæ & Europæ quam elegantiss. || historia. per Henricum Stephanum impresso= || rem diligẽtiss. Parrhisijs ę regione scho= || læ Decretorum. sumptib. eiusdem || Hẽrici, & Ioãnis Hongõti. || VI. Idus Octobris anno Domini M.D.IX. [Bib. nat. Inv. Réservé G. 2897].

ℭ *De Scotia & mirandis apud Orcades arboribis (sic)* : suos fructus in aueis mutantibus. Item de Hybernia. Cap. XLVI... « Audiueramus nos olim arborem esse in Scotia : quæ supra ripam fluminis ęnata fructus pduceret 'anetarum formam habentes : & eos quidem cum maturitati proximi essent sponte sua decidere alios in terram : alios in aquam : & in terram deiectos putrescere : in aquam vęro demersos mox animatos ęnare sub aquis & in aere plumis pennisq; ęuolare. de qua re cum auidius inuestigaremus : didicimus miracula semp remotius fugere. famosamq; arborem non in Scotia : sed apud Orcades insulas inueniri : illud tamen nobis in Scotia miraculum repræsentatum est. » fol. 127 *a* et *b*.

Aux exemples d'Æneas Sylvius, on pourrait ajouter ceux-ci :

« Lorsque le crocodile dépose sa portée sur le sol sec, elle devient le scinque, et lorsque c'est dans l'eau elle devient le crocodile; c'est de la même façon que les poissons déposent leurs œufs tantôt sur le rivage, au milieu des roseaux, et tantôt sur le sol aride, où l'eau de la mer n'atteint

Fol. 75 r°.

§ IV

Le P. frère Gabriel de Saint Antonio arrive à Cochin et passe à Goa et les Nazaréens de Protho prêtent obédience au nouvel évêque d'Angamale.

AVEC la consolation que je retirai d'avoir ramené tant d'âmes à l'obéissance de l'Église et à la vérité de l'Évangile et d'avoir brûlé deux hérétiques aussi fameux que Nestorius et Théodore, j'atteignis Cochin très satisfait et je fus reçu de tous avec le même contentement. Dieu permit que cette allégresse et consolation fut doublée puisqu'aussitôt arriva le nouveau vice-roi Arias de Saldaña et avec lui parvinrent les lettres qu'à la demande pressante de Votre Majesté, et par son ordre, le Pontife envoyait pour consacrer le P. Francisco Ros et le nommer évêque de l'Église d'Angamale, où maintenant il est évêque et successeur de saint Thomas, pour le plus grand contentement et plaisir de tous les nazaréens, qui lui obéissent tous comme à leur propre et vrai pasteur, et particulièrement ceux
Fol. 75 v°. de Pro*tho qui vinrent aussitôt ratifier et confirmer les conventions et accords qu'ils avaient faits avec moi et les autres ministres de l'archevêque.

Ensuite je partis pour Goa (où est la cour de l'Inde Orientale), une des meilleures villes que Votre Majesté ait en sa couronne royale, et si bien connue et tenue pour telle que je me crois dispensé de parler de sa grandeur. J'y arrivai le 1er janvier 1601 en compagnie du vice-roi Arias de Saldaña (qui jusqu'alors aussi avait été à Cochin). Je demeurai deux ans entiers

pas et où le soleil darde ses rayons sur eux : et alors ils donnent des sauterelles. Celles-ci, au contraire, quand elles jettent leurs œufs dans l'eau, ceux-ci deviennent des poissons. » *L'Afrique de la géographie mozhafférienne*, par Cl. HUART (*Actes du XIVe Congrès intern. des Or.*, *3e partie, langues musulm.*, p. 23).

On trouvera encore des exemples de transformations analogues dans l'intéressant ouvrage suivant où l'auteur fait très heureusement usage de la méthode expérimentale : *Traité de l'origine des macreuses*. Par feu Monsieur de GRAINDORGE, Docteur de la faculté de Montpellier. Et mis en lumière par M. Thomas MALOÜIN,... Caen, 1680, in-16.

en cette ville, lisant et prêchant au Collège de Saint-Thomas que fonda le P. frère Antonio de Arcediano. Durant ce temps je mis au courant le vice-roi et la main-levée ou chancellerie et je rendis compte à l'archevêque et à l'Inquisition des disgrâces de Malaca. A tout cela on appliqua le remède convenable, encore qu'on n'en trouva pas pour la malice de frère Bernardo de Lemos et de ses complices, car à la fin ils moururent impénitents. J'informai aussi l'archevêque de ce qui m'était arrivé à Protho : sur son revenu il donna ce qu'il fallait pour entretenir les églises et ministres des nazaréens qui y vivent, comme cela il avait fait à Diamper, Angamali et à la Chanote.

§ V

Fol. 76 r°.

Les PP. frère Diego Aduarte et frère Gabriel de San Antonio quittent l'Inde, vont en Espagne et y négocient les affaires du Cambodge et des Philippines.

LE P. frère Diego Aduarte était resté à Malaca se reposer des fatigues qu'il avait éprouvées en revenant de la Chine toute l'année 1600, tandis que je cheminais par la terre ferme de l'Inde. Tout ce temps lui fut nécessaire, car naviguant vers Goa, où j'étais déjà à faire mon rapport sur les affaires de Malaca et l'attendant pour nous rendre ensemble en Espagne, le navire où il s'était embarqué fut assailli par une tourmente très violente, et en voulant faire relâche, se perdit dans les îles Maldives aux mois de mars et avril 1601, le capitaine, le pilote, tous les passagers et nombre de matelots abandonnèrent le vaisseau et se rendirent en *chanatones* (1), *balones* (2) et petites barques à Cochin. Le P. frère Diego Aduarte ne voulut pas quitter le navire et y demeura avec le peu de marins * qui restèrent, les réconfortant et les encourageant; à la fin il le conduisit sauf à Cochin et à lui seul furent dues toutes les richesses que portait le navire et que leurs Fol. 76 v°

(1) Ce mot ne se trouve pas dans *Hobson-Jobson*. Peut-être est-ce le tamoul *çirutoni* « chaloupe » ?

(2) Mahratte *ba-lyánw* « une espèce de barque » ? Cf. *Hobson-Jobson*, s. v. *Balloon*, *balloon*. Boiste a « Ballon, vaisseau à rames à Siam ». Pallegoix écrit indifféremment « ballon » ou « balon ».

propriétaires eux-mêmes regardaient comme perdues. Il passa à Goa, y resta toute l'année 1602 et, en janvier 1603, il s'embarqua à Cochin pour l'Espagne. Il essuya de grandes tempêtes et après neuf mois de navigation débarqua en Galice.

Je m'embarquai à Goa cette même année et ayant reconnu le désert d'Arabie, les îles du Camboro (1) et Saint-Laurent (2), je franchis le cap de Bonne Espérance et sans toucher l'île de Sainte-Hélène, ayant vu l'île de l'Ascension, j'arrivai aux Tercères et débarquai à Lisbonne sans avoir essuyé de tempête ni de mauvais temps dans les cinq mois et demi que dura le voyage, sauf que j'eus de graves accidents du poison qu'on m'avait donné à Malaca.

Je vins en cette cour traiter des moyens à employer pour aider la Congrégation de l'Inde Orientale et d'autres affaires importantes dont le vice-roi, l'archevêque, l'Inquisition et la ville de Goa m'avaient chargé et retrouver les capitaines Pedro Sebil et Pablo Garrucho qui plaidaient la cause du royaume du Cambodge.

Je venais principalement pour faire une enquête au sujet des
Fol. 77 r°. événements de ce * royaume et traiter des affaires des Philippines : après avoir arrangé celles qui touchaient à l'Inde Orientale, le comte de Lemos, Président des Indes, m'ordonna au nom de Votre Majesté de me rendre en cette cour, d'y faire venir le P. frère Diego Aduarte et demanda au P. frère Garcia Guerra, prieur de Saint-Paul de cette ville, qu'il nous prît et traitât bien à son compte, ce qu'il fit et fait encore en vrai fils de saint Dominique. Le comte de Lemos trouva bonnes les informations que le P. frère Diego Aduarte et moi lui donnâmes des événements du royaume du Cambodge et des autres affaires des Philippines et, sur l'ordre de Votre Majesté, s'embarquèrent pour les Philippines le mestre de camp Esquivel (3) et les capitaines Pedro Sevil et Pablo Garrucho et quatre cents hommes. On nous ordonna, au P. frère Diego Aduarte et moi, de réunir trente religieux pour les envoyer aux Philippines et

(1) Les îles Comores. Autres formes anciennes de ce nom : *Comaro*, *Combro*, *Comero*, *Comoro*, *Cumro*, etc.

(2) Madagascar. Voir p. 177, n. 4.

(3) Juan de Esquivel vint de Mexico aux Philippines à la tête d'une bande de 600 soldats envoyés à Bravo de Acuña pour la conquête des Moluques à laquelle il prit une part très active en qualité de mestre de camp. Il y demeura avec les fonctions de lieutenant-gouverneur et mourut en 1609 à Ternate réputé pour son extrême valeur.

au P. frère Diego Aduarte de les conduire. Muni d'un pouvoir particulier du Conseil des Indes et de notre père général, il est actuellement à les chercher. Moi, je restai en cette cour (1) m'occupant d'autres choses nécessaires au voyage de ces religieux et pour terminer les affaires de Philippines. * A cette époque arrivèrent en cette cour à la suite de l'expédition du royaume du Cambodge, le capitaine Andrés Lariz Durango, le porte-enseigne Miguel Jaque de los Rios, qui est un des quarante Castillans qui firent le premier voyage du royaume du Cambodge, et D. Diego de Miranda Enriquez qui, après avoir servi Votre Majesté dans l'Inde, au Mexique, aux Philippines vient d'être nommé ambassadeur en Perse; et, à sa demande, pour que Votre Majesté soit mieux informée des évènements de ce royaume, j'ai écrit cette relation et mémoire qui en substance contient ce que je résumerai brièvement en son épilogue. Fol. 77 v°.

Épilogue et conclusion de tout le contenu de ce Mémoire

CHAP. IV, §. I.

Richesses du royaume du Cambodge.

DE ce qui a été rapporté en cette relation ressort la richesse, la grandeur, l'abon * dance et l'opulence des royaumes de Cochinchine, Tonkin, Cachan et Sinoa et de ceux de Champa et de Siam, qu'ils rivalisent avec tout ce qu'il y a de bon en Amérique, en Europe et en Afrique et qu'ils sont parmi les meilleurs de l'Asie. Cette vérité est avec raison si communé- Fol. 78 r°.

(1) Valladolid, qui à partir du XIII° siècle fut capitale du royaume de Castille et ville de prédilection de ses rois. En 1560, Philippe II l'abandonna un moment, pour raisons politiques, au profit de Madrid. En 1601, Philippe III y rétablit le siège du gouvernement qui y demeura jusqu'en 1621, où Valladolid fut définitivement remplacée comme capitale par Madrid.

ment acceptée en Espagne qu'il ne me paraît pas nécessaire en faveur du Cambodge de recourir à des arguments pour la démontrer davantage. Certain ministre, poussé par je ne sais quel zèle, ayant écrit que ce royaume est pauvre et misérable, je conterai brièvement ce que tant de témoins, fort dignes de foi, ont expérimenté pendant plusieurs années et ont prétendu savoir pour prix de toutes leurs peines, qui sans cela eussent éte superflues. Il y a au Cambodge de l'or, de l'argent, des pierreries. du plomb, de l'étain, du cuivre, de la soie, du coton, de l'encens, du benjoin, de la laque, de l'ivoire, du riz, des éléphants, des buffles, des chevaux, des vaches, des chèvres, des cerfs, des poules et des fruits aussi nombreux que savoureux. En outre, il détient le commerce de toute l'Asie et est la porte nécessaire qui procurera les richesses inestimables du royaume de Laos. De ces choses précieuses le Cambodge en a tant que quand le roi Apram Langara s'enfuit au Laos, pendant nombre de journées de chemin il sema des monnaies d'argent et d'or sur sa
Fol. 78 v°. route afin que les Siamois s'occupant à les ramasser ne l' * atteignissent point.

Tout cela est si connu des Portugais de l'Inde et des Castilas des Philippines que c'est dans l'espérance d'entrer en ce royaume qu'ils ont souffert de si grandes et de si dures tribulations et fait des dépenses si excessives; chose certaine, des hommes de tant de prudence ne l'eussent fait s'ils n'eussent été convaincus de cette vérité. Et quand même cette preuve manquerait, une seule chose suffirait à démontrer la dite vérité, c'est l'affluence grande et continue des Japonais et des Chinois en ces royaumes. Ces étrangers sont comme les Juifs et même pires, ils ne vont jamais en terre stérile ou pauvre mais vivent et trafiquent toujours dans les pays où coulent le lait et le miel, où ils peuvent tirer profit. C'est une chose avérée que puisqu'ils font du commerce avec le royaume du Cambodge, c'est que ce royaume est très riche et procure de grands bénéfices. Les Espagnols qui vivent en cet Archipel ne veulent pas d'autre argument pour discerner les pays riches des pauvres que la présence ou l'absence des Japonais ou des Chinois; ainsi sans aucun doute, ni exagération, Votre Majesté, en colonisant ce royaume
Fol. 79 r°. ou les royaumes voisins, augmentera ses revenus et * enrichira ses vassaux excessivement.

§ II.

De l'utilité et justice qu'il y a à continuer cette expédition.

CONTRE ces royaumes de Cochinchine, Siam et Champa, la guerre est justifiée non seulement pour la protection des innocents, car ainsi que je l'ai dit, ceux qui moururent là-bas sont nombreux, et, en bonne théologie, ce serait une cause suffisante de faire la guerre; mais encore et surtout à cause des offenses notoires que ces royaumes ont faites ou font aux Portugais de l'Inde et aux Espagnols ou Castilas des Philippines. Le roi de Cochinchine a couvert les assassins et traîtres du gouverneur Gómez Pérez Dasmariñas, il retient injustement la galère, l'artillerie et l'étendard royal et toutes les autres richesses qu'avait avec lui le gouverneur mort; malgré l'amitié jurée au général Juan Juárez Gallinato, il lui fit la guerre et encouragea d'autres à la lui faire. Le roi de Siam ayant conclu la paix avec * Malaca et Manille fit frire vingt-huit Portugais, fit la guerre Fol. 79 v°.
au capitaine Juan de Mendoça, le tua ainsi que deux Espagnols, comme je l'ai déjà dit, et mit les autres en grand péril.

Le roi de Champa est un pirate; d'ordinaire il réduit en captivité les Portugais ou les Castilas qui pénètrent dans son royaume, alors même qu'il leur a donné d'abord un sauf-conduit, comme il fit avec Gregorio de Vargas, Blas Ruíz et Miguel Aguado. Et si le nombre d'offenses paraissait petit pour justifier la guerre contre tant de si grands royaumes, il y a lieu de remarquer que les prisonniers étaient tous ambassadeurs, ce qui, de par le droit commun des gens, les rendait inviolables. Tous ces royaumes ont été requis de donner satisfaction digne et suffisante, comme il appert des enquêtes qui se poursuivirent à Manille : non seulement ils ne le firent pas, mais ils continuent leurs offenses et les redoublent chaque jour.

Pour ces raisons, tous les ordres et religieux des Philippines à qui l'on donna connaissance de ces cas trouvèrent juste la guerre contre ces royaumes; ce fut l'avis du P. frère présenté (1) García

(1) Presentado, religieux qui, après avoir professé la théologie pendant un certain nombre d'années, est près de passer docteur dans son ordre.

Guerra, prieur de Saint-Paul de Valladolid, de maître frère
Fol. 80 r°. Geronimo de Tiedra, prédicateur * de Votre Majesté, de maître frère Diego Nuño, régent de Saint-Grégoire (1), du frère présenté Baltasar Navarrete et d'autres nombreux et très graves théologiens de l'ordre (2), de saint François, de saint Augustin et de la Compagnie.

§ III.

Des profits que promet cette expédition.

APRÈS la conversion de tant de royaumes, le salut de tant d'âmes et l'extension de l'Évangile qui est l'avantage principal de cette guerre, de cette conquête ou colonisation, il est d'autres profits, et en grand nombre, qui obligent à poursuivre cette entreprise et à terminer l'expédition commencée. Le premier est de réparer les dommages que les Hollandais et Zélandais causent en ces royaumes, s'emparant de leurs richesses et semant leurs hérésies et erreurs. Les îles maintenant rebelles des Pays-Bas des Flandres, emportées par leur passion, publient
Fol. 80 v°. que Votre Majesté n'a pas de droit particulier à * la conquête de ces îles et royaumes, de sorte qu'elles-mêmes peuvent librement y naviguer et trafiquer; grâce à ces principes faux, pour conquérir ces îles et royaumes, ils ont fait une réserve commune et publique y ont ramassé huit cent mille ducats, et l'accroissent chaque jour. Ils ont organisé trois escadres de navires, une qui va pendant que l'autre vient et une autre qui est actuellement dans l'Archipel; à cet effet ils ont nommé des consuls, des députés, des capitaines et beaucoup d'autres ministres, s'efforçant de vendanger cette vigne de Votre Majesté comme si elle était leur propriété, alors qu'ils n'ont aucun droit de le pouvoir faire.

Les navires qui sont venus de là-bas ont emmené de nombreux jeunes garçons Javanais, Malais, Cambodgiens, Cochinchinois, Soundanais, Bandanais, Bintanais; ils les ont élevés en leurs séminaires, leur enseignant leur langue et leurs erreurs; maintenant, ils les renvoient dans leur pays pour se servir d'eux

(1) Le *Colegio de S. Gregorio* à Valladolid.
(2) De S. Dominique.

et pour conclure, ils y attachent tant de prix qu'on doit craindre beaucoup de maux de leur détermination.

Indépendamment du dommage grave qu'ils causent ainsi au patrimoine royal de Votre Majesté, ils diminuent aussi et détruisent le majorat du Christ, parce que ces ports, îles et royaumes sont exposés à ce que * nombre de Chrétiens délaissent les fontaines d'eau vive de l'Évangile (qui seules désaltèrent et peuvent sauver les âmes), boivent l'eau trouble et mortifère de la doctrine de ces citernes rompues (1) et franchissent ces portes de l'enfer, comme firent frère Bernardo de Lemos et ses complices. Pour apporter quelque remède à ces dommages, l'archiduc Albert donna ordre exprès à l'amiral d'Aragon d'informer Votre Majesté et le Conseil royal des Indes de ces choses; le remède le plus convenable que puissent recevoir ces maux est que Votre Majesté donne ordre d'accomplir inviolablement ce que le comte de Lemos, président des Indes et tout le Conseil royal ont décidé : à savoir que les religieux devant partir cette année et ceux qui iront aux Philippines, Japon et Cambodge, principalement les Dominicains, à la charge et au compte de qui sont ces provinces, soient tant et tels que, comme vie et doctrine, ils puissent résister à ces assauts de l'enfer. Fol. 81 r°.

Le second avantage est l'augmentation du patrimoine royal de Votre Majesté. Il sera infiniment préférable que les drogues, les pierreries et les autres biens et produits de ces royaumes parviennent en Espagne par les mains des vassaux de * Votre Majesté et de ses ministres et non par d'autres. Fol. 81 v°.

Le troisième est de pouvoir occuper et nourrir toute la gent perdue, inutile et oisive du Mexique, du Pérou et des Philippines, qui seule est suffisante, et au-delà, sans envoyer de troupes d'Espagne. Le dommage que cette troupe cause partout où elle vit et les méfaits que l'on doit craindre de lui voir commettre, sont une raison suffisante pour l'envoyer faire ce voyage. De plus, il est certain que la nouveauté de ce déplacement et l'espérance qu'ils ont de le faire est actuellement ce qui maintient et conserve ces hommes en paix (2). Sur la facilité avec

(1) Cf. *Jérémie*, II, 13.

(2) Cette façon plus rapide qu'honorable de constituer des troupes coloniales était courante à cette époque. Le P. Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne, carme déchaussé, qui, en 1656, fut envoyé, ainsi que deux autres de ses confrères, par la cour pontificale pour ramener à l'obédience de Rome les chrétiens de Saint-Thomas exaspérés par la hauteur de leur

laquelle on peut acquérir ces profits en faisant cette expédition, je pourrais dire beaucoup; mais je m'en remets aux lettres de D. Luis Pérez Dasmariñas, de D. Francisco Tello de Guzmán et de D. Pedro Bravo de Acuña. Justement, puisqu'il y a lieu d'accomplir cette expédition, le moyen le plus propice à sa bonne réussite est de la faire avec peu de bruit et d'éclat, avec la plus grande discrétion et secret qu'il soit possible, les Castilas n'entrant pas désormais dans ces pays en conquérants, mais plutôt comme des colons. Le contraire serait chose lamen-
Fol. 82 r°. table car ces roy- * aumes persévéreraient dans leur idolâtrie et nos ennemis pourraient, avec raison, se rire de nous voyant que nous n'avons pu achever ce que nous avions entrepris avec tant de dépenses, puisqu'ils auraient les terres, mers et fleuves engraissés du sang et des os des Espagnols, s'enrichiraient de nos dépouilles, réjouis du crédit et de la renommée que nous aurions perdus. Et les rebelles des Flandres continueraient leurs vols, leurs larcins, et répandraient plus avant leurs erreurs et hérésies, les prêchant à ces populations misérables.

Cette expédition n'est pas moins convenable et juste pour le roi du Cambodge, car si le roi persévère en ses saints projets, il est équitable de l'aider et de l'appuyer, puisque grâce à cela toutes ces choses si grandes et tant de grands profits s'en suivront. Et s'il ne veut être chrétien, nous avons droit surabondant de lui demander satisfaction de tant de dépenses faites pour lui et de tant d'offenses reçues pour sa cause.

archevêque et de ses grands dignitaires, les Jésuites espagnols et portugais, s'exprime ainsi : « La Christianità, que vive nell' India soggetta alli Portughesi, si compone di trè sorti di gente. La prima di soldati venuti da Portugallo, quali chiamano Regnicoli. La seconda di Misticij nati dalli primi. La terza de' Schiavi convertiti alla Fede. Li primi, tolta la nobiltà, sono la feccia del Regno, per lo più inquieti, gravati di qualche delitto & esiliati da Europa. Li secondi mal'allevati, in sommo effeminati, i pieno di senso. Li terzi rozzi, incapaci, e fieri... » (Les chrétiens qui vivent dans les colonies portugaises de l'Inde sont de trois sortes. Les premiers sont les soldats venus de Portugal que l'on nomme Regnicoles; les seconds, les métis qui tirent leur origine des précédents; les troisièmes, les esclaves convertis à la foi. Les premiers, si l'on en excepte la noblesse, sont la lie du Portugal, gens la plupart séditieux, couverts de crimes et bannis de leur patrie. Les seconds sont mal élevés, efféminés au souverain degré et adonnés à tous les plaisirs des sens. Les troisièmes sont des gens grossiers, incapables et pleins de férocité). *Il viaggio all' Indie Orientali del Padre F. Vincenzo Maria di* S. CATHARINA DA SIENA, procurator gener. de' Carm. scalzi,... In Venetia, MDCLXXVIII, in-8°, Lib. II, cap. 18, p. 202-203.

§ IV. Fol. 82 v°.

L'état où est ce sujet en Espagne et ce qu'on demande instamment à Votre Majesté en ce Mémoire.

LE P. frère Diego de Soria, qui est maintenant évêque de Tagayan, ou Nouvelle-Ségovie, l'enseigne Miguel Jaque de los Rios et les capitaines Pedro Sevil et Pablo Garrucho donnèrent connaissance de tout ce que j'ai rapporté au Conseil royal des Indes, et il parut à ce Conseil, pour les raisons susdites, chose convenable de continuer cette expédition et d'achever ce qui avait été commencé. On nomma pour général le comte de Bailén. Le comte était connu et estimé comme homme d'entrailles compatissantes, point du tout cupide, très libéral et préservé par ces bons côtés des vilenies que l'ambition et l'avidité ont fait commettre en d'autres découvertes; aussi cette nomination et élection fut très bien reçue. L'exécution de cet ordre et projet a été différée jusqu'à maintenant, mais le comte de Bailén persévère dans * le dessein qu'il a de servir Dieu et Votre Fol. 83 r°. Majesté en ce voyage, et, certainement, ses dessein et persévérance semblent choses du ciel, car le comte étant le gentilhomme de grande noblesse et prudence qu'il est, possédant par sa condition tant d'honneurs et de dignités, sans héritier légitime pour lui succéder, bien qu'il soit encore en âge et en état d'en avoir un, laisse et néglige tout pour servir Votre Majesté dans cette expédition, sans céder sur aucun point bien que cela lui ait déjà valu mille inconvénients et embarras. En cette vue il a fait de grandes dépenses et diligences et sa prétention n'est pas vaine, parce que si même le gouverneur des Philippines, D. Pedro Bravo de Acuña, a bon succès à Ternate et construit une forteresse au Champa, — comme on le désire et espère, — le projet du comte d'entrer au Cambodge est en tout souhaitable pour maintenir ce que le gouverneur des Philippines aura commencé et récupérer ce qu'il aura perdu.

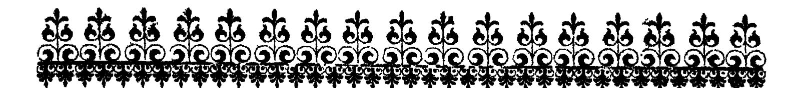
Les naturels du Cambodge se soutiennent par l'espérance où ils sont que Dieu leur fera cette grâce, et Votre Majesté cette faveur, et ils disent que l'Éléphant blanc qui naquit en leur

Fol. 83 v°. pays pronostique très sûrement * leur conversion et le baptême qu'ils désirent et espèrent recevoir. Le Conseil royal des Indes, et principalement le comte de Lemos, son président, souhaite du fond du cœur que Dieu conduise cette affaire comme très convenable à sa gloire et au service de Votre Majesté. Il a apporté et apporte en cette matière le zèle, l'esprit chrétien, la prudence, le soin avec lesquels il traite toutes les affaires de son ressort et toutes celles qui dépendent de sa charge, et les diligences qu'il fait et qu'il a faites pour mieux aboutir en la solution de celle-ci sont incroyables.

Donc, je supplie humblement

Votre Majesté de vouloir bien ordonner d'examiner ces choses et prendre à leur égard la résolution la plus propre à la gloire de Dieu et à son royal service. Que Notre-Seigneur garde Votre Majesté, augmente et conserve sa vie et ses états, ainsi que nous ses vassaux et toute la Chrétienté en avons besoin et le désirons, pour de nombreuses et heureuses années.

(.?.)



APPENDICE

P. 94, note 1. Ces *Relaçoẽs sumarias* ont pour auteur le « P. Presentado Fr. Antonio da Encarnação, leitor de vespera no Collegio de S. Thomas de Goa ». D'après elles, la « chrétienté » de Solor aurait été fondée en 1561 sur l'initiative de D. Fr. Jorge de Santa Luzia, premier évêque de Malaca. Le chap. II, fol. 23 r°, fort intéressant, traite « De Solor, & de suas terras, & Christiandades quando ao temporal, & do governo, & costumes da gente, principalmente dos nobres a quem os de mais seguem. » — La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire coté : O² k. 511.

P. 98. « Ils jouent au jeu du mail mais à cheval et non à pied comme en Castille ». C'est, veut bien me dire M. le colonel Gerini (1), le sport appelé *khlī* ou *tī khlī* à Siam, qui a toujours lieu à cheval et était anciennement en vogue, surtout à la cour. Voir aussi : *Siam-Torino 1911. Catalogo descrittivo della mostra siamese alla Esposizione internazionale delle industrie e del lavoro in Torino, 1911, compilato da* G. E. Gerini, commissario generale di Sua Maestà il Re del Siam... Turin, 1911, in-8°, p. 75, ou l'édition anglaise de ce curieux ouvrage : *Siam and its productions, arts, and manufactures. A descriptive catalogue of the Siamese section at the international Exhibition of industry and labour held in Turin april 29 — november 19, 1911..* Compiled by Colonel G. E. Gerini,... Hertford, 1912, in-8°, p. 72.

P. 99. « [Les religieux] se reconnaissent à leur tête rasée... »

(1) Je dois encore plusieurs notes à l'érudition de M. le colonel G. E. Gerini : je les ferais suivre des initiales G. E. G.

Ribadeneyra, *Historia de las Islas del Archipielago* (Barcelone, 1601), p. 175, est moins concis : « L'habit des religieux, dit-il, consiste en une pièce de toile jaune et carrée posée de telle manière que de la ceinture en bas, elle tombe comme une soutane, et de là en haut leur couvre les reins, l'épaule gauche et la poitrine, sauf le bras droit qui reste nu. Sur cette [robe de] toile, ils ont une écharpe d'étoffe jaune très large dont ils se ceignent, faisant un tour sur l'épaule gauche, de façon qu'elle produit l'effet d'une étole. Tous les religieux ont l'habitude de se raser avec un couteau pliant, et ils regardent comme très pieux de se raser très souvent en s'enlevant jusqu'aux sourcils. »

P. 100. « A l'entrée des chemins... les Cambodgiens dressent de hauts mâts, etc. » Il est probable qu'il s'agit ici des mâts qu'on appelle au Siam *sáu hông* « mâts *haṃsa* », et qu'on érige devant les temples ou monastères bouddhiques. Ils portent, au sommet, une figure dorée de *haṃsa* (cygne ou oie sacrée), surmontée, si le temple est sous le patronage royal, d'un parasol blanc ou doré à cinq ou sept étages (1). Mais jamais on ne voit de figure de *nāga* ou serpent à l'extrémité de ces mâts. Le *nāga* intervient seulement comme motif ornemental sur les *sīmā* ou bornes sacrées des pagodes. Comme celles-ci ont parfois la forme de piliers assez hauts surgissant à chaque angle de l'enceinte des temples, le P. de S. Antonio a peut-être confondu piliers et mâts, ou même seulement voulu parler des premiers. En effet, une tradition au Siam veut que ces mâts surmontés du *haṃsa* aient été imposés aux Siamois lors de la conquête pégouane du pays (1564), en signe de vasselage au Pégou (capitale *Haṃsāvatī*) dont l'oiseau *haṃsa* était l'emblème. S'il en a été réellement ainsi, il semble difficile d'admettre que dans un temps si court (c.-à-d. vers 1590) le Cambodge ait pu emprunter au Siam l'usage de semblables mâts.

Une autre raison en faveur de la thèse de piliers ou de bornes sacrées des temples nous est apportée par le P. de S. Antonio lui-même. Il note que les malfaiteurs qui se mettaient sous la sauvegarde de ces mâts (ou piliers) bénéficiaient du droit d'asile. Ceci est parfaitement exact pour les *sīmās* : quiconque se réfugiait sur le territoire limité par ces bornes, ne pouvait être poursuivi, ni arrêté — au moins provisoirement — surtout s'il

(1) « [Dans l'enceinte d'une pagode] s'élèvent... des mâts de pavillon, surmontés de cygnes dorés, avec un étendard découpé en forme de crocodile » Pallegoix, *Descr. du roy. thai ou Siam*, t. I, p. 65. (A. C.)

s'agissait de délits politiques. Le seul moyen pour lui d'échapper à la force publique était de prendre l'habit religieux dès qu'il avait franchi le lieu d'asile. Ce n'est pas à dire que l'histoire siamoise ne cite des exemples de violation du droit d'asile; mais même aujourd'hui à Siam, on ne peut s'emparer d'un criminel réfugié dans un temple qu'après consentement obtenu de l'autorité ecclésiastique compétente, en l'espèce le Ministère des Cultes. Une dernière raison, enfin, nous est donnée par le fait que le P. de S. Antonio appelle le *haṃsa* figuré sur les monnaies « coq » et non « serpent ». Voir plus bas, § V. Il semble donc que l'ornement que portaient les mâts dont on vient de parler n'était pas un *haṃsa*. (G. E. G.)

P. 100. « [Les] Juifs édifièrent Angkor... ainsi que les Juifs de l'Inde me le racontèrent. » Les Jésuites, selon PURCHAS, *Pilgrimes*, p. 559, admettaient que les Brahmanes n'existaient que depuis la dispersion des Israélites et que leurs livres trahissaient l'influence des Écritures. Il semble probable que les Juifs de l'Inde, en contant cette légende de la construction d'Angkor au P. de S. Antonio, pensèrent à la fois glorifier leur race et affermir une thèse chère aux religieux chrétiens.

P. 100. « Ce royaume a sa monnaie particulière d'or et d'argent... » Il est étonnant que PALLEGOIX ne donne point (ni dans son *Dictionnarium linguae Thai*, Paris, 1854, in-fol., ni dans l'édition revue par Mgr VEY, Bangkok, 1896, in-fol.) le mot bien connu de *p'hai* qui désigne un poids et une monnaie correspondant au quart de *füang*. C'est bien la *paye* de LA LOUBÈRE et le *pey* ou *p'hey* cambodgien — distinct toutefois du mot *p'hey* dans *mo-p'hey* = 20). Le *mi-pey* du P. de S. Antonio signifie, à mon avis, *mūy pey* (ou *p'hey*) =) un *p'hai*, et je pense qu'il commet une erreur en le faisant égal à un demi réal, c'est-à-dire à la moitié du *maiz* : c'est le *fon* (*füang*) qu'il envisageait et qu'il aurait dû mettre à sa place.

Quant au *maiz* (= 1 réal), c'est le *māṣa* ou *māṣaka* indien (monnaie et poids), le *mace* des Européens, qui correspond au *salüng* siamois, au *slong* ou *sling* cambodgien. Au temps d'Ayuddhyā, les marchands étrangers l'appelaient aussi *mayom*; c'est le *mayon* de LA LOUBÈRE et le *maïon* de DE CHAUMONT. Mais MANDELSLO, en 1637, lui donne le nom de *mase* (1), et comme

(1) Parlant de la monnaie de Siam, il dit : « Il y en a de trois espèces; savoirs des *ticals*, des *mases*, et des *foanghs*. Deux *foanghs* font une *mase*, et quatre *mases* font un tical, qui vaut environ trente sols monnoie de France. » *Voyages de Perse*, etc., Amsterdam, 1727, p. 329.

il ajoute que 4 *mases* (= 1 tical) valaient environ 30 sous de France, il s'ensuit que le *mase* en valait presque 7 1/2, c'est-à-dire à peu près 75 à 80 de nos centimes. Selon LA LOUBÈRE, en 1687, le tical siamois pesait un demi-écu et valait 37 sous 1/2.

Il paraît qu'en 1717 un réal était autant qu'un écu, ou 60 sous, ou 5 fr. 70 environ. Mais le P. de S. Antonio avait vraisemblablement en vue un réal de moindre valeur (1), car une monnaie valant 5 francs et plus n'a jamais existé au Cambodge. Il faudrait donc en conclure que notre auteur entendait parler d'une monnaie (*maiz*) d'or. Une de ces monnaies qui aurait été frappée dès le XVIIe siècle au Siam « pèse dix grains [à peu près 0 gr. 50] plus que notre demie pistole » (2). Le *mãs* d'or d'Achin ou Atjeh (N. de Sumatra), mentionné par le capitaine DAVIS en 1625, valait 9 pence 1/2 d'Angleterre, et pesait, paraît-il, « 9 grains troy » [0 gr. 585 environ]. Le capitaine HAMILTON, en 1719, d'autre part, note à Djohore (extrémité S. de la presqu'île malaise), la présence d'un *macie* (*mãs*) d'or, qui valait « about 3 s. 6 d. sterling » (3), ou à peu près 4 fr. 40. Cependant, il ne semble pas qu'on ait jamais frappé de monnaie d'or au Cambodge : les plus anciens spécimens connus sont d'argent et ont constamment le même poids qu'un *füang* siamois, c'est-à-dire près de 1 gr. 90. Ceci est d'ailleurs confirmé par le passage suivant qui date, selon toute apparence, du milieu du XVIIe siècle : « La monnoie... du roi de Camboie est d'argent. Elle pèse trente-deux grains [± 2 gr.]. Ce prince n'en fait jamais battre de plus haute; et quoiqu'il ait quantité d'or dans ses états, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en monnoie. Mais il fait battre aussi une monnoie de cuivre, qui sert apparemment de modèle au roi de Bantam, et aux rois des Moluques, car ils n'en ont que de la même forme et de la même matière. » (4).

Le capitaine HAMILTON, en 1720, s'exprime ainsi : « In Cambodia their only coin is *galls*, a small piece of coarse silver with characters on one side. Its value is 4 d. sterling (5). » MIL-

(1) Voici l'article du *Thrésor* de OUDIN à propos de la monnaie dite *réal* : « Real moneda, *vne realle monnoye qui vaut cinq sols de France. Ils appellent en Espagne des reales de plusieurs prix, comme* real de dos, *qui est la realle de dix sols.* Real de quatro, *celle de vingt sols,* Real de ocho, *la realle de quarante sols.* » (A. C.)

(2) *Histoire générale des voyages,* Paris, 1752, t. X, p. 324.

(3) PINKERTON, *Collection of voyages,* vol. VIII, p. 522.

(4) *Hist. génér. des Voy.*, loc. cit.

(5) PINKERTON, *op. cit.*, vol. VIII, p. 522.

BURN répète ce passage presque mot à mot en 1825 : « The *gall*, a small piece of silver, worth about fourpence, with characters on one side, is the only coin of the country » (1). Dans ces deux passages, il semble être question d'une monnaie plus petite (évidemment la moitié du *mās*), appelée *gall*, soit de *kāl* « tigre », ou de *kol* « souche ». Bien entendu, ce mot *gall* n'a rien de commun avec *tical*.

En résumant les informations ci-dessus, on obtient la série suivante des monnaies ayant eu cours au Cambodge aux XVIe et XVIIe siècles :

1. ARGENT : *gall* pesant 32 grains (± 1 gr. 60), donc 1 *füang*, valeur 4 pence, ou, environ, 0 fr. 40.

2. CUIVRE : monnaie valant le quart de la précédente, et, par suite, répondant au *p'hai* ou *pey*.

Et la table du P. de S. Antonio pourrait être reconstituée ainsi :

MONNAIES D'ARGENT.

1. *Maiz* = *mās* = 1 *salüng*; poids : 3 gr. 80; valeur 0 fr. 80.
2. *Fong* = *füang* = *gall*; poids : 1 gr. 90 ; valeur : 0 fr. 40.

MONNAIES DE CUIVRE (ARGENTÉ ?)

3. *Mi-pey* = *mūy pei* = 1 *p'hai*; valeur 0 fr. 10.

On pourrait peut-être ajouter, à la liste de ces monnaies, — s'il est assez ancien, — le :

4. *Pê* ou *prak pê*, de Battambang, etc.; poids : 1 gr. 15 ; valeur 0 fr. 05.

Il est probable qu'aux XVIe et XVIIe siècles, les poids et monnaies en usage au Cambodge, étaient, en raison de ses relations de dépendance vis-à-vis du Siam, semblables à ceux de ce pays.

Passons maintenant aux emblèmes représentés sur les monnaies anciennes du Cambodge.

« Les empreintes [de ces monnaies] sont un *coq*, un *serpent*, un *cœur* avec une *fleur* au milieu. » Par *coq*, on doit entendre le *haṃsa* (oie, cygne, flamant), représenté sur tous les spécimens de monnaies cambodgiennes que j'ai pu voir, depuis une pièce que les indigènes font remonter au temps de la capitale Lovêk, jusqu'à celles du XIXe siècle, et même aux plus modernes (*Prak*

(1) *Oriental Commerce*, p. 438.

prasàt) frappées d'après des modèles européens, en 1847, par le roi Ang Duong. Le *hamsa* y est toujours figuré *passant à droite* (au rebours du *hamsa* pégouan, toujours tourné à gauche); il tient en son bec, tantôt un rameau, tantôt un bouquet ou un thyrse de fleurs. On peut voir une de ces monnaies du XVIIe siècle dans la pl. 3 (coin gauche, en bas), faisant face à la p. 320 du t. X de l'*Histoire générale des Voyages* (Paris, 1752), citée plus haut (1). Dans la même planche (coin droit, en bas), se trouve une monnaie de cuivre du Cambodge, percée d'un trou carré, avec légende en caractères chinois gravés sur le *verso*. Ce sont, à mon avis, les deux plus anciennes figurations de monnaies cambodgiennes qui existent. Je pense qu'elles ont été tirées de Tavernier; il serait intéressant de rechercher les originaux au Cabinet des Médailles et dans les autres collections numismatiques de Paris (2).

Quant aux autres empreintes (une *fleur* et un *cœur*), il semble qu'elles peuvent s'expliquer par la fleur que le *hamsa* tient parfois dans son bec, et par un lotus (assez semblable à un cœur) qui se trouvait sans doute figuré sur quelques-unes de ces monnaies. Je n'en ai d'ailleurs jamais vu de pareilles. A l'égard du *serpent*, si cet animal a jamais paru sur les monnaies du Cambodge, ce doit être sous la forme de *Khrut* (*Garuḍa*). Ce *khrut* était peut-être représenté, sur l'avers de la pièce, saisissant le *nāga* ou serpent mythique, ainsi que cela se voit souvent. C'est la seule explication qui me paraisse raisonnable. Au reste, je ne connais de monnaies portant pareille empreinte ni au Siam, ni au Cambodge. Il n'y en avait qu'à Ténasserim et au Pégou, et il faudrait admettre que nombre de celles-ci ayant été importées au Cambodge, le P. de S. Antonio ou son informateur les eût crues d'origine cambodgienne.

Je remarquē que Christoval de Jaque (en COMPANS, *Arch. des voy.*, t. I, p. 278), donne tout à fait la même description des empreintes des monnaies cambodgiennes de son temps (1606) : il est évident qu'il a copié S. Antonio, ou bien que sa relation est apocryphe comme vous paraissez le penser. (G. E. G.)

P. 102. « Canarins... » Cette expression signifie proprement

(1) Dans le chapitre intitulé : « *Monnoies, ou diverses sortes de pièces métalliques, de coquilles et d'amandes, qui passent pour monnoies dans toute l'Asie* », p. 317 et suiv.

(2) Je m'occupe actuellement de cette recherche qui jusqu'à présent n'a pas abouti. (A. C.)

« habitants de Kanara », mais fut appliquée par les Portugais à la population de Goa, quoique cette localité soit dans le Konkan, et la langue du peuple le koṅkanī. Cf. KERN, éd. de l'*Itinerario* de LINSCHOTEN, t. I, p. 121, note 2.

P. 102. « Un éléphant blanc naquit en ce royaume, chose rare et très désirée... ». « On a fait croire, dit PALLEGOIX, *Descript. du roy. thai ou Siam*, t. I, p. 152, que les Siamois honoraient l'éléphant blanc comme un Dieu (1); c'est une erreur... Mais comme d'après leur système de métempsycose, les Buddhas dans leurs générations seront nécessairement singes blancs, moineaux blancs, éléphans blancs, ils ont de grands égards pour tous les animaux albinos et surtout pour l'éléphant blanc. Ils croient qu'il est animé par quelque héros ou grand roi qui deviendra un jour Buddha, et qu'il porte bonheur au pays qui le possède. De là vient que dès les anciens temps, les rois de Siam ont toujours fait rechercher les éléphants blancs et les ont traités avec beaucoup d'honneur (2). »

Sur la capture et la garde d'un éléphant blanc (expédition à la capitale du Siam, réception par le roi et tous les dignitaires, logement, nourriture, ornements, soins en cas de maladie, etc.), PALLEGOIX donne aux pp. 152-153 de son ouvrage nombre de détails précis. MOURA, *Le Roy. du Cambodge*, t. I, p. 103-108, raconte la capture et l'envoi à Phnom-Pénh d'un éléphant blanc.

Dans l'Archipel indien, le buffle blanc est regardé comme d'origine surnaturelle ; on ne l'emploie que comme animal de trait ou de charge et on ne l'abat jamais; d'ailleurs sa chair passe pour malsaine. Cf. WILKEN, *Albino's in den Indischen Archipel*, dans *De verspreide Geschriften van* Prof. Dr G. A. WILKEN, ... t. IV, p. 279, note 37.

P. 109. « Sur la porte principale de ce couvent, le glorieux docteur était peint et ... aussi ... le gouverneur Gómez Pérez... ». « En la plus grande salle [du palais] se voyent les pourtraicts de tous les Viceroys qui ont esté depuis le premier voyage des Indes. Et au porche de dehors se voyent poinctes

(1) Par exemple, LINSCHOTEN, *Navigation*, p. 87 : « Il s'en trouve aussi grande multitude [d'éléphants] au Royaume de Sian, là où le peuple adore solennellement un Elephant blanc, comme le tenant pour le Roy des autres. » (A. C.)

(2) Les rois du Pégou de même : « Et selon que racontent les Portugais qui negocient la iournellement, le Roy de *Pegu* a un Elephant blanc qu'il tient estre sainct & l'adore. » LINSCHOTEN, *Navig.*, p. 31.

toutes les navires qui sont arrivées de Portugal depuis la conqueste des Indes, avec leurs noms, le temps de leurs voyages, & l'histoire des Chefs et Capitaines, & croissent annuellement ces peintures par la venue de nouveaux navires ». LINSCHOTEN, *Navig.*, p. 66.

P. 112. « Sergent-major ». Sans doute ici le chef militaire qui aux Indes espagnoles avait le commandement immédiatement après le gouverneur ou lieutenant du roi. COVARRUBIAS OROZCO (*Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, 1611, in-fol., s. v.) dit seulement que « Sargento, es nombre militar, vocablo Frances, vale sirviente, pero està usurpado por un oficio en la milicia honrado, y el de Sargento mayor lo es mucho. »

Ce titre, emprunté aux Portugais, était donné par les Hollandais, au XVIIe siècle, au commandant de la garnison de Batavia. Cf. *Priangan. De Preanger-Regentschappen onder het Nederlandsch Bestuur tot 1811*. Door Dr. F. DE HAAN, ... (Batavia, 1910-1912, 4 vol. in-8°), t. I, p. 16, et note 1.

P. 116, note. « On conserve à la Bibliothèque Vaticane une lettre du roi du Tonkin gravée sur une plaque d'argent... » Cette lettre, que j'ai signalée pour la première fois (1), vient d'être publiée et traduite par le P. L. CADIÈRE dans le *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1912, 2e livr., pp. 198-210, sous le titre suivant : *Une lettre du roi du Tonkin au pape.*

P. 121. « Un Indien... portait un bracelet d'or... garni d'os de caïman... ». M. Gustave JULIEN, administrateur en chef des colonies à Madagascar, dont la compétence en tout ce qui touche à la vie malgache est si connue, veut bien me dire que dans toutes les tribus de Madagascar, plus particulièrement dans celles du centre (Merina), de l'ouest (Sakalava) et du sud (Bara Masikuru; Mahafali, Tandrui), les dents de crocodile sont employées à la confection des amulettes (*údi*, *úli*, *aúli*).

Avant la conversion officielle des Hovas au christianisme (1869), dans les cérémonies publiques de la circoncision, les gardiens des idoles (*sárupi*) portaient des dents de crocodiles dans leurs ornements rituels.

Les rois (*ampandzáka*) renferment dans de grosses dents de crocodiles leurs reliques dynastiques (*dzini*) composées d'ongles,

(1) Dans mes *Notes sur les sources européennes de l'histoire de l'Indochine* (*Bull. de la Comm. arch. de l'Indochine*, 1911, p. 82).

dents, cheveux, phalanges provenant du corps de leurs ancêtres.

P. 127. « Gallinato... n'étant ni roi ni marié avec la fille du roi du Cambodge, comme on le raconte faussement en Castille. » J'ai dit ailleurs que Gallinato fut un instant très populaire en Espagne pour cette expédition du Cambodge qui déchaîna contre lui les haines aux Philippines; le mariage de Belloso avec la sœur du roi du Cambodge, les exploits de Blas Ruíz lui furent attribués ; on conta même qu'il était devenu roi du Cambodge et sa gloire fut mise au théâtre. Cf. A. CABATON, *L'Espagne en Indo-Chine à la fin du* XVI[e] *siècle*, dans la *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1913, 1[er] trimestre, p. 103.

P. 143-145. « Description du royaume de Siam. » Cette description du Siam se rapporte aux dernières années du règne de Narĕçr [= skr. *nāreçvara*] (surnommé le « Roi Noir »), qui comprend la période 1590-1605, les dates 1579-94 des Annales siamoises étant erronées. (G. E. G.)

P. 143. « Le fleuve Gart ». Voir ma note précédente (p. 143). Il ressort évidemment du contexte ici que l'auteur entend par ce nom le fleuve *Mê Nam*, puisqu'il dit que « à 40 lieues au-dessus est la ville de *Sian* où est le cour du royaume » (c.-à-d. Ayuddhyā). Quarante lieues est à peu près la distance de cette capitale à la mer. Il faut donc en conclure ou que l'auteur a confondu le Mê Nam et la rivière de Krat, ou que *Gart* est la mauvaise transcription de quelque nom de localité près de l'embouchure du Mê Nam. On pourrait observer à ce propos que Mendez Pinto fait déboucher erronément le Mê Nam par la barre de Kin, lieu qui se trouve bien plus bas, sur la côte occidentale du golfe de Siam (1) ; et qu'ailleurs il mentionne un certain *Mompollacota* près de l'embouchure du fleuve de Siam (2), qui n'est autre que *Bāng Plāt Kot*, à l'entrée du canal du même nom, où les Hollandais édifièrent plus tard la loge avec le petit fort qu'ils appelèrent Amsterdam. Cet endroit se trouve sur la rive droite du Mê Nam, à quelques milles seulement de son entrée dans la mer. Il n'est donc pas tout à fait improbable que ces toponymes (*Kui* et *Kot*, ou *Plā Kot*) n'entrent pour quelque chose dans la désignation *Gart* adoptée

(1) *O... rio... mãy das agoas* [donc le *Mê Nam*, « mère des eaux »]... tem sua entrada no mar ... *pela barra de Cuy* » (*Peregrinaçaoës*, Lisbonne, 1829, t. I, p. 352). Et ailleurs encore : « *hum destes* [*rios*]... *vay sayr no reyno Sornau* (*a que o vulgar chama Sião*) *pella barra de Cuy* » (op. cit., t. II, pp. 15-16).

(2) Op. cit., t. I, p. 173 : « *Mompollacota na barra do rio de Siaõ.* »

par notre auteur. En tout cas, il n'y a point de doute que par *Gart*, l'auteur avait bien en vue le Mê Nam, ce qui est encore mis en évidence par le fait qu'à son dire — parfaitement exact, d'ailleurs — le fleuve entoure la capitale. (G. E. G.)

P. 144. « Il [le palais royal] comprend quatre corps de bâtiments, quatre tours, de nombreux monastères... » Il s'agit des édifices compris dans l'enceinte du palais, parmi lesquels il y avait quatre *prāsāds* (1) ou salles d'audience (les tours de l'auteur), les temples bouddhiques Çri Sanp'het (skr. *Sarvaja*, *Sarvavid*) — le temple royal, — et Maṅgala Bop'hitr (skr. *Pavitra*), avec leurs nombreux *chaityas* et *dagobas* (varelles), les appartements privés du roi, le trésor, le tribunal supérieur, l'arsenal, les magasins, etc. (G. E. G.)

P. 144. « Les fenêtres et les portes sont d'ébène. » Pas d'ébène, mais de bois enduit de laque ou vernis noir, avec des dorures, ce qui pouvait laisser croire que ce bois était de l'ébène. (G.E.G.)

P. 144. « La pagode du roi est dédiée au soleil... En cette pagode sont les dieux.., et le dieu du sommeil », etc. La pagode royale, ou *Wat Çrī Sanp'het* (« Monastère du glorieux Omniscient », c.-à-d. du Bouddha) était, ainsi que le nom l'indique, un temple bouddhique. Indépendamment de nombreuses statues du Bouddha de diverses grandeurs et attitudes, et de ses principaux disciples, elle ne contenait que 550 statuettes représentant le Bouddha dans ses existences légendaires, d'après les *Jātakas* ou histoires tirées des naissances antérieures, fondues en 1444, et quelques figures çivaïtes (taureau, lion, etc.) rapportées d'Angkor Thom lors de la prise de cette capitale du Cambodge, en 1421 environ. Par « dieu du sommeil » notre auteur envisage évidemment un Bouddha couché. « L'image du soleil,... toute d'argent » avec un trou sur la tête par où l'on versait de l'eau qui sortait en bas et que « les Siamois regardent comme de l'eau bénite », n'était vraisemblablement pas un liṅga, ou une statue çivaïte, mais plutôt une statue du Bouddha sur laquelle on répandait chaque année, suivant la coutume encore pratiquée aujourd'hui, de l'eau qui, recueillie, servait aux ablutions (2).

(1) Du skr. *prāsāda,* temple ou tour servant à des usages religieux. Aujourd'hui les Khmèrs appellent *prasàt* les anciens temples brahmanistes ou bouddhistes abandonnés. (A. C.)

(2) Au Cambodge cette cérémonie dite *Sraṅ Práḥ* « acte de baigner le Saint », a lieu une fois par an ; elle consiste à verser de l'eau parfumée sur des statuettes du Bouddha rangées sur une table, et à recueil-

Il n'y avait pas de temples brahmaniques dans l'enceinte du palais royal. (G. E. G.)

P. 145. « [Les éléphants royaux] ont des couvertures de velours, dorment sur des matelas de satin et boivent dans des *calones*, ou bassins d'argent ». Les éléphants royaux, surtout ceux qui étaient logés dans les écuries situées dans l'enceinte du palais, étaient certes fastueusement traités. Chacun avait son logis séparé, on les soignait fort bien, et quand ils devaient sortir on les caparaçonnait de velours et de harnachements brodés et dorés; mais quant à dormir sur des matelas c'est une exagération. Les éléphants royaux ont les deux pieds de droite attachés au moyen de liens de rotin à des piliers de bois peints en rouge, et dorment — comme tous les éléphants — debout. On leur donnait parfois, c'est chose avérée, à boire — surtout aux éléphants blancs — dans des bassins d'argent. Mandelslo dit même (en 1639) qu'on les faisait « servir dans de la vaisselle d'or » (1). J'ai expliqué (v. plus haut, p. 145, note 1) le mot *calone* par le siamois *kala-ōm* « pot à puiser », « bassin », qui pourrait lui-même être rapproché du skr. *kalaça* (pāli *kalasa, kalasaṃ*) = pot à eau, cuvette. (G. E. G.)

P. 145. « Il y a de longues années que les rois de Siam ont dans leur cour et port des Portugais ». On pourra consulter à ce sujet : 1. MENDEZ PINTO. Il parle de Domingos de Seixas qui, en 1540, avait vingt-trois ans de séjour au Siam; il ne lui était pas permis de quitter le pays quoiqu'il fût devenu général de l'armée. Quatorze Portugais étaient avec lui. Ils purent tous quitter le Siam vers 1540 ou 1541. De Seixas passe pour avoir écrit une relation de ses aventures au Siam qui aurait

lir cette eau qui passe pour être douée d'effets très salutaires. J'ai eu l'occasion de voir cette fête, qui a lieu le 3e jour du 1er mois, à Chak Ang Kè, sur la rive droite du Tonlé Knong (branche du Mékhong), non loin de Phnom-Pénh, ainsi que les Cambodgiens de tout âge, hommes, femmes et enfants, s'y rendant en foule et en habits de gala. (A. C.)

(1) *Voyage de Perse*, etc., Amsterdam, 1727, p. 321. — L'éléphant blanc, dit PALLEGOIX, *op. cit.*, p. 153, « est conduit en grande pompe à son écurie ou plutôt à son palais, où il trouve une cour nombreuse, des officiers et des esclaves empressés a le servir dans de la vaisselle d'or et d'argent. Les gâteaux, les cannes à sucre, les bananes et d'autres fruits délicieux avec des herbes choisies lui sont fournis a foison. On garnit ses dents de plusieurs anneaux d'or, on met sur sa tête un espèce de diadème, on se prosterne devant lui comme devant les mandarins. Lorsqu'il va au bain, un officier étend sur sa tête un grand parasol rouge, un autre frappe de la cymbale pour qu'on laisse place à sa seigneurie, et quelques douzaines d'esclaves lui font cortège... ». (A. C.)

paru à Lisbonne vers 1550 (1). PINTO assure que d'autres Portugais encore combattirent dans l'armée siamoise. — 2. LOPEZ DE CASTANHEDA dit que Duarte Coelho et Antonio de Miranda furent les deux premiers marchands portugais qui se rendirent au Siam ; c'était entre 1516 et 1518. — 3. MANOEL DE FARIA Y SOUZA dans son *Asia Portugueza*, raconte que plusieurs Portugais firent campagne au Siam avec et contre les Pégouo-Birmans jusqu'en 1640 environ.

Mes notes et recherches me permettent encore de citer les missionnaires suivants, ayant séjourné au Siam :

1594-1600. — DE MOTTA, dominicain, Portugais (2).

Sept. 1606. — Balthazar SEQUEIRA, jésuite, fonde une mission catholique à Siam, et demeure quelque temps dans la capitale.

Vers 1610. — ANDRÉ, franciscain.

1616. — Ferdinand AB ANNUNTIATIONE, jésuite ?

1619. — Pedro MOREGION et Antoine François CARDIM, jésuites, Portugais (3).

1621. — Dominicains et cordeliers s'établissent au Siam.

Vers 1624. — Giulio Cesare MARGICO, jésuite, séjourne plusieurs années au Siam.

Vers 1629-30. — Antonio CARDIM, jésuite, Portugais. V. plus haut.

1639. — Deux PP. dominicains fondent une église à Ayuddhyā.

15 février 1643. — Les PP. jésuites G. F. MARINI, Italien, et Manuel CARDOSO, Portugais, arrivent à la capitale du Siam et y demeurent quelque temps.

1655. — Thomas VALGUARNERO, jésuite, Italien, passe au Siam où il reste de longues années.

1659. — Giovanni CARDOSO, jésuite, Italien, s'établit au Siam en vue d'y séjourner.

(1) M. le professeur David LOPÈS qui a eu l'obligeance de faire, à ma demande, quelques recherches à Lisbonne, n'a trouvé trace ni à la Bibliothèque nationale, ni à celle de l'Académie des Sciences, de cet auteur dont on ne trouve pas davantage le nom dans le *Diccionario bibliographico portuguez* d'Innocencio Francisco DA SILVA, ni la *Bibliotheca lusitana* de BARBOSA MACHADO. (A. C.)

(2) Le Jorge da Mota de CACEGAS (V. p. 145, note 3). M. Hugh CLIFFORD, dans son estimable *Further India* (Londres, 1904, in-8°, p. 98), note, sans donner de référence, que vers 1585 « a *Frenchman*, Père George La Mothe of the Order of St. Dominic, went to Cochin-China in the company of a Portuguese missionary named Fonseca ». (A. C.)

(3) Voir François CARDIM, *Relation de la province du Japon*, etc., Paris, 1646. Il s'y trouve, sur le Siam, des notices aussi précises qu'intéressantes.

1659-1665. — Giovanni Maria Leria, jésuite, Italien, s'établit au Siam. (G. E. G.)

P. 145. — « Le roi de Siam... envoya à Luçon des ambassadeurs au Gouverneur des Philippines... » Les *Annales siamoises*, dont la valeur historique est presque nulle, ne mentionnent aucune ambassade étrangère au Siam, ou envoyée par le Siam à l'étranger jusqu'en 1660 environ ; et même à partir de ce temps les *Annales* sont très incomplètes sur les relations avec l'extérieur. (G. E. G.)

P. 146. — « Ils ne lui firent pas la zombaye. » Voici d'après le P. Tachard (*Voyage de Siam des Pères jésuites, envoyez par le Roy aux Indes et à la Chine*, Paris, 1686, in-4°, pp. 215-216), le cérémonial observé par les ambassadeurs qui paraissent devant le roi de Siam : « Dés qu'on ouvre la porte de la cour, l'Ambassadeur paroît prosterné avec les Interprètes de sa nation, & le Gentilhomme ordinaire qui sert dans cette occasion de Maître des Cérémonies. Ils font tous ensemble devant le Roy la zombaye, qui est une profonde inclination, & se traînent ensuite lentement sur les genoux & sur les mains jusques au milieu de la cour. Alors en se levant trois fois sur les genoux les mains jointes au-dessus de la tête, ils se courbent & frappent autant de fois la terre de leur front. Aprés quoy ils continuënt à se traîner comme auparavant jusques à ce qu'ils arrivent à un escalier qui est entre les deux salles où les Grands sont prosternez, & là aprés avoir fait la zombaye, l'Ambassadeur attend que le Roy luy fasse l'honneur de lui parler ».

M. de Chaumont, envoyé en ambassade auprès du roi de Siam par Louis XIV en 1685, refusa de faire les prosternations habituelles, et fut le premier ambassadeur qui parut debout devant lui.

P. 149. « Les Philippines, ... on les nomme ainsi en l'honneur du roi D. Philippe II. » Tout l'excellent article *Tandaya ó Kandaya*, de M. Jaime C. de Veyra, paru dans la *Cultura filipina* (Manille, mars 1912, n° 12), est à lire à ce sujet ; en voici les grandes lignes : « Quelle île, ou quelles îles reçurent le nom de Philippines? Est-ce Leyte? ou Sámar? Qui les appela Philippines?» Presque tous les auteurs, et Pardo de Tavera en tête, répètent : le nom de Philippine (Filipina) fut donné par Villalobos (1)

(1) López de Villalobos fut nommé par le vice-roi de la Nouvelle-Espagne commandant de l'escadre qu'il envoyait faire un voyage semblable au Ponant, c'est-à-dire dans l'archipel Malais. La flotte quitta le port de Natividad

à Leyte au cours de son expédition, en 1543. Retana lui-même écrit : « *Filipina*, nom que Villalobos donna à l'île de Leyte. » L'éditeur des *Doc. inéd. de Ultramar*, pense que ce fut pour rendre hommage au Prince qu'on donna aux îles, dont la principale était Abuyo (= Leyte), le nom de « Felipinas ». Descalante, en sa relation publiée dans les *Doc. inéd. de Ultramar*, dit qu'on désigna *des îles* où l'on était allé par le nom de *Felipinas* « en l'honneur de notre fortuné Prince ». Enfin, le P. Pastells, S. J. (*The Philippine Islands*, t. XII, p. 179), assure que le nom de « Philipinas » fut attribué aux îles par Villalobos et confirmé par Philippe II en un décret de Valladolid, daté du 24 septembre 1559, et adressé au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, D. Luis de Velasco. Après avoir examiné toutes ces opinions, M. C. de Veyra nie l'existence du décret précédent et conclut que « le nom de Filipinas, ou mieux de Felipinas, adopté par les gens de Villalobos, fut donné simultanément à Leyte et à Sámar, non spécialement à Leyte, et par extension à l'archipel entier. »

P. 151, l. 26. « Cette intéressante note... ». Il s'agit ici de la note 112, p. 468 des *Sucesos*, et non de ce qui précède.

P. 153. « L'herbe *chamaysa* ... » D'ARGENSOLA, *Histoire de la Conquête des Isles Moluques* t. I, p. 150, rapporte une légende analogue : « Ces isles produisent plusieurs choses extraordinaires, entre lesquelles on peut justement mettre un certain arbre grand & large, qui a une propriété surprenante, savoir que si quelcun se couche dessous du côté de l'Occident, l'ombre de l'arbre est capable de lui causer la mort, à moins qu'il ne se relève promptement pour aller se mettre du côté opposé vers l'Orient, où l'ombre du même arbre, à peu de distance d'un lieu à l'autre, est l'antidote contre le venin de la premiére. »

P. 158. « Juan de Castro et Miguel de Benavides furent les premiers religieux espagnols qui entrèrent en Chine. » Bien avant 1590, époque du voyage en Chine du P. de Benavides, M. Henri CORDIER note que dès 1379 François de Podio, surnommé Catalan, fut envoyé en Chine comme légat apostolique avec douze compagnons, mais on n'entendit plus jamais parler

le 1er novembre 1542, arriva à Mindanao le 2 février de l'année suivante. Après toute espèce de tribulations causées par les Portugais qui l'empêchèrent de coloniser l'île de Sarangáni, Villalobos se rendit à Cebú, puis à Tidore, ses vivres étant tout à fait épuisés. Il y parvint le 24 avril 1544, reçu en ennemi par les Portugais, Villalobos, en désespoir de cause, se décida à rentrer en Espagne; mais vaincu par la maladie, il mourut à Amboine, en 1546, assisté par celui qui devait être saint François-Xavier.

d'eux; qu'en 1579 les PP. Pedro d'Alfaro, gardien des Philippines, né à Séville, et Augustin de Tordesillas, franciscains observantins, s'y rendirent aussi. Cf. *Les voyages en Asie au* XIV[e] *siècle du bienheureux Odoric de Pordenone,* ... publiés ... par Henri CORDIER, ... (Paris, 1891, gr. in-8°), *Introduction*, p. XXI; Henri CORDIER, *Bibliotheca Sinica*, 2[e] éd., col. 2063.

P. 158. « Les îles Siquama et Azuma. » Shikoku (Xicou, Xicoco, Xicocu, etc. : des vieilles cartes), une des quatre îles du Japon? Azuma est le nom donné aux provinces orientales du Japon.

P. 163. Pêcheries de Perles de Hainan; palais du roi de Chine. « La pêche des perles est si abondante dans cette isle, que l'An mil six cents on y en pêcha selon les ordres du Roi quinze cents * Arrobes. Cela ne paroîtra pas incroiable à quiconque saura qu'un peu auparavant on avoit assemblé en quatre mois de temps dix sept cents barques à rames pour cette pêche, & que chacune étoit obligée de fournir, un *pic* de perles qui est cinq *Arrobes*, jusques à ce qu'on en eût assemblé une quantité suffisante pour rebâtir quelques appartemens Roiaux du Palais, qui étoient ruinez. Ce Roi les fit donc refaire, faisant couvrir entiérement les murailles & les planchers de rangs de perles, & d'oiseaux, d'animaux, de fruits & de fleurs, de la même matiére précieuse, sur un fond de lames d'or. La preuve de ce fait se trouve dans un écrit autentique qu'on en fit faire expressément, parce que comme cela pouvoit aisément paroître fabuleux, on voulut en autoriser le recit par un tel acte. »

* « L'Arrobe pese vingt-cinq livres : ainsi les 1500. Arrobes devoient faire 37500. livres de perles, ce qui est prodigieux. » D'ARGENSOLA, *Hist. de la Conq. des Iles Moluques*, t. II, p. 249.

P. 165. « Poisson de merveilleuse nature. » « Les Conimbres (1) au lib. 1 de la génération, & de la corrupt. quest. 17 a. I. nous déclarent qu'il y a un animal semblable à un chien dans l'Isle de *Gotum* qui est dans le Iappon, ou bien à un loup, comme

(1) *Conimbricenses,* dans le texte latin original. Il s'agit du célèbre commentaire d'Aristote rédigé par les Jésuites de Coïmbre à la fin du XVI[e] siècle. Cet ouvrage, souvent réimprimé, porte le titre suivant : *Commentarii Collegii Conimbricensis societatis Jesu, in duos libros de generatione et corruptione, Aristotelis Stagiratæ...* Lugduni, M.DCXIII, 1 vol. in-4°. [p. 2 :] *Excudantur hi Commentarij in duos libros de Generatione, & Corruptione. 24 septembris, 1592.* ANTONIUS DE MENDOÇA. IACOBUS DE SOUSA. MARCUS TEIXEYRA.

Voici, en entier, d'après cette édition, p. 134-135, le passage utilisé par Kircher, sûrement emprunté par les Jésuites de Coïmbre aux *Litteræ*

disent quelques autres, lequel prend sa naissance sur la terre, & y vit jusques à un certain temps déterminé par la nature, auquel il commence de fréquenter la mer, & de s'accoustumer si fort à nager & à vivre dans les eaux, qu'il se change tout à fait en poisson ; de sorte qu'il en porte mesme la forme et figure. » *La Chine d'Athanase* KIRCHER, ... Trad. par F. S. DALQUIÉ, Amsterdam, 1670, in-fol., p. 269.

P. 169. « *Flos sanctorum* de Villegas. » Un *Flos sanctorum*, imprimé par German Galharde, est cité, sans plus de détails, dans le *Catalogo dos livros que se prohiben nestes reinos*, Lisbonne, 1581, p. 19. Il n'a cessé d'être mentionné dans les nombreux *Indices Expurgatorios* publiés en Espagne et en Portugal, jusqu'au dernier qui parut en 1790. Cf. Innocencio Francisco DA SILVA, *Diccionario bibliographico portuguez*, t. II, p. 307.

P. 177. Le Capuchon, dit Le Gentil (*Voyages dans les mers de l'Inde*, Paris, 1779, t. I, p. 666), est l'entrée de la baie de Trinquenale.

P. 178. « Fruits d'épine », dans le texte *fruta de espino* (en portugais *fruta d'espinho*), non dourians (cf. n. 1), mais oranges, citrons, grenades. Il faut donc traduire : « fruit d'épine : citrons, limons, oranges douces, aigres, aigres-douces, etc. »

P. 179. Sur les pêcheries de perles de Manar, voir l'*Oriente conquistado a Jesu Christo pelos padres da Companha de Jesus, da Provincia de Goa* ... pelo P. Francisco DE SOUSA,... Lisboa, 1710, 2 vol. in-fol.

P. 183. « Les portes de l'église étaient faites d'un bois extraordinaire ... » La légende de saint Thomas et du tronc d'arbre qui obstruait l'embouchure de la ville de Meliapour est racontée tout au long dans l'*Histoire de la navigation de Iean Hugues de*

annuæ de leurs confrères du Japon « Quæstio XVII : An corruptio vnius sit alterius generatio. Articulus I. Argumenta, quæ pro parte negatiua afferi possunt... 3. Argum. Animal quod ex terrestri sit aquatile. « Ad hæc, certum est, apud Iapones, in insula quam Gotum vocant, animal quoddam esse, corporis magnitudine & figura simile cani, vel vt alij narrant, lupo. Quod primò quidem in terra viuit, deinde certo tempore mare incipit frequentare, in eóque se natatu assiduo exercens paulatim efformatur in piscem ; ac tandem membris iam in piscis figuram compositis pelago se dat, sitque marina bellua, vna de squāmigero grege. Cùm igitur animātes, quæ in aquis degunt, specie differre videantur à terrestribus, nequibittistiusmodi animal è terrestri in aquatile commutari, nisi aliam formā substantialem capiat ; & tamen non amittit eam, quam antè habuerat ; alioqui interiret : induit ergo nouam formam superstite priori, & quod inde consequens est, datur generatio, sine corruptione ».

Linschot [LINSCHOTEN], éd. de 1619, pp. 27-28; éd. KERN, t. I, pp. 60-61.

P. 188. « Hôtelleries gratuites, etc. » Cf. DUBOIS, *Mœurs ... de l'Inde*, t. I, p. 273 et 326.

P. 203. « Æneas Sylvius... rapporte ... que dans une île [les Orcades]... il y avait certains arbres dont les feuilles, quand elles tombaient à l'eau, se changeaient en oies ou en canards. » KIRCHER. *La Chine...*, p. 247 *b*, parle de « feuilles d'arbres changées en arondelles », et dans son *Mundus subterraneus*, chapitre XII, note nombre de transformations semblables. Voir aussi D'ARGENSOLA, *op. cit.*, t. I, p. 118.

P. 208. « Certain ministre... » Peut-être le P. Maldonado. Voir p. 147, fin de la note 2 de la page précédente.

NOTES ADDITIONNELLES

P. 102. « Un éléphant blanc naquit en ce royaume, chose rare et très désirée... » A ce que j'ai déjà dit à ce sujet, p. 221, on peut ajouter les indications bibliographiques suivantes :

A description of the Burmese empire, compiled chiefly from native documents by the Rev. Father SANGERMANO, *and translated from his ms. by William* TANDY *D. D., member of the Roman sub-committee.* Rome, printed for the Oriental translation fund of Great Britain and Ireland, M. DCCC. XXXIII, in-4°. — Ch. x, Of the Emperor, and of his white elephants, p. 60.

The Burmese empire a hundred years ago as described by Father SANGERMANO. *With an Introduction and Notes by John* JARDINE,... [2d ed. vide p. XXXIII]. Westminster, MDCCCXCIII, in-8°, p. 76-80 (1).

Indo-China. De God der Birmannen. Hunne vereering van den witten olifant, dans *Der Vereeniging Christelijke Stemmen* (Amsterdam, hoofdredacteur O. G. HELDRING, deel III, 1849, p. 802.

(1) Dans une note, Jardine remarque avec raison que l'adoration de l'Éléphant blanc rentre dans la mythologie hindoue. Il rappelle à ce propos le songe de la reine Mâyâ, mère de Gautama-Buddha : assise sur un lit de repos, elle vit le Bodhisattva, sous les traits d'un éléphant blanc, ouvrir son flanc droit et entrer dans son sein. Réveillée, elle raconta à son mari ce rêve qui d'après les brahmanes signifiait que le fils à naître d'elle deviendrait un *cakravartin*, c'est-à-dire un Roi qui serait le maître de la terre, un Buddha qui ferait briller sa lumière dans le monde.

P. 104. Sur le P. Silvestre d'Azevedo, voir *L'Espagne en Indo-Chine à la fin du XVI[e] siècle*, dans la *Rev. de l'hist. des Colonies françaises*, 1[er] trim. 1913, p. 87.

P. 112. Une faute typographique a amené, ligne 15, un non-sens. Au lieu de : Je me mis en quête *de* l'argent réuni, il faut lire : Je me mis en quête, et l'argent réuni, etc.

P. 136. Iauquin = Nankin, à la réflexion, ne me paraît pas satisfaisant : Nankin est trop au nord. Comme le P. G. de S. Antonio dit expressément que la province de Iauquin est située entre Chincheo et Canton, il est sans doute plus vraisemblable de l'identifier avec Hok-kien, prononciation locale de Fou-kien, province chinoise de la région côtière.

P. 141. Sur D[a] Isabel Barreto et Alvaro de Mendaña de Neira, voir l'ouvrage suivant : *The Discovery of the Salomon Islands by Alvaro de Mendaña in 1568. Translated from the original Spanish Manuscripts. Edited, with Introduction and Notes by lord* AMHERST OF HACKNEY *and Basil* THOMSON. London, Hackluyt Society, 1901, 2 vol. in-8°; pl. et cartes.

P. 153, note 2. Chamaysa = tagal. *kamaisá* (Croton Tiglium). Lire : S'il s'agit bien de cette plante, je ne sais si ses racines ont jamais passé pour produire les effets décrits par le P. de S. Antonio; les auteurs anciens consultés à ce sujet ne rapportent rien de pareil.

P. 156. L'ancienne chronique dominicaine des Philippines, dont la première partie (1587 à 1669) est constituée par les deux éditions, citées, de l'*Histoire de la Province du S. Rosaire des Philippines* du P. ADUARTE, se poursuit jusqu'en 1765, et s'achève, par les ouvrages suivants que ne possède pas, excepté le premier, la Bibliothèque nationale :

Tomo segvndo de la Historia de la Provincia del Santo Rosario de Filipinas, Iapon, y China del Sagrado Orden de Predicadores. Escrito por el M. R. P. Fr. Baltasar DE SANTA CRVZ, *Catedrático de Prima en la Vniversidad, y Colegio de Santo Tomas de Manila, Prior del Convento de dicha Ciudad, Rector del Colegio Provincial de la Provincia, y Commissario del Santo Oficio. Se dedica al Ilvstrissimo, y Reverendiss. Señor Don Fray Miguel Geronimo Fuenbuena, del Consejo de su Magestad, y Obispo de la Santa Iglesia de Albarracin. Y le saca a lvz de orden Nuestro Reverendissimo Padre Maestro General Fr. Antonio Cloche, el M. R. P. Fray Pedro Martir de Buenaseca, Prior del Real Convento de Predicadores de Zaragoça, Examinador Synodal de su Arçobispado, y de la Nunciatura de España, y Predicador de su Magestad Catolica.* Año 1693. Con licencia : En Zaragoça por Pascual Bveno, Impressor del Reyno. In-fol., texte à 2 col., 8 [n. n.] + 531 pages.

Historia de la provincia de el Santissimo Rosario de Philipinas, China, y Tvnking, de el Sagrado Orden de Predicadores. Tercera parte, en qve se tratan los sucessos de dicha Provincia desde el año de 1669, hasta el de 1700. Compvesta por el R. P. Fr. Vicente DE SALAZAR, *Rector de el Collegio de Santo Thomas de la Ciudad de Manila, y Chancellario de su Vniversidad. Dedicase a la soberana Reyna de los Angeles Maria Santissima en sv milagrosa Imagen de el Rosario, qve con devocion vniversal de el Pueblo se venera en la Iglesia de Santo Domingo de dicha Ciudad de Manila.* Impressa en la Imprenta de dicho Collegio, y Vniversidad de Santo Thomas de la misma Ciudad. Año de 1742, in-fol., 36 [n. n.] + 746 + 36 [n. n.] pages.

Historia de la Provincia del Santisimo Rosario de Filipinas, China, y

Tunquin Orden de Predicadores. Quarta parte desde el año de 1700, hasta el de 1765. Por el M. R. P. Fr. Domingo COLLANTES, *Calificador del Sto. Oficio, Rector, y Cancelario del Colegio Real, y Pontificia Vniversidad de Santo Tomas de Manila.* Con permiso de los Svperiores. En la Imprenta de dicho Colegio, y Vniversidad [, Manila] : por Iuan Franc. de los Santos. Año de 1783, in-fol., 94 [n. n.] + 659 + 1 [n. n.] pages.

P. 161. La perte, par suite d'une tempête furieuse qui brisa son gouvernail, du *San Felipe*, dont la cargaison valait un million et demi de pesos, produisit une émotion énorme à Manille, où nombre de gens s'en trouvèrent complètement ruinés. Sur cet événement et ses causes, il existe d'intéressants rapports aux Archives des Indes à Séville. Cf. RETANA, *Sucesos* de DE MORGA, p. 428-429.

Sur les divers titres portés par les religieux que cite le P. G. de San Antonio, voici quelques éclaircissements, du point de vue dominicain, dus à l'extrême obligeance du R. P. COULON, O. P., le savant continuateur de l'œuvre magistrale de Quétif et Échard (1) qui permettront une plus complète intelligence du texte :

Provincial, celui qui, par élection, est désigné pour gouverner pendant un laps de temps (quatre ans) une province, c'est-à-dire un certain nombre de couvents répondant à une portion géographique déterminée. Il peut y avoir plusieurs provinces dans un même pays.

Définiteur, celui qui est délégué soit par le couvent pour l'élection du Provincial, dans un chapitre provincial ; soit par la Province, pour l'élection du général dans un chapitre général. Cf. *Constitutiones Fratrum S. Ord. Praed.*, Parisiis, 1888, nº 802 sq.

Praesentatus, « presentado », « présenté » est le professeur qui, ayant enseigné déjà pendant sept années et ayant passé l'examen, dit *ad gradus*, c'est-à-dire en vue d'obtenir le grade de maître en théologie « magister in S. Theologia », occupe dans un Collège ou *Studium* la seconde place. Il vient immédiatement après le Régent. Cette appellation de « Praesentatus » vient de ce qu'il se présentait à l'examen ou était présenté, comme le dit la Constitution, *pro forma et gradu Magisterii*. Son nom véritable est dans le collège *Baccalaureus*, le bachelier.

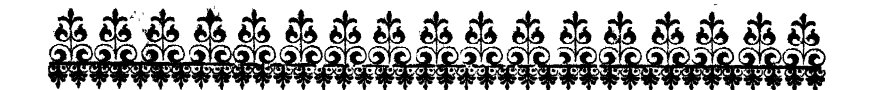
Au XVIIe siècle, on appelle « maestro de estudiantes » ou officiellement : *Magister studentium*, celui qui dans une maison d'études de l'Ordre (*Studium*) est chargé de surveiller la marche générale des études. C'est avant

(1) *Scriptores Ordinis praedicatorum auctoribus Fr. Jacobo* QUÉTIF *et Fr. Jacobo* ÉCHARD. *Editio altera, emendata, plurimis accessionibus aucta, et ad hanc nostram aetatem perducta, curis et labore Fr. Remigii* COULON,... Rome, fasc. I, 1909 ; II, 1910 ; III, 1911 ; IV et V, 1912 ; VI et VII, 1913, in-fol.

« Pour l'histoire de l'ordre de saint Dominique, dit le P. Coulon, les *Scriptores Ordinis Praedicatorum* constituent une source des plus précieuses... On s'étonnera peut-être de nous voir entreprendre la réédition d'Échard par sa continuation. Nous avons été guidés en cela par la nécessité de combler au plus vite une regrettable lacune dans l'histoire littéraire de l'Ordre des Prêcheurs. En effet, depuis la publication des *Scriptores*, aucun travail sérieux n'a paru pour assurer la continuation de l'œuvre d'Échard... »

tout un inspecteur des études et de tout ce qui s'y rapporte. Il est l'intermédiaire entre le Régent des Études et les étudiants, chargé de veiller l'exécution des ordres du Régent et à l'observance des règlements scolaires. Cf. *Constitutiones*, n° 1052, 1054; Mortier, *Hist. des Maîtres Généraux de l'ordre des Frères-Prêcheurs*, Paris, 1903, t. I, p. 548.

Maestro escuelas, « *Magister Studiorum* » (terme de la Constitution), *Régent des Études*. C'est lui qui a la haute main sur la direction d'un Studium, en tout ce qui se rapporte aux Études. C'est le « Regens Studiorum ». Cf. *Constitutiones* ut supra, n° 1084 sq.; Mortier, *op. cit.*, p. 546 sq.



INDEX ANALYTIQUE [1]

(1) Les chiffres renvoient aux pages; mais le mot trouvé, on se reportera sans peine du texte à la traduction, ou inversement, à l'aide des folios de l'original indiqués en marge, et qui se correspondent dans les deux parties.

ERRATUM

Page 25, ligne 17. *Au lieu de* religiosò *lire* religioso.
Page 30, ligne 19. *Au lieu de* S Francisco *lire* S. Francisco.
Page 41, ligne 7. *Au lieu de* Espana *lire* España.
Page 59, ligne 22. *Au lieu de* sas *lire* las.
Page 68, ligne 17. *Au lieu de* Gõcalo *lire* Gõçalo.
Page 72, ligne 35. *Au lieu de* mechos *lire* muchos.
Page 90, ligne 18. *Au lieu de* dans l'île des Larrons *lire* dans l'archipel des Larrons.
Page 91, ligne 24. *Au lieu de* Boliano *lire* Bolinao.
Page 99, ligne 41. *Au lieu de* nom de bonzes *lire* nom des bonzes.
Page 100, ligne 40. *Au lieu de* broterhood *lire* brotherhood.
Page 112, ligne 46. *Au lieu de* et Doctor *lire* el Doctor.
Page 125, ligne 46. *Au lieu de* (Cachan) *lire* (Ke-cham).
Page 125, ligne 1. *Au lieu de* le Japonais *lire* les Japonais.
Page 139, ligne 29. *Au lieu de* bisaay *lire* bisaya.
Page 141, ligne 27. *Au lieu de* espagnols *lire* Espagnols.
Page 149, ligne 10. *Au lieu de* à l'extrémité *lire* la tête.
Page 153, ligne 15. *Au lieu de* meilleurs *lire* meilleures.
Page 154, ligne 36. *Au lieu de* Igerotes *lire* Igorotes.
Page 160, ligne 1. *Au lieu de* Benavidis *lire* Benavides.
Page 176, ligne 19. *Au lieu de* Martyre *lire* Martyr.
Page 181, ligne 28. *Au lieu de* 1576-142 *lire* 1576-1642.
Page 184, ligne 16. *Mettre une virgule après* Bisnagar.
Page 184, ligne 28. *Au lieu de* différente manière *lire* différentes manières.
Page 204, ligne 1. *Au lieu de* Saint *lire* San.
Page 205, ligne 34. *Au lieu de* balloon, balloon *lire* baloon, balloon.
Page 211, ligne 26. *Au lieu de* vassaux *lire* sujets.
Page 201, ligne 31. *Au lieu de* les conclusions *lire* les mêmes conclusions.



TABLE DES MATIÈRES

SECUNDA PARTE DE LOS SUCCESSOS DEL REYNO DE CAMBOXA, Y DE LOS QUE TUVO EN SU VIAJE DON LUYZ PEREZ DAS MARINAS.

TERCERA PARTE DE LOS SUCCESSOS DEL REYNO DE CAMBOXA. VIAJE DEL PADRE FRAY GABRIEL DE SAN ANTONIO DE LA ORDEN DE SANTO DOMINGO, DESDE QUE SALIO DE ESPAÑA HASTA QUE BOLUIO A ELLA.

Epilogo, y conclusion de todo lo contenido en este Memorial.

Première partie des événements du Royaume du Cambodge.

SECONDE PARTIE DES ÉVÉNEMENTS DU ROYAUME DU CAMBODGE ET DE CEUX QUI ARRIVÈRENT EN SON VOYAGE A D. LUIS PÉREZ DASMARIÑAS.

TROISIÈME PARTIE DES ÉVÉNEMENTS DU ROYAUME DU CAMBODGE. VOYAGE DU PÈRE FRERE GABRIEL DE SAN ANTONIO, DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE, DEPUIS SON DÉPART D'ESPAGNE JUSQU'A SON RETOUR EN CE PAYS.



Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.